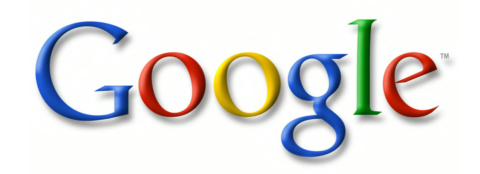
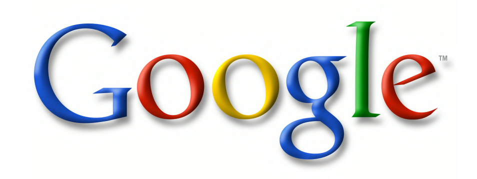





NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06818236 3





L'ORIGINE
DES DIEUX
DU PAGANISME;
ET
LE SENS DES FABLES DÉCOUVERT PAR UNE EXPLICATION SUIVIE
DES POËSIES D'HÉSIODE,

Par M. BERGIER, Docteur en Théologie, Chanoine de l'Eglise de Paris, Membre de l'Académie de Besançon & de la Société Royale de Nancy.

Numquid faciet sibi homo Deos? & ipsi non sunt Dii.
JÉRÉM. 16, 20.

NOUVELLE ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez HUMBLOT, Libraire, rue S. Jacques, entre la rue du Plâtre & celle des Noyers, près S. Yves.

M. DCC. LXXIV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR

LE COMTE DE CLERMONT,

Prince du Sang.

Monseigneur,

Les plus grands Princes se sont fait gloire de protéger les Lettres : il en est peu qui se soient appliqués à les cultiver ; leur nom tient dans

[redacted]

l'Hiſtoire une place d'autant plus diſtinguée, que cet exemple eſt plus rare. VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME n'avoit à deſirer aucun des avantages que peuvent donner la naiſſance, le rang, la fortune; touchée d'une gloire encore plus pure, elle emploie à l'étude de la Religion, des Sciences & des Arts, le cours d'une vie dont elle a conſacré les prémices au ſervice de l'Etat & à l'appui du Trône. Un goût ſi noble, MONSEIGNEUR, eſt digne du ſang auguſte qui coule dans vos veines. Il fait l'éloge du regne ſage, éclairé, pacifique ſous lequel nous avons le bonheur de vivre. Heureuſe la Nation dont les Princes aiment les Lettres & ſont capables de donner des leçons de ſageſſe! Dans un ſiecle où il eſt ordinaire de faire oſtentation de philoſophie, où il n'eſt pas moins

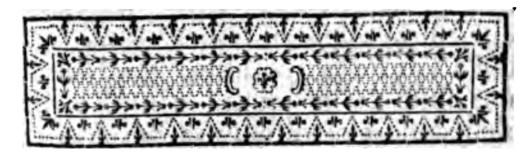
commun d'en abuſer, VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME donne l'exemple d'un reſpect ſincere pour la Religion, elle daigne protéger & encourager ceux qui travaillent à la défendre. C'eſt à ce ſeul titre qu'elle a bien voulu m'accorder l'honneur de lui préſenter cet Ouvrage : & c'eſt, MONSEIGNEUR, une des plus flatteuſes récompenſes que je pouvois attendre de mes veilles. Les recherches ſur la Mythologie ne ſont point abſolument étrangeres à l'étude de la Religion : examiner les voies par leſquelles tant de peuples ſont tombés dans l'erreur ; enviſager l'excès & les ſuites de leur égarement, eſt un motif de plus pour nous attacher à une Religion qui nous a préſervés du même malheur. Si VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME daigne honorer de ſon ſuffrage ce foible eſſai ſur

une matiere toujours très-obscure, je me croirai assuré de l'approbation publique. Je la supplie du moins d'agréer ce témoignage du très-profond respect, avec lequel j'ai l'honneur d'être,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très-humble & très-obéissant serviteur,
BERGIER.



AVANT-PROPOS.

Plan & Division de cet Ouvrage.

LE systême de Mythologie que l'on propose, n'est pas nouveau pour le fond, puisque l'on a tâché de l'appuyer principalement sur l'autorité des anciens; mais l'arrangement, la méthode, les principes que l'on a suivis pour l'établir, n'ont rien de commun avec ceux qui ont été adoptés par un grand nombre de Savans. Quoiqu'il ait été indiqué sommairement dans quelques Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, il avoit besoin d'être développé, soutenu de ses preuves, confronté avec les autres systêmes, suivi dans ses conséquences; c'est ce que l'on a tâché d'exécuter dans le Discours préliminaire. Il falloit encore l'appliquer aux fables principales, & le vérifier en détail; on ne pouvoit le faire plus commodément

qu'en s'attachant au texte d'Héſiod qui eſt le plus ancien Mythologue qui a fait de la généalogie des Dieux une ſuite & un recueil complet. O s'eſt donc trouvé dans la néceſſité d traduire la Théogonie, d'y ajouter u commentaire; de montrer la ſource (le ſens des fables grecques ſelon le principes diſcutés dans le Diſcour Comme il n'y a point encore eu d traduction entiere d'Héſiode dans n tre langue, il convenoit d'ajouter l deſcription du *Boudier d'Hercule* & l Poëme intitulé : *Les Travaux & les Jour* Ils renferment quelques fables qui r ſont point dans la Théogonie, & do nent lieu à des obſervations qui o paru néceſſaires pour bien entendre l anciens Poëtes. Les quatre traductio Gothiques *des Travaux & des Jours* qu'o ne lit plus depuis deux ſiecles, ne ſo d'aucune utilité (*a*).

L'Ouvrage ſe trouve ainſi naturell ment diviſé en trois parties. La pr miere eſt le Diſcours où l'on établit l preuves & les conſéquences du ſyſtên propoſé ; la ſeconde contient les tr Poëmes d'Héſiode traduits en françoi

(*a*) Voyez Bibliot. Françoiſe, tome 4, ch. 3.

la troisiéme, les remarques nécessaires pour en prendre le vrai sens. Ces remarques renfermant une infinité de discussions de grammaire & d'étymologies ne peuvent être au goût du plus grand nombre des Lecteurs qui ne veulent s'instruire de la Mythologie que par maniere d'amusement. Il leur faudroit simplement un Dictionnaire poëtique & mythologique dégagé de tout appareil d'érudition; des études plus sérieuses & plus nécessaires ne nous permettent point de nous occuper de ce travail.

On doit prévenir le Lecteur qu'il trouvera ici des idées singulieres, contraires aux principes communément reçus, & qui paroîtront peut-être trop hardies; mais nous ne sommes plus dans le siecle des préjugés : il est désormais permis de chercher le vrai sans prévention, de peser les raisons, sans avoir égard à l'autorité. En conservant pour nos maîtres le respect qui leur est dû, nous pouvons sans scrupule nous écarter de leurs opinions. Supposer qu'ils ont tout vû, qu'il ne reste rien à examiner après eux, est le parti le plus commode, mais ce n'est ni le plus raisonnable ni le plus sûr. Il en coûte de

les ſuivre pas à pas dans une défiance continuelle, d'examiner, de vérifièr, de comparer les preuves & les témoignages: ſi après une marche ſi pénible on croit découvrir ce qu'ils n'ont pas apperçu, pourquoi héſiteroit-on de le dire? Dans le ſujet que l'on traite, l'erreur eſt ſans conſéquence, mais la découverte de la vérité ne peut jamais être indifférente. Si l'on pouvoit ſe flatter d'y être enfin parvenu, il en réſulteroit de nouvelles lumieres pour diſtinguer dans les anciens ce qu'il y a de vrai, ce qu'on doit regarder comme douteux, & ce qui eſt évidemment faux & fabuleux.

L'étude de la Mythologie n'eſt plus un objet de pure curioſité, elle eſt devenue néceſſaire aux Apologiſtes de la Religion pour détruire pluſieurs prétentions de leurs adverſaires. 1°. Les Incrédules ſoutiennent que la croyance d'un Dieu eſt née de la même cauſe qui a enfanté le polythéiſme & l'idolâtrie, ſavoir de l'ignorance des premiers hommes, & de la crainte que leur ont inſpiré les phénomenes terribles de la nature. Il eſt eſſentiel de faire voir que la vraie Religion eſt venue d'une ſource différente, d'une révélation & d'une

tradition primitive; puifque chez tous les peuples l'adoration d'un feul Dieu a précédé le polythéifme. D'où il réfulte que cette révélation a exifté & a été nèceffaire dès le commencement du monde. 2°. Ils ont effayé de faire l'apologie de l'idolâtrie & de montrer que ce culte pouvoit fe rapporter à un Dieu fuprême (*a*). Une connoiffance plus exacte de ce culte prouve qu'il n'a rien de commun avec l'adoration du vrai Dieu, qu'il eft abfurde & inexcufable, de quelque maniere qu'on l'envifage. 3°. Ils fe font attachés à contredire & à décréditer nos Livres Saints; nous fommes en état de démontrer qu'indépendamment de l'infpiration, les Auteurs de ces Livres étoient mieux inftruits que les Ecrivains profanes, & font plus en état de nous faire remonter à l'origine des chofes. Nous n'aurons pas lieu de regretter notre travail, fi nous parvenons à convaincre le Lecteur de ces trois articles importans.

Dans le grand Ouvrage de M. l'Abbé Banier, le fyftême du fens hiftorique

---

(*a*) Voyez Herbert de Cherbury, *de Religione Gentilium.*

des fables eſt développé & prouvé au-tant qu'il pouvoit l'être ; ceux qui ont écrit depuis, n'y ont rien ajouté. L'opi-nion contraire, quoique plus ancienne, n'a pas encore eu le même avantage ; juſqu'ici l'on n'en a point raſſemblé les preuves, l'on n'a point tenté de la dé-pouiller du ridicule dont pluſieurs Ecri-vains ſe ſont efforcés à l'envi de la cou-vrir. Quand le lecteur aura vu ce que l'on peut dire pour l'établir, il ſera en état de choiſir avec connoiſſance de cauſe, & de ſe décider ſans prévention. Peut-être qu'après avoir peſé les rai-ſons de part & d'autre, il aura peine à comprendre comment l'on a pu s'obſtiner pendant ſi long-temps à cher-cher des événemens réels dans les fa-bles.

Déja ce préjugé ſemble moins répan-du. On voit par les Mémoires de l'A-cadémie des Inſcriptions, que le ſens hiſtorique des fables n'eſt plus l'opinion dominante de cette ſavante Compa-gnie. M. de la Barre, tomes 16 & 18 ; M. Freret, tome 23 ; M. L'Abbé Fou-cher, tomes 27 & 34 ; M. de Bougain-ville, tome 29, ont établi des principes contradictoires à ceux de M. l'Abbé Banier. L'Auteur du *Méchaniſme du lan-*

e, tome 1, n. 25, p. 88, a fait de
me : en marchant ſur les traces de
s habiles maîtres, nous ne pouvons
aindre de nous égarer.

Depuis la premiere édition de *l'Ori-*
ne des Dieux, M. Mentelle, dans ſa
éographie abrégée de l'ancienne Gré-
, a bien voulu approuver nos idées ;
. Court de Gébelin, dans ſon grand
uvrage du *Monde primitif comparé avec*
Monde moderne, a embraſſé le même
ſtême, l'a confirmé par de nouvelles
reuves & par une ſavante explication
e trois allégories orientales ; nous en
vons emprunté pluſieurs obſervations.
i quelquefois nous nous écartons du
ns qu'il a donné à certaines circonſ-
nces des fables, c'eſt que le ſujet que
ous traitons nous y oblige. Bornés à
pliquer la Mythologie d'Héſiode,
ous ſommes forcés d'enviſager les fa-
es ſelon le tour particulier que les
recs leur avoient donné. Il nous an-
once encore l'Ouvrage d'un ſavant
nglois, connu par des recherches pro-
ndes ſur l'antiquité, qui s'eſt haute-
ent déclaré pour le ſens allégorique
es fables.

Des ſuffrages d'un ſi grand poids,
ints à l'accueil favorable que l'Aca-

[illegible] à not[illegible] à faire d[illegible] Nou[illegible] méthod[illegible] [illegible], [illegible] en que[illegible] & [illegible] Remarques [illegible] des prin- cipaux personnages de la Mytholo- gie.

Quelques Savans même qui n'ont [illegible] des allégorie[illegible] [illegible] pris la pei- ne de nous adresser des réflexions cri- tiques; nous en avons profité avec reconnoissance & nous avons répondu aux objections qui nous ont paru so- lides. Ces différens secours semblent devoir nous inspirer une nouvelle con- fiance & nous promettre, malgré le préjugé dont on ne peut trop craindre l'empire, l'approbation des Lecteurs judicieux & instruits.

Il en est d'autres que nous ne pou- vons pas espérer de persuader; leur arme la plus redoutable est le ridi- cule: c'est un genre de combat auqu[el]

nous ne sommes point aguerris. Mais ils nous opposent des présomptions générales auxquelles nous ne pouvons nous dispenser de répondre.

« C'est de nos jours, dit un Philoso-» phe, une érudition bien ridicule » que celle qui roule sur l'identité des » Dieux de diverses nations; comme » si Moloch, Saturne & Chronos pou-» voient être le même Dieu; comme si » le Baal des Phéniciens, le Zéus des » Grecs & le Jupiter des Latins pou-» voient être le même; comme s'il pou-» voit rester quelque chose commune » à des êtres chimériques portant des » noms différens » (*a*).

Tel est le ton philosophique que certains Ecrivains ont mis à la mode; toutes les connoissances qu'ils ne possédent point, toutes les études auxquelles ils ne se sont point appliqués, sont ridicules; cela est décidé. Il est beaucoup plus aisé de fronder un genre d'érudition que de l'acquérir; mais si l'ignorance volontaire donne droit de mépriser tout ce qu'on ne sait pas, où en sommes-nous?

(*a*) Du Contrat social, l. 4, c. 8. De la félicité publique, sect. 2, c. 2, p. 155 & 162.

Selon cette décision souveraine, *Ephialtés*, *Incubus*, le cochemar, n'ont rien de commun ; ce sont trois noms très-différens & ils désignent tous trois un être chimérique, un lutin qui n'a jamais existé. Cependant si ces trois noms sont la traduction l'un de l'autre & rendent précisément la même idée dans trois langues, que s'ensuit-il de la diversité du son ? Or il en est de même de Chronos & Saturne, de Zéus & Jupiter. *Tyché*, *fors*, le hasard, sont encore trois termes divers qui désignent un être chimérique; faut-il en conclure que les Grecs, les Latins, les François, n'y ont pas attaché le même sens, & n'ont pas eu en vue le même objet ? Les Phéniciens, les Grecs, les Latins, comprenoient que les phénomenes de l'air, le tonnerre, la pluie, les orages, le beau temps, avoient une cause ; trop mauvais Physiciens pour la comprendre, ils supposoient un Esprit, une Intelligence, un Génie particulier occupé à produire ces différens effets: les uns le nommoient Baal ou Bélus, les autres Zéus, les autres Jupiter ; si ce n'est pas le même mot, c'est le même sens. Ils avoient tort, ils devoient tous parler François, pour épargner aux Philosophes

Philoſophes du dix-huitiéme ſiecle la peine d'apprendre les anciennes langues.

Ferez-vous aujourd'hui, diſent nos Critiques, ce que Platon & Socrate, Varron & Cicéron n'ont pu faire il y a deux mille ans? Selon vous, les Grecs n'entendoient plus le vieux langage de leurs peres; l'entendez-vous mieux qu'eux, & ſerez-vous plus heureux en fait d'étymologies? plaiſante prétention!

Si cette objection eſt auſſi péremptoire que le penſent ceux qui la propoſent, voilà bien des études auxquelles il faut renoncer. Nous avons tort d'apprendre l'hébreu dans les ſources; pouvons-nous eſpérer de l'entendre mieux que les Septante ou que les anciens Rabbins? Mal-à-propos nous voulons juger des antiquités Chinoiſes ſur les livres claſſiques & originaux de cette nation, les Lettrés de la Chine en ſavent plus que nous ſur ce point. Pourquoi examiner l'Alcoran dans le texte? Les commentaires des Muſulmans doivent faire autorité, &c. &c.

Je réponds que pour découvrir le ſens des termes de l'ancien grec, nous avons des ſecours qui manquoient aux

Philoſophes, où dont ils n'ont pas ſu rer parti. 1°. La comparaiſon des la gues; ils ne ſavoient que la leur, ne ſe donnoient pas ſeulement la pe d'en confronter les différens dialect ils n'avoient ni Grammaire ni Dictio naire, ils ne faiſoient aucune attenti au langage populaire des différen contrées. Nous voyons cependant l le Gloſſaire d'Héſychius de que conſéquence eſt cette comparaiſo Quand on dit à certains Littérate que pour trouver l'origine & le ſ des vieux mots François devenus in telligibles, il faut la chercher dans patois des Provinces, ils ſont enc Grecs ſur ce point, ils n'en veul rien croire. 2°. La recherche des ra nes & de la maniere dont les langu ſe ſont formées, mêlangées & altér par la variété de prononciation; é de que les anciens n'ont jamais fa & dont il ne reſte aucun veſtige da leurs écrits. 3°. La Mythologie des d férens peuples, leurs traditions rappr chées; choſe à laquelle les Grecs n'o donné qu'une très-légere attentio Lorſqu'ils retrouverent la plupart leurs Dieux & de leurs fables chez l Egyptiens, ils furent tout étourd

Diodore de Sicile & Pausanias ont rassemblé ces traditions dans la suite ; c'est à eux principalement, que nous sommes redevables de nos connoissances mythologiques. 4°. Les idées populaires de nos contrées & celles des nations encore sauvages, l'idolâtrie des peuples récemment découverts ; autant d'objets sur lesquels les Philosophes d'Athènes ni de Rome ne pouvoient faire des observations, & que les nôtres dédaignent encore. Ce n'est qu'avec le secours de toutes ces connoissances que nous pouvons nous flatter de voir plus clair que les anciens dans leur Mythologie. Il est naturel de penser que les premiers habitans de la Gréce ont envisagé l'univers des mêmes yeux que les autres peuples peu instruits.

Fausse méthode, selon nos Censeurs. En décomposant les langues, en y cherchant de prétendues racines, on y trouve tout ce qu'on veut ; les étymologies fondées sur cette analyse sont des rêves systématiques qui ne prouvent rien.

Qu'il me soit permis de demander d'abord si dans les langues tous les termes sont primitifs, ou s'il y en a de composés ; si ces derniers ont été for-

més de syllabes qui signifient quelqu chose, ou d'élémens qui ne signifier rien; si le grec est sorti tout formé de entrailles de la terre, ou si les Grec ont fait leur langue par le même prc cédé que les autres peuples; lorsqu dans vingt langues différentes un mc simple désigne un objet sensible, cor mun, qui est le même par-tout, avon nous tort de présumer qu'il le désigno aussi en grec où on le retrouve? Lorsqu toutes ces questions seront résolues, noı verrons si ceux qui travaillent à décoı vrir les élémens primitifs du langa; sont aussi ridicules qu'on le prétend.

Mais les Etymologistes en suiva: cette méthode ne s'accordent poir Soit. Les Mythologues historiens s'a cordent-ils mieux? Les Philosophes, l Littérateurs, les Savans de toute esp ce, forment-ils entr'eux un concert pa fait? Si toutes les sciences sont nulles, moins que ceux qui les professent ı soient tous du même avis, il faut su primer les livres & brûler les biblioth ques.

C'est perdre le temps que de répor dre sérieusement à des objections qı sont évidemment absurdes, quand o les examine de près. Il y a un moye

plus ſimple de terminer la conteſtation. Puiſqu'en décompoſant les langues on y trouve tout ce qu'on veut, je ſupplie nos Cenſeurs de trouver par cette méthode dans la Mythologie Grecque, l'hiſtoire de Pantagruel, ou les contes des Fées de Madame d'Aunoy. Quand ils en feront venus à bout, je m'oblige à publier hautement leur victoire & à confeſſer que je ſuis dans l'erreur.



TABLE.

TOME PREMIER.

L'Origine des Dieux du Paganisme.

Fin de la Table du Tome premier.

L'ORIGI



L'ORIGINE DES DIEUX DU PAGANISME.

DISCOURS

Sur l'Origine des Fables, & sur les différentes manieres de les expliquer.

CHAPITRE PREMIER.

Les Dieux du Paganisme étoient des Génies préposés aux différentes parties de la nature.

DEPUIS long-temps on travaille à §. 1.
éclaircir l'ancienne Mythologie, peut-être n'est-il aucun sujet sur lequel les Savans se soient plus exercés; malgré tant de recherches, il n'en est point qui soit encore enve-

veloppé de plus épaiſſes ténébres. Commen un ſyſtême auſſi monſtrueux que celui de l Religion Grecque a-t-il pu ſe former ? Pa quelle voie un peuple, ſi éclairé d'ailleurs eſt-il tombé dans cette eſpéce de délire dont la philoſophie même n'a pu le guérir Qu'étoit-ce que ces divinités bizarres aux quelles il offroit ſon encens ? Etoit-ce de perſonnages réels ou des êtres imaginaires Ces queſtions ſans doute ont de quoi pique la curioſité. Les Romains, en adoptant le idées ridicules de la Gréce, les ont com muniquées à tous les peuples qu'ils ont ſou mis à leur empire ; les Dieux d'Athènes & de Rome ont été pendant long-temps le Dieux de nos peres. Bannis des temples & des autels que la ſuperſtition leur avoit éri gés, ils regnent encore ſur nos théâtres ; l peinture, la poëſie, la ſculpture, nous le reproduiſent ſans ceſſe : ne ſçaurons-nou jamais l'origine de ces perſonnages toujou ſi intéreſſans, à la deſtinée deſquels ſembl attaché le ſort des beaux arts ?

L'hiſtoires des différentes opinions q l'on a ſuivies pour en découvrir la naiſſanc ſeroit très-longue & nous jetteroit dans d détails infinis ; nous nous bornerons à ex miner les principales, lorſque nous auro expoſé & prouvé celle qui nous paroît plus vraiſemblable, & qui répand un pl grand jour ſur la Mythologie.

Après une lecture attentive de la Théogonie, Poëme d'Hésiode, où le plan de l'ancienne Mythologie est développé, il a paru, 1°. que les Dieux des Grecs ne sont point des hommes ou des Rois qui ayent vécu dans aucune contrée de l'univers; mais des Génies, des Intelligences que l'on supposoit occupées à diriger les différentes parties de la nature. L'ignorance des ressorts qui la font mouvoir, l'admiration stupide de ses phénoménes, ont persuadé aux anciens peuples que des esprits en étoient les auteurs; & nous verrons que ce préjugé est encore aujourd'hui répandu chez toutes les nations barbares, dans toutes les parties du monde. Selon cette physique puérile & grossiere, Jupiter est le génie qui anime le ciel; Junon, celui qui produit les agitations de l'air; Neptune, le pouvoir qui domine sur la mer & sur les eaux; Pluton, l'esprit qui réside dans l'intérieur de la terre; Minerve, l'industrie qui a inventé les arts; Cérès, l'Intelligence qui dirige l'agriculture; Bacchus, l'influence bienfaisante qui fournit aux hommes les différentes espéces de boissons, &c. Aux yeux des peuples sauvages tout est animé dans l'univers, tout respire, tout est mû par des esprits occupés des besoins de l'homme & chargés d'y pourvoir. S'ils lui sont favorables, ils le com-

blent de bienfaits ; s'ils sont irrités, ils sont pleuvoir sur lui les fléaux & les malheurs. L'intérêt & la reconnoissance, la crainte & la douleur l'engagent de concert à rendre un culte à ces êtres puissans, qu'il envisage comme les arbitres de sa destinée. Telle est la premiere source du polythéïsme, de cette multitude infinie de Dieux que les Payens ont adorés.

2°. Pour rendre présent l'objet de son culte, pour le mettre sous ses yeux, l'homme a voulu peindre les Dieux ; il les a représentés d'abord par des figures informes, par des symboles arbitraires, ensuite par des statues ; il s'est persuadé que ces esprits avides d'hommages, de respect, d'offrandes, venoient habiter les temples, les autels, les symboles qu'il leur consacroit. C'est l'origine de l'idolâtrie proprement dite, du cérémonial & des superstitions payennes. Ce fait sera prouvé dans la suite.

3°. L'on a donné d'abord aux Dieux le nom même des êtres physiques auxquels on a supposé qu'ils présidoient ; chaque peuple les a désignés dans son langage selon cette idée, ce procédé étoit naturel. Dans la suite des siécles, ces noms sont devenus surannés & inintelligibles au commun des hommes, lorsque les langues ont changé, & souvent on a perdu de vue leur signification

primitive. Les opérations des Dieux, c'eſt-à-dire, les phénoménes de la nature exprimés de même, ont été pris pour des actions humaines; le ſtyle figuré des Poëtes a augmenté le preſtige; l'eſprit frivole & léger des Grecs, a ſaiſi le merveilleux par-tout où il a cru l'appercevoir. Delà ſont nées la généalogie, les alliances, la poſtérité, les aventures des Dieux, en un mot, toutes les fables & les imaginations bizarres de la Mythologie.

4°. Il y a eu des héros ou des hommes célèbres honorés d'un culte religieux après leur mort & placés au nombre des Dieux, on en convient; mais on ſoutient qu'il y en a très-peu dont l'exiſtence ſoit ſuffiſamment conſtatée. Chez tous les peuples cet uſage eſt poſtérieur de pluſieurs ſiécles à l'établiſſement de la religion publique & à la naiſſance des fables: il n'eſt point la ſource du polythéïſme ni de l'idolâtrie, il en eſt ſeulement une conſéquence: il n'a rien changé aux idées ni aux pratiques anciennes du Paganiſme. Les fables que l'on a débitées ſur ces héros, ont été compoſées ſelon la même méthode que celles des Dieux.

Tel en eſt abrégé le ſyſtême que l'on a 5.
tâché d'établir dans ce Diſcours; on en raſſemble les preuves, on en développe les conſéquences, on les compare aux autres ſyſtê-

[illegible] & des [illegible]. On ne [illegible] à le pu- [illegible] parmi les Savans. Depuis long-temps nous nous sommes accoutumés à regarder les Dieux de la Grece comme des Rois, des conquérans, des hommes célebres par leurs exploits ou par leurs talens, qui ont vécu dans les premiers âges du monde, quoiqu'on ne s'accorde pas sur le lieu où l'on doit placer la scène de leurs aventures. [illegible] nous ont appris à chercher dans les fables l'histoire ancienne altérée par les fictions des Poëtes; ici on présente ces objets sous un coup d'oeil bien différent, & la Mythologie se trouve étrangement dégradée. Les Dieux sont des êtres imaginaires, enfantés par l'ignorance, par l'admiration, par la peur: les fables sont de pures allégories, aussi grossieres que ceux qui en sont les auteurs. C'est l'histoire naturelle; non telle que des observateurs instruits ou des philosophes auroient pu la faire, mais telle que des hommes encore sauvages l'ont envisagée & déguisée sous des expressions dont leurs descendans ne comprenoient plus le sens, ou dont ils ont volontairement abusé. Pourra-t-on goûter cette métamorphose ? Les Dieux qui trouverent autrefois des apologis-

tes si zélés ; même parmi les Savans, pour justifier leur culte, manqueront-ils aujourd'hui de défenseurs pour revendiquer leur état ?

Ce n'est encore là que le moindre des inconvéniens. Dès que l'on part du principe directement opposé à celui des Mythologues historiens, il faut nécessairement suivre une méthode différente de la leur pour expliquer les fables, & en chercher le sens ailleurs que dans l'histoire. Si les Dieux ne sont autre chose que les êtres naturels personnifiés, quelle relation peut-il y avoir entre les fables, & les événemens civils ou politiques de la Gréce ? Une physique grossiere, les équivoques & l'abus de l'ancien langage, sont les seules ressources qui restent pour débrouiller le chaos de la Mythologie. Ce fond qui semble fort stérile au premier coup d'œil, devient d'une fécondité surprenante quand on le considere de près. Mais cet examen entraîne des discussions minutieuses, des détails épineux & désagréables. Remonter à la signification primitive des noms & aux élémens du langage, comparer, analyser, disséquer des mots, insister continuellement sur le double sens & sur l'abus des termes, trouver par un procédé si uniforme, & par-là même si insipide, le sens de plusieurs fables qui semblent n'avoir rien de commun ; ne montrer sous le pompeux §. 4.

verbiage des Poëtes, que les objets les plus ſimples & des obſervations ſouvent puériles, quelle occupation pour un écrivain! Quel ſpectacle à préſenter au lecteur! Mais enfin, ſi cette méthode eſt la plus vraie, doit-on l'abandonner à cauſe des difficultés & des obſtacles qu'il faut ſurmonter?

§. 5. Il eſt aiſé de comprendre tout l'avantage qu'ont eu ceux qui ont expliqué les fables par l'hiſtoire; ils ont préſenté des faits. Il leur étoit aiſé d'en faire un récit agréable & intéreſſant, en ſupprimant le faux merveilleux dont les Poëtes les avoient enveloppés. Par cette diſtinction commode de l'hiſtorique & du fabuleux, ils ſont devenus maîtres de leur ſujet. Dans le ſyſtême des allégories, l'on ſe trouve également gêné par la matiere & par la forme. Il faut rendre raiſon de tout, faire un aſſemblage lié & ſuivi de mille circonſtances qui ſemblent enfantées par une imagination en délire; expliquer toutes les énigmes par une ſeule clef, par les bizarreries du langage. Souvent on s'expoſe à révolter le lecteur par la futilité des objets ſur leſquels on a fait les plus beaux vers du monde. Si malheureuſement ce ſyſtême n'eſt pas vrai, on ne me fera pas du moins le même reproche qu'aux anciens allégoriſtes; on ne m'accuſera pas de l'avoir ſuivi pour ma commodité.

De tous les genres de travail, il n'en eſt peut-être aucun qui prête davantage à la ſatyre: or, en France plus qu'ailleurs, & dans notre ſiécle plus que jamais, avoir pour ſoi les rieurs, c'eſt avoir eſſentiellement raiſon. Quelle ridiculité! dira-t-on; un ſiſtême renouvellé des Grecs, dont on a démontré cent fois l'abſurdité, un ſyſtême bâti ſur des étymologies, fondement le plus fragile & le plus arbitraire qui fut jamais! Ceux qui l'enviſageroient ainſi, me permettront de m'inſcrire en faux contre ce double reproche.

1°. Ce que j'emprunte des Grecs, c'eſt-à-dire, des anciens philoſophes, c'eſt que les Dieux du Paganiſme étoient les Génies que l'on ſuppoſoit répandus dans toute la nature, & non pas des hommes; que leurs fables ſont des allégories & non pas des hiſtoires. A-t-on démontré que ce ſentiment eſt faux? J'entreprends de prouver qu'il eſt vrai & de répondre à tout ce que l'on y oppoſe. L'on a montré ſans doute l'abſurdité des allégories que les anciens avoient imaginées pour cacher le ridicule des fables; mais a-t-on fait voir qu'il eſt impoſſible d'en trouver de plus raiſonnables & de mieux proportionnées à la groſſiéreté du génie des anciens Grecs? C'eſt le point qui reſte encore à décider.

2°. Ce n'eſt point l'étymologie du nom des Dieux forgée d'avance qui nous a forcés de renoncer à la Mythologie hiſtorique ; c'eſt le défaut de preuves, les raiſons qui établiſſent l'opinion contraire, la lecture attentive de la Théogonie. Dès qu'il a paru certain que les Dieux n'étoient pas des hommes, il a fallu néceſſairement conclure que leurs fables ne ſont pas des hiſtoires, mais des allégories, & l'on s'eſt trouvé engagé à en rechercher la ſource. On a cru l'appercevoir dans les obſcurités & les équivoques de l'ancien Grec, & l'on ne peut en aſſigner aucune qui ſoit plus analogue à l'ignorance & à la groſſiéreté d'un peuple encore barbare. La néceſſité de rechercher les divers ſens des noms, eſt donc une conſéquence & non pas une preuve de la thèſe principale. Quand toutes les étymologies que l'on a données, ſeroient fauſſes, ce qui n'eſt guère poſſible, le ſentiment des Mytologues hiſtoriens n'en ſeroit pas pour cela mieux établi, & l'on doit ſe ſouvenir qu'ils ont ſouvent recours eux-mêmes aux étymologies pour expliquer les circonſtances de pluſieurs fables, que dans aucun ſyſtême on ne peut s'en paſſer.

§. 7. La Mythologie préſente trois queſtions à éclaircir ; on prie le lecteur d'y faire attention. Premiérement, de quelle nature ſont

les Dieux du Paganiſme ? ſont-ce des hommes ou des Génies ? On ſoutient ici que ce ſont des Génies & non pas des hommes ; ce point paroît démontré, autant que la matiere en eſt ſuſceptible. On en conclut que les fables ne ſont point des hiſtoires, mais des allégories ; la conſéquence paroît inconteſtable. Secondement, les héros qui dans la ſuite des ſiécles ont été adorés comme des Dieux, ſont-ils tous des perſonnages réels, qui ayent véritablement exiſté ? Cette queſtion fournit la matiere à pluſieurs doutes : on les a détaillés dans le chapitre 13. Mais on prétend qu'en ſuppoſant même l'exiſtence de tous ces héros, il eſt très-vraiſemblable que leurs fables ſont de même eſpéce que celles des Dieux, & ont été compoſées ſelon la même méthode. Troiſiémement, quelle eſt la ſource où les Grecs ont puiſé ces fables ? Ici l'incertitude augmente, parce que différentes cauſes ont pu contribuer à l'erreur. On a cru appercevoir qu'une phyſique groſſiere eſt le principal objet des fables des Dieux, que la géographie mal entendue a fourni la matiere de celles des héros, que les équivoques & l'abus du langage ont également influé dans les unes & les autres. On ne pouvoit le montrer que par une explication ſuivie des fables ſelon cette cette méthode ; & il eſt aiſé de ſentir que

l'on doit ici se borner à des conjectures. C'est la simplicité, l'uniformité, la liaison, la vraisemblance de ces explications qui peut en faire tout le mérite; mais il est impossible que tous les esprits en pensent de même. Le plus ou moins de connoissances que l'on a des anciennes langues, le goût, les préventions, les opinions particulieres que l'on peut avoir adoptées, doivent nécessairement influer beaucoup dans le jugement qu'en porteront la plupart de lecteurs. C'est la partie de l'ouvrage la plus exposée à la censure; heureusement c'est aussi la plus indifférente. Quand elle seroit un tissu de rêveries, les deux autres, & sur-tout la premiere, n'en recevroient aucune atteinte. Voilà ce qu'il ne faut pas perdre de vue, si l'on veut prononcer équitablement sur tout le systême, & ne pas confondre le fond avec l'accessoire.

Après ces observations qui nous ont paru indispensables, nous allons exposer le plan selon lequel nous avons envisagé la Théogonie d'Hésiode; il est d'autant plus intéressant qu'il répand un nouveau jour sur les sources de l'idolâtrie & sur la maniere dont elle est née chez toutes les Nations.



CHAPITRE II.

Révolutions arrivées dans la Religion des Grecs.

IL paroît certain que dans les premiers temps les Grecs ont connu & adoré un seul Dieu éternel, créateur & souverain maître de l'univers. Ce fait essentiel a été solidement prouvé par M. Boivin l'aîné, dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions (*a*); il cite à ce sujet les témoignages de Platon, de Stace, de Pronapidès Précepteur d'Homère, & du fragment de Sanchoniathon; l'on peut en ajouter quelques autres. §. 1.

Aristote dans sa lettre sur le systême du monde, dit que c'est une tradition ancienne transmise par-tout des peres aux enfans, que c'est Dieu qui a tout fait & que c'est lui qui conserve tout (*b*). Platon avant lui avoit dit la même chose & en mêmes termes (*c*). L'origine de cette tradition étoit donc antérieure à la naissance du Polythéïsme chez les Grecs. Ocellus Lucanus, le plus ancien Philosophe

(*a*) Tome 1, page 1.

(*b*) De mundo, c. 6, à la suite d'Ocellus Lucanus de M. Batteux.

(*c*) Plato, de Legib. l. 4.

dont nous ayons les écrits, parle de Dieu comme d'une Intelligence unique, attentive aux actions des hommes (*a*); & il paroît que c'étoit la doctrine traditionelle des sages qui l'avoient précédé.

Porphyre nous a conservé un passage de Théophraste qui nous apprend que la religion dans ses commencemens étoit fondée sur des pratiques très-pures. « On n'adoroit » alors, dit-il, aucune figure sensible, on » n'offroit aucun sacrifice sanglant; on n'a» voit pas encore inventé les noms & les gé» néalogies de cette foule de Dieux qui ont » été honorés dans la suite; on rendoit au » premier principe de toutes choses des hom» mages innocens, en lui présentant des her» bes & des fruits pour reconnoître son sou» verain domaine (*b*) ».

Ce fait est confirmé par Hérodote qui dit que les Pélasges, premiers habitans de la Gréce, honoroient confusément des Dieux qu'ils ne distinguoient point & auxquels ils ne donnoient point de noms (*c*). S'ils en avoient adoré plusieurs, ils auroient été forcés de les distinguer par des noms.

Hésiode même nous fournit plusieurs preu-

(*a*) Chap. 4.
(*b*) Porphyr. de Abstin. Animal.
(*c*) Herodot. l. 2, n. 69.

[illegible] de cette vérité. 1°. Il peint Cœlus & ensuite Saturne, comme des Dieux jaloux qui ne vouloient point partager l'empire avec les Titans ou enfans de la terre, qui retenoient dans une obscurité profonde, ou qui dévoroient leurs propres enfans par la crainte d'en être détrônés, qui vouloient conséquemment être seuls adorés. Apollodore confirme cette idée, lorsqu'il dit au commencement de son histoire des Dieux, que Cœlus est le premier qui *ait régné sur tout l'univers.* Au contraire Jupiter qui leur succéde, accorde des honneurs & des prérogatives à tous ceux qui l'avoient aidé à vaincre & à chasser les Titans; il leur assigne à chacun leur département & le pouvoir sur certaines parties de la nature. Cette allégorie nous paroît désigner clairement une révolution dans les idées religieuses des Grecs. 2°. Il dit formellement que sous Saturne les hommes ne vouloient point adorer les Dieux comme il convient; c'est-à-dire, comme ils furent adorés dans la suite. « Les hommes, dit-il, ne cessoient de » commettre des injustices, ils ne vouloient » pas honorer les Dieux, ni offrir des sacrifi» ces sur leurs autels, comme il est juste & » établi par l'usage. Jupiter fils de Saturne » irrité contr'eux, les fit bientôt disparoître, » parce qu'ils ne rendoient point de culte » aux Dieux bienheureux qui habitent l'O-

» lympe (*a*) ». Le paſſage eſt important & ne paroît point équivoque. 3°. Selon lui, c'eſt à Méconé ou Sicyone, l'une des premieres villes de la Gréce, qu'arriva la diſpute entre les Dieux & les hommes, pour ſavoir quels honneurs ceux-ci leur rendroient (*b*). Avant la fondation des Villes, il n'y avoit donc encore point de culte public des Dieux, ni par conſéquent d'Idolâtrie chez les Grecs.

Il eſt bon de faire attention qu'Héſiode a vécu au moins quatre cens ans avant Hérodote & Théophraſte, & que le témoignage de ces derniers doit ſervir de commentaire au texte du Poëte.

Eſchyle le plus ancien des Poëtes tragiques, ſuppoſe comme Héſiode un changement arrivé dans la Religion Grecque. Prométhée enchaîné (*c*) nomme Jupiter *le jeune ſouverain des immortels*. « Jupiter, dit-il, » tout impérieux qu'il eſt, ſera humilié. L'Hy» men qu'il médite, le perdra. Privé du ſcep» tre, il verra s'accomplir les imprécations » que fit contre lui ſon pere, quand il fut dé» trôné par ce fils ingrat. Il n'eſt que moi » parmi les Dieux qui puiſſe le préſerver de » ce malheur.... Il ne commandera pas long-

(*a*) Voyez les Travaux & les Jours, ℣. 135.
(*b*) Théog. ℣. 525.
(*c*) Acte I, Scène II.

» tems aux Dieux (*a*). Vous êtes jeune, dit-» il à Mercure, vous regnez depuis peu de » temps. Il vous semble que les Palais céles-» tes sont inaccessibles aux revers. N'en ai-je » pas vû tomber deux Souverains? Je verrai » encore la chûte de leur successeur. Elle sera » prompte & honteuse. Crois-tu donc que » je craigne ou que j'honore les nouveaux » Dieux (*b*) »? L'altération du culte primitif étoit donc une tradition constante chez les Grecs.

Il faut que le dogme ancien de l'unité de *Dieu* ait été bien connu au siécle de Sophocles, pour qu'il ait osé dire sur le théâtre d'Athènes: « Dans la vérité il n'y a qu'un Dieu; » il n'y en a qu'un qui a formé le ciel, la ter-» re, la mer & les vents. Cependant la plu-» part des mortels, par une étrange illusion, » dressent des statues des Dieux de pierre, de » cuivre, d'or & d'ivoire, comme pour avoir » une consolation présente dans leurs mal-» heurs. Ils leur offrent des sacrifices, ils leur » consacrent des fêtes, s'imaginant vaine-» ment que la piété consiste en ces cérémo-» nies (*c*) ».

Les Grecs sans doute avoient puisé cette §. 2.
tradition primitive, comme toutes les autres

(*a*) Acte IV.
(*b*) Acte V.
(*c*) Euseb. Præpar. Evang. l. 13, c. 13.

nations, à la ſource commune du genre humain, ils la tenoient de leurs premiers peres & de la famille de Noé. Comment fut-elle altérée dans la ſuite des tems ? Comment le culte d'un ſeul Dieu fut-il étouffé par la multitude des Divinités bizarres qu'enfanta l'imagination du peuple ? Héſiode nous fournit l'explication de ce phénoméne. Sa Théogonie eſt moins l'hiſtoire de la maniere dont les Dieux ſont nés les uns des autres, que de la façon dont ils ſont éclos ſucceſſivement dans le cerveau des Grecs. Par ce dénouement, pluſieurs paſſages dont on ne voyoit pas le ſens, deviennent clairs & intelligibles; ſon Poëme qui avoit l'air d'une rapſodie ſans liaiſon, préſente un plan ſuivi. En nous apprenant comment les Grecs ſont devenus polythéiſtes & idolâtres, il nous montre la voie par laquelle, avant ou après eux, les autres peuples ſont tombés dans la même erreur. Voici les différentes époques de la Religion Grecque qu'il ſemble avoir voulu nous indiquer.

La premiere & la plus ancienne eſt le temps où l'on adoroit un ſeul Dieu habitant dans le Ciel, ſous le nom d'*Ouranos* ou de *Cælus*, l'être céleſte, l'être ſupérieur, qui demeure au-deſſus de nous; temps dont nous ne pouvons fixer la durée, mais pendant lequel les Grecs ne rendoient aucun culte aux différentes par-

ties de la nature que l'on n'avoit pas encore personnifiées. C'est en ce sens qu'Ouranos ou le Dieu suprême, seul en possession de l'empire ne le partageoit avec aucun de ses enfans, ni des fils de la terre : ce qui a fait dire à Hésiode qui les tenoit cachés dans les entrailles de leur mere, parce qu'on rendoit à lui seul les honneurs divins.

La seconde époque est le regne de Chro- §. 32
nos ou de Saturne & des Titans. Avec le secours du temps & de l'expérience, les anciens Grecs apprirent à considérer le ciel & ses révolutions pour diriger leurs travaux ; ils distinguerent les différentes saisons, les jours, les semaines, les mois, les années. Cette succession fut appellée *Chronos*, ce qui tourne ; & par les Latins *Saturnus*, qui en est l'équivalent. De même que nous confondons souvent le temps avec le ciel, quand nous disons *le temps est serein*, *le tems est obscur*, confusion que le peuple fait encore quand il dit *qu'il y a de l'orage dans le temps*, c'est-à-dire, dans le ciel : ainsi chez les Grecs Οὐρανὸς & χρόνος, le ciel & le temps, furent pris l'un pour l'autre, parce que ce sont les mouvemens du ciel qui marquent le temps (*a*). Au lieu que la Divinité avoit été nommée

(*a*) Voyez le ỽ. 269. de la Théog. où μεταχρόνιος signifie *sublimis* ou *cælestis*.

d'abord *Ouranos*, l'être céleste, on l'appella *Chronos*, celui qui fait tourner le ciel. C'est en ce sens que Chronos est fils d'Ouranos, que Saturne ou le Temps est fils du Ciel. C'est ainsi que Saturne a mutilé son pere, comme il a été mutilé lui-même par Jupiter: parce que ces noms nouveaux firent successivement oublier le nom plus ancien. On verra dans les notes les équivoques qui ont donné lieu à ces manieres de parler.

Dans ce même temps les Grecs frappés de l'ordre qui regne dans la nature, & du méchanisme admirable de toutes ses parties, ne purent concevoir qu'un seul esprit fût assez puissant pour tout conduire; on crut que c'étoit assez pour lui d'être occupé à faire tourner le ciel. On lui associa donc des Intelligences particulieres pour avoir soin du reste, & on en mit par-tout; pas un seul élément, pas une seule créature mobile que l'on ne crût animée. La terre, la mer, le soleil, la lune, les vents, &c. furent regardés comme autant d'êtres doués d'intelligence & de raison. Voilà les Démons ou Génies, les Nymphes bienfaisantes ou Mélies, qui prirent naissance sous Saturne (*a*). On les appella du nom général de *Titans*, ou êtres supérieurs; cette étymologie sera prouvée (*b*). Ce n'est

(*a*) Théog. ỳ. 187.
(*b*) *Ibid.* ỳ. 207.

point encore là le commencement du polythéïsme; nous avons vu que sous Saturne, ces Intelligences subalternes ne furent point honorées d'abord d'un culte religieux, du moins d'un culte suprême : Chronos étoit toujours l'unique Divinité. Mais l'idée de sa providence n'étoit plus aussi juste que sous le regne précédent, parce qu'elle étoit plus restreinte & plus bornée.

La troisiéme époque est le regne de Jupiter avec la troupe des Dieux qui lui furent associés, & avec lesquels on suppose qu'il partagea l'empire. Alors on ne se contenta pas d'admettre des Intelligences répandues dans toutes les parties de la nature, on en créa de nouvelles pour présider aux arts & aux sciences qui commençoient à être connus; ces nouveaux Dieux attirerent bientôt toute l'attention : l'on en fit une espéce de république ou plutôt de monarchie, à la tête de laquelle on plaça *Zéus* ou *Jupiter*, c'est-à-dire, le pere céleste, le maître souverain. On assigna à chacun des autres Dieux son département particulier, on lui fit une famille, une généalogie. On imagina entre les Dieux une société & une subordination semblabe à celle que l'on voyoit se former dans les divers cantons de la Gréce qui commençoit à se policer. Ainsi les anciens Titans, Saturne & ses ministres disparurent, ou furent beaucoup

moins honorés; la nouvelle cour de Jupiter éclipsa tout. On vit bientôt établir pour les nouveaux Dieux, un culte extérieur & pompeux, des fêtes, des mysteres, des temples, des autels chargés de victimes; ainsi le cérémonial fut réglé. C'est en ce sens qu'Hésiode a dit que Jupiter avoit précipité Saturne & les Titans dans les ténébres du Tartare, qu'il avoit donné des priviléges & distribué des honneurs à tous ceux qui lui avoient aidé à les détrôner (*a*).

§. 5. Enfin la quatriéme époque dont Hésiode fait mention, c'est lorsque l'on plaça des hommes au rang des Dieux, que certains héros reçurent le nom de quelque Divinité; que l'on appella plusieurs Rois fils de Jupiter, pour désigner leur dignité; plusieurs femmes, filles de Vénus, pour exprimer leur beauté, &c. ce qui mit dans la Mythologie la confusion qui y regne encore; c'est l'une des causes qui fit attribuer aux Dieux les aventures, les passions, les vices des hommes. Ainsi la Religion Grecque, très-simple & très-pure dans ses commencemens, dégénéra peu-à-peu en superstition & en libertinage.

§. 6. Les quatres regnes racontés dans la Théogonie, sont donc probablement quatre ma-

(*a*) Théogon. ỳ. 717 & 885.

nieres différentes, dont on a envisagé & honoré la Divinité. Sous le regne de Cœlus, le Dieu qui demeure dans le ciel, fut regardé précisément comme l'auteur & le seigneur de toutes choses; idée aussi simple que vraie. A cette époque, le Poëte rapporte la naissance du monde, la formation des êtres, telle qu'on l'avoit retenue par une tradition confuse & altérée dans plusieurs points, en supposant tous ces objets animés par une Intelligence selon l'opinion commune de toute la Gréce. Sous Saturne, l'être souverain fut adoré comme le gouverneur du monde, l'arbitre des temps & des saisons, qui fait rouler les astres sur nos têtes, & régle ainsi les travaux des hommes. Il n'y a rien encore de faux ni de repréhensible dans cette idée; mais elle pêche en ce qu'on ne comprenoit pas assez l'étendue du pouvoir de Dieu, & qu'on lui associoit des esprits inférieurs pour l'aider à gouverner le monde. Sous Jupiter on ne le connoît plus que comme l'auteur des météores, de la pluie & du beau temps, du tonnerre & des orages, qui exerce son pouvoir dans le ciel ou plutôt dans les airs, tandis que d'autres Dieux regnent sur la mer ou dans les entrailles de la terre, avec une autorité presqu'égale. On le représente comme un monarque puissant, qui a sous lui des inférieurs, qui fait des loix, qui punit, & qui

récompenſe, qui exige des honneurs exté-rieurs, & qui veut que l'on en rende de même aux autres Divinités. Ici, à proprement parler, commence le polythéïſme. Sous la quatriéme époque où l'on confond les Dieux & les héros, la Religion n'eſt plus qu'un mêlange monſtrueux d'erreurs & de crimes. Ainſi elle s'eſt altérée peu-à-peu, à meſure que l'on a borné les idées de la Divinité.

§. 7. Il eſt à propos de remarquer que ces quatres époques ſont exactement relatives à l'état contemporain de la ſociété chez les Grecs ; on prie le lecteur d'y faire attention. La premiere a ſubſiſté lorſque la Gréce n'étoit encore habitée que par quelques familles de Pélaſges ou de Colons, diſperſés dans le vaſte continent de la Macédoine, de la Theſſalie, de la Gréce proprement dite & des pays voiſins, ſans autre liaiſon qu'entre les peres & les enfans qui ſe ſéparent quand il leur plaît pour choiſir d'autres demeures, & dans un temps où l'on n'étoit occupé que de chaſſe, de pêche, & des beſoins les plus indiſpenſables de la vie. Alors les Grecs encore ſauvages, n'avoient qu'une notion confuſe de la Divinité qu'ils croyoient réſider dans le ciel. La ſeconde eſt arrivée lorſque ces familles ont commencé à ſe rapprocher pour former des ſociétés, pour s'appliquer à l'agriculture; il a fallu alors une eſpéce de calendrier pour

régler

régler les assemblées, les travaux communs & les secours que l'on pouvoit tirer les uns des autres : l'on a honoré Dieu comme le dispensateur des saisons & l'auteur des fruits de la terre, qui gouvernoit toutes choses par des ministres inférieurs chargés de distribuer aux hommes ses bienfaits. La troisiéme, lorsqu'on s'est trouvé en assez grand nombre pour bâtir des villes & former des corps particuliers de république. Alors les arts ont commencé à être connus ; on a exercé l'agriculture plus en grand, la maçonnerie, la métallurgie, on a fait des essais de navigation & de commerce, &c. On a cru que des Intelligences n'étoient pas moins nécessaires pour diriger tous ces talens, que pour présider aux différentes parties de la nature : & comme les divers états de la Gréce ont été dans leur origine autant de petites monarchies, comme tous les autres états du monde, on a introduit la même hiérarchie dans la Religion. La quatriéme révolution est arrivée par degrés ; à mesure que les Grecs sont devenus successivement guerriers, polis & vicieux, ils ont déïfié la bravoure, les talens, les passions. Après s'être figuré des Dieux semblables aux hommes, il n'a pas été difficile de supposer des héros parfaitement égaux aux Dieux.



On conçoit déja par quels dègrés l'erreur §. 8.
s'est ainsi emparée des esprits, mais il est bon

d'insister encore sur ses progrès, & de suivre le fil des idées populaires qui ont égaré les hommes dans toutes les contrées de l'univers.

1°. Les anciens Grecs ayant conservé par tradition la notion d'une Divinité, la désignerent par un nom qui signifioit seulement *l'être superieur*, l'être au-dessus de nous; telle est l'énergie du nom de Dieu chez tous les peuples: le Clerc a très-bien remarqué que c'est la seule signification qui y étoit attachée chez les Grecs. Or ce nom *l'être supérieur*, renferme trois idées analogues; il exprime l'être d'une nature plus parfaite que la nôtre, l'être qui est plus puissant que nous, l'être qui habite dans le ciel au-dessus de nous. Il n'étoit pas possible de mieux désigner l'être que nous nommons *Dieu*: & c'est dans le même sens qu'il est appellé dans l'écriture le *Très-haut*. 2°. L'on a cru les différentes parties de la nature animées par des Intelligences. C'est la premiere idée qui vient à l'esprit des peuples grossiers; elle est fondée sur cette vérité incontestable & universellement connue, que tout ce qui se meut, est mû par un esprit, que la matiere ne peut point se mouvoir elle-même, & nous retrouvons cette opinion chez tous les idolâtres modernes. 3°. Ces Intelligences paroissant avoir un pouvoir supérieur à l'homme, on leur a donné le nom de *Dieux*, parce qu'il exprime

cette ſupériorité de pouvoir, comme on vient de le remarquer. 4°. Ce pouvoir de nuire ou de faire du bien qu'on leur ſuppoſoit, a engagé les peuples à leur rendre un culte; inſenſiblement ce culte s'eſt trouvé le même que celui que l'on rendoit auparavant à la Divinité ſuprême & unique, & il l'a étouffé entiérement. 5°. Ces Intelligences ayant été bientôt multipliées à l'infini, on a penſé qu'il devoit y avoir entr'elles de la ſubordination; l'on a imaginé entr'elles la même diſtinction de rangs que l'on voyoit établie parmi les hommes, des peres & des enfans, des maîtres & des ſerviteurs, un Roi & des ſujets. 6°. Sur ce modèle on s'eſt perſuadé que le Roi des Dieux n'étoit que le premier & le plus puiſſant des individus de même nature, tout comme un Roi n'eſt qu'un homme ſupérieur en dignité & en autorité aux autres hommes. Ainſi ont été créés Jupiter & la troupe des Dieux du Paganiſme. 7°. Dès que la Divinité a été dégradée à ce point, il n'y avoit plus qu'un pas à faire pour lui attribuer les paſſions & les défauts des hommes, & l'on y eſt aiſément parvenu. Les opérations des Intelligences qui gouvernoient la nature, exprimées en ſtyle poëtique, ont été priſes pour des actions humaines: au lieu de dire ſimplement, le tonnerre gronde, la mer eſt agitée, une fontaine tombe dans une riviere, le cré-

pufcule précéde le jour, on a dit, Jupiter fait gronder la foudre, Neptune ébranle la terre de fes flots, une Nymphe époufe un fleuve, l'aurore eft la mere du jour : voilà des hommes & des femmes tout formés. 8°. Il n'eft pas furprenant qu'avec ces idées on fe foit figuré qu'un homme pouvoit devenir Dieu après fa mort. Pour mériter cet honneur, il n'étoit pas néceffaire d'avoir eu de grandes vertus ou d'avoir rendu de grands fervices au genre humain, puifqu'en général on adoroit des Dieux que l'on fuppofoit très-malfaifans & très-vicieux. L'intérêt & la crainte avoient beaucoup plus de part que l'admiration dans le culte que les Payens rendoient à leurs Divinités. Voilà pourquoi nous croyons que le culte des héros chez les Grecs n'eft pas de la plus haute antiquité, & qu'il n'a commencé chez ces peuples que lorfqu'ils ont été policés. 9°. Un inftinct naturel perfuadant à tous les peuples, même aux Sauvages, que Dieu habite dans le ciel, que fa demeure eft au-deffus de nous, auffi-bien que fa nature & fon pouvoir; cette opinion a regné chez les Grecs comme chez nous, & ils l'ont exprimée par le nom qu'ils ont donné à Dieu; ils l'ont appellé fucceffivement *Ouranos*, le ciel, *Chronos*, le temps, *Zéus*, le maître, le fouverain; tous ces noms fignifient ce qui eft au-deffus de nous. C'eft la maniere de parler des Chi-

nois, chez lesquels *tien*, désigne Dieu, le ciel, un maître, un gouverneur (*a*). L'équivoque subsiste même dans notre langue; nous disons, *le ciel vous assiste*, *le ciel vous préserve de malheur*. Les Hottentots & les Sauvages, pour désigner Dieu, disent *l'homme d'en haut*.

Ce fut donc un usage constant dans la Grèce, de dire que Dieu habitoit ἐν Ὀλύμπῳ, dans le ciel; mais dès qu'une fois l'idée attachée au mot Ζεὺς, Διός, eût été altérée, & que par-là on entendit un personnage particulier, alors les Grecs, toujours fertiles en équivoques, prirent Ὄλυμπος, le ciel, pour le mont Olympe, dans la Thessalie. Delà le prétendu regne de Saturne & de Jupiter dans la Thessalie, le combat des Dieux sur le mont Olympe, & toutes les rêveries des Poëtes. §. 9.

Telle est la progression que l'erreur a dû naturellement faire dans l'esprit des peuples ignorans, & qu'elle a faite effectivement partout. Si nous pouvons appercevoir le même ordre dans Hésiode, ne devons-nous pas présumer que nous prenons le vrai sens de son poëme & de la mythologie payenne?

On peut contester sans doute sur le pro- §. 10.

(*a*) Hist. gén. des Voyages, tome 24, p. 4 & suiv. Description de l'Empire de la Chine, par le P. Duhalde, tome 3, p. 3, édit. in-4°.

grès que nous avons fait faire à l'imagination des Grecs, & sur le plan que nous avons tracé de leurs erreurs. On dira, peut-être, qu'il n'est pas vraisemblable que des peuples si grossiers ayent procédé avec tant de méthode, & se soient égarés par une marche si réguliére : mais les ignorans non plus que les autres, ne pensent point par hasard ; il y a entre les erreurs, aussi-bien qu'entre les vérités, un enchaînement naturel. Jusqu'à ce que les Savans nous ayent tracé un plan plus satisfaisant, nous sommes fondés à nous en tenir à celui-ci ; il est lié & suivi, donc il est vraisemblable. On peut soutenir encore que dans l'état de barbarie où les peuples furent plongés d'abord, leur premiere idée fut de croire que tout l'univers étoit animé par des Génies répandus dans chacune de ses parties, que les Grecs n'eurent jamais la notion d'un seul Dieu ; ainsi le prétendent quelques Philosophes modernes. Dans cette supposition que nous avons déja réfutée & que nous examinerons de nouveau ci-après, il s'ensuivroit seulement qu'Hésiode a fondé l'histoire de sa Théogonie sur une fausse tradition ; mais on n'en pourroit rien conclure contre la thèse générale que nous soutenons. Il ne seroit pas moins constant que les Dieux de la mythologie sont des Intelligences occupées à conduire toute la nature, ou comme parloient

les Grecs, des démons, des Génies, & non pas des hommes. Tel est le point essentiel qui est la base de nos remarques & qu'il est important d'établir. Nous allons en donner les preuves, nous en examinerons ensuite les conséquences.

CHAPITRE III.

Premiere preuve du systême que l'on vient d'exposer, le témoignage des Auteurs sacrés.

UN des principaux avantages que nous trouvons dans l'opinion que nous avons embrassée, c'est qu'elle nous paroît conforme à ce que les livres saints nous enseignent sur l'origine & les progrès de l'idolâtrie. Cette matiere est traitée avec toute l'exactitude possible dans le livre de la Sagesse. On y apprend 1°. que les Payens n'ayant pas su reconnoître le Seigneur dans ses ouvrages, ont pris pour des Dieux les élémens & les diverses parties de la nature, le feu, l'air, les vents, les astres, les eaux ou la mer, le soleil, la lune, & les ont envisagés faussement comme les seuls gouverneurs du monde. Chap. 13, ℣. 1 & 2. *Non potuerunt intelligere eum qui est, neque ex operibus attendentes agnoverunt* §. 1.

quis esset artifex : sed aut ignem, aut spiritum, aut citatum aërem, aut gyrum stellarum, aut nimiam aquam, aut solem & lunam, rectores orbis terrarum Deos putaverunt. 2°. Qu'ils ont représenté ces Divinités prétendues par des statues qu'ils ont appellées des Dieux, auxquelles ils ont adressé leurs vœux, leur encens, leurs sacrifices; comme si le bois & la pierre eussent été capables de les entendre & de leur donner du secours. *Ibid.* ℣. 10. & suiv. *Appellaverunt Deos, opera manuum hominum.....similitudines animalium, aut lapidem inutilem opus manûs antiquæ; aut si quis artifex faber de sylvâ lignum secuerit.... & assimilet illud imagini hominis aut alicui ex animalibus illud comparet..... & votum faciens pro sanitate infirmum deprecatur, & pro vitâ rogat mortuum, & in adjutorium inutilem invocat.* 3°. Qu'ils ont honoré de même l'image des personnes qui leur étoient cheres, d'un fils dont ils avoient pleuré la mort, d'un Prince dont ils éprouvoient les bienfaits; que ces nouvelles idoles ont reçu un culte comme les premieres, & sont ainsi devenues des Dieux. Chap. 14. ℣. 15 & suiv. *Acerbo enim luctu dolens pater citò sibi rapti filii fecit imaginem; & illum qui tunc quasi homo mortuus fuerat, nunc tanquam Deum colere cœpit.... evidentem imaginem regis quem honorare vo-*

lebant fecerunt, ut illum qui aberat, tanquam præsentem colerent. 4°. Qu'à ce culte impie l'on a mêlé encore des crimes abominables, des sacrifices de sang humain, des mysteres nocturnes, l'impudicité, l'adultere, le mensonge, le parjure; qu'ainsi l'idolâtrie est devenue la source & le comble de tous les maux. *Ibid.* ℣. 22 & suiv. *Aut enim filios suos sacrificantes, aut obscura sacrificia facientes, &c. infandorum enim idolorum cultura omnis mali causa est, & initium & finis.*

L'Auteur sacré distingue donc quatre de- 5.
grés dans l'idolâtrie. 1°. Le culte des différentes parties de la nature. 2°. L'usage des statues ou des symboles, pour les représenter. 3°. L'honneur rendu aux hommes & à leurs images. 4°. Les sacrifices & les crimes dont ils étoient accompagnés. Le point capital est que cette doctrine s'accorde avec les auteurs profanes pour nous apprendre que le polythéïsme a commencé par adorer les différentes parties de la nature que l'on a cru animées, & que ce culte a précédé celui des hommes ou des héros. Mais elle est directement opposée aux différentes opinions des Mythologues, qui prennent les principaux Dieux des Payens, pour des Rois d'Egypte ou de Thessalie, pour les anciens Patriarches, ou pour des symboles de l'Ecriture Egyptienne.

§. 3. Les Savans, prévenus pour le ſens hiſtorique des fables, ont beaucoup inſiſté ſur le troiſiéme paſſage que l'on vient de citer, ils en ont conclu que la premiere idolâtrie avoit été le culte rendu aux morts. Mais il n'y a qu'à ſuivre le texte du Sage & en remarquer la progreſſion. Au commencement du chap. 13, il parle du culte rendu aux différentes parties de la nature & aux ſymboles faits pour les repréſenter : ce n'eſt qu'au milieu du chapitre 14, qu'il fait mention de l'honneur rendu aux morts & à leurs images. Voilà donc deux eſpéces d'idoles clairement diſtinguées; les unes ont été les Dieux naturels repréſentés ſous des figures d'hommes, d'animaux ou de pierres brutes; les autres, le portrait des morts que l'on vouloit honorer. Reſte à ſavoir leſquelles ont été les premieres; il eſt naturel ſans doute que l'on ait repréſenté les hommes ſous leur propre image, avant que l'on ait peint les Dieux ſous la figure des hommes, qu'ainſi les idoles humaines ayent précédé celles des Dieux : mais avant que d'honorer ceux-ci par des ſtatues, on les adoroit déja ſous des ſymboles d'animaux & de pierres taillées groſſiérement : *ſimilitudines animalium aut lapidem inutilem opus manûs antiquæ*, ch. 13, ℣. 10. Les idoles n'ont pas été dès le commencement : *Neque enim erant ab initio*, ch. 14, ℣. 13. On les a introduites dans

la ſuite des temps, par un uſage criminel qui s'eſt fortifié peu à peu : *Deindè interveniente tempore convaleſcente iniquâ conſuetudine*, ℣. 16. C'eſt donc mal prendre le ſens de l'Ecriture, que de nous donner les idoles humaines comme la ſource premiere de l'idolâtrie, puiſque le culte des êtres naturels & de leurs ſymboles groſſiers, avoit déja précédé.

Mais, dira-t-on, le Sage enſeigne que *le commencement de la fornication ou de l'idolâtrie, eſt la recherche des idoles*, ch. 14, ℣. 12. Cela eſt vrai de l'idolâtrie humaine, pouſſée à l'excès, accompagnée de débauches & de crimes, de l'idolâtrie telle qu'elle étoit déja au ſiécle du Sage ; mais elle avoit été précédée par un culte moins criminel, quoiqu'il fût inexcuſable, par le culte des êtres naturels & de leurs ſymboles, ch. 13, ℣. 6, 7 & 8. Ce culte qu'on appelle fétichiſme, ſubſiſte encore aujourd'hui chez des peuples qui n'ont jamais eu l'adreſſe de tailler une ſtatue : & c'eſt inconteſtablement la premiere idolâtrie. En liſant attentivement ces deux chapitres de la Sageſſe, on ſe convaincra que l'auteur ſacré, comme tous les écrivains profanes dont nous verrons bientôt les témoignages, a diſtingué nettement deux eſpéces de Dieux : les principaux, les plus anciens, & le plus grand nombre, ſont les différentes parties de la nature que l'on croyoit animées, les derniers

sont les héros divinisés. On les représenta les uns & les autres, & ces représentations furent également adorées; mais jamais on ne prouvera que le culte des héros & de leurs images ait fait abandonner le culte des Dieux plus anciens & de leurs symboles.

§. 4. Il est à propos de remarquer encore que l'auteur sacré nous indique en passant, la source du culte rendu aux animaux par les Egyptiens; c'étoient autant de symboles des Dieux naturels; car il y auroit eu de la folie à choisir des animaux pour représenter des hommes. Cette seule observation nous fait entrevoir le véritable objet de la Religion Egyptienne, sur lequel on a tant disputé, & dont nous parlerons ci-après.

§. 5. Le Sage confirme la même doctrine, ch. 15, ℣. 17. L'homme, dit-il, est un être supérieur aux Dieux qu'il adore: il est vivant quoique sujet à la mort, pour eux ils n'ont jamais vécu. *Melior est ipse his quos colit, quia ipse quidem vixit cùm sit mortalis, illi autem nunquàm.* Paroles qui ne seroient pas exactement vraies, si les principaux Dieux des Payens ou le plus grand nombre avoient été des hommes.

§. 6. Le Psalmiste nous apprend la même chose, *Ps.* 95, 2. Il ne dit point que les Dieux des nations sont des hommes, mais que ce sont des démons ou Génies, c'est-à-dire, de

prétendues Intelligences occupées à conduire l'univers : *Omnes Dii gentium Dæmonia*. Quand il parle de l'idolâtrie des Chananéens, dont les Israélites s'étoient rendus coupables, il dit qu'ils ont sacrifié leurs enfans aux Démons : *Ps.* 105, 37. *Immolaverunt filios suos & filias suas Dæmoniis.* Cette expression si souvent répétée dans l'Ecriture, n'a jamais signifié les ames des morts ; & il est aussi impossible de la concilier avec les diverses opinions des Savans, que la doctrine du livre de la Sagesse. Bientôt nous verrons que les profanes s'expriment de même.

Enfin Moyse nous fait assez comprendre quels étoient les Dieux des Egyptiens & des Chananéens, par les termes dont il se sert pour préserver les Israélites de l'idolâtrie. Il leur défend, *Exode* 20, ℣. 4, & *Deut.* 5. 6, de faire des idoles ni aucune représentation de ce qui est dans le ciel, sur la terre, ou dans les eaux pour l'adorer. Si les Egyptiens ou les Chananéens avoient adoré des hommes, est-il à présumer que Moyse n'eût rien dit de cette espéce de culte ? § 7.

Il leur répete la même défense, *Deut.* 4. 15 : « Lorsque le Seigneur, leur dit-il, vous » a parlé sur la montagne d'Horeb, au mi- » lieu des flammes, il ne s'est montré sous » aucune figure, de peur que séduits par cet- » te apparence, vous ne vous fissiez quelque

» ſtatue ou quelqu'image de mâle ou de fe-
» melle, d'animaux, d'oiſeaux, de reptiles
» ou de poiſſons : de peur encore qu'élevant
» vos yeux vers le ciel, & frappés de la beau-
» té du ſoleil, de la lune & des aſtres, vous
» ne fuſſiez aſſez inſenſés pour adorer des
» créatures que Dieu a formées pour l'utilité
» de tous les peuples de la terre ». Il ne dé-
fend en aucun endroit d'adorer des hommes
vivans ou morts, ni de rendre un culte à
leur image : preuve certaine que du temps
de Moyſe cette eſpéce d'idolâtrie n'étoit
point encore en uſage parmi les Egyptiens
ni les Chananéens.

§. 8. Puiſque l'Auteur du livre de la Sageſſe eſt
le premier des écrivains ſacrés qui en parle,
nous devons conclure que le culte des hommes & de leurs images, s'eſt introduit pendant les 450 ans qui ſe ſont écoulés depuis
Moyſe juſqu'à Salomon. Selon le ſyſtême
des Mythologues hiſtoriens, les colonies d'Egypte & de Phénicie l'ont communiqué aux
Grecs dès le temps d'Abraham, c'eſt-à-dire,
plus de 900 ans avant le regne de Salomon.
Il eſt évident que cette ſuppoſition eſt contraire à l'hiſtoire ſainte.

§. 9. Un Auteur célèbre de nos jours qui s'eſt
fait un plan de contredire en tout les écrivains ſacrés, a prétendu que l'on accuſoit
mal à propos d'idolâtrie les Grecs, les Ro-

mains, les Egyptiens & les autres peuples anciens. Selon lui, « dans toute l'antiquité » il n'y a pas un seul fait d'où l'on puisse » conclure que les idoles fussent adorées & » que le culte fût adressé à une statue; il y a » mille témoignages que les sages abhor» roient non-seulement l'idolâtrie, mais en» core le Polythéisme; il soutient que les » Payens n'étoient pas plus idolâtres que » nous qui représentons par des images l'ob» jet de notre culte (*a*) ».

Nous avons réfuté dans un autre Ouvrage ces assertions fausses & téméraires (*b*). Nous avons prouvé que les sages du Paganisme, les législateurs, les philosophes, loin d'abhorrer le Polythéisme ni l'idolâtrie, les ont soutenus de toutes leurs forces. Nous avons fait voir par des témoignages formels, que selon l'opinion constante & universelle des Payens, les Dieux ou Génies résidoient dans leurs statues dès qu'elles étoient consacrées. L'Auteur le reconnoît lui-même & prend la peine de se réfuter. « L'opinion régnante, » dit-il, étoit que les Dieux avoient choisi » certains autels, certains simulachres, pour » y venir résider quelquefois, pour y donner » audience aux hommes, pour leur répon-

(*a*) Dict. Philos. art. *Idoles*, *Idolâtrie*.
(*b*) Apol. de la Relig. Chrét. tome 1, c. 7, §. 5.

» dre ». Le culte étoit donc adreſſé à la ſtatue comme ſymbole, comme demeure, comme gage de la préſence du Dieu que l'on invoquoit. A-t-on jamais entendu autre choſe ſous le nom d'*Idolâtrie*? Nous avons montré la différence eſſentielle qu'il y a entre ce culte & celui que nous rendons aux images de Dieu & des Saints. Dieu & les Saints ne ſont ni des êtres imaginaires, ni des perſonnages vicieux; jamais nous n'avons rêvé qu'ils vinſſent habiter dans les images qui les repréſentent, & nous ne croyons pas les honorer par des crimes.

§. 10. L'opinion des Payens ſur la préſence des Dieux dans leurs ſimulachres, eſt une nouvelle preuve que ces Dieux n'étoient point des hommes dont on eût fait l'apothéoſe. On ne croyoit point que les ames des morts habitaſſent dans les ſtatues, mais autour des tombeaux, dans les Champs-Elyſées, dans l'iſle Achillé ou ailleurs; pour avoir commerce avec elles, il falloit les évoquer par des ſacrifices & des enchantemens; au lieu que l'on converſoit immédiatement avec les Dieux dans leurs temples & aux pieds de leurs autels. Nous aurons encore occaſion de toucher ce point dans la ſuite.

Les Peres de l'Egliſe, ſur-tout les plus anciens, ont parlé des divinités du Paganiſme & de leur culte, comme les écrivains ſacrés.

sacrés. Saint Clément d'Alexandrie qui connoissoit très-bien l'antiquité, a distingué clairement les divers objets de l'idolâtrie & les différentes imaginations des Payens. « Les uns, dit-il, regardant les astres & admirant leur cours, en ont fait des Dieux; » ainsi les Indiens ont adoré le soleil; les » Phrygiens, la lune; les autres cueillant » avec plaisir les fruits qui naissent de la » terre, ont fait une divinité du bled qu'ils » ont appellée Cérès, & une de la vigne qu'ils » ont nommée Bacchus. D'autres craignant » les châtimens, les peines, les miseres & » les calamités, ont feint des divinités qui » les envoyoient aux hommes ou qui les » en préservoient; quelques philosophes suivant les idées des Poëtes, ont divinisé les » passions, telles que la mort, l'espérance, » la joie; d'autres ont mis les vertus au rang » des Dieux & leur ont donné des figures. » Hésiode & Homere, enseignant une génération de Dieux & décrivant leurs actions, » ont donné cours à une nouvelle théologie. » Enfin, le commun des hommes a fait des » Dieux de ceux dont ont croyoit avoir reçu » quelque bienfait (*a*) ».

Il est clair que, selon ce Pere, le plus grand nombre des divinités payennes & les

(*a*) Orat. Exhort. ad Gentes, I. part.

plus anciennes étoient les différentes parties de la nature, ses phénoménes, ou les passions de l'homme personifiées; que les héros bienfaiteurs de l'humanité sont les derniers objets auxquels l'antiquité ait accordé les honneurs divins. Saint Justin, Athénagore, Tatien, Saint Théophile dans sa lettre à Autolycus, pensent de même; ils disent que les Dieux des Payens étoient des démons ou Génies & les élémens.

CHAPITRE IV.

Seconde preuve du même systême, le sentiment des Philosophes & des Poëtes.

DANS un siécle où il est si commun de trouver des esprits prévenus contre l'autorité de l'histoire sainte, on exige d'autres témoignages pour appuyer les faits anciens. Mais si nous parvenons à montrer que les Philosophes & les Poëtes grecs ont parlé comme les Auteurs sacrés sur l'origine de l'idolâtrie & sur son véritable objet, il y a lieu d'espérer que cette conformité pourra faire impression.

§. 1. Sentimens des Philosophes. Or, en premier lieu, les Philosophes ont enseigné constamment que les Dieux anciens & principaux du Paganisme n'étoient autre chose que les différentes parties de la

nature animées. C'eſt le ſentiment que l'Epicurien Velleïus attribue à Chryſipe, chef des Stoïciens, dans le premier livre de Cicéron de la nature des Dieux (*a*); c'eſt ce que ſoutient Balbus, Philoſophe de la même ſecte, dans le livre ſecond; ſon diſcours peut ſervir de commentaire à ce que nous avons cité des livres ſaints, & à la doctrine d'Héſiode. Une courte analyſe en convaincra le lecteur.

Balbus enſeigne, n. 20 & ſuiv. que le monde étant animé & doué d'intelligence, *eſt* Dieu; n. 30, qu'il y a de la raiſon & du ſentiment dans toutes les parties de la nature; n. 39 & 42, que les aſtres ſont animés & raiſonnables, conſéquemment autant de Divinités; n. 60, que l'on a donné le nom de *Dieux* aux bienfaits de la nature & à tout ce qui paroît excellent; n. 63 & ſuiv. que des raiſons phyſiques ont fait imaginer la plupart des Dieux, Saturne, Jupiter, Junon, Neptune, Cérès, Proſerpine, Janus, Veſta, les Dieux Pénates, Apollon, Diane, Vénus; n. 70, que ces Dieux nés de la phyſique, transformés en hommes dans la ſuite, ont donné lieu aux fables & aux ſuperſtitions; n. 17 & 154, que le monde a été créé pour être la demeure des hommes & des Dieux; §. 2.

(*a*) *De nat. Deor.* l. 1, n. 39.

n. 61 & 62, que l'on a auſſi déïfié les paſſions qui agitent violemment la nature, & les hommes qui ont fait du bien à leurs ſemblables, comme Hercule, &c.

§. 3. Velleïus attribue encore la même opinion à Platon (*a*). « Pour ce qui regarde » Platon, dit-il, il faudroit un long diſcours » pour expoſer ſes variations ſur cette ma» tiere. Dans le Timée, il dit que le pere de » ce monde ne ſauroit être nommé, & dans » ſes livres des Loix, qu'il ne faut pas être » curieux de ſavoir proprement ce que c'eſt » que Dieu. Quand il prétend que Dieu eſt » incorporel, c'eſt nous parler d'un être in» compréhenſible & qui ne pourroit avoir ni » ſentiment, ni ſageſſe, ni plaiſir, attributs » eſſentiels aux Dieux. Il dit auſſi, & dans » le Timée & dans les Loix, que le monde, » le ciel, les aſtres, la terre, les ames, les » Divinités que nous enſeigne la Religion » de nos peres, il dit que tout cela eſt Dieu; » opinions qui, priſes en particulier, ſont » évidemment fauſſes, & priſes toutes en» ſemble, ſe contrediſent prodigieuſe» ment ».

La prétendue contradiction que Velleïus objecte à Platon, eſt imaginaire, & il ne lui fait qu'une objection frivole. Ce Philoſo-

(*a*) *De nat. Deor.* l. 1. n. 30.

phe admettoit, comme l'on voit, un premier être ſpirituel, pere de ce monde, dont on ne peut dire le nom ni comprendre la nature; mais il admettoit en même temps des Intelligences ſubalternes qui gouvernoient les différentes parties de l'univers, qui en étoient comme l'ame & qui faiſoient l'objet de la religion populaire: *quos Majorum inſtitutis accepimus*. Il avoit tort ſans doute de les nommer des Dieux, mais il ne ſe contrediſoit pas. Il falloit être Epicurien déterminé, c'eſt-à-dire, matérialiſte aveugle, pour objecter qu'un pur eſprit ſeroit incapable de ſentiment, de ſageſſe & de plaiſir.

Dans le *Cratyle*, Platon fait dire à Socrate que les anciens Grecs ont eu les mêmes Dieux que les Barbares, le ſoleil, la lune, la terre, les étoiles, le ciel; a-t-on des preuves qu'il en ayent changé?

Selon Ariſtote, les premiers Philoſophes ont tranſmis à la poſtérité une doctrine fabuleuſe, que les corps céleſtes eux-mêmes étoient des Dieux, & que la Divinité renferme toute la nature des choſes. Quant aux autres parties de notre Théologie, dit-il, on croit qu'elles ont été ajoutées pour mieux perſuader la multitude & la porter à obéir aux Loix. C'eſt pour cette raiſon que l'on a dit que les Dieux ont une figure humaine ou reſſemblent à certains animaux, & ce qui

s'enſuit. Si l'on ſépare le principe originair d'avec ces additions & que l'on s'en tienn à ceci, que les anciens ont cru *que les premieres ſubſtances des choſes étoient des Dieux* on croira qu'ils ont parlé divinement ſur ce ſujet (*a*).

§. 4. Ce même ſyſtême eſt auſſi celui qui paroiſſoit le plus vraiſemblable à Cicéron (*b*) comme il le témoigne à la fin du 3e livre & ſon ſuffrage eſt ici d'un grand poids; il avoit lû les Poëtes, les Hiſtoriens, les Philoſophes, ceux même que nous n'avons plus; il traite la queſtion avec ſoin. Malgré les ſubtilités des Epicuriens, & les objections des Académiciens, au milieu des doutes & des difficultés qui l'arrêtent, il ſemble perſuadé comme Balbus, que parmi les Dieux, les uns étoient des êtres purement phyſiques, les autres des paſſions violentes de l'humanité, quelques-uns des hommes célèbres par leurs talens & leurs exploits.

§. 5. Enfin, M. l'Abbé Bannier convient qu'à l'exception des Epicuriens, c'étoit le ſentiment commun de tous les Philoſophes; nous en verrons de nouvelles preuves dans le chap. 7; mais il ſuppoſe que c'étoit

(*a*) Ariſt. Phyſic. cité par Blackwell, Lettres ſur la Mythol. tome 1, p. 228.

(*b*) Varron penſoit de même. Voyez ſon Texte, ch. 9, §. 15.

une innovation à l'ancienne théologie des Payens (*a*). Plutarque nous atteſte le contraire ; ſelon lui, Iſis, Oſiris, Typhon, les Géans & les Titans des Grecs, étoient plutôt des démons que des hommes : ainſi en ont jugé Pythagore, Platon, Xénocrate, Chryſippe, *qui ont ſuivi en cela*, dit-il, *les opinions des vieux & anciens Théologiens* (*b*). Diodore de Sicile nous apprend la même choſe (*c*). Ce ſont donc plutôt les Mythologues hiſtoriens qui ont innové en prenant tous ces perſonnages pour des hommes ; & il eſt ſingulier que l'on prétende être mieux inſtruits, après deux mille ans, d'une choſe que les anciens Philoſophes paroiſſoient avoir examinée de près.

Leur opinion ſubſiſtoit encore à la naiſſance du Chriſtianiſme. Lorſque S. Paul voulut prêcher aux Athéniens la divinité de Jeſus-Chriſt & ſa réſurrection ; les Epicuriens & les Stoïciens qui l'entendirent, crurent qu'il leur annonçoit de nouveaux démons ou Génies : *novorum dæmoniorum videtur annuntiator eſſe* (*d*). §. 6.

« Pourquoi, dit l'Epicurien Celſe, n'a- » doreroit-on pas les Génies ? ne ſont-ce pas

(*a*) Tome 1, l. 1, chap. 2, p. 23.
(*b*) *De Iſide Oſir.* n. 11 & 12.
(*c*) Voyez ſon témoignage, chap. 7, ci-après.
(*d*) Act. 17, 18.

» eux qui administrent toutes choses selon
» la volonté du souverain Dieu? Tout ce
» qui se fait ou par Dieu, ou par les Anges,
» ou par les Génies, ou par les ames des
» héros, ne se fait-il pas selon les ordres
» du Dieu souverain? chacun de ces Génies
» n'a-t-il pas été préposé par le souverain
» Dieu sur quelqu'espéce de Créatures, &
» n'a-t-il pas reçu de lui le pouvoir de les
» administrer? Est-ce donc que celui qui
» honore le Dieu souverain, n'adore pas
» avec raison celui à qui le souverain Dieu
» a fait part de son pouvoir (*a*)? ou il ne
» faut pas venir en ce monde, ou si l'on
» y vient, il faut rendre graces aux Génies
» qui président aux choses terrestres; il faut,
» tant que nous vivons, leur offrir des pré-
» mices & des prieres pour mériter leurs fa-
» veurs (*b*). Car il seroit injuste de jouir des
» choses dont ils ont la dispensation, sans
» leur payer un tribut d'honneur (*c*) ».

Selon Julien, le Dieu souverain a ordonné aux Dieux inférieurs de créer les hommes & les animaux (*d*). « En disant, continue-
» t-il, que le souverain Dieu que nous ado-
» rons comme le souverain Seigneur de tou-

(*a*) Orig. contre Celse, l. 7, n. 68.
(*b*) Orig. contre Celse, l. 8, n. 33.
(*c*) *Ibid.* n. 55.
(*d*) Dans S. Cyrille, l. 2.

» tes



» tres choses, a commis un Dieu inférieur » à chaque Nation pour en avoir soin, de » même qu'un Roi commet un Gouver- » neur à chaque province, nous pensons » mieux que Moyse qui adore le Dieu d'une » petite portion de la terre, comme le Créa- » teur de toutes choses (*a*). Les Juifs, dit-il » encore, sont religieux en partie, puisque » le Dieu qu'ils adorent, est le Dieu très- » puissant & très-bon, qui gouverne le mon- » de visible & que nous adorons nous-mêmes » sous d'autres noms, comme je ne puis en » douter. Ainsi je ne saurois les blâmer de » cet attachement à leurs Loix. Ils se trom- » pent seulement en ce qu'ils lui rendent » un culte exclusif & ne veulent point ado- » rer les autres Dieux (*b*) ».

On voit par ces témoignages combien l'on peut se fier au Critique que nous avons réfuté dans le chapitre précédent, & qui soutient que les sages du Paganisme abhorroient le Polythéïsme. Sans doute il ne refusera pas de mettre Celse & Julien, au nombre des sages: il est vrai que leur sagesse ressembloit souvent à la folie.

S. Justin, Philosophe Platonicien, après 5. sa conversion au Christianisme, n'avoit pas

(*a*) *Ibid.* l. 4.
(*b*) Julien, Lettre 63, à Théodore Pontife.

encore entiérement perdu les idées de son ancien Maître. Il croyoit que Dieu ayant crée l'univers, avoit confié aux Anges le gouvernement des différentes parties de la nature, que ces Esprits étant devenus amoureux des femmes, les avoient rendues meres des Génies que les Payens adoroient (*a*). C'étoit une erreur sans doute; mais on doit la pardonner à un Philosophe récemment éclairé des lumiéres de la foi, & qui a eu le courage de mourir pour elle. Toujours est-ce un témoignage que la croyance des Intelligences maîtresses de l'univers, avoit constamment persévéré dans les écoles de philosophie; que ce n'étoit point une opinion nouvelle, imaginée après la naissance du Christianisme pour sauver le ridicule de la Religion Payenne, & pour la justifier des reproches que lui faisoient les Peres de l'Eglise.

§. 8. Bien plus, si nous voulons en croire un fameux Critique, le germe de cette opinion se trouve encore dans les divers systêmes de la philosophie moderne. En rapportant ses paroles, nous ne prétendons point approuver toutes ses réflexions. « Nous tournons en » ridicule, dit-il (*b*), le systême des anciens » Payens, leurs Naïades, leurs Oréades,

(*a*) Premiere Apologie, pag. 170.
(*b*) Bayle, Dict. Crit. *Caïnites*, Rem. D.

» leurs Hamadriades, &c. & nous ſommes » très-bien fondés quand nous condamnons le » culte que l'on rendoit à ces êtres; car nous » ſavons par l'Ecriture, que Dieu défend » tout culte de religion qui ne s'adreſſe » point à lui directement & uniquement *(a)*. » Mais quand on ſe repréſente la raiſon de » l'homme abandonnée à elle-même & deſ- » tituée du ſecours de la révélation, on » comprend fort aiſément, ce me ſemble, » qu'elle a dû ſe figurer ce vaſte univers » comme pénétré par-tout d'une vertu très- » active, & qui ſavoit ce qu'elle faiſoit. Or, » afin de donner raiſon de tant d'effets dif- » férens les uns des autres, & même con- » traires les uns aux autres, qui ſe voyent » dans la nature, il a fallu imaginer ou un » être unique qui diverſifie ſon opération » ſelon la diverſité des corps, ou un grand » nombre d'ames & d'Intelligences, pour- » vues chacune d'un certain emploi, & pré- » poſées les unes aux ſources des rivieres, » les autres aux montagnes, les autres aux » bois, &c. Il y a eu des gens parmi les » Payens, qui, dans le culte de Cérès & de » Bacchus, n'ont prétendu honorer que » l'Etre ſuprême, en tant qu'il produit les » grains & le vin. D'autres ont prétendu

(a) Cette propoſition a beſoin de correctif.

» vénérer l'Intelligence particuliere, qui,
» dans la distinction des charges du grand
» univers, avoit eu le département des terres
» ensemencées & des vignobles. Ce fonde-
» ment une fois posé, on ne sait plus où
» s'arrêter : le nombre des Dieux se multi-
» plie sans fin & sans cesse; on sacrifie à la
» peur, à la fiévre, aux bons vents & à la
» tempête : il s'éleve une hiérarchie dont les
» degrés sont innombrables; les combinai-
» sons d'intérêts se diversifient à l'infini par-
» mi ces Intelligences qu'on ne voit pas,
» & que l'on admet pourtant comme des
» causes très-actives..... La foi des intelli-
» gences préposées à divers emplois dans
» l'univers, est d'une aussi grande étendue
» que la croyance d'un Dieu; car je ne pen-
» se pas que jamais peuple ait eu une reli-
» gion, sans reconnoître des Intelligences
» moyennes. Les Philosophes les plus sub-
» tils, celui que l'on nomme le Génie de la
» nature, les Cartésiens les plus pénétrans
» en ont reconnu. Les sectateurs d'Aristote
» en mettent par-tout encore aujourd'hui
» sans s'en bien appercevoir : car ils mettent
» dans tous les corps une forme substan-
» tielle, qui a pour son apanage un certain
» nombre de qualités avec quoi elle accom-
» plit ses desirs; elle repousse l'ennemi & se
» conserve le mieux qu'elle peut dans son

» état naturel. N'est-ce point admettre dans
» les plantes une Intelligence préposée à
» faire végéter une partie de l'univers, en
» agissant pour cette fin sous les ordres de
» l'être suprême ? .... Celui d'entre les Car-
» tésiens qui a le plus fait valoir les volontés
» simples & générales de Dieu, (Malle-
» branche) insinue très-clairement en divers
» endroits de ses livres, qu'il y a un très-
» grand nombre de causes occasionnelles que
» nous ne connoissons pas. Or, ces causes
» occasionnelles ne sont autre chose que les
» volontés & les desirs de certaines Intelli-
» gences. Il en faut admettre par-tout où les
» loix de la communication du mouvement
» ne sont pas capables de produire certains
» effets. Cela va loin : on ne peut compren-
» dre qu'elles suffisent à la construction d'un
» navire ; personne ne fait difficulté d'avouer
» que jamais le mouvement ne produiroit
» une horloge sans la direction d'une Intel-
» ligence particuliere. Par conséquent, ces
» loix-là sont incapables de produire la
» moindre plante, le moindre fruit ; car il y
» a plus d'artifice dans la construction d'un
» arbre & d'une grenade, que dans celle d'un
» navire. Il faut donc recourir à la direction
» particuliere d'une Intelligence pour la for-
» mation des végétaux, & à plus forte raison
» pour celle des animaux ...... Encore un

» coup cela va loin & nous conduit à un
» Génie qui préside à la fabrique des machi-
» nes animées. Mais les minéraux, mais les
» météores sont-ils bien aisés à faire? n'y a-
» t-il point beaucoup d'artifice dans leur
» construction? plus qu'on ne pense. Les
» Scholastiques, au lieu de Génie ou d'Intel-
» ligence, se servent des mots de *forme subs-*
» *tantielle, vertu plastique, &c.* mais les
» noms n'y font rien ».

§. 9. Encore une fois, l'on ne garantit point la vérité de toutes ces réflexions: mais elles prouvent du moins qu'il y a dans l'humanité un penchant universel à croire des Intelligences préposées aux différentes parties de la nature; & cette inclination doit être encore plus forte & plus marquée dans le peuple, que chez les Savans & les Philosophes. Il est donc très-vraisemblable qu'elle a été chez toutes les Nations, la source du Polythéïsme.

Une nouvelle observation qui confirme la précédente, c'est que les enfans s'imaginent que les objets dont ils sont environnés, pensent & ont du sentiment comme eux. Toutes les fois que par étourderie ils viennent à se blesser, on les voit se fâcher, frapper une table, une chaise, le plancher ou tel autre corps qui a contribué au mal qu'ils souffrent ou à une chûte qu'ils ont faite. Par la réfle-

xion, par l'expérience, par les leçons qu'on leur fait, ils guériſſent peu à peu de cette folie naturelle; mais un ſauvage pourroit la conſerver toute ſa vie. Les hommes non inſtruits par la ſociété ne ſont que des enfans.

Enfin les Philoſophes qui ont embraſſé le matérialiſme, ont affecté de rapporter à la même cauſe les premieres idées que les peuples ignorans & groſſiers ſe ſont formées de la Divinité. « L'homme, d'après lui-même, » prête une volonté, de l'intelligence, du » deſſein, des projets, des paſſions, en un » mot des qualités analogues aux ſiennes, » à toute cauſe inconnue qu'il ſent agir ſur » lui. Dès qu'une cauſe viſible ou ſuppoſée » l'affecte d'une façon agréable ou favorable » à ſon être, il la juge bonne & bien inten- » tionnée pour lui : il juge au contraire que » toute cauſe qui lui fait éprouver des ſenſa- » tions fâcheuſes, eſt mauvaiſe par ſa nature » & dans l'intention de lui nuire. Il attribue » des vuës, un plan, un ſyſtême de conduite » à tout ce qui paroît produire de ſoi-même » des effets liés, agir avec ordre & ſuite, opé- » rer conſtamment les mêmes ſenſations ſur » lui. D'après ces idées que l'homme em- » prunte toujours de lui-même & de ſa pro- » pre façon d'agir, il aime ou il craint les ob- » jets qui l'ont affecté; il s'en approche avec » confiance ou avec crainte, il les cherche ou

» il les fuit, quand il croit pouvoir se soustraire à leur puissance. Bientôt il leur parle, » il les invoque, il les prie de lui accorder » leur assistance, ou de cesser de l'affliger ; il » tâche de les gagner par des soumissions, » par des bassesses, par des présens auxquels » il se trouve lui-même sensible ; enfin il » exerce l'hospitalité à leur égard, il leur » donne un asyle, il leur fait une demeure & » leur fournit les chosesq u'il croit devoir leur » plaire le plus, parce qu'il y attache lui-même un très-grand prix. Ces dispositions servent à nous rendre compte de la formation » de ces *Dieux tutélaires* que chaque homme se fait dans les nations sauvages & grossieres. Nous voyons que des hommes simples regardent comme les arbitres de leur » sort des animaux, des pierres, des substances informes & inanimées, des fétiches » qu'ils transforment en Divinités, en leur » prêtant de l'intelligence, des desirs & des » volontés (*a*) ».

Ces réflexions sur la marche naturelle de l'esprit humain, sur le penchant invincible des ignorans à supposer de l'intelligence à toute cause qui paroît animée & qui agit d'une maniere uniforme, sont vraies dans le fond. Mais les matérialistes en tirent une con-

(*a*) Syst. de la Nat. tome 2, c. 1, p. 11 & 12.

séquence très-fausse, lorsqu'ils concluent que telle est la source de toutes les idées religieuses des hommes, que tous les peuples ont procédé de cette maniere, ont commencé par être Polythéistes & Idolâtres. Le fait contraire est prouvé par tous les monumens de l'histoire sacrée & profane. La premiere religion du genre humain a été le culte d'un seul Dieu, & il l'avoit reçue de Dieu même au moment de la création. C'est après la dispersion des hommes que les différentes peuplades sont tombées dans l'ignorance & la barbarie, ont oublié les leçons de leurs peres, & se sont livrées à l'erreur par le procédé que l'on vient d'exposer. Ce n'est point ici le lieu d'entrer plus avant dans cette discussion (*a*).

En second lieu, les Poëtes plus attentifs que les Philosophes à se conformer aux idées populaires, ne nous représentent les Dieux que comme des Démons ou Génies; chez les Tragiques, les noms Θεὸς & Δαίμων sont parfaitement synonimes, on pourroit en apporter cent exemples; & ils ne disent rien qui puisse faire soupçonner qu'ils ayent regardé les Dieux comme des hommes qui avoient autrefois vécu sur la terre. Il est évident par la maniere dont ils font parler leurs personnages, qu'ils ont cru le monde peuplé

§. 10. Sentimens des Poëtes.

(*a*) Voyez l'Examen du Matérialisme, tome 2, c. 1.

de Démons ou de Génies, les uns bons, les autres mauvais, auxquels ils ont attribué tous les événemens heureux ou malheureux; & l'on doit présumer qu'ils ont suivi en cela l'opinion la plus universellement répandue.

Dans l'Œdipe de Sophocles, acte 1, la peste qui ravageoit la ville de Thebes, est attribuée à un Génie, le Chœur conjure Minerve & Jupiter de l'exterminer. « Mettez en » fuite cette divinité barbare, ce Mars exter- » minateur, qui, plus redoutable que le » Dieu des combats, nous fait impitoyable- » blement périr..... Grand Jupiter, écrasez » ce Génie de vos foudres (*a*) ». Eschyle, dans sa tragédie des Sept Chefs devant Thebes, suppose Etéocle & Polynice, animés par un noir Génie qui les acharnoit l'un contre l'autre (*b*).

Dans l'Electre d'Euripide, acte 4, Oreste incertain s'il doit commettre un parricide ordonné par Apollon, s'écrie: « Ah! si c'étoit » un mauvais Démon qui m'eût trompé sous » la forme d'un Dieu (*c*) ». Dans l'Hyppolite du même, acte 4, le Chœur invoque le Génie tutélaire de la maison de Thésée (*d*). Electre, dans la tragédie de son nom chez

(*a*) Théâtre des Grecs, tome 1, pag. 266.
(*b*) Tome 3, p. 251.
(*c*) Tome 2, p. 49.
(*d*) *Ibid.* p. 236.

Sophocles, invoque les Dieux de sa famille.

Iphigénie en Tauride, acte 3, s'explique ainsi au sujet d'un rêve: « Vous, Génies, que » que l'on appelle savans, votre science n'est » pas moins vaine que les songes. Je le vois, » l'erreur est le partage des Dieux aussi-bien » que des foibles hommes (*a*) ».

Dans les Troyennes, acte 4, Hécube fait cette apostrophe singuliere à Jupiter: « Puissant moteur de l'univers, vous dont la terre » même est le trône; être impénétrable à nos » lumieres, qui que vous soyez, soit une na» ture nécessaire, soit l'esprit des mortels, je » vous adore. C'est vous dont l'équité par des » routes secrettes conduit les choses humai» nes à ses fins (*b*) ». Si Jupiter avoit été regardé comme un homme, y auroit-il rien de si ridicule que ce langage?

Delà, l'usage familier à tous les héros tragiques de raconter leurs infortunes au ciel, au soleil, en leur adressant la parole, d'invoquer cet astre & les autres parties de la nature, comme la terre & la nuit, de les prendre à témoin dans les sermens, de jurer par le soleil, par l'air, &c. Ces coutumes se seroient-elles introduites, si l'on n'avoit pas cru ces différens êtres animés?

(*a*) Tome 5, pag. 40.
(*b*) Théâtre des Grecs, tome 4, p. 521.

Homere, le maître & le modéle de tou les Poëtes, avoit donné l'exemple de ces ma nieres de parler. Dans l'Iliade, le sommei exige un serment de Junon, il la fait jure non-seulement par le styx, mais encore pa la terre & par la mer, *afin*, dit-il, *que nou ayons pour témoins tous les Dieux infernau: qui sont avec Saturne;* ce sont ceux que l Poëte appelle ensuite les Titans (*a*). Il n'e donc pas surprenant que Jesus-Christ ait dé fendu ces sortes de sermens dans son Evan gile (*b*). Ils pouvoient être regardés alo comme un acte d'idolâtrie. Junon dit dans l même poëme que tous les Dieux sont nés d l'océan & de Téthys (*c*).

Dans l'Odyssée, Homere parlant du soleil dit qu'il voit & entend toutes choses (*d*). l lui rend ses hommages dans une hymne par ticuliere, il fait la même chose à la lune; & dans une autre adressée à la terre, il appell celle-ci, la mere des Dieux, l'épouse du cie lumineux (*e*). Se persuadera-t-on que le Poë te ait voulu nous faire regarder le ciel, la te re, le soleil, la lune, la mer, l'océan, le son meil, comme des hommes parvenus à la D vinité ?

(*a*) Iliad. l. 14. ℣. 270 & 279.
(*b*) Matth. 5, 34.
(*c*) Iliad. l. 14, ℣. 302.
(*d*) Odyss. l. 12, ℣. 323.
(*e*) Hymnes d'Homere à la suite de l'Odyssée.

Un ſimple coup d'œil jetté ſur Héſiode, ſuffit pour nous convaincre qu'il n'a pas penſé autrement que les autres. Au lieu d'une Théogonie, il nous donne réellement une Coſmogonie, c'eſt-à-dire, la généalogie des différentes parties de la nature, telle que les anciens la concevoient. En faut-il davantage pour juger de quelle eſpéce étoient les Divinités du Paganiſme ? Cette obſervation que pluſieurs Savans ont déja faite, auroit dû détromper ceux qui prétendent trouver l'hiſtoire des hommes dans les fables des Dieux. §. III.

CHAPITRE V.

Troiſiéme preuve; la Mythologie des Romains & ce qu'elle avoit ajouté à celle des Grecs.

LES Romains avoient reçu des Grecs, leurs principaux Dieux & le fond de leur religion; mais à ces Divinités empruntées ils en ajouterent un grand nombre d'autres : la maniere dont ces nouveaux perſonnages furent imaginés, ſemble nous indiquer la ſource d'où les Grecs avoient tiré les leurs. Sans doute ces deux peuples furent dirigés par le même eſprit, & leur culte d'ailleurs ſi reſſemblant, s'adreſſoit aux mêmes objets. Ce §. I.

les empêcher d'exercer leur pouvoir sur son armée (*a*).

§. 3. Ainsi dans tous les événemens singuliers, Rome créa de nouvelles Divinités; l'admiration & la reconnoissance, l'intérêt & la crainte, passions inquiettes & faciles à émouvoir, ne tarderent point de les multiplier à l'infini.

On en supposa pour diriger tous les événemens considérables, toutes les fonctions de la vie, pour présider à tous les travaux, à tous les sentimens de l'humanité, pour être présens dans tous les lieux. Les Grecs n'avoient pas compris qu'un seul Dieu pût suffire à gouverner tout l'univers; les Romains ne conçurent pas mieux que les Dieux des Grecs fussent capables de prendre tant de soins différens; on leur donna des substituts pour les décharger du détail.

§. 4. 1°. Outre la fortune, dont le culte fut toujours pompeux à Rome, on y adora le Dieu *Bonus Eventus*, l'occasion, la nécessité, les Dieux préservateurs *Dii averrunci*, la Déesse *Pellonia*, la Renommée, la Victoire.

§. 5. 2°. Dans la Gréce, Junon, Latone, Hécaté étoient chargées de présider à la naissance des enfans; l'imagination vive & peureuse

(*a*) Tite-Live, l. 2.

des

des Dames Romaines, ne fut point satisfaite d'un si petit nombre de Divinités tutélaires. On établit un Dieu *Vitumnus*, pour protéger toute la vie; *Hymen* & *Jugatinus*, pour avoir soin des mariages; *Egeria* ou *Eugeria*, pour veiller sur la grossesse; *Natio*, *Natura*, *Partula*, *Partunda*, *Dii nixii*, pour soulager les femmes en travail; *Genius* & *Genita Mana*, pour conserver l'enfant & diriger sa destinée; *Levana*, pour engager son pere à le relever de terre ou à le reconnoître; *Cunina*, pour garder son berceau; *Vagitanus*, pour l'empêcher de pleurer; *Rumilia*, pour donner du lait à la nourrice; *Nundina*, pour inspirer le nom qu'on devoit lui donner le neuviéme jour; *Edusa* & *Pota*, pour le faire manger & boire; *Ossilago*, *Ossipanga*, pour former & fortifier ses membres; *Statilinus*, pour l'affermir sur ses pieds; *Fabulinus*, pour lui apprendre à parler; *Fascinus* & *Paventia*, pour le préserver des maléfices & de la peur; *Juventa*, pour le conduire pendant sa jeunesse; *Orbona*, pour protéger les orphelins. La plûpart de ces personnages sont féminins, parce qu'ils ont été forgés par des femmes, & pour aider celles-ci dans leurs occupations. Elles révéroient encore les Génies spécialement affectionnés à leur sexe, sous le nom de *Junones* ou *Deæ Matres*; *Comus*, pour conserver leur beauté; *Viri-*

placa, pour se raccommoder avec leurs maris.

Les Romains, non moins superstitieux que leurs épouses, avoient un Dieu *Domiducus*, sous les auspices duquel ils les conduisoient chez eux; *Domitia*, qui inspiroit l'économie aux meres de famille; & plusieurs autres dont les fonctions n'étoient pas fort honnêtes, comme *Deus Crepitus*, &c. (*a*). *Nænia*, *Libithina*, *Morta*, étoient les Déesses des funérailles.

Il est clair que tous ces Dieux, enfans de l'imagination, avoient été formés sur le modéle de ceux des Grecs, & que la même cause avoit donné naissance aux uns & aux autres.

§. 6. 3°. La multitudes des accidens auxquels sont exposés les fruits de la terre, & les divers obstacles qui empêchent souvent les travaux des Laboureurs, ne pouvoient manquer de rendre les peuples des campagnes excessivement craintifs, & de multiplier parmi eux les dévotions arbitraires. Ceux de la Gréce se contentoient d'honorer Bacchus & Cérès, Mercure & Minerve; ceux d'Italie inventerent d'autres Divinités, & leur assignerent à chacune son emploi particulier. *Palès* & *Rurina* présidoient en général aux champs

(*a*) S. Aug. l. 6, de Civ. Dei, c. 9.

& aux pâturages; *Redarator*, *Vervactor*, *Occator*, à la charrue & au labourage; *Sterculius*, aux engrais; *Sator*, *Sera*, *Seïa*, *Segetia*, *Imporcitor*, aux semailles; *Runcina* & *Sarritor*, au sarclage. On invoquoit *Nodinus*, quand le chaume commençoit à se nouer; *Patella*, quand l'épi se formoit; *Robigo* ou *Rubigo*, quand on craignoit la rouille; *Lactucina*, quand le grain étoit en lait; *Messia* ou *Metina*, lorsque la moisson approchoit; *Deverra*, quand on nettoyoit la grange; *Volutrina*, quand on vannoit le blé; *Mola*, quand on le faisoit moudre; *Tutelina*, pour le conserver; *Vacuna*, quand les travaux étoient finis. *Pomona* & *Fructesca* veilloient sur les fruits; *Mellona*, sur le miel & sur les abeilles; *Hippona* ou *Epona*, sur les chevaux; *Puta*, sur la taille des arbres; *Intercidona*, sur la coupe des bois. *Spinensis Deus* étoit chargé d'empêcher les épines de croître; *Terminus*, de s'opposer aux usurpations des voisins; *Furina* ou *Laverna*, d'écarter les voleurs; *Hostilina*, *Pellonia*, *Populonia*, d'arrêter les incursions des ennemis; *Stata*, de prévenir les incendies. On honoroit encore *Februa* & *Lua*, Déesses des expiations; *Vejovis* ou *Vedius*, Divinité malfaisante; *Strena*, la Déesse des étrennes ou des profits imprévus: on sacrifioit aux saisons, aux vents, aux tempêtes. Ce procédé

nous ramene à l'idée que les Grecs s'étoient d'abord formée de leurs Dieux ; c'étoit autant d'Intelligences occupées à les délivrer de leurs maux & à les combler de biens : *Dii datores bonorum.*

§. 7. 4°. Cicéron a très-bien compris la raison qui avoit fait diviniser les passions & les sentimens de l'humanité ; c'est qu'ils exercent sur l'homme un pouvoir auquel il est difficile de résister. « Ainsi, dit-il, on a consacré les » noms de l'amour sensuel & de la volupté, » quoique ce soient des passions vicieuses & » contraires à la nature ; mais ces vices mêmes » la maîtrisent souvent, & comme leur em» pire est tel qu'on ne peut le régler sans un » secours divin, on les a regardés eux-mêmes » comme autant de Dieux (*a*) ». *Mens*, l'esprit ; *Sentia* ou *Sentinus*, le sentiment ; *Consus*, le bon conseil ; *Volumnus* & *Volumna*, la bonne volonté ; *Cura*, le soin ; *Salus*, la santé ; *Stimula*, la vivacité ; *Strenua*, l'activité : la prudence, la précaution, l'espérance, la liberté, l'honneur, la bonne foi, la concorde, l'amitié, la piété filiale, la persuasion, la pudeur, la chasteté, ont eu leurs temples & leurs autels. On en a érigé même aux passions opposées, à la volupté, à la joie, aux ris & aux jeux folâtres, au silence, au

(*a*) *De Nat. Deor.* l. 2, n. 61.

sommeil, aux songes, à la violence, à la fureur, à l'envie, à la paresse, à la douleur, à la fiévre, à la peste, à la punition, à la médecine, sous le nom de *Meditrina*. N'est-il pas à présumer que Vénus, Mars, Némésis, les Muses, Esculape, &c. personnages analogues aux précédens & nés chez les Grecs, étoient de même espéce, puisqu'ils avoient les mêmes fonctions?

5°. Les Dieux locaux furent extrêmement multipliés chez les Romains. *Tellumon*, *Tellus*, étoit le Génie ou la Divinité de la terre; *Palès*, celle des campagnes; *Vallona*, des vallées; *Portumnus*, des ports de mer; *Feronia*, des bois & des vergers; *Sylvanus*, *Faunus* & *Fauna*, des forêts; *Lares* & *Penates*, du foyer ou de la maison; *Forculus*, *Limentinus*, *Carna*, des portes; *Fornax*, des fours & des fournaises. *Antia* étoit la Déesse d'Antium; *Ferentina*, de Ferentum; *Roma*, de Rome; *Palatua*, du Mont-Palatin, &c. Croirons-nous que Jupiter, Junon, Pluton, Neptune, Vulcain, Vesta, imaginés par les anciens Grecs & attachés aux différentes parties de la nature, comme ceux dont nous venons de parler, étoient des êtres plus réels, des hommes auxquels on avoit confié après leur mort, le soin des élémens & des divers objets qui se meuvent dans l'univers? §. 1

A la vérité, la coutume s'établit à Rome §. 1

de déïfier les Empereurs après leur mort; mais ces apothéoses, loin de prouver l'opinion des Mythologues historiens, semblent au contraire la détruire. 1°. Cet usage est postérieur à la premiere naissance du Polythéïsme chez les Romains; il ne s'introduisit qu'après la chûte de la République. La prétendue consécration de Romulus, immédiatement après sa mort, est une fable des siécles suivans. Plutarque, dans la vie de Numa, soutient « que ce Législateur défendit à son peuple de représenter Dieu sous la forme d'un homme ou d'un animal, & de le peindre sous aucune figure; que pendant les 170 ans qui suivirent la fondation de Rome, on ne vit aucun simulacre dans les temples, qu'alors on étoit persuadé que l'esprit seul peut avoir l'idée de Dieu ». L'excès d'adulation envers un Souverain, ne peut avoir lieu dans un état aussi pauvre & aussi borné qu'étoit alors celui de Rome; on n'en trouve d'exemple que dans les grands empires. Si les anciens Romains avoient pensé à placer entre les Dieux leur premier Roi; le sage Numa, son successeur, n'auroit-il pas eu plus de droit de prétendre à cet honneur (a)? Il

(a) Comme ils avoient imaginé un Dieu *Quirinus*, c'est-à-dire, protecteur de la Ville, leurs descendans se figurerent que ce Quirinus étoit Romulus leur fondateur; même préjugé que chez les Grecs.

n'eſt pas vraiſemblable que l'on eût attendu jufqu'à Jules-Céſar, pour renouveller cette cérémonie, & que l'on ſe fût contenté d'ériger des ſtatues à tant de grands hommes qui avoient vécu ſous la République.

2°. Ces Empereurs déïfiés étoient toujours fort différens de Jupiter & des autres Dieux apportés de la Gréce. On ne leur attribuoit point le même pouvoir, on n'en avoit point la même idée. On ſuppoſoit que Jupiter daignoit leur donner une place parmi les immortels, mais non pas qu'ils partageoient avec lui par leur nature, les priviléges de la Divinité. L'inſcription *Dîs Manibus*, les honneurs que l'on rendoit aux morts, ce que l'on publioit des Enfers & de l'Elyſée, témoigne aſſez que l'on mettoit une diſtinction eſſentielle entre les mortels & les Dieux. Que ceux-ci ayent voulu aſſocier à leur bonheur les ames des grands hommes pour récompenſer leurs vertus, cela ſe conçoit; mais ſi l'on avoit commencé par déïfier les hommes, par quelle voie les êtres naturels ou des Intelligences imaginaires ſeroient-ils entrés avec eux dans le Ciel? §. 10.

Il eſt donc certain que les hommes déïfiés dans la ſuite des ſiécles, ſont un nouvel objet ajouté à l'ancien culte, une nouvelle idolâtrie entée ſur la premiere, par une progreſſion d'idées très-naturelle, mais qu'ils ne

ſont point les premiers, ni les principa
Dieux auxquels les Grecs & les Romains o
offert leur encens.

§. 11. On demandera peut-être pourquoi les R
mains n'avoient pas comme les Grecs, u
mythologie particuliere, des fables fondé
ſur la deſcription de leur pays & ſur les éq
voques de leur langue ? La même cauſe n'
t-elle pas dû produire le même effet chez l
deux peuples ?

Je pourrois répondre que les Romai
n'ont pas eu beſoin de forger de nouvell
fables, parce qu'ils avoient adopté celles
la Gréce, parce que leur imagination n'éto
pas auſſi féconde, ou ſi l'on veut, auſſi fol
que celle des Grecs ; & ces deux raiſons p
roiſſent ſuffiſantes. Mais il eſt faux que l
Romains n'ayent pas eu des fables partic
lieres. Outre celles qu'Ovide avoit priſes da
l'Hiſtoire Grecque, ſource inépuiſable, il
en a pluſieurs qui appartiennent à l'Italie,
qui viennent, comme les premieres, de l'
bus des noms propres & de la ſituation d
lieux ; nous aurons occaſion d'en citer qu
ques-unes dans la ſuite. La ſource de l'erre
des uns & des autres eſt donc abſolument
même dans ſon objet & dans ſes circonſta
ces.

Contentons-nous d'en rappeller de
exemples. Dans les hymnes Romaines des S
lien

liens, une expreſſion qui, dans le langage primitif, ſignifioit *ancienne mémoire*, avoit fait imaginer un *Veturius Memurius*, dont on croyoit chanter l'éloge (*a*). Les jeux ſéculaires ſe célébroient à Rome, à la révolution du ſiécle, pour demander aux Dieux la ſanté & des temps heureux; les deux termes *Volvere* & *Valere*, qui y avoient rapport, donnerent lieu de ſuppoſer qu'un certain *Valerius Voluſius* étoit l'inſtituteur de ces jeux. Voilà comme l'oubli de l'ancien langage & l'abus des termes, ont fait naître des fables chez tous les peuples.

(*a*) *Varro de Linguâ Lat.* l. 5, n. 6.

CHAPITRE VI.

Quatriéme preuve; conformité de l'ancienne Idolâtrie avec la moderne, & avec les idées populaires.

LA régle la plus ſûre pour juger des idées des anciens peuples, eſt ſans doute de les comparer avec celles des peuples modernes placés dans les mêmes circonſtances. Par-tout les hommes ſe reſſemblent, ils ſont toujours affectés de même par les objets extérieurs; ce qui a été pour eux une ſource d'erreurs depuis §. 1.

le commencement du monde, continuera de les abuser jusqu'à la fin des siecles, à moins qu'une lumiere surnaturelle ne les éclaire. Les Egyptiens, les Phéniciens, les Grecs se sont égarés par la même voie, leur croyance étoit à peu près la même; il est à présumer que l'idolâtrie qui subsiste encore aujourd'hui chez les Nations barbares, est de même espéce que celle des peuples anciens, & n'a pas une autre origine. Or quelles sont les opinions des différens peuples idolâtres qui occupent les climats de l'univers les plus éloignés? Un court extrait de l'histoire générale des Voyages, & de quelques autres monumens, suffira pour nous l'apprendre, & nous convaincra que leur Religion & leur Mythologie ne sont point différentes dans le fond de celles des Grecs & des Romains.

§. 2. Pour commencer par l'Europe, il est à propos de donner d'abord une notion de la croyance des anciens peuples du nord, telle qu'on la trouve dans l'*Edda*, ou livre mythologique des Islandois (*a*). Ces peuples admettoient un Dieu suprême, auteur de toutes choses, qu'ils nommoient le pere universel, & l'immortalité de l'ame. Ils enseignoient que le Dieu suprême, éternel, invi-

(*a*) Introd. à l'Hist. de Dannemarck, tome 2, p. 69, 73, 105, 113, 154 & 155.

sible, incorruptible, qu'ils n'osoient nommer par crainte & par respect, avoit établi des Divinités inférieures pour gouverner le monde. Ils appelloient *Nornes*, c'est-à-dire, fées ou parques, les Génies qui président à la naissance des enfans & à leur destinée. Ils en supposoient de différentes espéces ; l'on trouve chez eux la théorie complette de la féerie & de tout ce qu'en ont dit les Romans : idée féconde avec laquelle on peut se passer de la physique & rendre raison de tout. Ils avoient un Jupiter, un Mars, un Neptune, un Apollon, une Vénus comme les Grecs, mais sous des noms différens. Enfin l'on remarque que les superstitions, la magie, les terreurs paniques sont toujours subsistantes chez les montagnards du nord, que les anciennes loix de Norvége défendent d'adorer les Génies des lieux, des tombeaux & des fleuves.

Un Philosophe moderne a très-bien remarqué que la Mythologie Payenne n'est point différente du vieux systême Européen, dont on auroit retranché Dieu & les Anges, en n'y laissant que les fées & les lutins (*a*).

Aujourd'hui encore les Lapons & autres Barbares du nord se croyent éternellement infestés par de mauvais Génies qui ne cherchent qu'à leur faire du mal & à troubler leur §. 51

(*a*) Hume, Hist. Nat. de la Relig. §. 4, à la fin.

repos, ils ne ſont occupés qu'à les appaiſer par leurs prieres & leurs ſacrifices, & à ſe les rendre favorables. Delà, leur confiance exceſſive aux ſorciers & à la magie. Ils n'ont pour idoles que des pierres brutes, ils regardent les animaux féroces comme des eſpéces de Génies auxquels ils demandent pardon, lorſqu'ils en ont tué quelqu'un (*a*).

§. 4. En Aſie, le principal objet du culte des Chinois eſt l'être ſuprême qu'ils regardent comme le principe de toutes choſes. Ils honorent auſſi, mais d'un culte ſubordonné, les eſprits inférieurs qui dépendent du premier être, & qui préſident, ſuivant la même doctrine, aux villes, aux rivieres, aux montagnes, &c. Les ſectaires de Fô ont diviſé les eſprits en différentes claſſes. Ils ont chargé les uns du ſoin des champs & des terres cultivées; les autres de préſider aux villages, de veiller à la ſanté des habitans & d'entretenir la paix parmi eux. Aux autres, ils ont conſigné les pays déſerts & montagneux, ſous le titre d'*Eſprits des hautes montagnes*. Enfin, ceux qu'ils placent dans les grandes villes, ſont les Dieux tutélaires des habitans contre les calamités publiques. Les ſectateurs de Fô ſont perſuadés que ces eſprits opérent ſou-

(*a*) Mythol. de Banier, tome 2, l. 7, c. 7, pag. 731. Du culte des Dieux Fétiches, page 61. Hiſt. gén. des Voyages, tome 58, pag. 371 & 389.

vent des prodiges & se présentent en songe sous la forme humaine. L'ignorance grossiere de la physique dont les Auteurs Chinois ne sont pas plus exempts que le peuple, leur fait attribuer les plus simples effets des causes naturelles à quelque mauvais Génie. Cette opinion est presque généralement établie, sur-tout dans l'esprit du peuple & parmi les femmes. Quelquefois ce mauvais Génie est une de leurs statues, ou plutôt, selon la remarque du P. Duhalde, c'est le Démon qui l'habite. Pour d'autres c'est une haute montagne, un grand arbre, un dragon imaginaire, ou quelqu'autre animal. Lorsque la fievre fait rêver un malade, c'est visiblement le Démon qui le tourmente (*a*), &c.

La Doctrine même de Confucius & des Lettrés avoit préparé les voyes à cette erreur, puisque ces Philosophes, aussi-bien que les sectateurs de Fô, admettent une multitude d'esprits préposés aux différentes parties de la nature, au ciel, à la terre, aux montagnes, aux vents, aux rivieres, aux villes, aux provinces. Dans leurs livres classiques, sur-tout dans le Chou-king, on recommande sans cesse le culte des esprits & des ancêtres. L'Empereur seul a le privilége de sacri-

(*a*) Hist. gén. des Voyages, tome 23, p. 4, 73, 94, 97. Description de la Chine par le P. Duhalde, tome 3, p. 3 & 46, édit. in-4°.

fier au Chang-ti ou Souverain du Ciel, le peuple ne doit adreſſer ſon culte qu'aux eſprits inférieurs & aux ancêtres. Confucius veut que chaque particulier connoiſſe les eſprits qui lui ſont propres, & ne s'adreſſe point à ceux d'un ordre différent; il y a des temples particuliers pour le culte du ciel, pour celui de la terre, pour celui des ancêtres (*a*).

Cette Doctrine digne d'un peuple très-ignorant a infatué les Chinois de la confiance à la divination, aux ſonges, aux pronoſtics, aux ſortiléges; C'eſt le ſort de la tortue qui regle chez eux les délibérations les plus importantes. Point de nation plus crédule, plus entêtée de prodiges & d'aſtrologie judiciaire, plus ſuperſtitieuſe. Ceux qui nous ont vanté ce peuple comme un modèle de ſageſſe, ſe ſont joués de notre confiance.

Les Tartares Chinois & les ſectateurs Tonquinois de Confucius ont à peu près la même croyance & les mêmes préjugés. (*b*).

§. 5. Les Siamois croyent un Dieu, mais ils entendent par ce grand nom un Etre composé d'eſprit & de corps. Ils prennent à témoins de leurs bonnes œuvres, les Anges qui préſident aux quatre Nations du monde; ils

(*a*) Chou-King, 1 part. c. 2, p. 15. 4e. part c. 12, p. 208. c. 13. p. 219.

(*b*) Hiſt. gén. des Voyages, tome 27, p. 121; tome 33, p. 322.

versent de l'eau en implorant le secours de l'Ange *gardienne* de la terre ; car ils établissent une différence de sexe parmi les Anges. Leur office est de veiller éternellement à la conservation des hommes & au gouvernement de l'univers. Chaque partie du monde, les astres, la terre, les villes, les montagnes, les forêts, le vent, la pluie, &c. ont une de ces puissances qui les gouverne. C'est aux Anges ou Génies que les Siamois s'adressent dans leurs besoins, & qu'ils croyent avoir obligation des graces qu'ils reçoivent (*a*).

La religion des Indiens professée par les Bramines étoit, dit-on, très-pure dans son origine ; ils adoroient un seul Dieu sous le nom de *Brim* ou *Brimha* ; mais ils ont personnifié tous ses attributs & ses opérations : ces noms divers multipliés à l'infini sont devenus autant de Divinités différentes dans l'esprit du peuple. Non-seulement ils adorent la sagesse divine, son pouvoir créateur, son pouvoir destructeur, mais encore tous leurs effets, le temps, la fortune, la politique, la renommée, l'amour, la richesse, le soleil, la lune, les esprits qui président aux élémens, aux rivieres, aux montagnes, l'air, l'eau, le feu, les esprits qui disposent des

(*a*) Histoire générale des Voyages, tome 34, page 330.

ames des morts (*a*), &c. Tous ces Dieux imaginaires, comme ceux des Grecs, sont mâles & femelles, se sont épousés les uns les autres, ont eu des enfans, une postérité, des aventures. Cette religion n'est plus qu'un chaos de fables & de superstitions.

Quoique les Perses ou Parsis sectateurs de Zoroastre connoissent un seul Dieu éternel qu'ils nomment *le temps sans borne*, ce n'est point à lui qu'ils adressent leurs vœux & leurs hommages, mais à *Ormuzd*, le plus excellent des esprits créés, qu'ils adorent sous le symbole du feu. Ils honorent encore sept esprits inférieurs nommés *Amschaspands*; ils font des prieres & rendent des respects à toutes les créatures, à tous les êtres réels ou imaginaires (*b*). Ils invoquent la terre, les arbres, les fruits, les villes, les rues, les maisons, les mois, les jours, les heures, &c. ou les esprits qui y président. Si Zoroastre est l'auteur de toutes ces folies, c'est mal à propos qu'il a voulu réformer l'ancienne religion des Perses ou des Chaldéens qui adoroient les astres; celle qu'il a établie, est encore plus puérile & plus absurde: mais elle a peut-être dégénéré par l'ignorance & l'imbécillité de ses sectateurs.

(*a*) Dissert. sur les mœurs & la relig des Hindous, par M. Dow, p. 128 & suiv.

(*b*) Zend-Avesta, 2e part. du tome 1, p. 81 & suiv.

En Afrique, la Religion des Negres de la côte de Guinée ou de la côte d'Or mérite une attention particuliere. Ces peuples croyent un ſeul Dieu auquel ils attribuent la création du monde & de tout ce qui exiſte, mais ils ne lui attribuent point les productions ni les bienfaits de la nature, ſi ce n'eſt la pluie & la formation de l'or. Ils ne lui font ni offrandes ni prieres, ils les réſervent pour les *Fétiches*. Ils attribuent au Diable ou à une puiſſance maligne, toutes leurs infortunes : ils croyent les apparitions des Eſprits qui prennent plaiſir à les venir effrayer, & une eſpéce de tranſmigration des ames. Le nom de *Feitiſſo* ou *Fétiche* eſt Portugais dans ſon origine, & ſignifie proprement *Charme* ou *Amulette*. Tout ce qui ſert au culte de la Divinité des Negres, prend le même nom, de ſorte qu'il n'eſt pas toujours aiſé de diſtinguer leur idole des inſtrumens de ſon culte; mais ils n'adorent point tous les Fétiches comme des Divinités. Il y en a de perſonnels pour chaque particulier, de communs à toute une famille, à toute une bourgade, à toute une contrée. Ce ſont les Prêtres qui les forment à leur fantaiſie, & qui y attachent autant de vertus particulieres qu'il leur plaît. Les peres de famille ont dans leur maiſon un Fétiche auquel ils croyent les yeux ſans ceſſe ouverts ſur leur

conduite, pour récompenser leurs actions & punir leurs crimes. Outre les Fétiches domestiques, il y en a de publics qui passent pour les protecteurs du pays ou du canton. C'est quelquefois une montagne, un arbre, un rocher ou une pierre, quelquefois un poisson ou un oiseau. Ces Fétiches tutélaire prennent un caractère de Divinité pour toute la Nation. Les Negres adressent leurs prieres aux arbres fétiches, & prétendent y voir quelquefois sous la figure d'un chien noir, le Diable qui leur répond avec une voix humaine. Ils s'imaginent que les plus hautes montagnes, celles d'où ils voyent partir les éclairs, sont la résidence de leurs Dieux. Ils ne rendent pas moins de respect aux rochers & aux collines. Les lacs, les rivieres & les étangs, ont aussi part à la superstition des Negres Ils en regardent un comme le messager de toutes les eaux du pays, ils le prient de porter leurs vœux à ces eaux pour une abondante moisson. Ils sont persuadés que leur Fétiche voit & parle, & lorsqu'ils commettent quelqu'action que leur conscience leur reproche, ils le cachent soigneusement sous leur pagne, de peur qu'il ne les trahisse: ils jurent par leur Fétiche, & craignent d'être punis s'ils se parjurent. Ils redoutent excessivement le tonnerre, & ont peur d'être enlevés par les Fétiches, lorsqu'il

fait de l'orage. Dans les occasions où leurs affaires les obligent de consulter leurs Divinités domestiques, ils s'écrient : *faisons le Fétiche & voyons ce que notre Dieu pense là-dessus*. C'est un principe généralement établi parmi les Negres, que leurs Prêtres conversent familiérement avec les Fétiches, qu'ils apprennent d'eux tout ce qui se passe dans les lieux les plus secrets & à toute sorte de distance, & qu'ils sont revêtus du pouvoir de ces Divinités. C'est ce qui fonde le crédit prodigieux de ces Prêtres ou *Fetisseros*, & la vénération excessive que les Negres ont pour eux. Une superstition qui est commune aux Negres & à presque toutes les Nations du monde, c'est de rapporter tout ce qui leur arrive d'extraordinaire, à quelque cause surnaturelle (*a*).

Les Hottentots du Cap de Bonne-Espé- 5.
rance reconnoissent un Dieu créateur de tout ce qui existe. Ils disent que c'est *un excellent Homme* qui ne fait de mal à personne, de qui l'on n'en doit jamais craindre & qu'il demeure bien au-delà de la lune. Mais il ne paroît pas qu'ils ayent aucun culte institué pour l'honorer. Ils rendent des adorations à la lune, ils lui offrent des sacrifices à chaque pleine lune, ils félicitent cet astre de

(*a*) Hist. des Voyages, tom 13, pag. 439 jusqu'à 493.

ſon retour, ils lui demandent un temps favorable, des pâturages pour leurs troupeaux, & beaucoup de lait. Ils honorent auſſi comme une Divinité favorable, certain inſecte de l'eſpéce des cerfs-volans qui eſt particuliere à cette région. Ils rendent une eſpéce de culte ou de vénération religieuſe à leurs Saints, c'eſt-à-dire, aux hommes qui ont acquis de la réputation par leurs vertus & par leurs bonnes œuvres. Ils reconnoiſſent auſſi une Divinité maligne qu'ils appellent *Touquoa*, ſource de tout le mal qui arrive dans le monde. Pluſieurs raiſons portent à croire qu'ils ſont perſuadés de l'immortalité de l'ame: ils rendent un honneur aux ames des morts, ils craignent les revenans, ils croyent que les ſorciers peuvent faire revenir ces Eſprits (*a*).

§. 8. En Amérique, on ſait que l'Idolâtrie des Péruviens conſiſtoit à adorer le ſoleil & la lune (*b*).

§. 9. Les Indiens du Bréſil n'ont aucune ſorte de temples ni de monumens religieux, mais ils ne ſont point dans une ignorance abſolue de la Divinité; ils lui rendent même une ſorte d'hommage en levant ſouvent les mains vers le ſoleil & la lune, avec des marques

---

(*a*) Hiſt. des Voyages, tome 18, pag. 81 & ſuiv.
(*b*) *Ibid.* Tome 52, p. 10 & 173.

d'admiration qu'ils expriment par des interjections fors vives. Ils croyent l'immortalité de l'ame, des punitions pour le crime & des récompenses pour la vertu. De mauvais Esprits qu'ils nomment *Aymans*, & dont ils se plaignent d'être souvent maltraités dans cette vie, sont les bourreaux qu'ils croyent destinés dans l'autre à tourmenter les méchans. Une autre preuve qui peut leur faire attribuer quelque lueur de Religion, c'est qu'ils paroissent persuadés que leurs Devins sont en commerce avec des puissances invisibles, dont ils reçoivent le pouvoir d'inspirer de la force & du courage aux guerriers, & de faire croître les plantes & les fruits. Enfin, leurs fêtes ne laissent aucun lieu de douter qu'ils n'ayent la connoissance d'un être ou d'un principe supérieur à la race humaine (*a*).

Ceux de la Virginie croyent un Dieu plein de bonté, qui demeure dans les Cieux & dont les bénignes influences se répandent sur la terre; mais ils ne l'adorent point, parce qu'ils pensent que Dieu, quoiqu'auteur de tous les biens, ne se mêle pas de les distribuer aux hommes; au lieu que s'ils n'appaisoient pas le mauvais Esprit, il leur enleveroit tous ces biens, leur enverroit la guerre,

(*a*) Hist. gén. des Voyages, tome 54, pag. 272.

la famine, la peste, que pendant que Dieu jouit de son bonheur dans le ciel, ce méchant Esprit est sans cesse occupé de leurs affaires, qu'il les visite souvent, qu'il est dans l'air, dans le tonnerre, dans les tempêtes. Souvent ils élevent des pyramides & des colonnes de pierre qu'ils peignent & qu'ils ornent, pour leur rendre ensuite une espece de culte; non comme à la Divinité suprême qu'ils n'adorent point, mais comme à l'emblême de sa durée & de son immortalité. Ils rendent aussi des honneurs aux rivieres & aux fontaines, parce que leur cours perpétuel représente l'éternité de Dieu (*a*). En un mot, ils élevent des autels à la moindre occasion, & quelquefois pour des raisons mystérieuses (*b*).

§. 11. La Religion des Mexicains est mieux connue. Solis prétend que, malgré la multitude des Dieux du Mexique, que les premiere relations font monter jusqu'à deux mille, o ne laissoit pas de reconnoître dans toutes l parties de l'Empire, une Divinité supérieu à laquelle on attribuoit la création du c & de la terre; mais que cette premiere ca

(*a*) L'on prête ici des idées bien spirituelles & subtiles à des peuples sauvages; il est à craindre l'Auteur de la relation ne leur ait attribué ses pr pensées.

(*b*) Hist. des Voyages, tome 55, p. 361 & 371

de tout ce qui exiſte, étoit pour les Mexicains un Dieu ſans nom, parce qu'ils n'avoient point dans leur langue, de terme pour l'exprimer. Ils faiſoient ſeulement comprendre qu'ils la connoiſſoient, en regardant le ciel avec vénération. Cette idée, ajoute le même Hiſtorien, ſervit peu à les déſabuſer de l'idolâtrie. Il fut impoſſible de leur perſuader tout d'un coup que le même pouvoir qui avoit créé le monde, fût capable de le gouverner ſans ſecours. Ils croyoient Dieu oiſif dans le ciel. Ce qui paroît de plus clair dans leurs opinions ſur l'origine des Divinités qu'ils adoroient, c'eſt que les hommes commencerent à les connoître à meſure qu'ils devinrent miſérables & que leurs beſoins ſe multiplierent. Ils les regardoient comme des Génies bienfaiſans, dont ils ignoroient la nature & qui ſe montroient lorſque les mortels avoient beſoin de leur aſſiſtance. Ainſi c'étoient les néceſſités de la race humaine qui donnoient l'être ſuivant des notions ſi confuſes aux différens objets de leur culte. Herrera, dit qu'ils confeſſoient un Dieu ſuprême, & que c'étoit le principal point de leur croyance; qu'ils contemploient le ciel, qu'ils lui donnoient les noms de créateur & d'admirable, mais qu'outre leurs Idoles, ils adoroient le ſoleil,

la lune, l'étoile du jour, la mer, & la terre (*a*).

Lorſque les Eſpagnols propoſerent aux Mexicains d'embraſſer le Chriſtianiſme, ils répondirent que le Dieu des Eſpagnols étoit très-grand & peut-être au-deſſus des leurs, mais que chaque pays devoit avoir les ſiens, que leur République avoit beſoin d'un Dieu contre les tempêtes, d'un autre contre les déluges qui ravageoient leurs moiſſons, d'un autre pour les aſſiſter à la guerre & de même pour les autres néceſſités, parce qu'il étoit impoſſible qu'un ſeul Dieu fût capable de ſuffire à tant de ſoins (*b*).

Il ne nous reſte à examiner que la Religion des Sauvages ou des peuples ſeptentrionaux de l'Amérique. Entre le premier Etre & d'autres Dieux que les Sauvages confondent ſouvent avec lui, ils admettent une infinité d'Eſprits ſubalternes ou de Génies bons & mauvais, qui ſont les objets de leur culte. On ne s'adreſſe aux mauvais Génies, que pour les prier de ne pas nuire, mais on ſuppoſe que les autres ſont prépoſés à la garde des hommes & que chacun a le ſien. C'eſt à leur puiſſance bienfaiſante que l'on a recours

(*a*) Hiſt. des Voyages, tome 48, pag. 46.
(*b*) *Ibid.* Tome 46, p. 394.

dans

dans les périls & dans les entreprises, ou pour obtenir quelque faveur extraordinaire. Il n'est rien dans la nature qui n'ait son *Esprit* pour les Sauvages, mais ils en distinguent de plusieurs ordres & ne leur attribuent pas la même vertu. Dans tout ce qu'ils ne comprennent point, ils supposent un Esprit supérieur, & leur expression commune est de dire alors : *c'est un Esprit*. Ils l'employent aussi pour ceux qui se distinguent par leurs talens ou par quelque action extraordinaire; ce sont des Esprits, c'est-à-dire, ils ont un Génie protecteur d'un ordre éminent. Ces Esprits sont honorés par différentes sortes d'offrandes & de sacrifices. On jette dans les rivieres & dans les lacs, du tabac & des oiseaux égorgés en l'honneur du Dieu des Eaux, pour le soleil on les jette au feu. La crainte du moindre danger fait rendre le même honneur aux Esprits malfaisans. L'opinion qui paroît la mieux établie parmi eux, est celle de l'immortalité de l'ame. Quand on leur demande ce qu'ils pensent des ames, ils répondent que ce sont les ombres ou les images animées des corps, & c'est par une suite de ce principe qu'ils croyent tout animé dans l'univers. Les ames des bêtes ont aussi leur place dans le pays des ames, car ils ne les croyent pas moins immortelles que les leurs propres : ils leur attribuent une sorte

de raiſon, & non-ſeulement chaque eſpéce d'animaux, mais chaque animal a ſon Génie comme eux. Ils admettent enfin une eſpéce de Métempſycoſe, des Champs-Elyſées, des fables ſemblables à celles d'Homère & de Virgile, une aventure pareille à celle d'Orphée & d'Eurydice, dans laquelle il n'y a que les noms de changés (*a*).

Le P. Lafiteau, frappé de cette reſſemblance, établit pour principe que tout le fond de la Religion ancienne des Sauvages eſt le même que celui des premiers Barbares qui occupoient la Gréce & qui ſe répandirent dans l'Aſie, le même qui ſervit enſuite de fondement à toute la Mythologie Payenne & aux fables des Grecs (*b*).

§. 12. Il eſt donc prouvé que la croyance des Génies moteurs de la nature, & le penchant à les honorer, eſt un préjugé répandu de l'un des bouts de l'univers à l'autre, qu'il eſt le fondement de toute l'idolâtrie, tant ancienne que moderne. M. l'Abbé Banier l'a compris lui-même, & il en a tiré cette concluſion remarquable, « que, malgré le raffi- » nement des Nations les plus policées, on a » penſé à peu près de même dans tous les lieux

(*a*) Hiſt. des Voyages, tome 57, p. 74 juſqu'à 83. Mœurs des Sauvages Américains, tome 1, p. 145, 179 & 402.

(*b*) Mœurs des Sauvages, tome 1, pag. 113.

» du monde où la véritable Religion n'a pas » été connue (*a*) ».

Sur ce principe qui est puisé dans la nature, nous sommes très-bien fondés à douter que les anciens peuples ayent jamais pris des hommes pour principal objet de leur culte, que *les Grecs n'ayent eu guère d'autres Dieux que des hommes déïfiés*, comme M. l'Abbé Banier l'a soutenu (*b*), qu'ils ayent rendu si communément les honneurs divins aux inventeurs des Sciences & des Arts. Car enfin les idolâtres modernes n'ont point encore poussé l'aveuglement jusqu'à confondre des hommes vivans ou morts avec leurs Dieux; jamais les Sauvages n'ont érigé des autels à ceux des Européens qui leur ont enseigné quelqu'usage utile & qui leur ont prouvé que nous sommes plus habiles qu'eux. Croirons-nous les anciens Grecs plus superstitieux & plus imbécilles que les Sauvages; toujours prêts à quitter l'ancien culte des Génies qu'ils avoient adorés de tout temps, pour leur substituer des hommes, & à recevoir de nouvelles Divinités de l'Egypte ou de la Phénicie? §.

Mais n'allons point chercher au-delà des mers & dans les climats barbares, les idées §.

(*a*) Mythol. de Banier, tome 1, l. 2, c. 7.
(*b*) *Ibid.* l. 5, c. 2, p. 412.

grossieres qui ont été la source du Polythéïsme & de l'Idolâtrie. Elles subsistent encore parmi nous, & se reproduisent tous les jours sous mille formes différentes. Dans le sein même du Christianisme, au milieu des connoissances lumineuses que donne la vraie Religion, le peuple toujours ignorant & peureux demeure persuadé que le monde est plein de Génies qu'il nomme *Esprits*, *Lutins*, *follets* ou *revenans*, & il ne manque pas de leur attribuer tous les effets naturels dont il ne conçoit pas la cause. Delà tant de fables & tant d'erreurs parmi les habitans des campagnes. Selon leur opinion commune, les feux nocturnes ou exhalaisons enflammées qui paroissent sur les marais, sont produits par un *Esprit follet*, qui se plaît à égarer & à faire périr les voyageurs ; & cette croyance est très-ancienne, si nous en croyons Damascius (*a*). Le cochemar est encore pour eux le même lutin que les Grecs nommoient *Ephialtès ;* jamais ils ne concevront que les somnambules puissent faire en dormant les mêmes actions que font les autres hommes étant éveillés, panser les chevaux, ranger un ménage, parcourir une maison du haut en bas ; conséquemment ils croyent que ce sont les ames des morts qui reviennent

(*a*) Dans Photius, n. 242 p. 1063.

de l'autre monde, ou des Esprits qui se plaisent à faire du bruit & à inquiéter les vivans.

Ce même peuple instruit par sa Religion que Dieu est l'auteur de tous les biens, que sa providence les distribue comme il lui plaît, ne laisse pas d'attribuer à des Génies malfaisans, les maux qui lui arrivent. Ce sont des Sorciers ou des Démons qui produisent les orages, qui tiennent leur *Sabat* & font du bruit dans les airs, qui envoyent des maladies cruelles & incurables : c'est par leur entremise que de prétendus Magiciens jettent des sortiléges sur le bétail, empoisonnent les pâturages, corrompent le lait, tirent le vin des celliers. Souvent un Esprit foible tourmenté par des vapeurs, se croit possédé du Démon. L'on ne prétend point insinuer par-là qu'il n'y ait jamais rien eu de réel dans la magie ni dans les possessions, mais qu'il y a eu très-souvent de l'illusion ou de la fourberie. Le pouvoir des Démons, sur-tout avant la venue de Jesus-Christ, est clairement prouvé par l'Evangile, & on ne peut le révoquer en doute sans impiété. Il y a même des faits modernes si bien constatés que l'on ne peut les nier sans donner dans le pyrrhonisme historique. Dans une matiere aussi obscure, l'incrédulité opiniâtre & la crédulité aveugle sont deux excès éga-

lement blâmables, également ridicules. Mais pour un fait réel le peuple en suppose cent qui sont imaginaires. Le Démon peut s'emparer des corps, notre Religion nous l'enseigne : donc toute maladie singuliere & que l'art ne peut guérir, est une opération du Démon; on peut jetter des sortiléges sur les hommes & sur les animaux, cela est prouvé juridiquement & par des faits incontestables; donc toute maladie du bétail est l'effet d'un sortilége : voilà comme le peuple grossier raisonne, & toutes les instructions du monde ne le corrigeront jamais.

L'on en trouve d'assez simples pour se persuader que dans les vieux châteaux, dans les ruines des anciens édifices, il y a des Esprits occupés à garder les trésors qui y ont été enfouis, que souvent l'on voit aux environs ou que l'on entend des chasseurs & des meutes de chiens, des fantômes, &c. L'on ne finiroit pas, si l'on vouloit faire un détail exact de tous les préjugés populaires en ce genre. Il n'est pas surprenant que les Savans n'y ayent pas fait attention; élevés dans le monde poli, peuvent-ils penser à chercher la copie des anciens Grecs dans les habitans grossiers des campagnes?

§. 15. Ces erreurs ont été dans tous les temps l'apanage de l'humanité, les terreurs paniques, la crainte des intelligences maîtresses

de la nature, ont été la maladie de tous les siécles, sur-tout des siécles ignorans & grossiers. Ce n'est point la philosophie qui nous en a guéris, c'est l'Evangile. Si la maxime de Pétrone, que les premiers Dieux ont été enfantés par la crainte : *primus in orbe Deos fecit timor*, n'est pas absolument vraie, elle l'est du moins à l'égard des Dieux du Paganisme; presque tous sont nés d'une imagination effrayée, & la même cause est toujours prête à les reproduire (*a*). Si la foi d'un Dieu unique, souverain maître de l'univers venoit à s'effacer de l'esprit des peuples ignorans, à quoi tiendroit-il qu'ils ne rendissent un culte à tous ces Etres dont ils ont l'imagination frappée, & que l'on ne vît renaître toutes les pratiques dont on se servoit autrefois pour les rendre propices ? Voilà donc un monument toujours subsistant de

(*a*) Les Grecs ont souvent imaginé des Génies à bon marché. Comme il arrivoit quelquefois aux chevaux qui couroient dans la lice à Olympie de s'épouvanter, de culbuter le char & celui qui le montoit, on jugea que la chose valoit la peine de créer un Génie *Taraxippus l'effroi des chevaux*. fils de Neptune *Hippius*, ou de Neptune Cavalier. & on lui érigea une statue dans la lice même. Il y avoit dans un portique d'Athènes, une tête de marmouzet qui paroissoit sortir de la muraille. Il plût aux Athèniens d'en faire un Dieu sous le nom d'*Acratus*. Ἄκρατος signifioit proprement tête ou élévation; mais en le confondant avec Ἄκρατον *Merum*, vin pur, on décida qu'*Acratus* étoit un Génie de la suite de Bacchus. *Voyez Pausan. l. 6, c. 40, & l. 1, c. 2.*

l'origine du Polythéïſme, & de la maniere dont il s'eſt introduit chez les Nations les plus ſages.

§. 16. Mais il y a encore loin de cette premiere erreur juſqu'à l'adoration des hommes. En général, les peuples ne ſont pas fort enclins à rendre les honneurs divins à leurs ſemblables. Lorſque des Rois ou des conquérans par un excès de vanité ont exigé de leurs ſujets cette baſſe flatterie, elle n'a duré qu'auſſi long-tems qu'ils ont été en état de ſe faire craindre. L'apothéoſe des Empereurs Romains étoit plutôt dans ſon origine un hommage ſervile rendu au ſucceſſeur, qu'une marque ſincere de reſpect pour la mémoire du mort. On peut ſe former une grande idée des Eſprits que l'on ſuppoſe maîtres de la nature, parce qu'on ne les voit pas, & que leurs opérations nous étonnent; mais on voit les héros, & ordinairement ils perdent beaucoup à être vûs de près. Si nous pouvions rapprocher de nous ceux de la Gréce, nous trouverions bien à rabattre de leur réputation. Il a donc fallu pluſieurs ſiécles, pour leur donner le temps de croître par l'éloignement, & aux conteurs de fables le loiſir d'enchérir les uns ſur les autres. Ce n'eſt que par une longue ſuite d'erreurs que les idées religieuſes d'une Nation ſe ſont perverties, juſqu'à croire que certains hommes

mes avoient été ſemblables aux Dieux. Soutenir que cette révolution a été en Egypte l'ouvrage de quelques années, que l'eſprit de vertige, qui a ſaiſi tout-à-coup les Egyptiens, a tourné en peu de temps toutes les têtes dans la Phénicie & dans la Gréce, c'eſt un étrange paradoxe que l'on pourroit croire à peine, quand même il paroîtroit appuyé ſur des preuves démonſtratives.

CHAPITRE VII.

Cinquiéme preuve, tirée de la Mythologie des Egyptiens & du culte qu'ils rendoient aux animaux.

CE n'eſt pas une des moindres difficultés de la Mythologie que de trouver la raiſon du culte que les Egyptiens rendoient à certains animaux, & de montrer comment il a pu s'introduire parmi eux. Ce que l'on a écrit ſur ce ſujet, n'a point tranché le nœud principal; on n'a point encore fait ſentir la liaiſon de cet uſage bizarre avec le principe général du Polythéïſme, l'énigme demeure toujours auſſi obſcure. Quelque monſtrueuſes qu'ayent été les idées des Egyptiens, elles ne leur ſont

point venues par hazard. Si l'on peut faire voir qu'ils ont, pour ainsi dire, extravagué par principes, que la même cause qui a donné naissance aux fables grecques, a dû enfanter les folies egyptiennes, il y aura lieu de croire que l'on touche enfin à la vérité.

§. 2. M. l'Abbé Banier, après avoir prouvé par une foule d'autorités irréprochables que le fait n'est pas douteux, que les Egyptiens ont réellement rendu un culte religieux à certains animaux qu'ils nommoient sacrés, observe (*a*) que ce culte étoit relatif; ils n'honoroient point un animal pour lui-même, mais comme symbole de quelque Divinité. Osiris étoit représenté par un bœuf; Isis, par une vache; Pan ou Bacchus, par un bouc; Diane; par un chat, Anubis ou Mercure, par un chien. Il donne ensuite quatre raisons de cette coutume; 1°. comme on avoit désigné les douze signes du Zodiaque par des animaux, & que l'on avoit commencé par adorer les astres, il n'est pas suprenant que l'on ait rendu un culte à ces animaux célestes; 2°. selon la fable, les Dieux poursuivis par Typhon avoient été obligés de se cacher sous la figure de certains animaux, nouveau motif d'honorer ceux-ci; 3°. la Métempsycose ou l'opinion établie en

(*a*) Explic. Hist. des Fables, tome 1, l. 6, c. 4, p. 508.

Egypte, que les ames des hommes paſſoient après la mort dans le corps des animaux, avoit auſſi contribué à ce culte; 4°. l'utilité qu'on retiroit des animaux, inſpiroit un fond de reſpect pour eux. Diodore de Sicile dit à-peu-près la même choſe ſur le témoignage des Egyptiens mêmes (*a*).

Si l'on veut examiner de près toutes 5.
ces raiſons, l'on verra qu'aucune n'eſt ſatisfaiſante & ne réſout la difficulté. Pourquoi les Egyptiens ſe ſont-ils aviſés de prendre les animaux pour ſymboles de leurs Dieux; d'y loger les ames des morts, d'en faire les ſignes céleſtes? Ces queſtions demeurent toujours indéciſes, & l'on fait ici pluſieurs ſuppoſitions ſans fondement.

1°. L'auteur de l'hiſtoire du Ciel a montré que les 12 ſignes du Zodiaque n'ont aucun rapport à l'adoration des aſtres, mais qu'ils ſont relatifs aux productions & à l'état de la nature pendant les 12 mois de l'année. Le belier a déſigné le mois de Mars, parce qu'alors les brebis mettent bas leurs agneaux: le taureau eſt au mois d'Avril, parce que les veaux ont coutume de naître vers ce temps-là: au lieu des gémeaux qui marquent le mois de Mai,

(*a*) Hiſt. univ. de Diodore, traduction de M. l'Abbé Terraſſon, tome 1, p. 182.

il y avoit autrefois deux chevreaux, parce que leur naissance succéde aux précédens. L'écrevisse nous apprend au mois de Juin que vers le solstice le soleil semble reculer ou ralentir sa course; ainsi du reste (*a*). Il est très-vraisemblable que les noms que nous donnons encore aux mois, font à peu près la même allusion à l'état de la nature, quoiqu'il seroit difficile de le faire voir en détail. Si l'on perd de vûe ces idées simples, les seules dont les anciens peuples étoient susceptibles dans l'état de grossiéreté où ils étoient encore, on ne peut plus rendre raison de leurs usages.

2°. Il est évident que le Zodiaque n'a point été inventé par les Egyptiens; la suite des mois ne nous représente point l'état de la nature en Egypte, où les saisons & les travaux sont fort différens des autres pays du monde. Il est prouvé d'ailleurs que les noms des signes leur ont été donnés par les Grecs, & que les Orientaux ne les caractérisoient pas de même (*b*). Enfin le culte des animaux en Egypte paroît plus ancien que le Zodiaque; puisque nous en voyons déja des marques au temps de Moyse dans l'adoration du veau d'or.

(*a*) Hist. du Ciel, tome 1, p. 17 & suiv.

(*b*) Origine des Loix, des Arts & des Sciences, tom. 6, p. 12, & suiv.

3°. La fable du déguiſement des Dieux eſt une imagination des Grecs ou des Egyptiens des derniers ſiecles, poſtérieure de beaucoup aux inſtitutions religieuſes des premiers temps; le culte des animaux ne lui doit pas ſa naiſſance, c'eſt la fable au contraire qui eſt née de l'alluſion à ce culte ancien.

4°. La Métempſycoſe eſt un dogme auſſi ſurprenant que l'uſage que nous examinons; l'un ne peut pas ſervir à expliquer l'autre, puiſqu'il s'agit d'indiquer également leur origine.

5°. L'utilité des animaux n'eſt pas une raiſon ſuffiſante pour leur décerner un culte religieux, M. l'Abbé Banier en convient: autrement les Egyptiens auroient dû adorer le le bois, la pierre, les minéraux, parce qu'ils ſont utiles.

Il faut donc remonter au principe de toutes ces imaginations. Nous avons déja dit, & nous ne tarderons pas de le montrer, que l'ignorance des opérations de la nature, l'admiration ſtupide de ſes phénomènes & les équivoques du langage ont été la ſource du Politheïſme, de l'Idolâtrie & des ſuperſtitions grecques; il y a bien de l'apparence que les mêmes cauſes ont produit les mêmes effets chez les Egyptiens.

Le préjugé commun à tous les peuples ignorans, a été de croire que toute la nature

étoit animée par des Esprits : nous avons vu, chap. 6, que cette persuasion subsiste encore d'un bout de l'univers à l'autre. C'est une Intelligence, disoient les Grecs, qui conduit le soleil, qui dirige son cours avec cette régularité qui nous étonne, qui par sa chaleur bienfaisante donne la vie à toute la nature; c'en est une autre qui préside à la mer, qui gouverne un élément tout-à-la-fois si utile & si redoutable, qui excite à son gré les vents & les tempêtes. C'est une Nymphe qui fournit les eaux d'une fontaine ou qui entretient le cours d'un fleuve : c'est à une Divinité que nous sommes redevables des fruits de la terre & des merveilles de la végétation. La matiere seule est incapable de se mouvoir & de produire des opérations si admirables. Il est donc juste de rendre un culte à ces Génies bienfaisans, qui ne sont occupés qu'à pourvoir à nos besoins. Telle est l'origine du Polythéïsme.

§. 5. Or, parmi les phénomènes de la nature, en est-il un plus surprenant que l'industrie & les opérations des animaux? Pouvons-nous trouver mauvais que les Egyptiens en ayent été frappés jusqu'à l'admiration ? Avec tous les raisonnemens de la Philosophie, sommes-nous venus à bout de concevoir que la matiere seule puisse être le principe de ces opérations admirables, & le peuple le croira-t-il

jamais? On connoît déja la prévention de presque toutes les Nations sur cet article: personne n'ignore la tendre amitié des Arabes pour leurs chevaux, avec lesquels ils vivent dans la plus étroite fraternité; l'opinion des Turcs qui pensent que l'aumône faite à un chien, est une œuvre très-méritoire pour l'autre vie; la croyance des Negres qui sont persuadés que les singes sont une espéce d'hommes, & qu'ils s'abstiennent volontairement de parler, de peur qu'on ne les fasse travailler; le préjugé des Sauvages qui croyent que les brutes ont une ame tout comme les hommes; le sentiment des Lapons qui regardent les animaux féroces comme des Génies, l'habitude des Bergers occupés à nourrir & à conduire des animaux, ils conversent avec eux comme s'ils parloient à leurs semblables. On a vu des paysans effrayés, faire le signe de la croix & s'enfuir pour avoir oui parler un perroquet, persuadés que le Diable inspiroit cet animal. Enfin, l'on se souvient que le ridicule des opinions philosophiques sur l'ame des bêtes a donné lieu parmi nous à un amusement fort ingénieux, dont les Esprits simples auroient pû aisément être la dupe (*a*).

(*a*) Amusement philos. sur le langage des bêtes, par le P. Bougëhant.

§. 6. Ce que l'on n'a proposé que par plaisanterie & comme un pur jeu d'esprit, les Egyptiens le croyoient fort sérieusement. Ils n'avoient pas appris de Descartes, que les bêtes sont de simples machines; conséquemment ils les croyoient animées par un Génie (*a*). Voici à peu près comme ils raisonnoient. C'est sans doute une Intelligence bienfaisante, qui fait revenir exactement la hupe avec le souffle des vents étésiens, pour manger les vers & les insectes qui endommageroient nos moissons; c'en est une autre qui ramene chaque année l'ibis ou la cigogne pour détruire les serpens & les reptiles dont nos campagnes seroient infestées: c'est un Génie obligeant qui engage l'ichneumon à chercher les œufs du crocodile & à les casser, pour empêcher ce dangereux animal de multiplier: c'est un esprit supérieur, qui donne au chien une sagacité singuliere & un attachement inviolable pour son maître. On ne sauroit assez remercier ces Dieux si officieux de tous les services qu'ils nous rendent.

§. 7. Avec ces raisonnemens, est-il plus ridicule de voir un Egyptien prosterné religieusement aux pieds d'un barbet, que de voir un bel esprit grec immoler un taureau à la

(*a*) Mœurs des Sauvages Américains, tome I, p. 36[illegible]

Nymphe d'un fleuve, ou le pieux Horace sacrifier gravement un chevreau à la fontaine de Blandusie? Je soutiens que celui-ci est moins raisonnable que le premier : il y a plus de marques d'intelligence dans le manege d'un chien que dans le cours d'une fontaine. Rien n'est si risible que d'entendre Juvenal s'égayer aux dépens d'un peuple qui honore les chiens, tandis qu'il ne connoît point Diane; comme si cette Divinité imaginaire eût été plus utile à un chasseur, qu'un limier de bon nez pour lancer le gibier, ou un fort levrier pour le poursuivre. De quel front ose-t-il railler les Egyptiens sur leur respect pour les oiseaux, pendant qu'à Rome aussi-bien qu'en Gréce, on leur supposoit l'esprit prophétique, & que les augures les consultoient sur les affaires d'état? folie pour folie, l'une vaut l'autre; en fait d'opinions & d'usages bizarres, les Romains n'avoient rien à reprocher à personne.

Toutes ces rêveries venoient évidemment de la même source, de la persuasion répandue chez tous les peuples, que des Esprits ou Intelligences faisoient mouvoir toute la nature, & du penchant naturel à leur rendre un culte pour les bienfaits que l'on croyoit en recevoir.

Les Philosophes mêmes avoient subtilisé sur cette opinion populaire. Selon quelques-

uns, les abeilles avoient une portion de l'Intelligence divine, comme les hommes & les autres animaux. Virgile nous étale ce dogme dans ces beaux vers :

His quidam signis, atque hæc exempla secuti,
Esse apibus partem divinæ mentis, & haustus
Æthereos dixere : Deum namque ire per omnes
Terrasque, tractusque maris, cœlumque profundum :
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas.

GEORG. *l.* 4, ỳ. 219.

Les Egyptiens étoient-ils donc plus blâmables d'adorer l'Intelligence divine dans les animaux, que les Romains d'encenser leurs Empereurs ?

§. 9. Ce seroit ici le lieu d'examiner quelle relation les Egyptiens avoient imaginée entre telle divinité & tel animal, en vertu de laquelle l'un étoit le symbole de l'autre ; mais comme cette discussion dépend des principes qui seront établis dans le chapitre 10, on se trouve obligé de renvoyer cet examen au chapitre 11, §. 20.

§. 10. De ce que nous venons de dire, on peut déja tirer plusieurs conséquences. En supposant que les Dieux des Egyptiens, comme ceux des Grecs, étoient les Esprits mo-

teurs de la nature, on comprend 1°. comment ils ont imaginé que plusieurs de ces Intelligences s'étoient logées dans les animaux utiles pour rendre service aux hommes, & comment la reconnoissance a engagé la multitude à rendre un culte à ces êtres bienfaisans. Malgré l'utilité des animaux, jamais les Egyptiens ne les auroient adorés, s'ils ne les avoient supposés intelligens. 2°. Par quelle raison la crainte les a portés à honorer les Esprits malfaisans qu'ils ont cru habiter dans les animaux nuisibles, tels que le crocodile, le loup, &c. 3°. Comment ils ont jugé ensuite que les ames des morts pouvoient aller occuper la même place que ces Génies prétendus, & résider comme eux dans les animaux. Ainsi le dogme de la Métempsycose est né de la même source que le culte dont nous parlons. 4°. L'on conçoit encore pourquoi les différentes villes d'Egypte n'honoroient point le même animal. Le dogme des Génies, bons ou mauvais, avoit sans doute persuadé aux Egyptiens, comme aux Grecs & aux Romains, que chaque ville avoit son Dieu ou Génie tutélaire particulier, qu'il ne manquoit pas de se loger dans celui des animaux qu'on lui consacroit & dont chaque ville portoit le nom. Ainsi les Romains se forgerent une Déesse *Roma*; ceux d'Antium, une Déesse *Antée*;

ceux d'Alabanda, un Dieu *Alabandus*, &c. conséquemment on devoit présumer qu'il y avoit souvent de la dissention entre ces Dieux locaux, tout comme il y avoit guerre entre les Dieux de Troye & d'Argos, entre ceux de Rome & de Carthage. Delà s'ensuit la coutume de tuer dans une ville les animaux que l'on adoroit dans une autre, les querelles & les combats occasionnés par cet acte d'hostilité, la haine héréditaire entre certaines villes pour ce sujet, &c. 5°. L'on comprend comment cette même croyance des Divinités locales, si analogue aux idées des peuples ignorans, a fait naître & perpétue chez les Negres le culte des Dieux fétiches qui est le même que celui des Egyptiens, & la Métempsycose, sans qu'il soit besoin que ceux-ci les ayent portés dans ces divers climats. Nous le verrons dans le chap. 14. 6°. Que si les Egyptiens ont adoré les oignons & les autres plantes, ce culte étoit relatif aussi-bien que celui des animaux, ils pensoient honorer par-là le Génie auquel ils étoient redevables de ces alimens, tout comme les Grecs ont honoré Cérès pour leur avoir donné du blé, & Bacchus, pour leur avoir procuré du vin. 7°. Que tous ces cultes bizarres n'ont point été absolument incompatibles avec la croyance d'un Dieu suprême, dont les Egyptiens paroissent avoir

conservé l'idée, les uns sous le nom de *Phta*, les autres sous le nom de *Cneph*; puisque nous voyons Platon allier ensemble la connoissance d'un Dieu souverain & pere de ce monde, avec la foi des Dieux populaires ou des Intelligences du second ordre (*a*). C'étoit à la vérité une pitoyable philosophie, mais elle est bien plus pardonnable aux peuples de l'Egypte qu'au divin Platon.

Si l'on tient l'hypothèse contraire, si l'on suppose que les Dieux de l'Egypte étoient originairement des hommes, tout devient inintelligible; il n'est pas surprenant qu'avec cette prévention les Mythologues n'ayent pas vu clair dans la Religion des Egyptiens. 1°. Jamais ils ne parviendront à nous montrer par quel enchaînement d'idées ces peuples ont passé de l'adoration des astres à celle des hommes, de celle-ci à la Métempsycose, au culte des animaux & des plantes, & quelle relation il y avoit entre ces différentes erreurs. 2°. Jamais ils n'accorderont leur systême avec le texte de l'Ecriture. Nous avons remarqué (*b*) que le Sage, parlant des divers objets de l'idolâtrie, place en premier lieu les êtres naturels, ensuite leurs symboles; enfin les hommes & § . 11

(*a*) Voyez ci-dessus, chap. 4. §. 3.
(*b*) Chap. 3. §. 2.

leurs images. Par cet ordre ſucceſſif nous voyons que ce ſont les Etres phyſiques ou les Génies maîtres de la nature qui ont été adorés d'abord, avant que l'on rendît un culte aux héros & à leurs ſtatues. Que l'on ait métamorphoſé en homme ou en animal, un Génie que l'on ne voyoit pas, cela n'eſt pas ſurprenant; mais que l'on eût peint des hommes ſous la figure de bêtes, au lieu de les repréſenter dans leur état naturel, ce ſeroit une bizarrerie inconcevable. 3°. Jamais ces Mythologues ne ſeront d'accord avec eux-mêmes. M. l'Abbé Banier obſerve après Hérodote (*a*), que les Egyptiens ne connoiſſoient point de héros ou de demi-Dieux; nouvelle preuve qu'ils n'ont penſé que fort tard à déifier des hommes & à confondre leurs Rois avec les Dieux, comme ils faiſoient du temps de Diodore de Sicile (*b*). Ce n'eſt donc pas eux qui ont porté ce culte dans la Gréce. 4°. Quand même on auroit quelques Auteurs anciens à nous oppoſer, nous ſerons toujours en droit de nous en tenir au ſentiment de Pythagore, de Platon, de Plutarque qui avoient voyagé en Egypte, & qui ont ſans doute examiné la Religion de ce Pays, avec des yeux philoſophes. Ils

(*a*) Explication hiſt. des fables, tome 3, pag. 1.
(*b*) Voyez ſon texte, chap. 9, §. 12.

ont jugé qu'Isis, Osiris, Typhon & les autres Dieux Egyptiens étoient plutôt des Démons que des hommes; que leurs fables étoient à-peu-près les mêmes que celles des Géans & des Titans de la Gréce, & ils ont suivi en cela les opinions des vieux & anciens Théologiens (*a*). L'explication des fables par l'histoire est donc contraire à la plus saine antiquité. Nous le verrons plus en détail dans les chapitres suivans.

(*a*) Plutarque, sur Isis & Osiris, n. 11 & 12.

CHAPITRE VIII.

Sixiéme preuve; difficultés auxquelles on ne peut satisfaire quand on suppose que les fables sont historiques.

JUSQU'A présent les savans se sont formé de la Mythologie une idée bien différente de celle que nous en avons conçue; ils pensent que les fables grecques ne sont autre chose que l'ancienne histoire, déguisée sous des expressions équivoques & chargée de circonstances merveilleuses imaginées à plaisir, pour exciter une frivole admiration. Les Grecs, sous les noms de leurs Dieux, ont adoré ou leurs propres § 1.

ancêtres, ou les premiers Princes qui ont fondé des empires, qui ont réuni les peuples en corps de société, qui ont enseigné les arts les plus nécessaires. Ouranos ou Cœlus, Chronos ou Saturne, Zéus ou Jupiter, sont trois Monarques qui se sont succédés. La troupe des Dieux qui leur ont été associés, sont les principaux personnages qui ont vécu sous leur regne ou immédiatement après. Ce que l'on raconte de leurs guerres, de leurs conquêtes, de leurs crimes même, est vrai pour le fond, mais défiguré par des circonstances fabuleuses. Les Egyptiens & les Phéniciens qui ont amené différentes colonies dans la Gréce, ayant raconté quelques événemens arrivés chez eux, l'on entendit leurs narrations de travers, tant à cause de l'obscurité de leur langage, que par le penchant invincible des Grecs pour le faux merveilleux, & on en fit de nouveaux épisodes à l'ancienne histoire. Ce mêlange bizarre de personnes qui ont vécu en différens temps, de faits arrivés en différens lieux, de noms dont on n'a pas pris le vrai sens, a formé un assemblage ridicule que les poëtes ont habillé selon leur goût. En ajoutant des personnages allégoriques à ceux qui ont existé réellement, ils ont augmenté la confusion. Ainsi s'est arrangée successivement l'espéce de

de généalogie qu'Hésiode nous a donnée dans sa Théogonie, & qu'Homere avoit déja suivie dans ses deux Poëmes. Pour démêler le vrai au milieu de tant d'accessoires étrangers, il faut chercher l'étymologie des noms grecs dans les langues de l'Orient, rapprocher autant que l'on peut l'histoire de la Gréce de celle de l'Egypte & de la Phénicie, rapporter le tout aux idées & aux mœurs des anciens peuples.

Ce systême, dont nous examinerons les 5.
preuves dans la suite, a été soutenu par Bochart, continué par le Clerc dans son commentaire sur Hésiode & dans quelques volumes de sa Bibliothéque universelle, adopté avec quelques changemens par M. l'Abbé Banier, dans son explication historique des fables, développé dans plusieurs mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, supposé vrai par la plupart des Savans qui ont écrit depuis. Rien ne manquoit à ces divers auteurs pour le mettre dans tout son jour; connoissance parfaite du grec & des langues orientales, étude profonde & suivie de l'ancienne histoire & des mœurs des différens peuples, critique judicieuse des anciens, pour fixer le degré d'autorité qu'on peut leur donner, lecture immense de tous les Mythologues. Avec des talens si rares, on voit qu'ils ne sont pas con-

tens de leurs découvertes, qu'il reste toujours des doutes à éclaircir, des difficultés auxquelles on ne répond point. Souvent ils racontent plutôt ce que l'on a dit, qu'ils ne donnent la raison pourquoi on s'est avisé de le dire. Comment les Grecs sont-ils parvenus au point d'aveuglement, d'adorer des hommes pour toute Divinité? Quelle étoit auparavant leur croyance? Par quelle progression de fausses idées sont-ils tombés dans cette erreur? Ont-ils suivi pour s'égarer la même route que les autres peuples? Tant que nous ne serons point appaisés sur ces questions, la Mythologie ne sera pas suffisamment expliquée.

§. 3. Si le systême que l'on vient d'exposer, n'est pas vrai, il est du moins hardi, & il convenoit de l'être à ceux qui l'ont imaginé. Les Latins, mieux instruits que nous de l'histoire grecque, parce qu'ils touchoient de plus près aux événemens, l'avoient partagée en trois époques principales: ils nommoient la premiere, les temps inconnus; ceux-ci s'étendent depuis la création, ou plutôt depuis la dispersion des nations, jusqu'au déluge d'Ogygès, c'est-à-dire, jusques vers l'an 2200 du monde, 544 ans après le déluge universel, 1800 ans avant Jesus-Christ. La seconde comprend les temps fabuleux ou héroïques qui

durent environ 1000 ans, depuis Ogygés jusqu'aux Olympiades, 776 ans avant Jesus-Christ, époque à laquelle commencent les temps historiques. Nos Mythologues moins timides, prétendent retrouver l'histoire des temps héroïques, sous l'enveloppe des fables dont on l'a défigurée; ils se flattent même de porter la lumiere dans le chaos des siecles inconnus: essayons si, avec le flambeau qu'ils nous prêtent, nous pourrons marcher en sûreté.

§. 4. Premiere difficulté.

On commence par supposer un empire de Titans, ou des Rois devenus Dieux, dans des siecles où il n'y avoit point de villes bâties, ni d'arts cultivés dans la Gréce, où les peuples de ces contrées étoient encore sauvages & barbares. Selon l'opinion commune, les plus anciennes villes grecques, Athénes, Argos, Thébes, Sicyone, remontent à-peu-près au temps d'Abraham & aux commencemens du premier empire des Assyriens, c'est-à-dire, environ à l'an 400 après le déluge. Etoit-ce trop de quatre siecles pour peupler toute l'étendue de l'Asie mineure, & amener insensiblement des colonies jusques dans la Gréce & la Thessalie? Comment s'est-il pû former un vaste empire avant cette époque?

Dom Pezron, pour sortir de cet embar-

ras & soutenir le regne des Princes Titans, n'a point trouvé de meilleur moyen que de prolonger les temps, d'adopter la chronologie des Septante, de supposer que depuis le déluge jusqu'aux premieres époques de l'histoire profane, il s'est écoulé un plus grand nombre de siecles que l'on n'en compte communément. Sans entrer dans cette discussion chronologique, arrêtons-nous à une preuve de fait. Selon l'ordre des migrations du genre humain, les premiers empires ont dû commencer dans le voisinage de la Mésopotamie, parce que c'est-là que les hommes se sont trouvés rassemblés après le déluge. Les Etats de l'Asie doivent donc être plus anciens que ceux de l'Europe; il est donc impossible que dès les commencemens de la domination des Assyriens, avant la Monarchie des Egyptiens, avant la naissance des royaumes de l'Asie mineure, il y ait eu à 400 lieues des plaines de Sennahar & au-delà des mers, un prétendu empire des Titans.

La maniere dont il a fini, est encore plus incompréhensible que ses commencemens. Peut-on concevoir qu'un empire si étendu & si célébre n'ait laissé après lui ni succession ni vestiges certains? A-t-il duré peu ou long-tems? Quelles en étoient les

bornes précises & le siége principal? A la mort du dernier Souverain, comment ses Etats ont-ils été démembrés? Que sont devenus Jupiter, Pluton, Neptune? Rien de connu sur leur destinée. Des Princes qui naissent à l'un des bouts du monde pour aller regner à l'autre, dans un temps où la navigation n'étoit pas connue, qui font des conquêtes dans des pays où il n'y avoit pas de villes, qui fondent un empire chez des peuples aussi sauvages que ceux de l'Amérique, qui disparoissent tout-à-coup sans laisser aucun monument certain de leur regne; cela est-il plus aisé à comprendre que les rêves de la Mythologie?

Dans quel pays du monde ces Princes ont-ils vécu? Les Grecs prétendent que c'est dans la Thessalie, les Egyptiens & les Phéniciens soutiennent que c'est chez eux: les uns les placent chez les peuples Atlantiques sur les côtes d'Afrique, d'autres plus hardis les transportent dans le fond du Nord. Il est fort probable que des Rois qui ont vécu en tant de lieux, n'ont existé nulle part.

Ici la Chronologie se trouve aussi confondue que la Géographie; pour concilier toutes les époques, il faut supposer que les galanteries de Jupiter ont duré au moins cinq cens ans, autrement il ne peut avoir

été contemporain de toutes les femmes qu'on lui fait épouſer, ni de tous les enfans qu'on lui attribue.

Dans les premiers temps, tous les Etats furent héréditaires; auſſi l'on prétend que Saturne & Jupiter ont ſuccédé à leur pere : mais après eux plus de ſucceſſion; Jupiter, Pluton, Neptune, trois Monarques puiſſans n'ont point laiſſé d'héritiers : on leur attribue un grand nombre d'enfans qui ne font après eux aucune figure. Ils avoient appris aux Grecs les ſciences & les arts, tout a diſparu avec eux : après pluſieurs ſiecles, il a fallu que des Etrangers, des Egyptiens, des Phéniciens vinſſent de nouveau tirer les Grecs de la barbarie.

Quand donc le regne de Jupiter ſeroit auſſi réel qu'il eſt fabuleux, il ſeroit impoſſible que l'hiſtoire en fût parvenue aux ſiecles ſuivans, ſur-tout une hiſtoire détaillée qui nous eût appris la généalogie, les alliances, les enfans, les querelles, les crimes de ce Dieu prétendu. Chez les peuples ſauvages, tels qu'ont été les anciens Grecs, même après le ſiecle des Titans, on ne trouve ni tradition ni monumens. L'hiſtoire ſe tait, ou par la ſtérilité des événemens, ou par le défaut d'obſervateurs attentifs. Par-tout, le regne des Dieux a précédé celui des hommes, par-tout il y a

eu des Rois, c'eſt-à-dire, des chefs de peuplades long-temps avant qu'il y eût des hiſtoriens.

Homere, le plus grand conteur de l'univers, qui dit tout ce qu'il ſait & ſouvent ce qu'il ne ſait pas, qui ne finit point ſur les généalogies & ſur les antiquités vraies ou fauſſes de ſa nation, qui n'omet rien de ce qui peut flatter la vanité des Grecs, n'a point connu ce fameux empire des Titans ſur la terre. Il les place dans le ciel, il les peint comme des Dieux qui ſe mêlent de tout, qui gouvernent toute la nature; jamais il n'en parle comme de mortels qui ayent vécu dans la Gréce. Ceux qui ont écrit pluſieurs ſiecles après, ont-ils recouvré d'anciens mémoires ou fouillé dans des archives que le Poëte n'avoit pas vûs? — §. 5. Deuxiéme difficulté.

Héſiode qui a ſuivi Homere, parle encore ſur le même ton; il s'explique même plus clairement; ſelon lui les Titans ſont le ciel, la terre, le temps, le maître du ciel, la reine de l'air, le ſeigneur des eaux, le tombeau ou les enfers, le ſoleil, la lune, la nuit & toutes les parties de l'univers dont il fait la généalogie. Par quel enchantement des Rois, des conquérans, des hommes ſont-ils devenus tout-à-coup des êtres phyſiques? Comment cette métamorphoſe a-t-elle pu ſe faire dans l'imagination des Grecs?

Dans le style de nos deux Poëtes, l'idée de la divinité emporte l'existence de tout temps : ils appellent souvent les Dieux, *la race divine des immortels qui existent éternellement* (a). Leur auroient-ils donné ce titre, s'ils avoient cru que les Dieux n'étoient point d'une autre nature que les hommes ? Ils se sont contredits, à la vérité, en attribuant une naissance aux Dieux ; mais enfin jamais ils n'ont parlé de même des hommes ; jamais Hésiode n'a fait mourir les Dieux, quoique M. l'Abbé Banier, par inattention, lui ait attribué cette erreur (b). Puisque les anciens Grecs étoient déja assez instruits pour connoître l'immortalité de l'ame, comment ont-ils pu être assez stupides pour confondre la nature humaine avec la nature divine ?

§. 6. Troisième difficulté.

Hésiode sur-tout, auquel nous devons une attention particuliere, distingue nettement les Dieux d'avec les hommes les plus anciens. Les premiers hommes, selon lui, sont ceux de l'âge d'or (c). Tandis qu'ils vivoient sur la terre, Saturne regnoit dans le ciel ; après leur mort, ils sont devenus

(a) Iliad. l. 1, ỳ. 290, 494, L. 14, ỳ. 244. Théogon. ỳ. 21, 33, 105.

(b) Explication historique des fables, tome 1, L. 5, c. 5, p. 420.

(c) Poëme des Travaux, ỳ. 108 & suiv.

des

des démons, des Génies du second ordre; c'est Jupiter, qui, en qualité de Dieu souverain, leur a fait cet honneur; mais il ne les a point transportés dans le ciel, séjour des Dieux. Les hommes des âges suivans, les héros ou demi-dieux sont dans les Champs-Elysées, dans les isles fortunées où ils sont gouvernés par Saturne. C'est par une grace spéciale, par une exception unique qu'Hercule a été transporté au ciel avec les Dieux : aucun mortel n'a partagé avec lui ce privilége. Encore y avoit-il avant lui un Hercule Dieu, avec lequel le héros s'est trouvé confondu.

Dans la Théogonie le Poëte fait la même distinction (*a*). Il fait naître sous Saturne les Nymphes Mélies ou Intelligences subalternes, qui distribuent aux hommes les bienfaits de la nature; mais elles n'ont rien de commun avec les Déesses immortelles qui habitent l'Olympe. Lorsqu'il parle du regne de Cœlus, de peur qu'on ne le prenne pour un Roi, il lui donne l'épithéte de lumineux Ἀστερόεντος, pour faire sentir qu'il parle du ciel physique où sont les astres (*b*). N'est-il pas étonnant qu'après des paroles si claires, on veuille

(*a*) Théog. ℣. 187.
(*b*) *Ibid.* ℣. 414.

nous faire regarder les Titans ou anciens Dieux, comme des hommes qui ont vécu dans la Thessalie ou ailleurs?

§. 7. Quatriéme difficulté. Il y a lieu de penser que la Religion Grecque étoit la même dans le fond, & venoit de la même source que celle des Egyptiens, des Phéniciens & des autres anciens peuples idolâtres; mais les Phéniciens ni les Egyptiens n'ont point adoré des hommes. Ils rendoient leur culte aux différentes parties de la nature, ou plutôt aux Intelligences que l'on supposoit y présider; il en est de même des Libyens & des Arabes. Les Scythes, les Chaldéens, les Perses, les Assyriens, les Cariens, les Lydiens, les Phrygiens, les Thraces, les peuples de la Scandinavie, les anciens Germains, les Gaulois n'adoroient point des hommes; il seroit aisé de le montrer. Par quelle fatalité les Grecs seuls ont-ils donné dans cette erreur?

Quand on feroit parvenu à nous apprendre comment ils ont pû s'égarer au point d'adorer leurs propres ancêtres ou des Princes étrangers, nous n'en serions pas plus avancés pour découvrir l'origine de l'idolâtrie chez les autres nations, ni d'où vient la ressemblance qui se trouve souvent entre les fables de la Gréce & celles de l'Egypte ou de la Phénicie. Si Jupiter & Saturne sont des Rois de Thessalie, comment ont-ils été

adorés à Memphis ou à Tyr? Si Vulcain a vécu dans la Gréce, comment a-t-on pu rêver sur les bords du Nil qu'il y avoit regné? Si au contraire ces personnages sont Egyptiens d'origine, comment les Phéniciens & les Grecs ont-ils pu quitter leurs premiers Dieux pour adorer des étrangers?

N'est-il pas naturel, dit-on, que les anciens peuples ayent été portés d'inclination à diviniser les fondateurs des empires, les Rois bienfaisans & vertueux, les Héros destructeurs de monstres, les inventeurs des arts; qu'après leur mort on leur ait attribué le pouvoir suprême comme une récompense du bien qu'ils avoient fait aux hommes? Rien de plus vraisemblable sans doute dans la spéculation; malheureusement les faits ne s'accordent point avec cette supposition. 1°. Les empires n'ont point été fondés chez les peuples devenus barbares après le déluge, mais chez les nations qui commençoient à se policer: l'idolâtrie au contraire, & les fables, sont nées dans les âges les plus grossiers; leur naissance a précédé presque partout celles des premieres monarchies. 2°. Les peuples qui passent pour les premiers auteurs de l'idolâtrie, n'ont point mis leurs Dieux dans la liste de leurs souverains. Les Egyptiens n'ont point enseigné qu'Osiris ait été le fondateur de leur monarchie; selon eux le regne

§. 8. Cinquiéme difficulté.

des Dieux avoit précédé en Egypte celui des Rois. Les Phéniciens n'ont point regardé Ouranos & Chronos comme la tige de leurs Princes; jamais ceux-ci n'ont prétendu en être descendus; la Théogonie des Phéniciens ne nous donne aucun lieu de le supposer. Les Grecs de même n'ont point envisagé Cœlus, Saturne, Jupiter, comme fondateurs de leurs premiers états: ceux-ci sont tous postérieurs de beaucoup à l'empire des Titans; & cet empire a disparu sans laisser de succession. 3°. Ces Rois prétendus, loin d'avoir mérité par leurs vertus les respects de la postérité, ont été de parfaits scélérats. Cœlus, selon la fable, étouffoit ses enfans; Saturne avaloit les siens & mutila son pere; Jupiter a détrôné Saturne, a rempli l'univers des fruits de ses débauches. La plupart des héros Grecs dans un état policé auroient expiré sur la roue: le ciel des Poëtes étoit le séjour des crimes plutôt que le temple de la vertu. Il faut démentir l'histoire de tous ces personnages pour supposer que les honneurs qu'on leur a rendus, ont été la récompense de leurs mérites.

Certainement l'on auroit eu de la vénération pour ceux qui auroient détruit des monstres; mais y a-t-il eu réellement des monstres à combattre dans la Gréce? Croirons-nous l'existence de l'hydre de Lerne,

du sphinx de Béotie, de la biche aux cornes dorées & aux pieds d'airain, de la chimere, &c. Tuer des bêtes féroces, a été un exercice commun à tous les premiers chasseurs; les Sauvages y sont accoutumés: jamais ils n'ont regardé la défaite d'un sanglier, d'un ours ou d'un lion, comme un exploit qui méritât des autels.

De même on auroit rendu de grands honneurs aux inventeurs des arts, si le même homme avoit inventé seul un des arts les plus nécessaires, & l'avoit porté d'abord à la perfection par un effort de génie; mais ce n'est point ainsi que ces arts précieux ont été formés; c'est par des progrès successifs & très-lents, par des essais d'abord très-grossiers, mais que différens ouvriers ont perfectionnés peu à peu, & auxquels le hazard a souvent eu plus de part que l'industrie. Aucune des premieres tentatives n'a dû paroître assez admirable pour faire décerner un culte à son auteur. En examinant l'histoire de ces Dieux que l'on a supposés présider aux différens arts, nous montrerons par des détails tirés de *l'origine des Loix, des Arts & des Sciences*, qu'on ne peut pas leur en attribuer la premiere invention; que le culte de ces Dieux nouveaux a commencé long-temps après la formation des sociétés, & lorsque la Gréce étoit déja policée. D'ailleurs les Eu-

ropéens qui ont étalé aux yeux des Sauvages de l'Amérique, des arts tout formés & les ouvrages les plus merveilleux, ont-ils reçu l'encens de ces peuples ?

Enfin, nous voyons l'idolâtrie & les fables regner aujourd'hui chez des nations qui n'ont eu ni souverains, ni héros, ni artistes; il n'est donc pas vraisemblable que l'erreur ait eu chez les anciens l'origine qu'on lui attribue.

§. 9. Sixiéme difficulté.

Les Grecs, sur-tout dans les premiers temps ont mis une différence infinie entre les Dieux & les Héros ou demi-Dieux; ils n'ont point attribué la même puissance, ni rendu les même honneurs à ceux-ci qu'aux premiers; jamais ils ne les ont confondus; & nous verrons qu'Hésiode a grand soin de les distinguer. Dans le systême des Mythologues historiens, les uns & les autres sont de même nature; entre Hercule & Jupiter, il n'y a d'autre différence que celle du temps où ils ont vécu.

§. 10. Septiéme difficulté.

Quelque prévenu que l'on soit en faveur des hommes déïfiés, l'on est forcé d'admettre un très-grand nombre de Divinités purement allégoriques; nous le verrons en expliquant la Théogonie. Jusqu'à présent on ne nous a pas montré quelle connexion il peut y avoir entre celles-ci & les autres. Ce mélange bizarre d'êtres physiques & de

mortels divinisés est-il concevable ? N'est-il pas à présumer que tous les Dieux ont été de même espéce & sont nés de la même source ?

Voilà des difficultés auxquelles il ne paroît 5.
pas possible de satisfaire dans le systême des Mythologues historiens. Que sera-ce, si en l'examinant de plus près il ne se trouve fondé sur aucune preuve solide, mais sur des suppositions qui se contredisent, s'il est contraire aux monumens les plus certains de l'antiquité, si au lieu d'éclaircir les fables, il les rend plus obscures ? Le systême que nous avons suivi, nous paroît plus simple, mieux lié, moins rempli de difficultés ; il nous montre mieux la source des erreurs & des folies de tous les peuples, tant anciens que modernes. Les Savans ne doivent donc pas trouver mauvais que nous le préférions au leur.

CHAPITRE IX.

Septiéme preuve ; l'aveu des Mythologues historiens ; la contradiction de leurs principes ; la foiblesse de leurs raisons.

POURRA-T-ON douter encore de la 5.
vérité du systême que nous avons exposé sur l'origine du Polythéïsme & sur le vé-

ritable objet de l'idolâtrie ancienne, s'il se trouve confirmé par les principes mêmes de ceux qui ont soutenu un sentiment différent? M. l'Abbé Banier, malgré la persuasion où il étoit, que la plupart des fables sont fondées sur l'histoire, que le grand nombre des Dieux du Paganisme ont été des hommes, n'a pas laissé d'enseigner & de prouver que le Polythéïsme a commencé par le culte des astres & des différentes parties de la nature. Il est difficile sans doute de concevoir comment il a pu accorder ces deux opinions; nous montrerons bientôt qu'elles sont incompatibles: mais son aveu est important, l'on ne peut se dispenser de le rapporter & d'en suivre les conséquences.

§. 2. Il prouve d'abord très-solidement (a) par le témoignage des Auteurs sacrés & profanes, que l'idolâtrie a commencé par adorer le soleil & les astres; que ce culte a été non-seulement le plus ancien, mais encore le plus universel; qu'il se trouve également chez les peuples qui ont paru les premiers dans le monde, & chez les Nations récemment découvertes; enfin que cette Religion, que l'on nomme le *Sabis-*

(a) Explication hist. des fables, l. 3, c. 3, tome 1 pag. 170.

me, a infecté presque le monde entier. « Du » culte des astres, dit-il (*a*), on passa à » celui des choses matérielles, sur-tout du » ciel, des élémens, des fleuves & des mon- » tagnes; enfin au culte des hommes, que » l'on plaça au rang des Dieux ».

Il montre ensuite par un détail exact (*b*), que l'on assigna une Divinité particuliere à chacune des parties de la nature, que l'on divinisa toutes les passions & les affections de l'ame, les vertus & les vices, que l'on créa des Dieux pour tous les besoins de l'humanité, qu'outre ces personnages allégoriques dont le nombre est immense, on adora les hommes célèbres & même les animaux. On prie le lecteur de remarquer cette progression; c'est précisément la même que l'on a indiquée ci-devant: & il demeure pour constant que *les hommes déifiés n'ont été que le dernier objet de l'idolâtrie.* Ce sont les propres termes de M. l'Abbé Banier (*c*).

Cela supposé, 1°. dès que l'on avoue qu'il y a eu un nombre immense de Divinités naturelles & allégoriques, qu'elles ont été les premieres, que tous ces Dieux étoient

(*a*) Explication hist. des fables, ch. 4, p. 181.
(*b*) *Ibid.* p. 183.
(*c*) *Ibid.* p. 412.

connus avant que l'on s'avisât d'adorer des hommes, comment peut-on ſoutenir que le très-grand nombre des Dieux ont été des hommes, que *les Grecs n'avoient guère d'autres Dieux que des hommes déïfiés* (a). N'eſt-ce pas-là une contradiction palpable ?

2°. Lorſqu'on objecte à M. l'Abbé Banier qu'il y a dans les Poëtes des choſes qui ne peuvent s'entendre que d'une maniere allégorique, qu'à tout moment ils prennent Jupiter pour l'air; Cérès, pour le blé ou pour le pain; Bacchus, pour le vin; Neptune, pour l'eau ou les poiſſons; que quand ils diſent que l'océan eſt le pere des fleuves, que les Sirenes ſont filles d'Acheloüs, ils font une allégorie évidente à la phyſique. « Je l'avoue, répond-t-il (b), mais » ce n'eſt pas-là l'ancien état des fables. » Bacchus y eſt regardé comme un Prince » conquérant; Jupiter, comme un Roi de » Crète; Cérès, comme une Reine de Si- » cile. Ce n'eſt que dans la ſuite qu'on a » attaché à ces fables anciennes, l'idée des » élémens & de toute la nature; ce qui » prouve ſeulement qu'il s'y eſt mêlé beau- » coup d'allégories, ce qu'on ne nie pas;

(a) Explication hiſt. des fables, tome 1, L. 5, c. 2, p. 412.

(b) L. 1, c. 2, p. 23.

» & c'est sans doute ce qui les rend si dif-
» ficiles à expliquer, les Poëtes passant
» tout d'un coup de l'histoire à la phy-
» sique ».

Cette réponse paroît une nouvelle contradiction. Selon M. l'Abbé Banier & selon la vérité, l'idolâtrie a commencé chez tous les peuples par le culte des astres & des différentes parties de la nature : donc le plus ancien état des fables a été une allégorie ou une allusion continuelle à la physique & aux phénomènes les plus communs. Le culte des hommes ou des héros n'est venu que long-tems après ; par conséquent le prétendu sens historique des anciennes fables est une imagination des siecles postérieurs. Ainsi l'ont pensé Cicéron & Plutarque, comme nous l'avons vu dans les chapitres précédens. §. 4.

D'ailleurs nous devons en juger par les monumens. Le plus ancien état des fables dont nous ayons connoissance, se trouve dans les Poëtes, dans Homère & dans Hésiode ; nous ne voyons rien avant eux. Or les fables, telles qu'ils nous les donnent, sont évidemment allégoriques ; on le verra dans le commentaire sur Hésiode. C'est plusieurs siécles après eux qu'Euhemere & quelques autres ont cru voir dans les Dieux de purs hommes, & dans les

fables, l'hiſtoire ancienne de l'Egypte ou de la Gréce.

§. 5. Admettons néanmoins la ſuppoſition de M. l'Abbé Banier, quoique contradictoire à ſes principes. Puiſqu'il eſt arrivé un changement dans l'idolâtrie & dans le ſens des fables, voyons comment il s'eſt fait chez les différens peuples.

Selon notre ſavant Mythologue, l'Egypte a été le berceau de l'idolâtrie. Oſiris eſt le même que Miſraïm, fils de Cham, le premier qui ait conduit une colonie ſur les bords du Nil (*a*). Il fut adoré peu de tems après ſa mort, avec Iſis ſon épouſe & Orus leur fils. Mais, comme on auroit été choqué de voir que l'on rendoit les honneurs divins à des perſonnes qui venoient de mourir, on publia apparemment que leurs ames s'étoient réunies aux aſtres; on les prit dès-lors pour le ſoleil & la lune (*b*).

§. 6. Il y auroit lieu de conteſter d'abord ſur la prétendue identité d'Oſiris avec le fils de Cham, dont les noms ni les exploits n'ont aucun rapport; ſur la fantaiſie de loger les ames des morts dans les aſtres, qui n'eſt certainement pas ſi ancienne; ſur

(*a*) Explication hiſt. des fables, tome 1, l. 6, c. 1, pag. 484.

(*b*) *Ibid.* Tome 1, l. 3, c. 4, p. 181.

la destinée d'Orus, auquel on n'a pas daigné accorder une demeure aussi brillante qu'à son pere & à sa mere; mais passons là-dessus.

Voilà donc le premier chef de la colonie Egyptienne adoré peu de temps après sa mort; par conséquent son culte est aussi ancien que sa Nation. Au lieu que chez les autres peuples, l'adoration des hommes a été le dernier période de l'idolâtrie, elle en a été le commencement chez les Egyptiens. Supposition contradictoire à ce que M. l'Abbé Banier a prouvé ailleurs, que chez les Egyptiens mêmes le culte des astres a été la premiere idolâtrie (*a*). Elle est démentie par les livres saints, qui au temps d'Abraham, c'est-à-dire, plus de 400 ans après le déluge, ne nous montrent encore en Egypte aucun vestige d'idolâtrie. Elle ne s'accorde point avec Hérodote, qui rapporte d'après les Egyptiens, que pendant 10340 ans aucun Dieu n'avoit paru en Egypte sous une forme humaine, & qu'un homme ne peut pas naître d'un Dieu, *l.* 2, *n.* 92. Enfin elle est contraire à la tradition des Egyptiens mêmes, qui regardoient le soleil, la lune & les élémens comme leurs premiers Dieux, &

(*a*) Explication hist. des fables, c. 3, p. 173.

qui prétendoient que Menès ou Misraïm étoit le premier qui leur avoit appris à honorer les Dieux (*a*).

§. 7. Dans la Gréce, la révolution fut encore plus inconcevable. Cœlus, Rhéa, Jupiter, Vulcain, Neptune, avoient été de fameux personnages adorés à cause de leurs bienfaits; & tout-à-coup ils se trouvent confondus avec le ciel, la terre, l'air, le feu & l'eau, sans que nous puissions deviner la cause d'une métamorphose si singuliere (*b*).

Point du tout, dira-t-on, cela s'est fait tout autrement. Les anciens Grecs adoroient les différentes parties de la nature, mais à l'arrivée des chefs de colonie venus d'Egypte ou de Phénicie, ils renoncerent à ce culte ancien pour honorer des personnages étrangers & inconnus, auxquels ils donnerent les noms du ciel, de la terre, de l'air, des eaux, &c. l'un est-il plus aisé à comprendre que l'autre? Les peuples changent-ils donc si aisément & sans motifs, de mœurs & de religion? ou tombent-ils en délire de propos délibéré & comme il plaît au premier venu? nous reviendrons à cette question, chapitre 12.

(*a*) Diodore, tome 1, l. 1, p. 23, 25 & 133.
(*b*) Voyez le passage de M. Banier ci-dessus, §. 3.

Dans le ſyſtême que l'on propoſe, rien de ſi ſimple que l'altération qui s'eſt faite dans le culte primitif; elle eſt arrivée de même par-tout & par les mêmes cauſes. De l'adoration du vrai Dieu, l'on a paſſé à celle des Intelligences, dont on croyoit la nature animée & auxquelles on en attribuoit les phénomènes. Ces effets phyſiques exprimés en ancien langage ou en ſtyle poëtique, ont été entendus groſſiérement dans la ſuite par les peuples ignorans & pris pour des actions humaines. Pour dire que le vin croît ſur les hauteurs, on a dit que Bacchus naiſſoit de Sémélé; parce que le temps eſt ſouvent pluvieux d'un côté & ſerein de l'autre, on a raconté que Jupiter ſe battoit avec Junon: ſi le ſoleil cauſe une chaleur exceſſive, c'eſt Apollon qui lance des traits meurtriers, &c. On eſt aiſément parvenu à croire que ces divers perſonnages avoient été des hommes, parce qu'on leur attribuoit ſur de ſimples équivoques les actions, les inclinations, les paſſions humaines. §. 8.

Si au contraire l'on part du principe oppoſé, ſi l'on ſoutient que les premiers Dieux ont été des hommes, on met l'hiſtoire & la fable dans une égale confuſion, la Mythologie n'eſt plus qu'un chaos, & jamais les plus habiles ne parviendront à le débrouiller.

§. 9. Examinons cependant les raiſons ou plutôt les autorités par leſquelles M. l'Abbé Banier a prétendu prouver, *ſans replique*, la thèſe fondamentale de ſon ſyſtême: *que les Grecs n'avoient guère d'autres Dieux que des hommes déïfiés*. Il en faut de bien poſitives pour appuyer une hypothèſe qui ſe ſoutient ſi mal. On les tire des Auteurs Grecs, des Latins & des Orientaux (*a*).

A la tête des premiers eſt Hérodote. « Les » Perſes, dit-il, n'ont ni ſtatues, ni temples, » ni autels, & taxent de folie ceux qui en » ont: la raiſon en eſt, comme je penſe, » parce qu'ils ne croyent pas comme les » Grecs, que les Dieux ſoient nés des hom» mes (*b*) ».

Diodore de Sicile, dans les premiers livres de ſa bibliothéque, ſuppoſe par-tout que Saturne, Atlas, Jupiter & les autres Dieux principaux du Paganiſme, ont été des hommes illuſtres; il rapporte leur naiſſance, leur mort, &c.

Les Hiſtoriens, les Mythologues, les Poëtes, à commencer par Homere & Héſiode, nous peignent les Dieux comme des hommes; & il faut ſe ſouvenir qu'ils n'ont fait que ſuivre les idées établies de

(*a*) Banier, tome 1, l. 5, c. 2, p. 411.
(*b*) Hérodote, l. 1, n. 36.

leur

leur temps & rapporter la tradition commune.

Les Philoſophes mêmes, ſur-tout les Stoïciens & les Platoniciens ont diſtingué deux eſpéces de Dieux; les Dieux naturels & les Dieux animés: ils ont cru que l'on avoit mis au nombre des derniers tous ceux qui avoient inventé quelque choſe d'utile. Ce fut donc le ſentiment unanime de toute la Gréce, que les Dieux avoient été des hommes.

Pour juger de la force de ces preuves, il faut diſtinguer trois opinions différentes ſur la nature des Dieux. La premiere eſt celle du peuple & du commun des Grecs, qui penſoient, comme l'atteſte Hérodote, que tous les Dieux, ou preſque tous, avoient été des hommes. La ſeconde, celle des Philoſophes & des Savans, qui diſtinguent entre les Dieux anciens & les Dieux nouveaux: ceux-là, qui ſont les principaux & en plus grand nombre, étoient, ſelon eux, des êtres naturels; ceux-ci, des hommes ou des héros diviniſés. La troiſiéme, eſt celle de quelques Ecrivains modernes, qui prétendent qu'il n'y eut jamais aucun homme qui ait été adoré comme un Dieu. Les autorités que l'on vient de citer, réfutent très-bien cette troiſiéme opinion; mais elles ne prouvent pas la premiére, ni la thèſe générale avancée §. 10.

par M. l'Abbé Banier, que *les Grecs n'avoient guère d'autres Dieux que des hommes déïfiés*. On va le montrer en détail.

§. 11. 1°. Hérodote n'a point suivi le préjugé populaire qui regnoit de son temps. On croyoit que les Dieux principaux avoient vécu dans la Thessalie & sur le Mont Olympe; ainsi le racontoient les Poëtes; Hérodote pensoit au contraire que ces personnages étoient venus d'Egypte, que les Egyptiens les avoient connus de tout temps (*a*), & il n'a insinué nulle part que ces Dieux anciens des Egyptiens eussent été des hommes.

En second lieu, Hérodote a distingué Hercule héros, d'avec Hercule Dieu ancien surnommé l'*Olympien* (*b*); il a donc admis deux sortes de Dieux aussi-bien que les Philosophes. S'il avoit été dans le sentiment qu'on lui attribue, est-il concevable que dans toute son histoire, il n'en eût dit que les deux mots que l'on a cités & qui ne prouvent rien?

§. 12. 2°. Diodore de Sicile a parlé plus clairement; & l'on ne comprend pas comment M. l'Abbé Banier a pu s'appuyer du témoignage de cet historien. Il est certain d'abord que Diodore a distingué, comme les

(*a*) Hérodote, l. 2, n. 68.
(*b*) *Ibid.*

Philosophes, deux espéces de Divinités (*a*). « Les anciens, dit-il, ont laissé à la postérité » une distinction des Dieux en deux classes; » les uns, selon eux, sont éternels & im» mortels, comme le soleil, la lune & les » autres astres : il y joignent les vents & tous » les êtres qui tiennent de leur nature. Ils » croyent que ceux-là ont été de tout temps » & qu'ils doivent toujours durer. Les Dieux » de la seconde classe sont nés sur la terre & » ne sont parvenus aux titres & aux honneurs » de la Divinité, que par les biens qu'ils » ont faits aux hommes : tels sont Hercule, » Bacchus, Aristée & autres semblables ». Ce passage est formel.

Selon Diodore, les Egyptiens ont eu pour premiers Dieux, le soleil & la lune, sous les noms d'Osiris & d'Isis, & les autres élémens qu'ils ont divinisés ; & ils leur ont donné des noms propres dès la premiere institution de leur langue. Ils ont aussi admis des Dieux terrestres, nés mortels, & ce sont quelques-uns de leurs Rois auxquels ils ont donné le même nom qu'aux Dieux (*b*). Il dit la même chose des Ethiopiens (*c*).

(*a*) Fragment de Diodore dans Eusebe, *præp. Evang.* l. 2. Voyez Diodore, traduit par M. l'Abbé Terrasson, tome 2, pag. 337.

(*b*) Diod. tome 1, l. 1, sect. 1, p. 23, 25, 28.

(*c*) Page 348.

Enfin, Diodore a expliqué dans un ſens allégorique pluſieurs fables grecques, & les a rapportées aux phénoménes de la nature : celle de Minerve (*a*), celle de Prométhée (*b*), celle de Priape (*c*), celle du ſoleil & de Rhodé (*d*), celle de Cérès & de Jaſius, & il inſinue que les initiés aux myſteres les entendoient toutes de même (*e*); à moins qu'il n'ait voulu ſe contredire groſſiérement, a-t-il pû ſoutenir que le grand nombre des Dieux ont été des hommes ?

A la vérité, cet hiſtorien a rapporté les traditions des différens peuples, ſur la naiſſance & ſur les aventures des Dieux, mais il n'en a garanti ni adopté aucune, il n'a donné à aucune la préférence ſur les autres. Il rapporte indifféremment ce que diſoient les Egyptiens, les Ethiopiens, les Atlantes, les Grecs, les Crétois, les Rhodiens, les Phrygiens ; mais il ne prend aucun parti ſur ces narrations ſouvent contradictoires. C'eſt donc très-mal-à-propos qu'on l'accuſe d'avoir penſé ou écrit, que tous ou preſque tous les Dieux ont été des hommes.

(*a*) Diod. tome 1, l. 1, ſect. 1, pag. 27.
(*b*) Page 38.
(*c*) Tome 2, p. 13.
(*d*) Page 285.
(*e*) Page 275.

Supposons néanmoins pour un moment, §. 13.
qu'Hérodote & Diodore ayent été dans cette opinion, il faudroit examiner leurs preuves & leurs raisons. Ce n'est point ici un fait dont ils puissent déposer comme témoins oculaires ; les Dieux & les fables étoient nés plusieurs siecles avant eux ; ils n'ont pu juger de la nature des anciens Dieux, que sur le récit des Poëtes & des Mythologues : leur témoignage se réduiroit donc à la tradition commune. Or, c'est cette tradition même qu'il s'agit d'expliquer. Il seroit question de savoir s'ils en ont mieux pris le sens que les Philosophes qui ont vécu avant & après eux, comme Pythagore, Platon & les Stoïciens. Ceux-ci se sont inscrits en faux contre le préjugé vulgaire, & ils avoient sans doute examiné la matiere. La narration de deux historiens, contredite de leur temps même par les Philosophes, ne seroit pas une preuve bien convaincante. Mais encore une fois, Hérodote ni Diodore n'ont pas parlé autrement que les Philosophes.

3°. Nous sommes dispensés de répondre à l'autorité de ceux-ci que M. l'Abbé Banier nous oppose ; nous avons vu qu'ils contredisent hautement son systême. Quant au récit des Poëtes, c'est le point même qui fait l'objet de la contestation, il s'agit

d'en donner le véritable ſens ; & l'on ſe flatte d'en approcher de plus près que les Mythologues hiſtoriens.

4. Paſſons aux Auteurs latins. L'on ne doit pas apporter en preuve ce qui eſt dit dans le troiſiéme livre de Cicéron de la Nature des Dieux (*a*), « que le ciel eſt preſque » tout peuplé du genre humain, que ceux » que l'on nomme les grands Dieux, avoient » été des hommes ». C'eſt le langage d'un Académicien, qui objecte contre l'exiſtence des Dieux, la tradition populaire. Cicéron en le faiſant parler n'approuve point ſon opinion, puiſqu'à la fin de ce même livre, il trouve plus probable le ſentiment des Stoïciens.

Servius & Labeo, cités par M. l'Abbé Banier, nous atteſtent ſeulement qu'il y a eu des hommes devenus Dieux ; mais ils ne diſent point s'il y en a eu peu ou beaucoup, ſi ce ſont les Dieux du premier ou du ſecond ordre. Servius, loin d'enſeigner que la plupart des Dieux ont été des hommes, obſerve au contraire que les anciens ont déïfié les élémens, (*Æneid. lib.* [illegible] ℣. 44) ; que ſelon leur croyance il n'[illegible] aucun lieu qui n'ait eu ſon Génie parti[illegible]lier, (*Nullus locus ſine genio*, l. 5, ℣. 9

(*a*) N. 39 & 53.

Que Jupiter eſt l'air; Junon, les nues; Cybéle, la terre; Neptune, la mer; Vulcain, le feu; Pluton, l'enfer; Janus, le Dieu du jour & de l'année; il explique par la phyſique la plupart de leurs fables. Ce ſont-là cependant des Dieux principaux & des Dieux nouveaux. Pouvoit-il prendre les nymphes pour des femmes, après avoir lû dans Virgile, qu'elles ſont la ſource des fleuves, *Nymphæ, genus amnibus undè eſt*, (l. 8, ℣. 71). Puiſque les nymphes ſont des fontaines, que ſignifient toutes leurs aventures avec des Dieux ou avec des héros ? Servius n'eſt donc rien moins que favorable au ſyſtême de M. l'Abbé Banier.

Selon Pline, les hommes ont partagé la Divinité en pluſieurs parties, pour les honorer ſéparément ſelon leurs divers beſoins (*a*). Il ne croyoit donc pas que ces Dieux particuliers fuſſent autant de perſonnages réels ou d'hommes qui euſſent autrefois vécu.

On prétend que Varron a été plus hardi (*b*); qu'au rapport de S. Auguſtin, il aſſuroit que dans les Ecrits des anciens, l'on auroit peine à trouver des Dieux qui §. 152

(*a*) Hiſt. nat. l. 2, c. 7.
(*b*) Banier, tome 1, pag. 424.

n'eussent pas été des hommes. Mais il est difficile de concilier cette allégation avec ce qu'on lit dans S. Augustin, & avec ce qu'enseigne Varron lui-même. Selon S. Augustin (*a*), Varron s'est efforcé de prouver que la plupart des Dieux étoient le ciel & la terre déguisés sous des noms différens; il a eu recours à la physique pour expliquer les fables. Nous en retrouvons la preuve dans le texte même de Varron (*b*). « Les principaux Dieux, dit-il, ont été le » ciel & la terre; ils sont nommés par » les Egyptiens, Serapis & Isis; par les » Phéniciens, Taautés & Astarté; par les » Latins, Saturne & Ops. Ce sont-là les » deux grands Dieux, comme on l'apprend » dans les mysteres de Samothrace..... *Sa-* » *turnus* vient de *Satu*, parce que le ciel » est le principe de toutes choses..... Le » ciel & la terre ont été ensuite appellés » Jupiter & Junon; le premier est pris pour » l'air, pour le vent, pour les nuées, pour » la pluie, pour le jour : c'est ce que si- » gnifie son ancien nom *Diespiter*. Le Dieu » de la bonne foi, *Dius fidius*, est le mê- » me que Castor; il est appellé *Sanctus* ou » *Sancus*, dans la langue des Sabins, &

(*a*) *De Civ. Dei*, l. 7, c. 28 & c. 30.
(*b*) *De Linguâ Latinâ*, l. 4, n. 10.

Hercule

» Hercule en Grec : Junon, Ops, Tellus,
» Cérès, Proserpine, sont différens noms
» de la terre ; Proserpine vient de *Serpo*.
» La lune a été nommée *Juno Lucina*, parce
» que la lune dirige la naissance des enfans
» & le temps de la grossesse ; voilà pour-
» quoi les femmes en travail invoquent son
» secours, & lui consacroient autrefois leurs
» sourcils ».

Il n'est pas question d'examiner si Varron a bien rencontré dans l'étymologie des noms des Dieux & dans l'identité des personnages ; mais il est clair que cet Auteur n'a point été dans le sentiment que M. l'Abbé Banier lui attribue, que ce n'est point l'autorité de Varron, qui a fait penser à S. Augustin, que tous les Dieux avoient été des hommes. Non-seulement il a pris pour des êtres physiques les anciens Dieux, les Dieux Titans, Saturne, Ops, Rhea, Tellus, la lune ; mais encore les Dieux nouveaux, Jupiter, Junon, Cérès, Proserpine, même les héros ou demi-Dieux, tels que Castor & Hercule. Son opinion est un des plus forts préjugés que l'on puisse opposer aux Mythologues historiens ; il est à présumer que M. l'Abbé Banier n'a pas pris la peine de le consulter, & qu'il l'a cité sur la foi de quelqu'Ecrivain peu exact.

§ 10. Vainement on chercheroit dans les Orientaux, des preuves plus positives de la thèse générale que nous examinons, *que les Grecs n'avoient guère d'autres Dieux que des hommes déifiés.* Les Ecrivains Hébreux & Phéniciens, sont parfaitement d'accord avec les Grecs & les Latins. Nous avons vu le sentiment des Auteurs sacrés dans le chap. 3. Le traducteur grec de Sanchoniathon, cité par M. l'Abbé Banier, semble avoir copié le fragment de Diodore que nous avons rapporté plus haut. « Les anciens, » dit-il, avoient deux sortes de Dieux; » les uns étoient immortels, comme le so- » leil, la lune, les astres & les élémens: » les autres, mortels, c'est-à-dire, les grands » hommes, qui par leurs belles actions ou » par l'utilité qu'ils avoient procurée au gen- » re humain, avoient mérité d'être mis au » rang des Dieux, & avoient, comme ceux » qui de leur nature étoient immortels, des » temples, des colonnes, un culte reli- » gieux », &c. Il est difficile de concevoir comment les Mythologues, prévenus pour le sens historique des fables, peuvent s'autoriser de pareils passages.

Il est vrai, que, selon le même traducteur, Sanchoniathon avoit fait dans son ouvrage l'histoire des anciens Princes qui avoient été mis au rang des Dieux, que

Taüt ou *Taaut*, avoit de même écrit l'histoire des anciens Dieux, que des Auteurs postérieurs avoient tournée en allégorie. Mais ou ces histoires étoient conformes à la doctrine, que ce traducteur vient d'enseigner lui-même, ou elles ne l'étoient pas; dans le premier cas, elles ne font rien contre nous. Dans le second, elles ne prouvent rien; puisque le traducteur ne les a pas suivies, il ne les a pas regardées comme fort authentiques.

M. l'Abbé Banier a cru devoir examiner dans un chapitre particulier, la fameuse *Histoire sacrée* d'Euhémere, où cet Auteur prétendoit que les plus anciens Dieux, Cœlus, Saturne, Jupiter & leur postérité, avoient été des hommes. L'examen finit par convenir que cette histoire porte tous les caracteres d'un roman, que tous les anciens l'ont regardée comme une fable, & son auteur comme un athée. C'est le sentiment de Plutarque, & on l'a fait voir par de solides raisons dans une dissertation particuliere, inférée dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions (*a*). Tous les Savans semblent s'accorder aujourd'hui à la rejetter, & n'en font plus aucun cas. Il §. 17.

(*a*) Mém. tome 8, p. 107.

feroit donc inutile d'entrer sur cet ol dans une plus longue discussion.

Il reste cependant encore une difficu là-dessus. Les Peres de l'Eglise & les p anciens Apologistes de la Religion Ch tienne, semblent avoir regardé comme a thentique & vraie, l'histoire d'Euhémer ils s'en servent pour démontrer aux Paye l'absurdité de leur Religion, qui n'av pour objet de son culte que des homm mortels; ils ont rejetté les explications a légoriques des fables données par les Phil sophes comme un subterfuge inventé ap coup : ils ont donc cru comme Euhéme que tous les Dieux de la gentilité avoie été des hommes.

Pour répondre à cette objection, il si fit de remarquer qu'il étoit fort indiffére à nos Apologistes que l'histoire d'Euhém re fût vraie ou fausse : il leur suffisoit qu'el fût conforme à la croyance commune c peuple & à la maniere dont on entend vulgairement les fables. Ils attaquoient non la Religion particuliere de quelqu Philosophes, mais la Religion publique les Dieux tels que le commun des Paye les adoroit. Or, à la vûe des infamies q l'on en publioit, ces Dieux pouvoient-i être envisagés autrement que comme d hommes & des hommes très-vicieux? Pl

importoit que les Savans en eussent une autre idée, leur sentiment étoit pour eux seuls. Dès qu'il se trouvoit un Ecrivain, tel qu'Euhémere, qui confirmoit par sa narration le préjugé populaire, les Peres avoient droit d'en tirer avantage & de l'objecter aux Payens comme un aveu tiré de leurs propres historiens. Ils n'étoient pas obligés de remonter à la premiere origine de l'idolâtrie sur laquelle les Payens eux-mêmes ne s'accordoient pas, ni d'examiner quelle avoit été la Religion des siecles passés; il suffisoit de montrer le ridicule de la Religion actuelle, de ce qu'on croyoit & de ce qu'on racontoit des Dieux tous les jours. Les allégories des Philosophes venoient trop tard, puisque l'erreur étoit universellement établie; elles étoient aussi trop subtiles pour que le peuple y pût rien comprendre. Les Peres ont eu raison de n'y point faire attention; mais ils n'ont point adopté tous le sentiment d'Euhémere, puisque S. Justin, S. Clément d'Alexandrie, Tatien, Athénagore, S. Théophile, &c. nomment les Dieux du Paganisme *des Démons*, & non les ames des morts.

De toutes les preuves rassemblées par M. l'Abbé Banier, il résulte seulement qu'il y a eu dans le Paganisme deux espéces de Divinités très-différentes, les êtres naturels &

les héros déifiés; mais il ne s'ensuit nullement que ceux-ci ayent été les plus anciens ni le plus grand nombre; il s'ensuit plutôt le contraire. Le culte des héros ne s'est introduit que fort tard, puisqu'il a commencé à Hercule, alors tous les grands Dieux étoient déja connus & adorés. Il paroît certain qu'Hercule lui-même est un Dieu plutôt qu'un héros. On verra qu'Hésiode a fait la même différence que les Historiens & les Philosophes entre ces deux espéces de personnages, que l'on ne peut les confondre sans faire violence à son texte & sans embrouiller toute la Mythologie.

§. 19. Aussi M. l'Abbé Banier semble avoir rétracté sa proposition trop générale. Il se borne à prouver dans la suite que les Dieux de toutes les Nations ont été des hommes, *si vous en exceptez*, dit-il, *les astres & les autres parties de l'univers qui furent déifiées* (a). Mais cette exception emporte au moins les trois quarts des Divinités Payennes. On peut s'en convaincre par la lecture même de la Mythologie de M. l'Abbé Banier. Excepté les douze grands Dieux qu'il soutient constamment avoir été des hommes, la plupart des autres sont évidemment des êtres natu-

(a) Explication hist. des fables, tome 1, l. 5, c. 3, pag. 424.

rels. Quand il parle des Divinités des eaux, dont la multitude eſt innombrable (*a*), il ſe trouve forcé de convenir que ce ſont des perſonnages allégoriques. La plupart de ceux que l'on a placés dans les enfers, ne ſont pas plus réels. Malheureuſement cet aveu renverſe tout ſon ſyſtême : car enfin les Poëtes & les Mythologues ont parlé de ceux-ci tout comme des Dieux du ciel & de la terre, ils leur ont également attribué une naiſſance, une demeure, une famille, des aventures. Si donc tout cela n'eſt qu'allégorie, pourquoi n'en feroit-il pas de même des autres fables ? Le mêlange bizarre d'hiſtoires & de fictions que l'on y ſuppoſe, eſt un chaos & une imagination ſans fondement. N'eſt-il pas plus ſimple de penſer que toute la Mythologie eſt de même eſpéce ?

Nous verrons d'ailleurs que les êtres naturels déifiés occupent preſque toute la Théogonie d'Héſiode, que dans le petit nombre de héros dont parle le Poëte à la fin de ſon ouvrage, il en eſt encore pluſieurs dont l'exiſtence eſt fort douteuſe, & qui paroiſſent des perſonnages entiérement fabuleux.

L'on ſera ſurpris, ſans doute, que des §. 20.

(*a*) Explication hiſt. des fables, tome 2, liv. 2, chap. 1, page 280.

Mythologues aussi savans que ceux dont nous sommes obligés de réfuter le systême, l'ayent fondé sur des preuves si foibles. Si on avoit pû en donner de meilleures, sûrement elles ne leur auroient pas échappé. On l'est encore davantage quand on voit la hauteur avec laquelle certains Savans ont traité ceux qui suivent l'opinion contraire : ils se plaignent de ce que le figurisme, quoiqu'éternellement en contradiction avec la logique & le sens commun, n'ait pu encore perdre aujourd'hui, dans ce siecle de raison, le vieux crédit dont il a joui durant tant de siecles. Malgré l'amertume de cette censure, on se flatte de montrer que ce figurisme aujourd'hui si décrié, est cependant la méthode à laquelle le sens commun & les contradictions des Mythologues historiens nou forcent de revenir : que pour le réconcilie avec la logique & la raison, il n'est questic que d'en retrancher l'arbitraire & les abu & que cette réforme n'est pas impossib Telles sont les conséquences de notre sys me dont nous allons développer la suite sera autant de nouvelles preuves pour 1 lecteur judicieux & non prévenu.



CHAPITRE X.

Premiere conséquence du systême que l'on vient de prouver ; la plupart des fables sont des allégories ; nécessité de recourir au sens allégorique dans tous les systêmes ; quelles sont les allégories que l'on doit rejetter.

DÈS que l'on tient pour certain que les principales Divinités des Payens, sont les différentes parties de la nature personnifiées, ou les Génies dont l'univers leur paroissoit animé, on ne peut plus prendre à la lettre les histoires que l'on a racontées des Dieux, les aventures qu'on leur attribue, la généalogie que l'on en a faite, les crimes dont on les suppose coupables. Les Philosophes qui en ont eu cette idée, comme nous l'avons fait voir, ont donc été forcés d'entendre dans un sens figuré les narrations des Poëtes. Cicéron nous le fait observer, lorsqu'il dit que les Dieux nés de la physique & transformés en hommes dans la suite, ont donné lieu aux fables & aux superstitions. Platon en avoit jugé de même. Il dit qu'Hésiode, Homère & les autres Poëtes, n'ont pas su mentir avec décence, qu'ils ont re- §. 1

présenté les Dieux & les héros tels qu'ils n'ont jamais été. Il leur reproche non-seulement les fables de Cœlus, de Saturne, de Jupiter, les combats de Géans, la guerre que les Dieux & les héros ont faite à leurs plus proches parens, les folies de Jupiter & de Junon; mais encore ce qu'ils racontent de la fureur d'Achille, des bassesses de Priam, des brigandages de Thesée & de Pirithoüs: il assure que l'on ne doit point croire tout cela; il défend de proposer à la jeunesse toutes ces narrations, soit qu'on les regarde comme des histoires ou comme des allégories, parce que les jeunes gens ne sont pas capables de faire cette distinction (*a*). Il est aisé de voir par-là de quel œil Platon les envisageoit lui-même. Denis d'Halicarnasse a porté le même jugement des fables grecques en général (*b*).

Strabon, l'un des plus judicieux auteurs de l'antiquité, enseigne assez clairement que les fables des Dieux nous apprennent sous des expressions mystérieuses, ce que les anciens pensoient des choses naturelles (*c*). Mais il est nécessaire d'ajouter que tout ce qu'il y a eu d'hommes sensés chez les Grecs ont pensé sur ce sujet comme les Philoso-

(*a*) De Republ. l. 2 & 3.
(*b*) Antiq. Rom. l. 2, p. 49.
(*c*) Géogr. l. 10, p. 456.

phes: que si l'on n'admet cette supposition, l'on ne peut rien concevoir au langage des Poëtes ni à la maniere dont ils ont parlé des Dieux sur le théâtre d'Athènes, en présence du peuple le plus éclairé & en même tems le plus superstitieux qu'il y eut alors.

§. 14 Voici comme Euripide fait raisonner Iphigénie en Tauride, acte 2, sur la prétendue cruauté de Diane (*a*). « Cette Déesse » écarte de ses autels les profanes dont les » mains impures sont souillées d'un meur» tre....... & je croirai qu'elle prend plai» sir à voir couler le sang des victimes hu» maines? Non, la Déesse n'a point puisé » dans le sein de Latone, une si aveugle » inhumanité. Il n'est pas même croyable » que le festin horrible de Tantale ait pû » plaire aux Dieux. Les sauvages habitans » de ces climats, parce qu'ils aiment le car» nage, ont attribué à la Divinité leur bar» bare inclination. J'en justifie les Dieux & » je ne puis penser qu'aucun d'eux soit cou» pable d'un crime ».

Dans la tragédie d'Ion, ce jeune homme harangue ainsi Apollon sur ses amours, acte 1 (*b*). « A quel dessein séduire des » beautés mortelles & abandonner leurs en-

(*a*) Théâtre des Grecs, tome 3, page 25.
(*b*) *Ibid.* tome 5, p. 136.

» sans au trépas ? songez qu'étant Dieu, vous
» devez des exemples de vertu. S'il est des
» méchans parmi nous, vous les punissez :
» sied-t-il donc aux législateurs de violer les
» Loix ? si cela étoit, ce que je n'ose croi-
» re, les mortels vous puniroient à leur tour,
» & vos temples seroient bientôt déserts.
» Car enfin si vous succombez à d'indignes
» passions, il ne faut plus accuser les hom-
» mes, c'est à vous qu'il faut s'en prendre.
» Ils ne sont plus que les imitateurs de vos
» vices, vous êtes leurs maîtres ».

Dans les Troyennes, acte 4, lorsque Hé-léne rejette sur Vénus sa fuite avec Paris, Hécube lui répond (*a*) : « Cessez de rendre
» les Divinités complices de vos crimes,
» ou plutôt de les avilir pour vous justifier.
» Vous ne trouverez nulle croyance dans
» les esprits sensés. Quelle folie de croire
» que Vénus ait quitté le ciel pour accom-
» pagner Paris & pour favoriser un ravis-
» seur ? hé, ne pouvoit-elle pas, sans sor-
» tir du séjour céleste, enlever Hélene avec
» toute sa Cour & son Palais ? c'est le fol
» amour de Paris, c'est votre propre foi-
» blesse qui vous a tenu lieu de Vénus,
» tout devient divinité pour les coupables
» mortels ».

(*a*) Théâtre des Grecs, tome 4, p. 525.

Dans Hercule furieux, acte 5, lorſque Théſée veut conſoler ce héros par l'exemple des infortunes & des crimes des Dieux, Hercule lui répond (*a*) : « Les exemples » des Dieux ſont étrangers à mon infortu» ne. Non, je ne les crois point capables » des forfaits qu'on leur impute. Jamais je » ne compris qu'un Dieu pût être le ſou» verain d'une autre Divinité. Un Dieu vé» ritablement Dieu n'a beſoin de perſonne. » Laiſſons-là les fables ridicules que nous dé» bitent les Poëtes ».

Des Ecrivains qui avoient de ſi ſaines idées touchant la Divinité, des peuples qui écoutoient avec admiration toutes ces belles maximes, ont-ils pu attribuer aux Dieux des folies & des crimes autrement que dans un ſens allégorique?

Perſonne n'ignore les railleries ſanglantes qu'Ariſtophane a fait des Dieux dans ſon *Plutus* & ailleurs? Il n'eſt pas étonnant que cette hardieſſe ait embarraſſé les ſavans. Comment concilier ces jeux profanes avec le reſpect des payens pour leurs Dieux, cette cenſure amere des fables avec leur attachement pour une Religion dont ces fables étoient l'unique fondement, la licence qu'ils accordoient aux Poëtes avec la ſé- §. 5

(*a*) Théâtre des Grecs, tome 5, page 202.

vérité qu'ils exerçoient envers les Philosophes ?

§. 4. En vain, pour expliquer cette bizarrerie, l'on dira comme le P. Brumoy (*a*), qu'il y avoit chez les Grecs deux ſortes de Religion, une Religion poëtique, & une Religion réelle, la premiere pour le théâtre, la ſeconde pour la pratique; une mythologie pour la poëſie, & une théologie pour l'uſage; des fables, en un mot, & un culte tout différent d'elles, quoique fondé ſur elles. C'eſt reculer la difficulté, & non pas la réſoudre. Comment ces deux eſpéces de Religion ont-elles pû s'établir & ſubſiſter enſemble ?

Dans le ſyſtême des Mythologues hiſtoriens, on ne le concevra jamais. Si Jupiter, Apollon, Mercure, ont été des hommes, ou ils ſont réellement coupables des crimes & des folies qu'on leur attribue, ou ils ne le ſont pas. S'ils le ſont, comment a-t-on pu ſe réſoudre à les adorer ? n'y avoit-il point d'hommes vertueux ſur la terre, plus dignes que ces fameux ſcélérats de l'encens des mortels ? ou le reſpect pour la vertu s'étoit-il éteint tout-à-coup dans tous les cœurs ? s'ils ne le ſont pas, comment cette mythologie poëtique & ridicule a-

(*a*) Théâtre des Grecs, tome 6, page 303.

t-elle pû s'introduire contre la vérité de l'histoire, malgré le penchant qu'ont tous les hommes à ne respecter que la vertu dans des morts dont ils n'ont plus rien à craindre ?

§. 5. Dans la supposition d'une mythologie allégorique, tout se conçoit. 1°. En prenant pour des Dieux les prétendus Génies, souverains de la nature, leurs opérations exprimées en style poëtique ou en vieux langage, paroissent être des actions humaines; il n'est donc pas étonnant qu'on leur ait attribué sur de pures equivoques les vices & les passions des hommes. Il est possible que sur ce fondement l'on ait cru vicieux les Génies que l'on avoit adorés de tout temps; mais il ne l'est pas que l'on ait placé dans le ciel des hommes que l'on savoit avoir été des malfaiteurs, ni qu'on leur ait attribué l'empire sur toute la nature.

2°. Dès que l'on a supposé que ces Génies, quoique vicieux & méchans, étoient cependant les maîtres de l'univers, les arbitres du sort des hommes; leurs mauvaises inclinations n'ont pû empêcher le peuple de leur rendre un culte; au contraire, ils n'en paroissoient que plus redoutables. Les hommes naturellement timides ont plus de crainte pour les méchans que de recon-

noissance pour les bons : nous avons vû que plusieurs Nations barbares rendent un culte religieux aux Esprits malfaisans dont ils croyent être infestés. L'on a donc pu attribuer des crimes aux Dieux, sans préjudice des honneurs intéressés que l'on étoit accoutumé à leur prodiguer. Les Poëtes ont pu se donner carriere, accuser ou louer, condamner ou justifier les Dieux sur le théâtre, sans que l'encens cessât de fumer dans les temples, sans que la Religion publique & pratique en fût affoiblie. Un fol amour pour le merveilleux faisoit imaginer les fables, un reste de bon sens & de respect pour la Divinité les faisoit mépriser ensuite & tourner en ridicule, sans que le culte extérieur y perdît rien.

3°. Si au contraire un Philosophe étoit soupçonné de ne pas croire à cette multitude de Génies qui étoient l'objet de l'adoration publique, on le regardoit comme un Athée qui sappoit la Religion dans ses fondemens. Ainsi, tandis que les Athéniens rioient des plaisanteries outrées d'Aristophane, ils condamnoient Socrate à boire la ciguë (*a*); ils chassoient Stilpon pour

(*a*) A dieu ne plaise que l'on prétende justifier les Athéniens de la mort de Socrate, ou insinuer qu'ils agissoient conséquemment. La condamnation de ce grand homme, fut l'ouvrage d'une cabale odieuse qui saisit le plus léger prétexte pour satisfaire sa haine.

avoir

avoir dit que la Minerve de Phidias n'étoit pas une Divinité ; ils exiloient Ariſtote pour avoir enſeigné que le ſoleil étoit toute autre choſe qu'Apollon monté ſur un quadrige. C'eſt donc avec raiſon que le P. Brumoy a conclu de cette contradiction apparente, qu'il falloit néceſſairement ſuppoſer que les Grecs entendoient la plupart des fables dans un ſens allégorique ; & nous verrons que celles d'Héſiode ne ſauroient être entendues autrement.

Si quelqu'un vouloit ſe révolter au ſeul nom d'allégorie, on le prieroit de faire attention que dans tous les ſyſtêmes on eſt contraint d'y avoir recours. Les Savans les plus prévenus en faveur du ſens hiſtorique des fables conviennent cependant que le grand nombre des circonſtances eſt allégorique, & ils ſe ſervent de cette clef pour les expliquer. Il n'eſt donc queſtion que du plus au moins, & de ſavoir ſi le fond de la Mythologie n'eſt pas de même genre que les circonſtances. Il eſt à préſumer que tout eſt de même goût, & l'on eſpére d'en convaincre le lecteur par les remarques ſur les Poëmes d'Héſiode. §. 6.

Nous bornerons-nous donc à répéter les froides allégories dont les Philoſophes Grecs ſe ſont ſervis autrefois pour cacher le ridicule des fables ; à copier Héraclide de Pont, §. 7.

ıcipe oppoſé. Au lieu d'at-
; à la ſcience ſublime des
tribue à la profonde igno-
;: on ne les regarde point
ſteres ingénieuſement dé-
nme des vérités ſimples &
ɜs groſſiérement. Cela doit
férent. Je ne crains point
ſe d'avoir prêté trop d'eſ-
des premiers temps; on
lutôt de les avoir ſuppo-
. Heureuſement l'exemple
c des Idolâtres modernes
ıpologie contre ce repro-

; n'avons aucun intérêt à §.
:s des anciens allégoriſtes,
; r ı faire l'énuméra-
s'il ſe peut, ſur
ɔgues hiſtoriens.
aſſez ſoigneuſe-
éron, les Dieux
'ec les différentes
que Jupiter, Vul-
ıes êtres purement
Vénus, Néméſis,
c. Les premiers ont
ple, par les hom-
ſont les Génies ado-
es Titans des Grecs.

Zénon, Cléanthes, Chryſippe, Plutarque; Porphyre, Macrobe chez les Latins, & parmi les modernes, Noël le Comte, le chancelier Bacon, & quelques autres? Ce ſeroit un travail bien mal employé. Les Savans ont rejetté avec raiſon toutes ces explications ſubtiles, & déja l'Académicien Cotta s'en moquoit dans Cicéron (*a*). C'étoit des alluſions trop ingénieuſes & trop étudiées, au-deſſus de la capacité de ceux auxquels on les attribuoit. N'eſt-ce pas une imagination ridicule de prétendre que ſous l'enveloppe des fables, les Poëtes avoient voulu cacher les plus profonds ſecrets de la phyſique, de l'hiſtoire naturelle ou des arts? comme ſi ces Poëtes avoient été de grands Philoſophes, d'habiles Naturaliſtes, ou des Artiſtes fameux. C'étoit les regarder comme inventeurs, & non comme hiſtoriens des fables, c'étoit ſuppoſer déja connus des ſecrets qui n'ont été découverts que pluſieurs ſiecles après. Rien n'a tant contribué à décréditer le ſyſtême des allégories, quoique le mieux établi dans le fond; dès qu'une fois il a paru ridicule, on ne s'eſt plus donné la peine de l'examiner.

§. 8. Loin de tomber ici dans cette erreur;

(*a*) De la Nat. des Dieux, l. 3, n. 62.

l'on part du principe opposé. Au lieu d'attribuer les fables à la science sublime des Poëtes, on les attribue à la profonde ignorance des peuples : on ne les regarde point comme des mysteres ingénieusement déguisés, mais comme des vérités simples & triviales entendues grossiérement. Cela doit paroître fort différent. Je ne crains point que l'on m'accuse d'avoir prêté trop d'esprit aux Grecs des premiers temps ; on me blâmeroit plutôt de les avoir supposés trop stupides. Heureusement l'exemple des Sauvages & des Idolâtres modernes est une bonne apologie contre ce reproche.

Comme nous n'avons aucun intérêt à déguiser les torts des anciens allégoristes, nous n'hésiterons pas d'en faire l'énumération, & d'enchérir encore, s'il se peut, sur les reproches des Mythologues historiens. 1°. L'on n'a pas distingué assez soigneusement, comme l'a fait Cicéron, les Dieux physiques, ou identifiés avec les différentes parties de la nature, tels que Jupiter, Vulcain, Neptune, d'avec les êtres purement moraux, comme Mars, Vénus, Némésis, la Peur, la Concorde, &c. Les premiers ont été imaginés par le peuple, par les hommes les plus grossiers ; ce sont les Génies adorés par les Sauvages, les Titans des Grecs.

Les seconds furent créés par les Poëtes & sont moins anciens. 2°. Faute de cette distinction ; les Mythologes ne se sont pas accordés dans l'idée qu'ils ont eue des différens personnages : ils prennent Jupiter, tantôt pour l'air le plus pur, tantôt pour la lumiere du ciel ou le soleil, tantôt pour la planéte de ce nom ; Neptune est quelquefois la mer d'autre fois l'eau élémentaire ou la nature humide. 3°. Ils se sont encore moins accordés sur les allégories ou sur le sens de chaque fable, parce qu'ils n'ont pas remonté à la source qui y a donné lieu. Ils ne se sont pas mis à la place des peuples grossiers chez lesquels elles ont pris naissance ; n'étant dirigés par aucune regle, chacun y a trouvé ce qui lui a plû. Rien n'étoit donc plus aisé que de rendre leur systême ridicule : c'étoit le meilleur moyen de le faire oublier ; nous craignons bien moins de donner dans le faux que d'apprêter à rire à nos dépens.

Mais si l'on examine sans prévention la Mythologie historique, y trouvera-t-on moins d'inconséquences & d'idées arbitraires ? J'en appelle à l'équité des lecteurs. D'abord on multiplie les personnages selon le besoin & à discrétion. Les uns admettent trois Jupiter, les autres cinq, les autres en plus grand nombre : on distingue celui de Créte, celui d'Argos, celui de Phénicie

celui d'Egypte, celui des pays atlantiques; il en eſt de même des autres Dieux. 2°. Sans faire réflexion aux mœurs des ſiecles barbares, où les peuples n'avoient ni la penſée, ni la hardieſſe, ni les moyens de ſortir de chez eux, l'on fait voyager Bacchus depuis l'Egypte juſqu'aux Indes, Pluton en Eſpagne, Saturne en Italie, Hercule au fond de l'Afrique, & l'on attribue des conquêtes brillantes à de prétendus Rois, qui devoient être à peu près auſſi puiſſans que les chefs des Hurons ou des Eſquimaux. Qand ceux-ci auront fondé un puiſſant empire dans leurs forêts, nous pourrons ajouter foi à celui de Saturne ou de Jupiter (*a*). 3°. Entre différentes traditions hiſtoriques également autoriſées, ou plutôt également fabuleuſes, on choiſit celle qui s'accorde le mieux au ſyſtême que l'on a cru devoir ſuivre, ſans tenir aucun compte des témoignages contradictoires. 4°. Après avoir d'abord tourné en ridicule les allégories, on eſt tôt ou tard forcé d'y

---

(*a*) On m'a objecté que les Sauvages ſeptentrionaux de l'Amérique font ſouvent des courſes de cinq cens lieues. J'en conviens; mais ce ſont des peuples chaſſeurs qui ſont forcés par le défaut de ſubſiſtance, à chercher du gibier au loin : ils ne courent point ainſi pour faire des conquêtes, pour fonder des Royaumes, & ils ne paſſent pas les mers. La même raiſon n'avoit pas lieu à l'égard des Egyptiens, des Phéniciens, ni des Grecs, puiſque Cérès ou l'Agriculture eſt auſſi ancienne chez eux que Jupiter.

» les Philosophes ont été engagés par un » motif de Religion & de bon sens à corri» ger ces vieilles erreurs, & tout le monde » a dû applaudir à cette réforme. Or les an» ciens n'ont attribué les vices de l'humanité » aux Dieux, que parce que ceux-ci ont été » des hommes (*a*) ».

§. 13. On ne peut disconvenir que l'opinion qui attribuoit aux Dieux les vices de l'humanité, ne fût très-ancienne dans la Gréce, mais on soutient qu'elle avoit été précédée par une croyance plus raisonnable : que cette erreur ne vient point de ce que les Dieux avoient été des hommes, mais de ce que les Grecs avoient dégradé la Divinité en l'attribuant à de prétendus Génies répandus dans toute la nature, & avoient pris dans un sens grossier ce que l'on disoit de leurs opérations. Le Clerc auroit dû sentir cette raison mieux qu'un autre, lui qui a souvent rapporté les circonstances des fables aux phénomènes de la nature. C'est donc en vain qu'il insiste sur les vieilles absurdités racontées par les Poëtes; jamais il ne nous persuadera que les Grecs se soient avisés de propos délibéré & sans raison, de révérer comme Dieu souverain un homme aussi méchant que leur Jupiter, fils dénaturé, mari infidéle, frere inces-

(*a*) Notes de le Clerc sur la Théogonie, v. 922.

tueux

tueux, maître injuſte, fantaſque, colere, libertin, vindicatif, & qui n'a jamais fait que du mal. Si les Grecs ont vécu ſous la domination d'un tel monſtre, il a dû être déteſté de ſes ſujets, & l'on a dû regarder ſa mort comme la plus heureuſe délivrance. Des ſujets opprimés penſerent-ils jamais à conſacrer la mémoire d'un tyran ? Avant que d'adorer de tels hommes, ou les Grecs avoient déja l'idée d'une divinité, ou ils ne l'avoient pas. S'ils l'avoient, comment a-t-elle pu s'altérer au point qu'on l'ait attribuée non-ſeulement à des hommes recommandables par leurs vertus & par leurs bienfaits, mais à des Rois méchans & vicieux ? S'ils ne l'avoient pas, outre la fauſſeté de cette ſuppoſition, qui eſt-ce qui leur en a donné cette opinion bizarre, dont on ne voit point d'exemple chez les peuples les plus ſauvages ?

Voilà la difficulté à laquelle le ſyſtême des Mythologues hiſtoriens ne ſatisfait point, mais qui n'a pas lieu dans l'hypotheſe contraire. Dès que les Grecs ont pris pour des Dieux les Génies auxquels ils attribuoient les phénoménes de la nature, leur ignorance & les équivoques du langage ont aiſément donné lieu aux fables les plus abſurdes & aux ſuperſtitions les plus groſſieres. Cette révolution n'eſt pas arrivée tout-à-coup, mais inſenſiblement, & par des cauſes dont nous voyons

encore tous les jours les effets. Le mal s'est répandu de même chez toutes les nations, & a gagné de l'un des bouts de l'univers à l'autre.

15. Que les Philosophes n'ayent pu y remédier, cela n'est pas surprenant; il étoit trop enraciné, & l'on en avoit oublié la source. Plus ils ont mis d'esprit & de subtilité dans leurs explications des fables, moins elles étoient propres à éclairer & à détromper le peuple. En rejettant l'opinion vulgaire, ils ne savoient quelle croyance y substituer; jamais il n'ont pu convenir entr'eux d'un même systême. Cicéron qui les avoit lûs tous, n'en trouvoit pas moins obscure la question de l'existence & de la nature des Dieux. Après avoir pesé les raisons de toutes les sectes, il panche pour le sentiment des Stoïciens qui déïfioient toute la nature, mais sans être pleinement convaincu. Il falloit un maître plus habile & plus puissant que les Philosophes pour détromper le monde, & ramener enfin à la vérité les nations les plus barbares.



CHAPITRE XI.

Seconde conséquence; les principales sources des fables sont une explication grossiere des phénoménes de la nature, les équivoques du langage, l'abus du style poëtique.

IL est donc inutile désormais de chercher §. 1.
dans l'Histoire la généalogie des Dieux & des Héros de la Gréce, l'origine des fables que l'on en a publiées, & des monstres dont les Poëtes nous font la peinture; tout cela n'est fondé que sur une physique grossiere & sur des équivoques de langage. Les fables des Dieux, on le répéte, sont la cosmogonie ou l'histoire naturelle de l'univers, telle que les Grecs la concevoient dans les siecles d'ignorance; c'est le récit des phénoménes les plus communs, selon le style d'un peuple encore barbare; qui commence seulement à réfléchir sur les objets dont il est environné, & que les Poëtes ont su ennoblir par l'harmonie de leurs vers. Les fables des Héros sont l'histoire naturelle particuliere de la Gréce & des environs, des topographies très-peu exactes & entendues à contre-sens. Les fleuves, les montagnes,

les rochers, les fontaines, les torrens, les gouffres, les écueils, sont devenus des Rois, des Héros, des Nymphes ou des Monstres dans l'imagination des Grecs ignorans : les travaux que les premiers colons ont été obligés d'entreprendre pour rendre leur pays habitable, sont pompeusement décrits comme autant d'exploits de guerriers & de conquérans ; enfin, les changemens arrivés dans le culte public sont dépeints sous le nom de combats entre les anciens Dieux & les nouveaux. Tel est en abrégé tout le fond de l'ancienne Mythologie.

§. 2. M. l'Abbé Banier rapporte l'origine des fables à plusieurs autres causes ; mais si l'on y veut faire attention, la plupart ne sont que des causes éloignées, comme la vanité des peuples, la fausse éloquence des Poëtes & des Orateurs, le défaut de lettres & de monumens. Il y en a même quelques-unes dont on peut contester l'influence, & qui ne sauroient avoir lieu que dans son systême. Presque toutes les autres peuvent se réduire aux deux sources que l'on vient d'indiquer ; avec cette clef on peut expliquer aisément toutes les fables. Avant de le montrer en détail par les remarques sur Hésiode, il est nécessaire de poser les principes généraux sur lesquels ces remarques sont

appuyées, & de faire voir que plusieurs Savans modernes ont pensé comme nous sur ce sujet.

On ne doit point envisager les fables comme des visions d'un esprit en délire, ou simplement comme les jeux d'une imagination qui cherche à s'égayer. C'est le peuple qui en est le premier auteur; les Poëtes n'ont fait que les augmenter & les embellir. Si le fond des fables est l'histoire défigurée par des circonstances ridicules, le peuple n'est pas capable de l'avoir fait à dessein; cela est donc arrivé par une erreur fortuite, & il faut en indiquer l'origine. Or de toutes les sources que l'on peut assigner des erreurs populaires, l'ignorance des causes naturelles & les équivoques du langage, ne sont-elles pas les plus communes & les plus fécondes? Quand donc le fond des fables seroit historique, il faudroit encore revenir à notre systême pour en expliquer les circonstances. §. 3

La vanité, il est vrai, est entrée pour beaucoup dans la composition des fables grecques, sur-tout des fables héroïques. Les Grecs vouloient tous descendre des Héros, & ceux-ci étoient enfans des Dieux. Pour se perdre dans l'obscurité des temps anciens, il fallut multiplier les personnages & étendre les généalogies. On supposa §. 4

que les rivieres, les montagnes, les rocher: les campagnes avoient pris leurs noms d(Héros qui les avoient habités : la mêm prévention a regné long-tems parmi nou Ainsi la topographie de la Gréce, l'étym(logie des noms de lieu furent les titres c la généalogie des Héros, & les monumei de leurs aventures.

§. 5. D'un côté, les noms des Dieux qui d(signoient les Etres naturels, de l'autre l(noms des lieux donnés à des Héros, fou: nirent aux Poëtes un fond inépuisable c fictions ; en y ajoutant les Etres mora personnifiés, en se jouant continuellemei sur les équivoques de ces termes anciens ils bâtirent leur Mythologie, édifice mon trueux dans son assemblage, & qui s'e accrû dans la suite du temps, mais doi toutes les parties sont formées sur le mêm plan. Il est donc absolument nécessaire d remonter à la signification primitive de c(termes pour en demêler les équivoques & retrouver les matériaux dont les Poëte ont abusé : plusieurs Savans que je pren volontiers pour maîtres, l'ont senti avan moi.

§. 6. L'Auteur du Traité de la Formation mé chanique des langues, est persuadé « que le » anciens noms des Dieux mal entendus » pris dans un sens équivoque, altérés dan

» la prononciation, ou rapportés par les » Grecs (peuple menteur & ignorant en » histoire étrangere) à certains mots de » leur langue assez semblable pour le son, » leur ont donné lieu de débiter sur les » histoires anciennes, mille circonstances » fausses & ridicules, mille contes puéri- » les; métamorphoses & fables de toute es- » péce; ce qui a donné naissance à la *My-* » *thologie*, c'est-à-dire, à la chose du » monde la plus absurde & la plus dénuée » de liaison, si on n'y porte le flambeau » de l'étymologie (*a*) ». Mais il paroît qu'en suivant ce principe on peut aller plus loin.

Quand on dit que l'obscurité & les équivoques de l'ancien langage sont la source la plus féconde des fables & des absurdités de la Mythologie, l'on n'entend pas seulement parler des langues orientales, mais du grec même: on soutient que les Grecs des siecles postérieurs ne comprenoient plus le vieux langage de leurs ayeux; lors même qu'ils l'entendoient, ils se sont attachés de propos délibéré au sens des noms qui pouvoit prêter davantage à l'imagination & aux fables. La premiere de ces deux assertions est fondée sur le témoignage de Platon.

(*a*) Tome 1, n. 25, pag. 89.

Dans le Cratyle, Socrate dit que les noms Δαίμων & Ἥρως viennent de l'ancien Grec, que les noms des Dieux ont changé, que l'on a ôté ou ajouté des lettres à plusieurs, & altéré la prononciation. Voilà pourquoi M. Freret juge qu'il faut absolument chercher le nom des anciennes Divinités dans le vieux Grec d'Hésychius (*a*). C'est la méthode que nous avons constamment suivie Comme ce point est de conséquence, il faut nous y arrêter quelques momens.

. 8. 1°. Lorsque les Grecs donnerent des noms aux différentes parties de la nature, leur langue n'avoit pas encore acquis la construction réguliere qu'elle reçut dans la suite; le vieux grec étoit un langage barbare. L'on n'observoit point alors la méthode qui a été suivie depuis pour les déclinaisons des noms, pour les conjugaisons des verbes, pour la dérivation des uns & des autres; c'est un ouvrage des siecles postérieurs qui changea l'ancienne prononciation à plusieurs égards Il n'en falloit pas davantage pour faire oublier la signification primitive des termes M. de la Barre observe très-bien dans les Mémoires que nous avons cités, que le grec au temps de Platon étoit fort différent de ce qu'il avoit été dans les commencemens

(*a*) Mém. de l'Acad. tome 27, p. 16.

voilà pourquoi ce Philoſophe a ordinairement mal réuſſi à donner l'étymologie du nom des Dieux. On verra dans la Théogonie une infinité de ces termes devenus obſcurs, parce qu'on n'en voyoit plus l'origine, & qu'ils ne ſubſiſtoient plus que dans les noms propres.

On n'apperçoit pas d'abord, par exemple, que Ἀμφιτρίτη, la mer, eſt dérivé de Ἀμφιῤῥέω, *circumfluo* ; mais quand on fait attention à Ἀμφιῤῥύτος, on conçoit que l'on a pu prononcer Ἀμφιτρίτη pour Ἀμφιῤῥύτη, *circumfluens*, que les Grammairiens l'ont rapporté mal-à-propos à τρίζω, *ſtrideo*, ou à τείρω, *tero*, ou à τρέω, *tremo* ; que Τρίτων Dieu Marin, & nom de pluſieurs lacs ou rivieres, peut venir de même de Ῥέω, *fluo*, puiſque Héſychius explique Τριτῷ par Ῥεῦμα, *fluctus* ou *flumen*.

2°. Une autre raiſon qui a contribué à l'obſcurité de l'ancien grec, c'eſt la liberté que ſe ſont donnée les Poëtes de changer les voyelles ou d'ajouter des ſyllables ſuperflues pour remplir la meſure du vers ; à tout moment ils mettent une longue pour une bréve, c'eſt-à-dire, deux voyelles au lieu d'une : cette altération empêche de connoître la vraie ſignification des termes & les racines dont ils deſcendent, Μεῖδα, par exemple, paroît d'abord dérivée de Μέδω, §. 9.

impero; mais en écrivant Μηδία, l'on comprend qu'il vient de Μαδάω, *madeo*. Διώνη paroît mis pour Δειώνη qui vient de Δεύω. Homere a écrit Δεῖος pour Δέος la crainte, &c. il n'en a pas fallu davantage pour tromper les lecteurs & pour faire naître les contes les plus absurdes.

§. 10. 3°. Une troisiéme raison est l'imperfection & la pauvreté de toutes les langues dans leur origine; elles ont une foule de synonymes, & toutes les idées analogues y sont confondues; profondeur ou lieu profond, canal, fossé, aqueduc, ruisseau, fontaine, riviere, lac, gouffre, mer, eau ou liqueur en général, sont mis sans distinction l'un pour l'autre, sur-tout chez les Poëtes. Ces termes ne sont cependant pas exactement équivalens dans les langues cultivées. Cette inexactitude ne pouvoit manquer de mettre une confusion infinie dans les noms propres, & de donner lieu à bien des erreurs.

§. 11. 4°. Nous ne connoissons pas tous les dialectes du grec; le dictionnaire d'Hésychius peut nous en convaincre. On sait seulement qu'il y en avoit un propre aux Ioniens; & Hérodote nous apprend qu'il y avoit quatre différens langages dans la seule Ionie (*a*).

(*a*) Livre 1, n. 38.

L'on n'a rien écrit en Macédonien ni en Laconien. Devons-nous être ſurpris ſi chez les Grecs mêmes, un mot uſité dans un certain canton étoit inintelligible dans un autre? Il en étoit à peu près des dialectes du grec, comme des divers patois uſités dans les provinces de France (*a*); c'étoient, à la vérité, des langages plus polis que celui des habitans de nos campagnes; mais ils n'étoient pas pour cela également entendus partout. Delà, les Savans ſont ſouvent obligés de faire des diſſertations aſſez longues pour montrer le vrai ſens d'un terme grec; les Mémoires de l'Académie des Inſcriptions nous en fourniſſent pluſieurs exemples. Delà encore la variété prodigieuſe dans les étymologies, que les anciens ont données des noms & ſurnoms des Dieux; à peine en trouve-t-on un ſeul qui ait toujours été expliqué de même.

On ne doit donc pas être ſurpris ſi l'équivoque des noms propres anciens, dont on ne comprenoit plus le ſens, a donné occaſion à pluſieurs mépriſes. 1°. Les noms ſynonymes ont été pris pour des noms différens, & ont fait multiplier les perſonna- §. 12.

(*a*) Je ſais que l'on s'eſt élevé contre M. de Fontenelle pour avoir fait cette comparaiſon; mais après y avoir ſérieuſement réfléchi, on ne voit pas en quoi il a eu tort.

ges. 2°. Par la même raiſon, l'on a ſouvei
pris pour des Dieux nouveaux ceux qı
étoient connus depuis long-tems ſous u
autre nom. 3°. Delà eſt venue la contra
diction de pluſieurs généalogies & des di
férentes hiſtoires que l'on publioit ſur le
Dieux. Nous aurons ſouvent occaſion d
les remarquer.

Malgré la multitude des dictionnaires
nous n'avons qu'une connoiſſance très-bo
née du grec ; les meilleurs ſont ceux qı
nous apprennent la ſignification des terme
ſelon le bel uſage, & chez les Ecrivair
polis : malheureuſement ce n'eſt point cel
qui peut ſervir davantage pour l'intelligenc
des fables. Il faudroit connoître le ſtyle pc
pulaire & les termes ſurannés; c'eſt l'obſcu
rité de ceux-ci qui a fait naître les fables.

13. De même, l'on n'entend plus parmi noı
le françois que l'on parloit il y a quatre ſi
cles. Les noms propres de lieux, les ſobr
quets que l'on donnoit alors, & qui ſor
devenus des noms de famille, nous ſor
preſqu'auſſi étrangers que l'arabe. Combie
de fables n'a-t-on pas débitées ſur le compt
de certaines familles, ſans autre fondemer
que l'alluſion de leur nom ? La même choſ
eſt arrivée chez les Grecs & chez les autre
nations. Ce n'eſt pas dans les dictionnaire
du françois moderne que nous puiſerons l'ir

ʒence des termes rapportés par nos pre-
:s Hiſtoriens ou par nos vieux Roman-
:; il faut des Gloſſaires comme celui
)ucange, encore celui-ci n'eſt-il pas aſ-
complet : & il n'y a point eu de Ducan-
:hez les Grecs.

Cela ſuppoſé, examinons quel a dû être §. 14
quel a été en effet le langage de la My-
.ogie. Dans le ſtyle d'Héſiode, les en-
du ciel ſont divers noms ou épithétes
ciel, les enfans de la mer ſont les dif-
ns termes qui ſignifient les eaux ou quel-
s-uns des phénoménes de cet élément;
oſtérité du ciel & de la terre ſont les
s auxquels on ne pouvoit pas aſſigner
itres ancêtres, & que l'on ſuppoſoit auſſi
iens que le monde. Parce que deux noms
a mer ſont l'un du maſculin, l'autre du
inin, le Poëte ne manque pas d'en faire
ıx perſonnages, l'un mâle, l'autre fe-
lle (*a*), de conclure entr'eux un mariage
ıs les formes, de leur donner une famille
des deſcendans. De même, parce que le
m d'un animal imaginaire eſt du féminin,
ſt un monſtre qui a un viſage de femme;
:'eſt un mot de trois ſyllabes, le monſ-

(*a*) Chez les peuples qui ne connoiſſent point la
ammaire, on ne peut déſigner les genres que par les
ms de mâle & de femelle : dans leur ſtyle, un ruiſ-
u eſt un mâle, une fontaine eſt une femelle.

tre prétendu a trois têtes ou trois corps, &c. En un mot, un très-grand nombre de fables ont été composées selon la méthode que suivent encore aujourd'hui les faiseurs d'énigmes & de logogryphes.

Les Dieux sont donc mâles ou femelles selon le genre de leurs noms, & comme il plaît à la grammaire: Océan, Nérée, Pontus, trois termes qui désignent la mer, sont masculins, par conséquent trois Dieux : Tethys, Doris, Amphitrite, qui expriment la même chose, sont féminins; ce sont donc trois Déesses, qui, par droit de parenté, ont dû épouser les personnages précédens, & qui leur ont donné une nombreuse postérité. Nérée étant un des plus anciens noms de la mer, on l'a appellé le *vieux Nérée*, & on lui assigne pour descendans une foule de noms plus modernes ou d'épithétes, dont on a composé la famille des nymphes marines. Mais comme les regles du langage ne sont rien moins qu'immuables, on rencontre quelquefois des Dieux hermaphrodites, dont le sexe n'est pas certain; ainsi l'on trouve un Dieu *Lunus* au lieu de *Luna*. Pour éviter les erreurs en ce genre, on prenoit la précaution salutaire de rendre les invocations conditionelles: *Sive tu Deus, sive Dea es.*

§. 15. Il n'est peut-être aucun terme dans la My-

thologie plus équivoque que celui de fils ou enfant; on le trouve employé par Héſiode dans huit ou dix ſignifications différentes; & il en a pour le moins autant dans les langues orientales. 1°. Il ne ſignifie ſouvent qu'une exiſtence poſtérieure; ainſi le chaos ou le néant, qui a précédé tous les êtres, en eſt cenſé le pere: la nuit ayant été avant le jour, celui-ci eſt enfant de la nuit. 2°. Ils déſignent quelquefois ce qui exiſte en même-temps, ce qui accompagne; les vents, par exemple, ſe levent ordinairement avec l'aurore, conſéquemment celle-ci eſt appellée la mere des vents, parce que l'on n'a coutume de dormir & de rêver que pendant la nuit, le ſommeil & les ſonges ſont nés de la nuit. 3°. Il marque la cauſe & l'effet: Phaëton, la lumiere, ou ce qui brille, & Perſés, la chaleur, ont le ſoleil pour pere; la paix eſt fille de Thémis ou de la Juſtice. Plutus, Dieu des richeſſes, eſt fils de Cérès ou de l'agriculture. 4°. Une fontaine eſt ſouvent appellée fille d'un fleuve, parce qu'elle eſt moins conſidérable; en bonne phyſique elle en eſt plutôt la mere. De même, les rivieres ſont nommées filles de l'Océan ou enfans de Neptune, parce que celui-ci eſt le réſervoir des eaux. 5°. Le nom de fils exprime le lieu où l'on eſt né, où l'on habite, d'où l'on eſt ſorti; les premiers habitans d'un pays ſont

toujours enfans de la Terre, les peuples maritimes ſont nés de la Mer, les colons voiſins d'un fleuve lui doivent leur naiſſance; une ville bâtie au pied d'une montagne en eſt la fille; un navigateur venu par mer de Libye ou d'Afrique, eſt fils de Neptune & de la nymphe Libye. 6°. Il déſigne la reſſemblance; ainſi les belles perſonnes ſont filles de Vénus, & les Rois deſcendent de Jupiter. 7°. Enfant eſt quelquefois le même que diſciple, ſectateur, imitateur; les guerriers ſont enfans de Mars, les Muſiciens d'Apollon, les Médecins d'Eſculape, les Forgerons de Vulcain. 8°. La naiſſance d'une Divinité déſigne ſouvent le temps où elle a commencé à être honorée & connue; dans ce ſens tous les Dieux, dont le culte a été introduit avec celui de Jupiter, ſont appellés ſes enfans. 9°. Selon les Mythologues hiſtoriens, ceux qui étoient nés d'un Prêtre ou d'une Prêtreſſe de quelque Dieu, ont paſſé pour fils du Dieu même; mais il ſeroit difficile d'apporter des exemples bien certains de cette filiation. 10°. Celle-ci n'exprime quelquefois qu'une ſucceſſion de noms, comme on l'a dit à l'égard de Nérée; delà, le Dieu ſuprême ayant été d'abord nommé Cœlus, enſuite Saturne, enfin Jupiter; Cœlus eſt pere de Saturne, & celui-ci de Jupiter.

Homere

Homere appelle les chevaux d'Achille *enfans des zéphirs*, pour exprimer leur légéreté; en prenant les paroles à la lettre, on a dit fort sérieusement que certaines cavales concevoient par la force du vent (*a*).

Nous verrons dans le Chapitre suivant, que les fonctions, les attributs, les aventures des Dieux, les cérémonies de leur culte, sont fondés sur de semblables équivoques.

L'on aura sans doute beaucoup de répugnance à se persuader que les Grecs ayent établi leur Mythologie, c'est-à-dire, le fond de leur Religion publique, sur des descriptions grotesques de la nature ou du sol de leur patrie, sur des allusions puériles, sur des équivoques souvent ridicules; que leurs Poëtes se soient occupés sérieusement de ces bagatelles; & qu'à l'aide des graces dont ils ont su les revêtir, elles ayent pu passer à la postérité. Mais il faut se placer pour un moment dans les siecles où cette espéce de phénoménes est arrivée, & juger du goût qui pouvoit y regner, par celui que l'on a vû dominer long-temps parmi nous. Les énigmes, les logogryphes, les anagrammes, les jeux de mots, qui n'amusent plus aujourd'hui que les beaux esprits de village, fai- §. 16

(*a*) Virgil. géog. l. 3. Varro, de re rusticâ, l. 2, c. 1. Pline en plus. endroits.

ſoient les délices de nos peres. On a débit
fort ſérieuſement dans les ſiecles paſſés de
fables uniquement fondées ſur les équivo
ques de l'ancien langage, tout comme le
fables grecques: telle eſt l'hiſtoire de Mel
luſine & quelques autres romans. Ce goû
décidé pour les alluſions, a ſubſiſté bie
plus long-temps chez nous; il regnoit en
core dans le plus beau ſiecle d'Athènes: le
Poëtes tragiques, Eſchyle, Sophocles, Eu
ripide en ſont pleins, & c'eſt le ſujet l
plus ordinaire des plaiſanteries d'Ariſtopha
ne. D'ailleurs, des fables nées chez un peu
ple encore très-groſſier, ne ſauroient être de
prodiges de fineſſe: plus on y veut trouve
d'eſprit, plus on s'éloigne du véritable ſen

« Il paroît, dit l'Auteur que j'ai déj
» cité plus d'une fois, que les anciens peu
» ples d'Orient aimoient les jeux de mots
» on reconnoît ce même goût chez nos Sau
» vages modernes; & dans le cours de me
» obſervations, je l'ai ſouvent remarqu
» chez les enfans qui ſe plaiſent à corrom
» pre les mots qu'ils ſavent fort bien, à dé
» praver les terminaiſons, à rapporter le
» mots à d'autres à peu près ſemblables
» l'oreille, & rient de bon cœur de leur pr
» cédé (*a*) ».

(*a*) Traité de la formation méchanique des langue
tome 1, n. 64, p. 210.

On voit, par l'uſage que les Poëtes ont §. 17.
fait du préjugé qui regnoit pour lors, combien il prête à l'imagination. Entre leurs mains, toute la nature eſt animée, tout vit, tout reſpire, l'homme eſt environné de Divinités ou de Génies occupés de ſes beſoins; la multitude des perſonnages fournit des tableaux variés à l'infini, & des ſcenes toujours nouvelles. Quoique la Religion ait changé nos idées, la poëſie retombe toujours dans les anciennes par une pente preſqu'invincible, à peine peut-elle ſe ſoutenir ſans le ſecours des anciens Dieux. On avoit ſu intéreſſer la vanité des Grecs, en leur ſuppoſant des ancêtres fabuleux, en faiſant de leur pays le théâtre des plus merveilleuſes aventures; on auroit pu ſéduire à moins.

N'oublions pas que nos premiers Ecri- §. 18.
vains ont été les Romanciers, comme les Poëtes l'ont été chez les Grecs. Quelle réputation ne ſe ſeroit pas faite celui qui auroit ſu mettre dans ſes fictions, avec l'harmonie du ſtyle, les agrémens, l'intérêt, le feu, la variété des peintures dont Homere a embelli ſes poëmes? On en auroit fait un livre claſſique, comme les Grecs avoient fait de l'Iliade & de l'Odyſſée. Voilà ce qui mit en crédit les fables & les rendit ſi célèbres; outre qu'elles établiſſoient par les plus beaux

vers du monde une opinion déja ancienne & sacrée, elles parurent lorsque les esprits étoient dans les mêmes dispositions qu'au siecle de nos romans, mais elles furent infiniment mieux écrites. Enfin, un autre avantage, c'est que les poësies grecques ont été les premieres; rien n'avoit paru avant elles, les livres des Hébreux n'étoient pas connus: au lieu que la réputation qu'ont acquise à juste titre les Grecs & les Romains, fera toujours un tort infini a celles de nos meilleurs Ecrivains.

De cette comparaison même, on peut tirer une objection qu'il est à propos de prévenir. Il ne paroît point, dira-t-on, que la physique ni les équivoques du langage ayent été la source de nos fables; est-il probable qu'elles ayent eu plus de part à celles des Grecs & des Romains?

Il est vrai que nous avons eu, comme les anciens, deux espéces de fables. Les premieres sont les contes des fées; ils ont été apportés par les Nations du nord, on en retrouve la théorie dans l'*Edda* des Islandois; ils sont nés de l'ignorance & de la peur. Ce sont les rêveries des peuples barbares qui se répandirent dans toute l'Europe à la chûte de l'Empire Romain. Ces hommes grossiers & féroces, Payens la plupart, croyoient l'univers peuplé de génies aëriens, d'esprits

follets, de lutins malfaisans, de fées & d'enchanteurs, auxquels ils attribuoient tout ce qui arrive de sinistre dans le monde. Ces contes ressemblent pour le fond aux fables grecques sur les Dieux; mais il n'y regne pas la même vivacité d'imagination, ils sont aussi froids que le climat où ils ont pris naissance. On y trouve seulement une peinture gigantesque de quelques phénoménes de la nature, & le tableau grossier des mœurs du temps. Dans les romans des siecles suivans, les enchanteurs continuent de jouer un rôle considérable, comme les devins dans Homere & dans les Tragiques.

L'autre espéce de fables sont les romans de chevalerie qui ont imité les fables héroïques; ils sont postérieurs aux contes des fées; on a commencé à les faire, lorsqu'une valeur aventuriere & la galanterie eurent tourné la tête à nos peres. Parmi les Paladins, comme parmi les Héros Grecs, les uns ont véritablement existé, quoiqu'ils n'ayent peut-être pas fait la moitié des folies qu'on leur attribue; les autres sont absolument fabuleux: mais on voit toujours dans leur histoire, les mœurs, les usages, les préjugés, les erreurs qui regnoient dans les siecles où elle a été composée.

Les unes ni les autres ne sont point ordi-

nairement une allusion marquée aux termes de notre langue, parce que les noms des personnages & les mœurs qui y sont décrites, sont venus en grande partie des Nations étrangeres; parce que dans les siecles qui les ont vu naître, la barbarie n'avoit pas encore étouffé entiérement les anciennes connoissances; enfin, parce qu'un reste de Christianisme qui subsistoit, malgré l'ignorance des peuples, les rendoit moins aveugles que les anciens Grecs. Il est donc naturel que nos fables & les leurs, quoique les mêmes pour le fond, n'ayent pas été écrites du même style.

§. 20. Il est croyable, dira-t-on encore, que le bas peuple de la Gréce avoit oublié la vraie signification des noms sur lesquels on avoit forgé les fables; mais les Philosophes n'ont pas pu tomber dans la même erreur. Comment ceux d'entr'eux, qui ont entrepris d'expliquer la Mythologie, n'en ont-ils pas d'abord apperçu la source? Ils avoient sous les yeux les phénoménes de la nature & le pays dont les fables étoient la description; ils parloient la langue dont les équivoques avoient, selon nous, donné lieu aux fictions poëtiques. Un François peut-il découvrir après deux mille ans ce qui a échappé aux regards des Savans de la Gréce, beaucoup plus à portée que nous de demêler la vérité?

Cette difficulté, capable d'éblouir au premier coup d'œil, & que l'on peut faire contre toute espéce de découvertes, n'est point difficile à résoudre. 1°. On peut la rétorquer contre les Mythologues historiens; ils voyent de l'histoire & des événemens réels, où les anciens n'ont vu que des mensonges ou des allégories. 2°. Parmi les Philosophes, les uns ont regardé les fables comme de pures rêveries des Poëtes, les autres comme des emblêmes ingénieux; cela est évident par le texte de Platon, cité plus haut (a). Les premiers ne se sont pas donné la peine d'en rechercher le sens ni l'origine; on ne s'avise point d'expliquer les contes d'un homme qui ment de dessein prémédité. Les seconds les crurent plus sérieuses & plus importantes qu'elles ne sont: ils se flatterent d'y découvrir les mysteres les plus profonds de la physique & de la morale, idée séduisante qui donnoit à la philosophie un air d'antiquité respectable: voilà le piége auquel Zénon & ses sectateurs ont été pris. 3°. Platon & les autres, contens de savoir le langage d'Athènes, n'ont point songé à rechercher les termes usités dans les autres contrées de la Gréce ou parmi le peuple des campagnes. Y a-t-il beaucoup de Savans parmi nous qui sachent

(a) Ch. X, ci-dessus, §. 1.

la signification des noms de famille ? C
autrefois du françois, aujourd'hui ce
des termes surannés. Si Hésychius & d'
ne s'étoient donné la peine de rassemb
termes du grec barbare, sans la com
son que nous en pouvons faire avec le
tres langues, secours qui manquoi
anciens, il nous seroit encore plu
possible qu'à eux d'expliquer les nom
Dieux.

Les Mythologues modernes, avec
les lumieres & l'érudition possible, ont
né dans le même écueil; ils ont conç
fables une idée trop avantageuse. Ima
t-on d'abord que les Poëtes ayent déc
style si pompeux, des faits ou des phén
nes si peu intéressans ? D'ailleurs, po
trouver le sens, il faut descendre à des
ties de grammaire, & les Savans rése
leurs veilles pour un travail moins ingr
l'on a eu par hazard des idées plus vrai
les leurs, c'est que l'on a aussi des vue
bornées; ici le succès est une mortific
de plus pour l'amour propre.

CHAPI

CHAPITRE XII.

Troisiéme conséquence ; les dogmes ridicules, les pratiques superstitieuses, le cérémonial minutieux du Paganisme sont nés de la même source que les fables.

POUR nous donner une histoire complette de l'Idolâtrie, les Mythologues ont eu soin de rapporter en détail toutes les superstitions & les erreurs dont elle étoit accompagnée, & de décrire le cérémonial que l'on y observoit. Cette attention étoit nécessaire. Mais on peut leur faire à cette occasion le même reproche que nous leur avons déja fait au sujet du culte des animaux pratiqué en Egypte; ils n'en ont point fait sentir la liaison avec le principe général du Polythéïsme: ils ne nous ont pas montré comment une premiere erreur a été le germe de toutes les autres. §. 1.

On peut regarder comme une maladie épidémique des Payens, la divination ou l'envie de connoître l'avenir, & la persuasion qu'on pouvoit l'obtenir des Dieux, qu'ils ledévoiloient à leurs adorateurs par les oracles, par le cours des astres, par les entrailles des victimes, par le vol des oiseaux, §. 2.

par les songes, par les prodiges. Tous ce qui ont parlé de ces pratiques, n'ont p eu de peine d'en montrer le ridicule; il leur eût pas été moins facile de nous en d velopper l'origine, s'ils avoient mieux a rangé leur systême.

§. 3. Dans la supposition que les principa Dieux du Paganisme ayent été des homme comment les peuples ont-ils pu se persu der que ces êtres autrefois semblables à e avoient acquis tout-à-coup la connoissan de l'avenir ? l'expérience nous convai assez qu'elle n'est point l'apanage de l'h manité. La mort, en dégageant notre ar des liens du corps, ne lui donne point privilége qui ne peut convenir qu'à une r ture supérieure à la nôtre : mille autels é gés aux morts ne sauroient les rendre pl habiles.

Nous voyons, il est vrai, dès les p miers temps de l'idolâtrie, la coutume i troduite d'évoquer les ames des morts po apprendre d'elles l'avenir. Cette pernicie pratique est défendue aux Israëlites dans livres de Moyse (*a*). Mais il est probal que cette opinion n'est venue qu'à la su d'une autre plus ancienne, dont elle ét comme une conséquence.

(*a*) *Deut.* 18, 11.

Les Payens, en admettant plusieurs ordres de Génies, ont toujours été persuadés que ces Dieux étoient par leur nature aussi supérieurs aux hommes en connoissance qu'en pouvoir, que rien ne leur étoit caché, qu'ils voyoient sans nuage la chaîne des destinées. Dès qu'on les croyoit portés à nous faire du bien, il étoit naturel de conclure qu'ils vouloient nous révéler ce que nous avons envie ou intérêt de savoir; qu'il n'étoit question que de faire attention aux signes dont ils se servoient pour nous instruire. C'étoit le raisonnement des Stoïciens (a). §. 4

Par une nouvelle gradation, l'on a imaginé que les ames des morts se trouvant dégagées de la matiere, comme les Génies, pouvoient participer à leurs connoissances, ou qu'étant admises à la société des Dieux, elles recevoient une communication de leurs lumieres. L'habitude d'interroger les Dieux a donc fait employer à peu près les mêmes pratiques pour consulter les ames ou les ombres des morts. Il y a un enchaînement entre les erreurs aussi-bien qu'entre les vérités; un systême ne peut nous satisfaire qu'autant qu'il remonte au principe des unes & des autres.

(a) Cic. de la Divin. L. 1, n. 101.

5. 5. Selon le récit des Poëtes, on a toujou mis une différence infinie entre les mort que l'on évoquoit, & les Dieux que l'o conſultoit. Quand Ulyſſe dans l'Odyſſée évo que l'ombre de Tiréſias (*a*), quand Ené converſe dans les enfers avec ſon pere An chiſe (*b*), ils ne leur parlent pas comme des Divinités : ils ſuppoſent même que ce morts ignorent ce qui ſe paſſe ſur la terr Tandis que les ombres ſont errantes dan l'Elyſée, & ſont avides du ſang des vic times, les Dieux habitent l'Olympe où il s'enivrent de nectar; jamais ces deux eſpéce d'êtres n'ont été confondues.

Dans les ſiecles poſtérieurs, lorſque le Philoſophes Platoniciens eurent mis à l mode la Théurgie ou le prétendu comme ce avec les Dieux, la diſtinction fut encor plus marquée entre ceux-ci & les ames de morts. Ces Philoſophes avoient ſubtiliſé tan qu'ils avoient pu les idées du Paganiſme mais ils n'en avoient pas renverſé le ſyſtê me; la différence entre les Dieux immor tels & les ames ſorties de ce monde, e auſſi ancienne que l'idolâtrie.

6. 6. Il paroît certain que ſi les Dieux de l Gréce avoient été des hommes, les oracle

(*a*) Odyſſ. l. 11, ℣. 90.
(*b*) Enéide, l. 6, ℣. 695.

n'y auroient pas été si communs, il n'y auroit pas eu tant de cavernes d'où il sortoit une exhalaison prophétique. A quel propos se seroit-on avisé de loger les ames des morts dans les cavernes? les tombeaux sans doute auroient été le seul sanctuaire des Oracles. Mais dès qu'une fois l'imagination abusée eut peuplé de Génies tous les coins de l'univers, il étoit naturel d'en supposer dans tous les antres, dont l'aspect inspiroit une secrete horreur. Le son de la voix redoublé par les échos des rochers souterrains, un léger nuage souvent suspendu à l'entrée pendant les grandes chaleurs, le frisson dont on est saisi en y entrant, le bruit sourd qui se fait entendre au fond, pour peu que l'on y fasse de mouvement, la vapeur humide & puante que l'on y respire & qui peut quelquefois causer des vertiges, tout cela paroissoit merveilleux & surnaturel aux Grecs imbécilles, comme il le paroît encore aujourd'hui au peuple & aux enfans (*a*). Il y a sans doute un Génie qui habite cette grotte profonde : telle est la premiere conclusion que tire un esprit foible & peureux. Ce Génie qui se tient là oisif, pourroit nous instruire sur nos af-

(*a*) Voyez dans Pompon. Mela, l. 1, c. 13, la description qu'il fait d'une fameuse caverne de Cilicie.

faires, ſi nous venions le conſulter; nouvelle conſéquence qui ſuit de la premiere. S'il ſe trouve là un fourbe aſſez habile pour profiter de l'occaſion, voilà un Oracle établi (*a*).

Telle eſt vraiſemblablement l'origine de celui de Delphes, le plus fameux de tous. Sans nous arrêrer à ce que les anciens en ont raconté, il ne ſeroit pas étonnant qu'une caverne eût exhalé, ſur-tout pendant les chaleurs, une vapeur capable de faire impreſſion ſur ceux qui la reſpiroient. Les premiers qui oſerent en approcher, furent ſans doute effrayés de l'aſpect affreux qu'elle préſentoit, & en parurent troublés; c'en fut aſſez pour perſuader qu'il en ſortoit une vapeur divine.

Après toutes les précautions que l'on prenoit & toutes les cérémonies que l'on faiſoit obſerver à la Pythie, avant que de l'aſſeoir ſur le trépied ſacré, il y auroit eu bien du malheur ſi la tête ne lui avoit tourné, & ſi elle n'avoit pas prononcé quelques paroles extravagantes. Il eſt probable que les femmes à vapeurs furent préférées pour cet important miniſtere : le laurier qu'on leur faiſoit mâcher, étoit un ſecret admirable pour

(*a*) On ne prétend point adopter par-là le ſyſtême de M. de Fontenelle.

provoquer l'enthousiasme. Il n'est pas plus surprenant de voir les Grecs d'alors prendre cette maladie pour une fureur divine, qu'il l'est aujourd'hui de voir le peuple mal instruit la regarder comme un effet de la possession du Démon. Les ignorans se ressemblent par-tout.

Mais nous verrons sur le ℣. 497 de la Théogonie, que les noms *Pytho* & *Delphus* que portoit la ville de Delphes, aussi-bien que sa situation singuliere ne contribuerent pas peu à la faire regarder comme un lieu sacré, & à multiplier les fables.

Ce même Poëme nous apprendra que les astres avoient été déïfiés, c'est-à-dire, que l'on étoit persuadé qu'un Génie les animoit pour leur faire observer une marche si réguliere. C'étoit aussi le sentiment des Philosophes les plus célèbres. On s'apperçut d'assez bonne heure que les diverses apparences de leur lumiere indiquoient souvent des changemens prochains dans la température de l'air : Virgile décrit avec son élégance ordinaire, les divers pronostics que l'on peut tirer du soleil & de la lune pour diriger les travaux champêtres (*a*). Selon lui, lorsque ces astres rendent une lumiere pâle, c'est un signe certain de pluie, s'ils §. 7.

(*a*) Georgic. l. 1, ℣ 351.

paroissent rouges, on est menacé du vent, s'ils sont clairs & brillans, le beau tems est assuré. Voilà donc des êtres doués d'intelligence & de l'esprit prophétique. Delà l'opinion de l'influence des astres, la folie des horoscopes & de l'astrologie.

Le nom des Constellations entra pour beaucoup dans la vertu particuliere qui leur fut attribuée. Les Hyades, par exemple, Ὑάδες, étoient ainsi nommées, parce qu'elles représentent un V ou Y sur la tête du taureau : les Latins qui s'imaginerent que ce nom venoit de Ὗς, ὑὸς, pourceau, les nommerent *Suculæ*; & comme il paroissoit encore dérivé de Ὕω, *Pluo*, les Hyades furent regardées comme une Constellation pluvieuse, quoiqu'il ne pleuve pas davantage sous ce signe que sous un autre. Les Pleïades indiquoient le temps de la navigation, parce qu'on rapportoit leur nom à πλέω, *Navigo*. De même les Astrologues ont débité dans la suite que les enfans qui naissoient sous le signe du taureau devoient être forts; méchans & cruels sous celui du lion; justes sous celui de la balance, &c. c'étoit une sottise renouvellée des Grecs.

§. 8. D'où leur avoit pû venir l'opinion bizarre que les oiseaux connoissoient l'avenir & avoient le don de le prédire ? il est vraisemblable qu'une observation fort simple

y avoit donné lieu. On avoit remarqué que les oiſeaux par leur chant ou par leurs divers mouvemens, annonçoient ſouvent les changemens de l'air, le beau temps ou la pluie. Virgile fait encore cette obſervation (*a*). Lorſque la tempête approche, les Plongeons quittent la pleine mer, s'approchent du rivage & jettent des cris aigus : les Poules d'eau s'égayent ſur le ſable, le Héron ſort des marais & vole au plus haut des airs. Quand l'orage eſt amené par la biſe, les Grues ſe retirent dans les plus profondes vallées, l'Hirondelle vole à fleur d'eau ſur les lacs & les rivieres, les Corbeaux ſe raſſemblent & s'élevent dans les nues, les oiſeaux aquatiques ſe plongent la tête dans l'eau & la répandent ſur leurs plumes, la Corneille croaſſe & ſe promene ſeule ſur le ſable. Au contraire, lorſque le temps eſt prêt à devenir ſerein, les Alcyons n'étendent plus leurs aîles au ſoleil ſur le rivage, la Choüette ſe fait entendre au coucher du ſoleil, l'Aigle marine s'éleve dans les airs & donne la chaſſe à l'Aigrette, les Corbeaux répétent leurs croaſſemens & paroiſſent plus gais que de coutume. Le Poëte ajoute fort judicieuſement que ces animaux n'ont pas pour cela l'eſprit de divination,

(*a*) Georg. l. 1, ℣. 361.

que la diverſe température de l'air agit puiſ ſamment ſur eux & les affecte différemment Mais le peuple ne portoit pas ſes vûes ſ loin : il imagina que, puiſque les oiſeau pouvoient prédire le beau temps & la pluie, le calme & les orages, ils pouvoient an noncer de même les divers événemens d la vie, que les Dieux leur avoient donn ce talent pour l'utilité des hommes. Mal gré toutes les railleries que purent faire le Philoſophes ſur l'uſage ridicule de les con ſulter, la gravité Romaine ne s'en départi jamais; & Cicéron qui n'y ajoutoit aucun foi, ne laiſſe pas de l'approuver (*a*).

§. 9. Dès que l'on avoit diviniſé tous les être phyſiques ou moraux dont le pouvoir pa roiſſoit ſupérieur aux forces humaines, nou ne devons pas être ſurpris que l'on eût fai un Dieu du ſommeil. L'état où il nous ré duit pendant pluſieurs heures conſécutives les ſonges qui nous ſurviennent alors, cett eſpéce d'extaſe où il ſemble que l'ame ſeul agiſſe, ſans aucune dépendance du corps paroiſſoient aux Grecs des phénomènes in compréhenſibles, qui ne pouvoient arrive ſans l'intervention d'une Divinité. Selo leurs idées, les rêves étoient une converſa tion avec les Dieux, un moyen dont il

(*a*) De la Divination, liv. 1, n. 75.

e servoient souvent pour nous donner des lumieres extraordinaires. Telle est l'idée que l'en formoit Quintus, dans le premier livre de la Divination. Cicéron lui démontre la fausseté de ce préjugé, par les bizarreries, les ridiculités, les absurdités de la plupart des songes, mais Cicéron raisonnoit en Philosophe & les anciens Grecs n'en savoient pas tant. Leurs erreurs, toutes folles qu'elles sont, regnent encore parmi les esprits foibles & peu capables de réflexion; c'est un monument toujours présent de la source où les Grecs avoient puisé les dogmes & les pratiques de leur Religion.

L'on conçoit encore plus aisément qu'ils devoient attribuer au pouvoir supérieur d'une Divinité, tout ce qu'ils appelloient prodiges. Plus les peuples sont ignorans, plus ils en apperçoivent & plus ils en sont frappés : tout est pour eux merveille, signe, pronostic, annonce de quelqu'événement extraordinaire. Les Dieux sans doute ne font rien en vain; il faut s'évertuer pour découvrir leurs desseins; ainsi la superstition se nourrit par les monstres mêmes qu'elle s'est formés. §. 10.

Mais, en parcourant l'un après l'autre tous les genres de Divinations, quelle relation y trouvera-t-on avec la folie d'adorer des hommes? aucune. En supposant au

contraire des Génies d'une nature supérieure à la nôtre répandus par-tout, qui se mêlent de tout, qui décident de tous les événemens, le chaos des superstitions payennes se développe; on voit du même coup d'œil le principe & l'enchaînement de tous les égaremens de l'esprit humain.

§. 11. On objectera peut-être qu'il est inutile de chercher de la suite & de la liaison dans les idées des Payens, que leur Religion n'est point un systême formé par réflexions & par principes, que c'est un assemblage bizarre de suppositions qui se détruisent. Si cela est, les Savans ont tous eu tort d'en rechercher l'origine : l'opinion des Mythologues historiens est aussi mal fondée que celle des allégoristes. On ne pense point à expliquer les rêves d'un homme en délire, ni à donner la raison des discours d'un insensé. Le Paganisme est un tissu d'erreurs, mais elles ont une cause : ce sont des hommes ignorans & grossiers, mais néanmoins raisonnables, qui en sont les auteurs. Il est donc à propos de les suivre dans la route qu'ils ont tenue pour s'égarer, de démêler les fausses lueurs qui leur ont fait illusion; & il paroît que dans le systême du sens historique des fables, il est impossible d'y réussir.

Le cérémonial du Paganisme a été puisé

dans la même ſource que les fables mêmes ; les équivoques du langage, des alluſions ſouvent forcées & ridicules ont donné lieu à la plupart de ces inſtitutions religieuſes qui ne ſont devenues reſpectables que quand on a eu perdu de vûe leur véritable origine. C'eſt au vieux langage de la Gréce & à des rapports de convenance que les Dieux ſont redevables de leur pouvoir, de leurs fonctions, de leurs talens, auſſi-bien que de leur ſexe & de leur famille. On a réglé ſur le même fondement la maniere dont ils devoient être honorés, les lieux qu'il falloit leur conſacrer, les victimes qu'il convenoit de leur offrir, les animaux & les productions ſur leſquels ils avoient un droit particulier. Il eſt bon d'en apporter quelques exemples.

C'eſt le nom des Dieux qui a décidé de §. 1
leurs emplois. *Hermés* en grec ſignifie une pierre, un tas de pierres, une borne placée ſur le chemin ; il déſigne le gain, le profit, le commerce, la converſation : conſéquemment Mercure a été le Dieu des voyageurs, des meſſagers, des orateurs, des ambaſſadeurs, des négocians, des voleurs ; il a préſidé à tous les négoces bons ou mauvais. Comme le nom de Diane ſignifie chaſſeuſe & accoucheuſe, on a donné à cette prétendue Vierge, le ſoin de préſider à la chaſſe & aux accouchemens.

lon l'expression d'Homère ; mais, e
tant son nom à *Janua*, on le prit
Dieu des portes, & on lui mit une
main.

§. 14. L'allusion des noms a fait juger d
niere dont les temples des Dieux
être placés. Jupiter étoit honoré sur
hautes montagnes, parce qu'il est
élevé parmi les Dieux ; delà les titr
piter Olympien, Idéen, Cénéen, C
Casius, &c. Mont-jou, Mont-joui
jeu, est un nom commun à plusieu
tagnes des Gaules ; il signifie haute
gne : comme on l'a traduit en latin p
Jovis, on n'a pas manqué de croire
suite qu'il y avoit eu des temples o
tels de Jupiter sur toutes ces mo
Neptune avoit les siens sur plusieurs p
toires, parce que son nom signifie *ce
mine sur la mer*, ou dans les lieux

avoit des Volcans. Le golphe appellé *Saronicus sinus*, à l'orient du Péloponnèse, étoit nommé anciennement φοίϐη, φοιϐαιη; c'est le même nom que βοίϐη, ou βοιϐεὶς, lac de Thessalie: l'un & l'autre signifient un lac, un lieu plein d'eau. Comme on crut que le premier faisoit allusion à φοίϐη, Diane, il fallut lui bâtir un temple sur le bord de ce golphe.

§. 15. Selon la même méthode, les villes grecques eurent soin de choisir des Divinités tutélaires dont le nom avoit quelque rapport au leur. Les Athéniens honoroient singuliérement Athèné ou Minerve; ceux d'Olympie, Jupiter Olympien; ceux d'Argos, Junon, à cause de son surnom Ἄργας ou Ἀργεῖη: l'isle de Cypre étoit consacrée à Vénus, nommée en grec Κυπρίς. Ces allusions donnerent occasion d'imaginer dans la suite que ces Divinités étoient nées dans le lieu où on les adoroit.

§. 16. La plupart des animaux consacrés aux Dieux avoient quelque rapport à leurs noms, à leurs fonctions, à leur caractère. L'aigle étoit l'oiseau de Jupiter, parce que c'est celui qui s'éleve le plus haut par son vol; le paon appartenoit à Junon, il est le symbole de l'orgueil: le cheval à Mars, parce qu'il sert à la guerre; mais on l'attribuoit aussi à Neptune par une confusion grossiere de *Hippos*,

cheval, avec *Hippos*, eau, fontaine, riviere On donnoit le lion à Vulcain, parce que c'est un animal des pays méridionaux, & par une allusion abusive de Λεαίνα, une lionne; avec χλιαίνω, échauffer. Le serpent & le coq étoient à Esculape, Dieu de la médecine, parce que le premier est le symbole de la santé, & que le nom du second Ἀλεκτὼρ peut signifier l'animal qui fait quitter le lit. Les pigeons & les moineaux étoient les oiseaux de Vénus, à cause de leur lubricité.

On immoloit des victimes blanches aux Dieux célestes, parce que le blanc est une couleur lumineuse, & des victimes noires aux Dieux infernaux, parce que le noir représente les ténébres de l'enfer. On sacrifioit des chiens à Hécaté, qui est la lune, parce que cet animal, en aboyant, chasse, disoit-on, les spectres envoyés par Hécaté, c'est-à-dire, parce que les chiens aboyent pendant la nuit & souvent au clair de la lune. Pour détourner les influences de la canicule, les Romains lui immoloient des chiens roux, près de la porte *Catularia*. A Cybéle qui est la terre, & à Cérès, on offroit des pourceaux, parce qu'ils fouillent la terre & endommagent les moissons. C'étoit la victime la plus commune dans les sacrifices, parce que c'est l'animal dont la chair a le moins

besoin

besoin d'apprêt pour être mangée, & qui est la plus délicate au goût des peuples de la campagne. Les festins des amans de Pénélope dans l'Odyssée, consistoient principalement en viandes de porc, & ce met fait encore aujourd'hui la base du régal dans les fêtes & les nôces de village. Aux Dieux Larès, on sacrifioit presque tous les animaux domestiques & les hirondelles, parce qu'elles nichent dans les cheminées; à Bacchus, les chevres & les boucs, parce qu'ils broutent la vigne. Ainsi des autres.

Rien n'est plus connu que la vertu singuliere que les anciens ont attribuée à l'eau de quelques fontaines; l'équivoque d'un terme a souvent contribué à faire naître ce préjugé. Les eaux de la fontaine Salmacis, dans la ville d'Halicarnasse, étoient troubles & bourbeuses, (*Obscænæ*). En prenant cette épithéte dans un sens odieux, on imagina qu'elles avoient la propriété de rendre efféminés ceux qui s'y baignoient: Ovide a fondé sur cette opinion une de ses métamorphoses (*a*), & Strabon recherche vainement d'où cette erreur a pu naître (*b*). Le nom de la fontaine *Juturna* en Italie, dérivé mal-à-propos de *Juvo*, fit croire que son eau étoit salutaire §. 17.

(*a*) L. 4, fab. 11.
(*b*) Géorg. l. 14.

pour les malades, & ils en alloient puiser dans cette confiance. On ne manqua pas d'en faire une Nymphe sœur de *Turnus*, à cause de la ressemblance du nom (*a*). Pline raconte que les brebis qui buvoient dans la riviere Mélas en Béotie, devenoient noires; que celles qui buvoient dans le Xanthus près de Troye, devenoient rousses; il pense que ces deux rivieres avoient tiré leur nom de cette propriété. Tout au contraire, c'est l'allusion de Μέλας noir, & Ξανθός roux, qui avoit donné lieu à cette fable (*b*). Il y en a bien d'autres de cette espéce dans Pline.

Bayle a observé que la superstition des Romains étoit excessive à l'égard des noms. « A Rome, quand on levoit des soldats, on » prenoit garde que le premier qui s'enrô- » loit, eût un nom de bon augure. Dans les » sacrifices solemnels, ceux qui conduisoien » la victime, devoient avoir un de ces nom » là. Quand on procédoit à l'adjudicatic » des fermes publiques, on commençoit p » le lac *Lucrinus*, & tout cela *boni omi* » *ergo*, afin de porter bonheur. Cette » perstition étoit si grande, qu'au rappor » Festus, les dames Romaines offroient » sacrifices à la Déesse Egérie pendant

(*a*) Servius, in-12, Eneid. Varron, l. 4, n. 6
(*b*) Hist. natur. l. 2, c. 103.

» grossesse, parce que ce nom d'*Egerie* avoit » dans leur langage une grande relation aux » accouchemens (*a*) ».

L'auteur du *Traité de la formation méchanique des Langues*, dont nous empruntons volontiers les remarques, est persuadé de même, que la prononciation vicieuse d'un nom suffit pour introduire de fausses opinions. La *Tour Saint-Vrain*, près de Grenoble, est appellée abusivement par le peuple, *Tour sans Venin*; delà on a conclu que les animaux venimeux mouroient dès qu'ils en approchoient; ce qui est démenti par l'expérience. Rien de moins rare, continue le même auteur, que de voir le nom ou la signification d'un mot, donner naissance à une histoire qui reste répandue dans le vulgaire longtemps après que la signification du mot est perdue pour lui. L'opinion populaire que le jugement dernier & universel se tiendra en Palestine dans la vallée de Josaphat, ne vient que de ce que le nom *Josaphat* signifie jugement de Dieu (*b*). §. 18.

Donnons-en un nouvel exemple tiré des Anciens. Les Indiens avoient autrefois *deux langues*, c'est-à-dire, deux langages différens. En prenant de travers le terme de *langue*,

---

(*a*) Pensées sur la Comete. §. 31.
(*b*) Tome 1, n. 188, pag. 141; & 267, pag. 458.

un Ecrivain ancien a dit que les peuples de l'isle Tapobrane, aujourd'hui Ceylan, avoient la langue fendue en deux & double jusqu'à la racine, que par ce moyen ils pouvoient entretenir deux personnes à-la-fois en deux langages différens (*a*), &c. Equivoques des termes, fausses allusions, prononciation vicieuse des noms; telle est la source la plus abondante des fables anciennes & modernes.

Il n'est donc pas nécessaire de chercher de grands mysteres dans les erreurs & les cérémonies du Paganisme; ce ne sont point des Philosophes qui en sont les auteurs, mais des hommes simples, des peuples grossiers; la clef la plus nécessaire pour en pénétrer le sens, est de faire attention aux idées communes & aux usages des peuples de la campagne: ils se ressemblent dans tous les siecles. Dans le sein même du Christianisme, si l'on n'avoit soin de les tenir en garde contre les superstitions anciennes, ils ne seroient encore que trop enclins à y tomber; les équivoques du langage seroient un piége aussi dangereux pour eux, qu'elles l'ont été pour les Grecs & les Romains.

§. 19. Les mysteres institués en l'honneur de plusieurs Divinités, rappelloient encore aux

(*a*) Diodore de Sicile, l. 2, n. 31, tome 1, pag. 316.

Payens les anciennes idées qui avoient été le principe de leur Religion. Ceux de Cérès à Eleusis n'étoient d'abord qu'une représentation des usages & des travaux de la vie champêtre, du bonheur & de la paix dont on jouit dans cet état, par conséquent une leçon utile pour les mœurs, quoiqu'on y ait mêlé des abominations dans la suite (*a*). Ceux de Bacchus étoient dans leur origine, le tableau de la culture des vignes & des attentions nécessaires pour faire le vin : mais un excès de gaieté y ayant introduit la peinture des effets de cette boisson dangereuse, toute la cérémonie devint une école de libertinage (*b*). Ceux des Dieux Cabires dans l'isle de Samothrace, n'avoient pas un objet moins simple ni moins innocent, selon le témoignage de Cicéron. « Lorsqu'on vient à les expli-» quer, dit Velleïus, & à rendre raison de » leur institution, l'on y trouve plus de lu-» miere sur la physique que sur la nature des » Dieux (*c*) ». Ainsi tout concourt à nous ramener au spectacle de l'univers, comme à la seule cause qui ait donné naissance aux Dieux du Paganisme.

L'on a dit ci-devant (*d*) que la Mytholo-

(*a*) S. Clément d'Alex. Exhort. aux Gentils, p. 17.
(*b*) Hérodote, liv. 2, n. 68.
(*c*) De la Nat. des Dieux, l. 1, n. 119.
(*d*) Chap. 7, §. 9.

gie Egyptienne étoit fondée comme celle des Grecs, sur des allusions & des équivoques de langage, que c'étoit la seule raison qu'ils avoient eu de choisir certains animaux pour représenter telle ou telle Divinité; c'est ici le lieu d'en donner la preuve; mais il y a sur cela quelques observations à faire.

1°. Il est fort incertain si les Dieux étoient absolument les mêmes en Egypte & dans la Gréce, si Osiris est Bacchus, Anubis Mercure, Bubastis, Diane, &c. Ce sont à la vérité des personnages qui ont quelque ressemblance; mais quand il a été question de prononcer sur leur identité, les auteurs ne se sont point accordés. Les uns prétendent qu'Osiris est le soleil, d'autres le Nil, d'autres Bacchus: tantôt on nous dit qu'Isis est la Terre, tantôt que c'est la Lune, Junon, Io, Cérès; quelques-uns la prennent pour Téthys: Anubis est quelquefois Mercure, d'autres fois Esculape. Diodore de Sicile a remarqué cette confusion (*a*): ce qui prouve que les Grecs ont connu très-superficiellement les Dieux d'Egypte, qu'il y a peu de fond à faire sur leur récit. Il paroît que les Egyptiens eux-mêmes n'ont pas toujours attaché la même idée au même nom, que delà est venue en

(*a*) Hist. Univ. tom. 1, pag. 50.

grande partie l'obſcurité de leur Mythologie.

2°. Nous ne ſommes pas mieux inſtruits du ſens qu'ils attachoient aux divers ſymboles uſités parmi eux. Il n'eſt pas certain qu'un bœuf ait toujours déſigné Oſiris; un chien Anubis, un enfant Horus, &c. ni que le même ſymbole ait eu le même ſens partout.

3°. Nous connoiſſons encore moins l'ancienne langue des Egyptiens que leur Religion, & les Grecs ne l'entendoient pas mieux que nous. Il eſt donc fort difficile de ſavoir ce que ſignifioient les noms qu'ils donnoient à leurs Dieux; juſqu'à préſent on n'en a parlé que par conjecture, & l'on doit ſe défier beaucoup de ce qu'en ont dit les anciens & les modernes.

Au milieu de ces épaiſſes ténèbres, il paroît cependant inconteſtable qu'Oſiris étoit la principale Divinité des Egyptiens; auſſi ce nom peut ſignifier en général maître ou ſeigneur. *Sir*, en hébreu, commander, avoir l'autorité: Α'κσύρος en grec, haut ou élevé, ſelon Suidas: *Œſar*, en Etruſque, étoit le nom de Dieu, à ce que dit Suétone. Il peut encore exprimer le Soleil, comme Σείριος chez les Grecs: enfin *Siris* étoit le nom du Nil chez les Ethiopiens, ſelon le témoignage de Pline, comme *Sihor* en hébreu, & il y a une riviere *Siris* en Italie près de Ta-

rente. Pausanias nous fait observer que les fêtes d'Osiris avoient un rapport marqué avec le Nil (*a*). Ces diverses significations, que Plutarque a rapportées, ont occasionné les fables que l'on a débitées sur Osiris, & la confusion de ce personnage avec plusieurs Divinités grecques.

§. 21. Porphire, cité par M. l'Abbé Banier (*b*), rapporte une priere des Prêtres Egyptiens, où le Soleil est appellé *la premiere Divinité.* Selon Diodore (*c*), Osiris & Isis; le Soleil & la Lune ont été les premiers Dieux des Egyptiens: Hérodote semble insinuer que c'étoit Vulcain (*d*). C'est que l'on a quelquefois confondu Vulcain, Dieu du feu & de la chaleur, avec le Soleil, Dieu de la lumiere; voilà pourquoi les Egyptiens supposoient le Soleil fils de Vulcain.

Au contraire, Osiris pris pour le Nil étoit selon eux le pere des fleuves, le seigneur des eaux; & comme Dionysius ou Bacchus chez les Grecs étoit *le maître de toute nature humide*, selon l'expression de Pindare, il n'en fallut pas davantage pour faire dire à quelques-uns, qu'Osiris étoit Bacchus, comme Hérodote le rapporte. C'est ainsi que sur la

(*a*) Liv. 10, c. 32.
(*b*) Hist. Univ. tome 2, l. 4, c. 1, p. 413.
(*c*) Tom. 1, l. 1, p. 23.
(*d*) Liv. 3, n. 112.

plus

plus légere ressemblance les Egyptiens & les Grecs ont confondu leurs Dieux sans y regarder de plus près.

Mais de quelque maniere que l'on envisasage Osiris, le bœuf a pu en être le symbole par une équivoque. §. 22.

1°. *Sar*, *Sir*, qui signifie en hébreu maître ou seigneur, désigne aussi un bœuf ou un taureau: de même en grec Ταῦρος désigne une montagne, un bœuf & un homme puissant: Ταῦροι, *magni* ou *magnates*. Il est donc à présumer qu'en Egyptien Osiris a eu le même sens & qu'il a fait la même équivoque, qu'il a signifié tout-à-la-fois le plus grand des Dieux & le plus gros des animaux.

2°. Le même terme qui exprime un rayon dans les langues orientales, exprime aussi la corne des animaux; delà les rayons dont la face de Moyse étoit environnée, ont été appellés des cornes. Par la même confusion l'on a pu désigner en Egyptien les rayons du soleil par les cornes d'un bœuf. Telle est l'origine de la coutume des Grecs d'immoler au Soleil un taureau avec les cornes dorées.

3°. Osiris pris pour le Nil ou pour le Dieu des fleuves, a pu être représenté de même. Dans la plupart des langues le même mot signifie un bœuf & un fleuve ou un canal.

Ταυρος en grec, selon Suidas, est le canal de l'uretre, & c'est le nom d'une riviere dans Sophocles. Ταυρῖος est l'ancien nom du fleuve Hilycus, au rapport de Pausanias (*a*). Les diverses branches d'une riviere ou ses embouchures sont appellées des cornes Κέρατα. Aussi les Egyptiens, selon Diodore (*b*), parloient d'une métamorphose du Nil changé en Taureau; les Grecs racontoient la même chose du fleuve Achéloüs Delà l'histoire de la corne qui lui fut arrachée par Hercule, la coutume de sacrifier des Taureaux aux fleuves, les noms de *Taureus* & *Tauriceps* donnés à Neptune. Euripide dans Iphigénie, dit que Nestor portoit pour enseigne sur ses vaisseaux, la figure du fleuve Alphée aux pieds de Taureau. On voit la source de toutes ces imaginations & de l'usage où étoient les Sculpteurs de représenter les fleuves sous la figure de Taureaux: voyez Elien, l. 2.

4°. Enfin par la même équivoque Bacchus, Dieu des liqueurs, est appellé par les Poëtes *Tauricornis*, *Tauriceps*, *Tauriformis*, *Tauriphagus* (*c*). Le Taureau a donc pu

(*a*) Pausan. l. 2, c. 32.
(*b*) Diod. tom. 1, page 112.
(*c*) Diodore, tome 1, l. 3, page 452, observe que les Peintres & les Sculpteurs représentoient l'ancien Bacchus avec des cornes, parce que les premiers vases dont on s'est servi pour boire, ont été des cornes de bœuf.

caractériser en Egypte Osiris pris pour Bacchus.

Les mêmes allusions ont fait prendre la Vache pour symbole d'Isis, & lui en ont fait donner la tête. Isis étoit l'épouse d'Osiris, la Reine des Dieux; le bœuf ou le mâle étant le signe du mari, la femelle devoit l'être de l'épouse, tout comme elle étoit chez les Grecs la victime dévouée à Junon. Isis confondue avec la Lune, avoit pour enseigne le croissant, dont les cornes de vache étoient la figure. Elle étoit ainsi représentée à Elis, selon Pausanias, l. 6. c. 24. Prise pour la terre ou pour Cérès, elle avoit droit sur l'animal employé au labourage: enfin, considérée comme Téthys ou la Mer, elle avoit la même relation avec les Vaches que Neptune avec les Taureaux. La plupart des fables & des pratiques de l'idolâtrie ne sont pas fondées sur des titres plus authentiques ni plus sérieux que ceux-ci.

Il faudroit savoir plus sûrement ce que c'étoit qu'Anubis, pour deviner ce que signifioit sa tête de chien, & pourquoi l'on peignoit cet animal à côté de lui. Etoit-ce la canicule? Dans ce cas l'équivoque étoit la même en Egyptien qu'en grec, où Κύων signifioit un chien & une lumiere étincelante, telle qu'est celle de l'étoile nommée pour ce sujet la canicule. Etoit-ce Mercure, Dieu

des Voyageurs; alors il lui falloit un chien, comme les Voyageurs ont coutume d'en avoir. Si c'étoit Esculape, Dieu de la santé, on ne voit plus quel rapport il avoit avec les chiens (*a*). Quoi qu'il en soit, on prétend qu'Anubis faisoit allusion à l'hébreu *Nobeah*, aboyer; c'est donc encore une équivoque qui est la source de cette représentation.

Il en est de même de Bubastis, Diane, Déesse de la chasse; elle étoit représentée par un chat, parce que *Bubastis* exprimoit cet animal en égyptien, selon Etienne de Byzance, & parce que le chat en Egypte donne la chasse aux aspics & à plusieurs autres animaux nuisibles. C'est la remarque de Diodore (*b*).

24. On peut se dispenser de pousser plus loin ce détail. Ceci suffit pour prouver que les idées ridicules des Egyptiens, aussi-bien que celles des Grecs, n'étoient souvent fondées que sur des allusions puériles & sur l'équivoque des noms propres, que la Mythologie & la Religion de ces deux peuples ont été formées selon la même méthode. Doit-on en conclure que les Grecs ont emprunté la leur des Egyptiens? C'est ce que nous examinerons dans le Chapitre quatorziéme.

(*a*) Peut-être croyoit-on en Egypte, comme on le croit encore ailleurs, que les chiens en léchant une plaie, peuvent la guérir.

(*b*) Tome 1, l. 1, pag. 184.

CHAPITRE XIII.

Que doit-on penser des Héros? leurs fables sont-elles de même nature que celles des Dieux?

LA persuasion dans laquelle ont été les Mythologues historiens, que tous les héros célèbres dans les fables ont réellement vécu, n'a pas peu contribué à leur faire envisager les Dieux comme autant de personnages aussi réels: il est difficile de porter sur ces deux espéces d'êtres un jugement différent. Leur existence est prouvée par les mêmes témoignages, par le récit des Poëtes, par la tradition constante de toute la Gréce, par une multitude de monumens. L'on a fait sur les uns & sur les autres à peu près les mêmes fables: si celles qui ont pour objet les héros, sont des restes de l'ancienne histoire, on ne voit pas pourquoi celles des Dieux seroient autre chose. C'est donc par engagement de systême qu'il a fallu les expliquer de même.

Au contraire si l'on soutient que les Dieux sont des êtres imaginaires, & leurs fables des allégories, n'est-on pas forcé conséquemment de nier l'existence des héros? voilà donc l'histoire grecque & toutes les ancien-

nes traditions reléguées au rang des fables. Malgré le témoignage exprès du Sage qui nous apprend que l'on a rendu un culte divin à des hommes, malgré l'atteſtation des Hiſtoriens & des Philoſophes qui enſeignent unanimement que l'on a décerné les honneurs ſuprêmes aux bienfaiteurs des Nations, nous voilà réduits à ne plus voir que des fantômes dans tous les êtres diviniſés par les Payens. Il n'eſt pas néceſſaire de relever toutes les conſéquences que traîne à ſa ſuite un ſyſtême ſi hardi.

Que la critique ceſſe de s'alarmer ; on ne prétend point nier abſolument l'exiſtence de tous les héros de la Gréce, mais on ſoutient que cette exiſtence n'eſt pas auſſi certaine qu'on le croit communément, que quand elle le feroit, cela n'empêche pas que leurs fables ne ſoient allégoriques. Qu'il y ait eu ou non pluſieurs hommes nommés Bacchus ou Hercule, cela eſt indifférent ; il nous ſuffit de prouver qu'ils n'ont point fait les actions qu'on leur attribue, que leur hiſtoire a été forgée ſur une fauſſe explication des travaux par leſquels on a rendu la Gréce habitable & fertile, & ſur une topographie mal entendue de ſes diverſes contrées.

D'abord cette opinion n'a rien de contraire au témoignage du Sage qui nous apprend que les Payens ont adoré leurs Rois

par un excès d'adulation, & leurs propres enfans par une folle tendresse. En Asie, on a rendu à quelques Souverains, même pendant leur vie, les honneurs divins. Nous voyons dans Daniel, les courtisans de Nabuchodonosor lui adresser leurs prieres comme à un Dieu (*a*); ce prince ordonne par un édit à ses sujets, sous peine de mort, de se prosterner devant la statue qu'il avoit fait élever (*b*). La même chose est-elle arrivée en Egypte? nous l'ignorons; Diodore de Sicile l'affirme (*c*); Hérodote le nie (*d*). Dans la Gréce, les Athéniens érigerent des temples à Théſée qu'ils regardoient comme un de leurs Rois, & ils bâtirent une chapelle à Socrate. Les Romains ont adoré Romulus sous le nom de Quirinus, & les ames des morts sous le nom de *Dieux manes:* Cicéron éleva un oratoire à Tullia sa fille. Le Sage n'a donc rien dit des Payens qui ne soit exactement vrai.

S'ensuit-il delà que le très-grand nombre des Dieux, les Dieux principaux, les Dieux anciens, ont été des hommes? Rien moins: les excès dont nous venons de parler, n'ont jamais pû venir à l'esprit des peuples encore barbares.

(*a*) Dan. c. 6, ℣. 7.
(*b*) *Ibid.* c. 3.
(*c*) Tome 1, liv. 1, sect. 2, p. 23, 25, 28.
(*d*) Hérodote, l. 2, n. 92.

S'enſuit-il du moins que tel ou tel demi-Dieu a véritablement exiſté? Non : c'eſt aſſez qu'un ſeul héros réel ait reçu les honneurs divins, pour que les Hiſtoriens & les Mythologues ayent pu croire que la même choſe étoit arrivée à une infinité d'autres. C'eſt donc par l'examen de chaque perſonnage en particulier, & non par une préſomption générale, qu'il faut juger s'il eſt réel ou imaginaire.

Comme le doute que nous voulons jetter ſur l'exiſtence des héros, doit paroître fort extraordinaire, nous ne pouvons nous diſpenſer d'alléguer les preuves ſur leſquelles il eſt fondé, quoique la vérité de notre ſyſtême n'en dépende en aucune maniere.

1°. Ce n'eſt pas un attentat nouveau de rejetter abſolument toute l'hiſtoire héroïque, de donner ainſi atteinte à l'exiſtence des héros les plus célèbres; pluſieurs anciens auteurs ont eu cette hardieſſe. Nous avons déja vu que Platon s'eſt également inſcrit en faux contre les fables des Dieux & contre celles des héros. Il ne veut pas que l'on ajoute foi à ce qu'Homere & les autres racontent de la fureur d'Achille, des baſſeſſes de Priam, des brigandages de Théſée & de Pirithoüs, des guerres que les héros ont faites auſſi-bien que les Dieux à leurs plus proches parens (*a*).

(*a*) *De Repub.* l. 2 & 3.

Diodore de Sicile ſoutient que les Grecs ſe ſont attribué mal-à-propos pluſieurs héros qui n'étoient point nés chez eux, & qui avoient été connus chez les Egyptiens long-temps avant que les Grecs en euſſent entendu parler (*a*). Pauſanias qui rapporte une infinité de traditions contradictoires des différentes villes de la Gréce, fait profeſſion de n'y ajouter aucune foi.

2°. Les anciens mêmes n'ont jamais décidé nettement ſi Hercule & Bacchus étoient deux Dieux ou deux héros; ſelon Hérodote, les Egyptiens les revendiquoient comme deux de leurs anciens Dieux, les Phéniciens adoroient le ſecond, avant qu'il fût connu des Grecs (*b*). Varron étoit perſuadé qu'Hercule & Caſtor étoient le même perſonnage que *Deus fidius* ou *Sancus* chez les Sabins; or celui-ci n'étoit pas un homme (*c*). Héſiode met Bacchus au nombre des demi-Dieux; cependant Héraclide de Pont eſt perſuadé que ſon nom n'exprime rien autre choſe que le vin. Ceux qui expliquoient les fables des Dieux dans un ſens figuré, entendoient de même ce que l'on publioit des Héros. Le même Héraclide tourne en allégorie ce

(*a*) Hiſt. univ. l. 1, ſect. 1, c. 13; l. 3, à la fin; & l. 5, c. 45.
(*b*) Hérodote, l. 2, n. 67 & 91.
(*c*) Voyez ſes paroles, c. 9, §. 15.

qu'Homère a dit des voyages d'Ulysse dans l'Odyssée, aussi-bien que les combats des Dieux chantés dans l'Iliade; s'il a cru l'existence d'Ulisse, il n'en a pas ajouté pour cela plus de foi à ses aventures.

3°. Dion Chrysostôme dans son discours XIe, soutient que jamais les Grecs n'ont pris Troye, & il le prouve par plusieurs raisons. Hérodote, *l.* 2, *n.* 83, appelle l'histoire de ce siége, un discours insensé, Μάταιον λόγον. Le savant Bianchini regardoit l'Iliade comme une allégorie; Thucydide, dans le préambule de son Histoire, représente les premiers Grecs comme un peuple nomade & vagabond, qui n'avoit ni demeure fixe ni aucun lien de société, il ne tient aucun compte de ce que l'on disoit des temps héroïques ou fabuleux. Après deux mille ans qui se sont écoulés depuis Thucydide, sommes-nous plus à portée de vérifier les faits, que cet habile Historien?

4°. Plusieurs Savans modernes, frappés de cet exemple, ne se font aucun scrupule de révoquer en doute l'existence des héros Grecs; nous nous contenterons d'en citer deux qui ont écrit récemment. « Dans les » siecles d'ignorance où l'on écrivoit l'His» toire sans critique, on faisoit venir les Fran» çois de Francus, petit-fils d'Hector, les » Bretons de Brutus, les Medes de Medus,

» fils de Médée; les Turcs de Turk, fils de » Japhet. On avoit toujours tout prêt quel» que Prince imaginaire d'un nom identique » à celui de chaque peuple dont on le di» soit auteur. Malgré le silence des monu» mens historiques, son nom forgé sur celui » de la Nation suffisoit pour admettre son » existence. Je ne sais si l'Histoire, sur-tout » l'Histoire ancienne est suffisamment déga» gée de ces noms, de ces faits, de ces éty» mologies inventées à plaisir. Le plus sûr » est de les regarder comme fabuleux, à » moins que le récit ne soit accompagné » de particularités vraisemblables & bien » liées avec l'histoire du temps, & de cher» cher ailleurs l'origine du nom des villes & » des nations ». Tel est le sentiment du savant auteur qui a traité de la formation méchanique des langues (*a*).

« Pour adopter, dit M. de Bougainville, » cette transmutation de fables théologiques » la plupart, ou physiques, en faits réels, » il faut se résoudre à placer ces aventures » prétendues des premiers Grecs dans un » temps dont non-seulement l'histoire se se» roit perdue, si elle avoit jamais existé, » mais dont il ne pouvoit jamais exister au» cune histoire; puisqu'il ne s'y passoit alors

(*a*) Tome 2, n. 211, pag. 250.

» aucun événement général, puisqu'alors, » suivant les plus anciennes traditions des » Grecs eux-mêmes, les naturels tombés » dans la plus grossiere ignorance, n'avoient » pas encore pensé à se réunir pour former » le plus chétif village ou la plus foible na- » tion (*a*) ».

Si l'on veut réfléchir un moment sur l'ancien état de la Gréce, on sentira combien ces observations sont solides. Les peuples barbares, tels qu'ont été les Grecs pendant un grand nombre de siecles, n'ont point de monumens historiques, ne pensent point à noter les événemens. A-t-on trouvé chez les Sauvages de l'Amérique des traditions fidèles qui nous apprennent les noms, la famille, les actions de leurs premiers chefs? « On ne peut rien tirer des Sauvages en gé- » néral touchant leur origine, dit un au- » teur qui avoit soigneusement étudié leurs » mœurs; n'ayant point de lettres, ils n'ont » point aussi de fastes ni d'annales sur les- » quelles on puisse compter. Ils ont seule- » ment une espéce de tradition sacrée qu'ils » ont soin d'entretenir (*b*) ». Selon les Mythologues historiens, les fables sont venues en grande partie du défaut de lettres &

(*a*) Mém. de l'Acad. tome 29, p. 27.
(*b*) Mœurs des Sauvages, tome 1, p. 93.

: monumens ; cela n'eſt pas douteux : ›mment donc, ſans lettres & ſans mo- ımens, a-t-on pu conſerver pendant cinq ı ſix cens ans, les noms, la généalogie, regne, la poſtérité, les aventures des ›ieux & des héros ? Il y a bien moins 'inconvéniens de ſupppoſer les premiers :mps de la Gréce abſolument inconnus, ue d'en faire un ſyſtême au haſard, où en ne ſe trouve lié, où tout eſt fabuleux : fautif.

Quand il eſt queſtion d'établir des faits iſtoriques, il faut peſer & non pas compter les témoignages. Les premiers Ecrivains ȝrecs ont été poſtérieurs de deux cens ans la guerre de Troye où ſe ſont trouvés es derniers héros. L'époque même de cette uerre n'eſt établie que ſur le nombre des énérations, & les Poëtes ont pu augmenter ce nombre ou le diminuer à leur gré; erſonne n'étoit en état de les démentir : eurs contradictions & les embarras des Chronologiſtes nous en convainquent. Point l'écritures, point de monumens dans ces emps-là qui ayent pu conſerver la multitude de généalogies dont Homère eſt l'auteur ou le compilateur. Quelle certitude ont pu avoir les hiſtoriens plus récens de la réalité des perſonnages que le Poëte a créés ou arrangés comme il lui a plû ? Ils

ont recueilli, comme lui, les traditions de différens peuples, & ces traditions se contredisent.

Strabon nous apprend que les trois ville du Péloponnèse, nommées *Pylos*, prétendoient toutes trois être la patrie de Nestor & le siége de son regne : si les tradition postérieures à Homère étoient encore si incertaines, que doit-on penser de celles de siécles précédens (*a*)?

Lorsque les Grecs commencerent à jetter les yeux sur le chaos de leur Mythologie, cet édifice bizarre étoit construit depuis long-temps. Les fêtes, les mystères, le cérémonies, les traditions étoient établie depuis plusieurs siecles, & la Religion avoit tout consacré. Comment vérifier des événemens auxquels on ne tenoit que par une chaîne imaginaire? c'est comme si à la naissance des lettres dans les Gaules sous l'empire Romain, on avoit voulu découvrir quels avoient été les premiers colons de nos provinces, & rechercher leur généalogie par le secours des poësies ou des cantiques des Bardes & des Druides.

La superstition grossiere des Grecs avoit couvert d'une nuit épaisse tous les siecles précédens; par-tout on voyoit des monu-

(*a*) Strab. Geogr. l. 8, dans la descrip. de l'Elide.

mens, mais récens & érigés par l'ignorance, par-tout on marchoit sur les fables. Le langage altéré par la succession des temps, ne laissoit plus appercevoir le sens des anciens noms : au lieu de voir qu'une montagne ou un torrent avoit été changé en personnage, on crut qu'un héros lui avoit donné son nom ; autant de noms anciens, autant de héros divers. Voilà les archives des Grecs & les titres de leurs traditions, la topographie de leur pays. Ceux qui voulurent aller chercher des lumieres en Egypte, en rapporterent de nouvelles erreurs. Ils furent tous étonnés d'y retrouver leurs Dieux ; pouvoient-ils ne pas y retrouver la nature ? on leur montra même des personnages qu'ils s'obstinoient à regarder comme des héros nés chez eux : preuve convaincante de l'authenticité de leurs traditions. Avant l'établissement des Olympiades, tout est fable, fiction pure dans l'histoire de la Gréce, sinon pour les personnages, du moins pour les événemens. Les Historiens, par toutes leurs recherches, les Philosophes avec toutes leurs lumieres, n'ont jamais pu démêler sûrement s'il y avoit dans l'histoire héroïque du vrai mêlé avec le faux : il est encore bien plus impossible aujourd'hui de discerner les personnages qui ont véritablement existé, d'avec ceux qui sont absolument fabuleux.

Quand les Philosophes auroient faire, quand ils auroient découvert c plupart des héros étoient imaginaire n'auroient pas osé le dire. Les Grecs é attachés à leurs héros, encore plus ét ment qu'à leurs Dieux; ils étoient in d'une antiquité fabuleuse & de leur ne qu'ils rapportoient à ces hommes bres. Pas une seule ville qui ne crût chez elle le berceau ou le tombeau d fondateur, quelques-unes étoient persu que leur destinée en dépendoit : plu avoient établi sur ces fausses traditior priviléges & des honneurs dont elles ét jalouses à l'excès. Les principales far devoient à ce même préjugé leur lust leur prééminence; la plupart des fêtes cérémonies, des jeux, des assemblées so nelles du Paganisme tenoient aux même nions; les villes, les républiques, les ples entiers étoient intéressés à les ma nir : telle est la regle qui avoit dirig Poëtes dans la composition des fable P. Brumoy observe que les Athéniens loient être flattés par leurs Auteurs dr tiques; & ils furent toujours servis à hait. *L'Œdipe à Colone* de Sophocles été fait pour exalter les Athéniens au judice des Thébains; les Euménides chyle avoient pour but de fortifier l'all

de ces mêmes Athéniens avec les Argiens & de rendre ſacrées les déciſions de l'aréopage : il en eſt de même de pluſieurs autres tragédies. Les Philoſophes auroient-ils pu en sûreté attaquer ces traditions, que la vanité & l'intérêt rendoient ſacrées ? Quand ils réclament, comme Platon, contre les fables, leur ſentiment eſt d'un grand poids ; quand ils ſe taiſent ou qu'ils parlent comme le vulgaire, leur voix non plus que leur ſilence ne prouve rien.

Eſt-il croyable, dira-t-on, qu'Homère n'ait voulu faire qu'un Roman ? je demande à mon tour, eſt-il croyable que Virgile n'ait débité que des fables ? le ſavant Bochart a cependant prouvé que jamais Enée n'a mis le pied en Italie ; mais comme les Romains avoient le foible de vouloir deſcendre des Troyens, que leurs Hiſtoriens avoient adopté ce préjugé, Virgile a ſagement fait de ne point le contredire ; il s'eſt concilié tous les ſuffrages en ſuivant dans l'Enéïde une tradition autoriſée à Rome. Homère ſans doute avoit fait de même. Il avoit recueilli dans toute la Gréce qu'il avoit parcourue, les traditions dominantes, ce que l'on racontoit de l'origine de chaque ville en particulier, ce que l'on diſoit des Dieux & des héros ; il a concilié ces récits autant qu'il lui a été poſſible,

il les a embellis par des circonſtances & par des perſonnages de ſon invention ; la vraiſemblance poëtique y a mis le ſceau de l'authenticité. Mais il n'eſt pas moins vrai que toutes ces traditions étoient auſſi fabuleuſes que celles des Romains & que celles de nos premiers hiſtoriens.

Il n'y a qu'à jetter les yeux ſur l'hiſtoire d'Athènes dans *l'origine des Loix, des Sciences & des Arts*, ouvrage très-ſavant, très-judicieux, très-eſtimable à tous égards. On verra 1°. que l'auteur n'a pu apporter en preuve que le témoignage d'écrivains poſtérieurs de pluſieurs ſiecles, aux événemens dont ils parlent & auxquels ils ne tiennent par aucune chaîne. Il convient que les Grecs n'ont commencé que fort tard à écrire l'Hiſtoire; ceux qui ont écrit les premiers, ont donc été forcés de s'en tenir aux traditions populaires, & ces traditions ſont évidemment fabuleuſes. 2°. Le nom des Rois fabuleux fait une alluſion évidente à la phyſique ou à la géographie, & il n'en eſt pas de même de ceux dont l'exiſtence eſt conſtatée par les monumens. Auſſi ſouvent l'on eſt obligé de doubler les premiers pour leur ajuſter les événemens; voilà pourquoi l'on ſuppoſe parmi les Rois d'Athènes deux Cécrops, deux Pandions, &c. 3°. Il ſe trouve toujours entre ces Rois douteux & les

Rois certains, un vuide qu'il est impossible de remplir, & l'Histoire attribue à ces derniers, les mêmes actions que la fable met sur le compte des premiers; ainsi les Rois d'Athènes, bien postérieurs à Cécrops, font les mêmes établissemens, les mêmes réglemens dont on dit que Cécrops est le premier auteur. 4°. Cela donne lieu à des Anachronismes monstrueux : le conseil des Amphictions se trouve chargé de veiller à la conservation du Temple de Delphes, avant que la ville & le temple fussent bâtis. Ne vaudroit-il pas mieux regarder tous ces faits comme des rêveries de la vanité des Grecs, qui vouloient, à quelque prix que ce fût, être fort anciens, dans un temps où ils étoient encore très-modernes, & qui pour soutenir cette prétention folle, ont transformé des montagnes & des rivieres en Rois qui les ont gouvernés?

Voilà une partie des raisons que l'on pourroit alléguer si l'on vouloit absolument nier l'existence des héros de la Gréce. Les Mythologues historiens étoient intéressés à supprimer ces raisons ou à les affoiblir; on les rapporte sans vouloir en tirer aucun avantage.

Car, encore une fois, le systême des allégories ne nous oblige point de révoquer en doute l'existence des héros; en la

ſuppoſant certaine, ils ont vécu dans un temps où la Gréce étoit barbare & à peu près dans le même état où ſont aujourd'hui les Sauvages Américains; la reſſemblance entre les mœurs de ceux-ci & celles des héros, a fourni la matiere d'un ouvrage eſtimable (*a*). Il eſt impoſſible que dans ces ſiecles de ténèbres, on ait pu conſerver par des titres & des monumens le ſouvenir de la généalogie, des alliances, des exploits de ces hommes fameux, l'hiſtoire en a été forgée long-temps après leur mort ſur la topographie des lieux qu'ils ont habités ou qu'ils ont parcourus; il eſt temps d'en donner des exemples.

Athènes, dit-on, fut fondée par Cécrops, originaire de l'Attique ſelon les uns, Egyptien ſelon les autres; & qui étoit tout-à-la-fois homme & ſerpent. Il avoit épouſé Agraule, fille d'Actæus; il en eut un fils appellé Eryſicthon, & trois filles, Aglaure, Herſé & Pandroſe. Il eut pour ſucceſſeurs Cranaüs, ſous lequel arriva le déluge de Deucalion & qui donna à l'Attique le nom de ſa fille Atthis; enſuite Amphiction, qui fut ſuivi par Ericthon. Il y eut conteſtation entre Neptune & Minerve, pour ſavoir lequel des deux produiroit

(*a*) Mœurs des Sauvages Américains, par le P. Lafiteau.

plus excellent ouvrage & donneroit son
om à la nouvelle ville. Neptune frappa la
rre de son trident, & en fit sortir un
ieval; selon Apollodore, il fit paroître une
urce d'eau dans le milieu de la citadelle.
linerve, d'un coup de lance, fit naître
livier que l'on voyoit encore plusieurs sie-
es après dans le temple de Pandrose, &
mporta ainsi la victoire. Conséquemment
le donna son nom *Athéné*, à la ville de
écrops & promit d'y faire fleurir les scien-
s.

Qu'il y ait eu réellement un ou plusieurs
écrops Rois d'Athènes, ou qu'il n'y en
: eu aucun, cela est égal. On soutient
ie son histoire est une pure fable forgée
rès coup, en confondant la physique,
topographie d'Athènes, & quelques faits
u intéressans, & en prenant les noms
ns un faux sens. On prie le lecteur de
prêter pour un moment à cette ennuyeuse
scussion (*a*).

a) Elle a révolté plusieurs partisans du sens histori-
: des fables. N'est-ce pas une témérité, disent-ils, de
ndre pour des êtres imaginaires, Cécrops, ses enfans,
successeurs, dont l'existence est attestée, par les mar-
s d'Arundel & par l'opinion constante de toute l'an-
uité? N'est-ce pas établir le pyrrhonisme historique?
n, assurément. Il n'y a ni témérité ni pyrrhonisme à
inguer les temps connus d'avec les temps inconnus,
époques certaines d'avec les dates forgées, la fable
ec l'histoire. Les marbres dont on parle, ont été gra-

Cécrops est la hauteur, ou la *croupe* de montagne sur laquelle Athènes fut bâtie d'abord, où l'on plaça ensuite la citadelle, nommée *Acropolis* & *Cecropia*, à cause de sa situation. C'est le même nom que Κροπί ou Κροφὶ, montagne d'Egypte dans Hérodote. Κρύπιτα, selon Hésychius, signifie lieux élevés. On ne peut méconnoître la ressemblance entre *Cecrops* & *Scrupus* des Latins, qui désigne un pierre ou un terrein raboteux. On a cru que Cécrops étoit Egyptien, en prenant Αἰγυπτὸς, lieu fermé, lieu environné d'une enceinte, pour le nom de l'Egypte. Κέκροψ Αἰγυπτιὸς, en vieux grec signifioit hauteur fermée ou entourée de murs. Par la même erreur on a regardé comme autant de chefs de colonies égyptiennes Inachus, Danaüs, Ægialée, dont l'histoire a été bâtie sur le même fondement que celle de Cécrops.

vés plus de treize cens ans après le prétendu regne de Cécrops : nous demandons par quel monument le souvenir de ce Roi & de ses actions a pu se perpétuer pendant ce laps de temps chez un peuple qui n'avoit pas encore l'usage des lettres. Par la tradition, sans doute; mais puisque la tradition est évidemment fabuleuse dans les circonstances, qui nous répondra qu'elle ne l'est point dans la substance même des faits? Ces mêmes marbres rapportent le procès entre Mars & Neptune jugé par l'Aréopage; & ce procès n'est qu'une fable fondée sur une équivoque; nous le verrons ci-après. En quels lieux regnoient Mars & Neptune, & par quel hazard deux Rois se trouvent-ils justiciables de l'Aréopage? Il y auroit bien d'autres remarques à faire.

Celui-ci épousa Agraule, fille d'Actæus. 'γραυλον est composé de Α'γρος, champ, ampagne, & Α'υλων, vallée; Actæus vient e Α'κτη, rivage. Agraule, fille d'Actæus : femme de Cécrops, est donc une camagne ou terre basse, qui touchoit d'un côté ı mer, & de l'autre la hauteur sur laquelle n commença de bâtir Athènes. Comme ette montagne étoit escarpée d'un côté ar le bas, en prenant Τράχων lieu escarpé our Δράκων un serpent, on a dit que Cérops avoit le bas du corps d'un serpent. On acontoit encore la même chose d'Erichon, successeur de Cécrops, parce qu'ἐριχ-ων, à la lettre *terrein élevé*, désignoit le nême lieu que Cécrops; voilà comme il toit devenu son semblable & son successeur. Nous reverrons plus d'une fois la même équivoque.

Cécrops & Agraule eurent pour enfans, 1°. Erysicthon, c'est-à-dire, tiré de la terre u fruit de la terre. 2°. Aglaure, bon vent u bel air. 3°. Hersé, la rosée. 4°. Pandroè, la pluie (*a*). On peut trouver la signi-

(*a*) Aglaure & Pandrose avoient des temples à Athènes, t il n'est pas certain que Cécrops en ait eu. La raison n est simple; on avoit plus besoin d'invoquer le vent & a pluie, que de faire des vœux à un Roi qui n'existoit as. Le culte de Pandrose joint à celui de l'une des saions, acheve de démontrer ce que c'étoit que tous ces ersonnages. Voyez Pausanias, l. 9, c. 35.

fication de tous ces noms dans les dictionnaires grecs les plus communs. Il est aisé de voir par cette postérité, quels personnages c'étoient que Cécrops & Agraule; elle nous fait comprendre que la plaine entre la hauteur d'Athènes & la mer, étoit cultivée; qu'avec le secours d'un bon air, de la rosée & de la pluie, il y croissoit du grain.

La fable de Neptune qui fait sortir de la terre, de l'eau, ou un cheval, est bâtie sur l'équivoque du mot Ἵππος, qui peut signifier une fontaine & une monture. Comme Neptune est le Dieu des eaux, il est aussi le pere des fontaines & des rivieres; selon le style ordinaire des Poëtes, celles-ci sont toutes filles de l'Océan. Mais en confondant *Hippos* de l'eau, avec *Hippos* cheval, on a dit que le cheval étoit une production de Neptune. La même équivoque a donné lieu à une infinité de fables que l'on verra dans les remarques sur Hésiode : en expliquant celle de Minerve, on dira pourquoi l'olivier lui étoit consacré & pourquoi la ville d'Athènes l'avoit choisie pour Divinité tutélaire.

L'histoire des successeurs de Cécrops n'est pas moins authentique ni moins grave que la sienne. Selon Hérodote, les anciens Athéniens furent nommés *Cranai* & *Cécropides*, c'est-à-dire, habitans d'une hauteur; on en

a vu la raiſon : mais les Grecs poſtérieurs aimerent mieux rapporter ces noms aux Rois Cécrops & Cranaüs. Ἀκτικη, l'Attique, fait évidemment alluſion au ſubſtantif Ἀκτη rivage, comme Strabon l'a obſervé, parce qu'elle eſt environnée de la mer, & non pas à une prétendue Nymphe Attis. Ἀμφικτίων, autre nom de Roi, eſt compoſé de Ἀμφὶ, *Circùm*, & de Κτίω, pour κτίζω, *Habito*, d'où vient Κτίτης, *Habitator* ; il déſigne les colons de l'Attique ou ceux qui habitoient autour d'Athènes.

Par-là on conçoit ce que c'étoit que le conſeil des Amphictions, ſi fameux dans l'hiſtoire de la Gréce ; c'étoit dans ſon origine l'aſſemblée de la Commune, des habitans de la campagne avec ceux d'Athènes ; mais les Hiſtoriens qui veulent que tout ſoit grand & pompeux chez les Grecs, en ont fait un conſeil auſſi reſpectable dès ſa naiſſance, qu'étoit le Sénat Romain après la ſeconde Guerre Punique. Ils ont fait de même de l'Aréopage. Mars, dit-on, tout Dieu qu'il étoit, fut obligé de comparoître à ce tribunal pour un homicide. Cette fable a été imaginée à l'occaſion d'un uſage aſſez ſingulier. Les Athéniens, pour témoigner plus d'horreur de l'homicide, faiſoient le procès à la hache qui avoit ſervi à tuer un homme ; & comme Ἀρης, Mars, ſignifie

aussi le fer & tout instrument tranchant, l
hache ainsi poursuivie criminellement, e
Mars jugé pour un homicide (*a*).

Il n'est pas une seule ville sur laquell
on n'ait forgé des histoires semblables à
celle d'Athènes ; la lecture de Pausania
suffit pour en convaincre tout homme no
prévenu ; cet historien convient lui-mêm
en plus d'un lieu de la vanité des Grecs
sur cet article. C'est la topographie de ce
villes & des environs que l'on a donné
dans la suite pour la généalogie de leurs Roi
& de leurs fondateurs.

On voudra bien en souffrir encore un exemple. Voici ce que les Argiens racontoient sur la fondation de leur ville. Inachus, Roi du pays, donna son nom à un fleuve qu'il consacra à Junon ; ce fleuve eut un fils nommé Phoronée, qui avec trois autres fleuves, Céphise, Asterion & Inachus son propre pere, fut arbitre entre Neptune & Junon, qui disputoient à qui auroit cette contrée sous son empire. Le différend fut jugé en faveur de Junon. Neptune en eut du ressentiment, & pour se venger, il mit tous ces fleuves à sec, d'où il arriva que ni le fleuve Inachus ni les autres, ne purent donner d'eau que tout au plus dans la

(*a*) Pausan. l. 1, c. 28.

saison où les pluies sont abondantes. En effet, durant la sécheresse de l'été, il n'y a dans cette contrée que le marais de Lerne qui ne manque point d'eau (*a*). C'est ce qui avoit fait donner à la ville d'Argos, le surnom de *Dipsium*, la ville qui a soif; c'est ce qui avoit rendu si célèbre chez les Argiens le culte de Jupiter & de Junon, Dieux de la pluie. Ces peuples surpris de ce que leurs rivieres manquoient d'eau, tandis qu'il y en avoit tant chez leurs voisins, forgerent cette fable pour en rendre raison. On voit par-là combien la généalogie des descendans d'Inachus, si savamment débrouillée par les Mythologues historiens, mérite de considération.

Une description de l'ancienne Gréce, encore plus exacte que celle de Pausanias, une carte géographique du même pays, encore plus détaillée que celle de M. Danville, s'il étoit possible d'en faire une, seroient la meilleure clef pour l'explication des fables héroïques : une carte même de la Gréce moderne, où les moindres objets seroient marqués, pourroit y contribuer. Mais si l'histoire même des héros n'est souvent qu'un

(*a*) Pausan. l. 2. c. 15. Strabon, l. 8, contredit le récit de Pausanias, mais il convient que dans le temps de sécheresse les Argiens tiroient de l'eau de leurs puits qu'ils attribuoient aux Danaïdes.

tableau grossier de la nature, que doit-on penser de celle des Dieux?

Les Grecs avoient tellement défiguré leurs origines, qu'ils ne comprenoient plus le sens des divers noms de leur Nation. Ils avoient imaginé autant de Rois ou Chefs de colonie qui n'ont existé probablement que dans le cerveau des Poëtes. Si on les a nommés *Iones*, c'est à cause d'un certain Ion, fils de Xuthus, qui regna dans l'Attique. *Achæi*, *Achivi*, vient d'Achæus, frere du précédent: *Dores*, de Dorus, fils de Neptune & d'Alope: *Hellenes*, de Hellen, fils de Deucalion: *Pelasgi*, de Pelasgus, fils d'Arcas: *Myrmidones*, dans Homère, de Μύρμος, fourmi, parce que Jupiter, pour peupler la Gréce, changea des fourmis en hommes. Le Péloponnèse a tiré son nom de Pélops, fils de Tantale. C'est dommage sans doute que tous ces héros dont on a raconté de si merveilleuses aventures, ressemblent si fort à des personnages en l'air. Les premiers Grecs, peuple nomade & vagabond, qui n'avoit ni demeure fixe, ni aucun lien de société, si nous en croyons Thucydide, étoient bien éloignés d'avoir des Rois.

Dans les Ecrivains sacrés, la Gréce & les pays voisins sont nommés les Isles, les Pays maritimes, non-seulement à cause du

grand nombre des Isles de l'Archipel, mais encore parce que la Gréce est bordée de mers presque de toutes parts; les noms précédens ne signifient pas autre chose.

Le premier qui ait conduit une colonie dans ces contrées, est appellé *Javan*, & ce nom désigne en hébreu, de la boue, du limon, par conséquent un pays aquatique: Pausanias, *l.* 6, *c.* 21, parle d'une riviere *Iaon*, dans l'Elide. En prononçant Ι'ων, comme les Grecs qui n'ont point d'J, ni d'V consonne, au lieu de *Jaon* ou *Javan*, l'on n'en change point la signification, puisqu'Ι'ων est le nom de plusieurs lacs ou rivieres, non-seulement de la Gréce, mais encore des autres pays du monde. Pausanias au même lieu, c. 22, fait mention d'une fontaine d'Elide, nommée les nymphes Ionides. Ion, est, dit-on, fils de Xuthus & de Creüse; Ξυθός, dans Hésychius, signifie humide; on conçoit ce que c'est que son épouse: Creüse est une fontaine de Béotie dans Strabon, l. 9.

Achæi, *Achivi*, est formé de *ach* qui est le nom générique d'eau dans toutes les langues. Α'χαιη, fontaine de Messenie dans Pausanias, Α'χαιος, riviere de Scythie; *Acheloüs*, *Achates*, *Acheron*, *Acherusia Palus*, & une infinité d'autres noms grecs, viennent de la même source.

Dorès eſt le même que Doris, l'un des noms de la mer dans Héſiode : voilà pourquoi on a ſuppoſé Dorus, fils de Neptune & d'Alope, celle-ci eſt une fontaine d'Eleuſine, ſelon Héſychius ; *Hellopiæ* dans Pline, ſont des eaux chaudes de l'Iſle d'Eubée.

Hellen, *Hellene*, déſignent encore les eaux & la mer. Ἑλένη, eſt un vaſe ou un lieu profond. Il y avoit près de Corinthe, une fontaine appellée les bains d'Hélene, où jamais Hélene n'avoit mis les pieds (*a*). *Elané* eſt l'ancien nom d'un lac du Gévaudan ; *Alen*, riviere d'Angleterre ; *Alaine*, riviere du comté de Bourgogne ; Pauſanias cite une riviere *Alens*, en Ionie. On ſuppoſe Hellen, fils de Deucalion : Deucalion & Pyrrha ſont deux petites iſles ou deux rochers du golphe de Magnéſie (*b*) ; il eſt probable que dans un naufrage quelques perſonnes ſe ſauverent ſur ces deux éminences ; delà on a fait deux fables : la premiere, que Deucalion & ſon épouſe avoient repeuplé le monde après un déluge ; la ſeconde qu'ils avoient délivré ceux qui fuyoient les Centaures. Δευκαλιον, ſignifie pierre mouillée, & πυῤῥαία, élévation ou éminence. Voyez Héſychius.

Pelaſgi, vient évidemment de Πέλαγος,

(*a*) Pauſan. l. 2, c. 2.
(*b*) Strabon, l. 9, pag. 419.

la mer; & comme ce nom a été donné tantôt aux habitans du Péloponnèse, tantôt à ceux de l'Attique, d'autres fois à ceux de l'Ionie, l'on a regardé ces Pélasges comme un peuple vagabond, qui avoit d'abord habité le Péloponnèse, ensuite l'Attique, & enfin l'Ionie.

Myrmidones, dans Homère, signifie peuple nombreux: Μυρμηδών, qui exprime en grec une fourmilliere, désigne aussi une grande quantité: nous parlons de même dans notre langue. Voilà comme les Grecs sont nés des fourmis.

Le Péloponnèse étoit nommé par les anciens, *Apia* & *Pelasgia*; Ἀπία γῆ, selon Hésychius, signifie pays reculé, parce que le Péloponnèse est comme séparé de la Gréce par l'Isthme de Corinthe: *Pelasgia* vient d'être expliqué. On l'appelle aujourd'hui *Morée* de *mor* ou *morre*, la mer, dans les langues du nord. Les Grecs qui en dérivoient le nom de Pélops, ajoutoient que celui-ci étoit fils de Tantale. Or Tantale est un marais de Phrygie selon Pausanias. Delà est venue la fable de Tantale plongé dans les eaux. Il étoit fils de Jupiter & de Pluto, c'est-à-dire, fils de la pluie & d'un lieu profond (*a*). Toutes ces généalogies se soutiennent &

(*a*) Pausanias, l. 2, c. 7; & l. 2, c. 22.

nous préſentent toujours les mêmes o

La Gréce & ſes différentes contrée: donc tiré leurs noms de leur ſituation & pas des premiers colons qui les ont l tées; ce ſeroit plutôt ceux-ci qui aur emprunté le leur du pays dans lequel il meuroient. « Les noms de lieux, dit u » dicieux Ecrivain, ſont eux-mêmes, (» me il eſt aiſé de le remarquer en toı » pays & en toutes les langues, dérivı » leur poſition phyſique, des productioı » terroir, de quelque qualité naturelle o » cidentelle à l'endroit (*a*) ». Nous aı ſouvent occaſion de remarquer la juſteſ cette obſervation, & peut-être de la cc mer (*b*).

N'y a-t-il donc pas lieu de regrett peine que ſe ſont donnée les Savans les habiles, pour fixer l'époque de la naiſſa du regne, des exploits de tous ces hérc buleux? A ſuppoſer qu'ils aient vérit ment exiſté, c'eſt beaucoup que les (

(*a*) Traité de la formation méchan. des langues, t pag. 299.

(*b*) Strabon a penſé de même, l. 9, pag. 391. (dant les partiſans du ſens hiſtorique ſoutiennent riviere, une montagne, une fontaine, ont plut leurs noms d'un homme, que celui-ci n'a empru ſien du lieu qu'il habitoit Malheureuſement cet nion eſt démontrée fauſſe par la multitude des propres de lieu qui ſe trouvent les mêmes dans t pays du monde & dans toutes les langues

postérieurs aient pu en conserver seulement le nom.

Il est à propos de prévenir une objection. Accordons-le pour un moment, dira-t-on ; la tradition des villes grecques, les fables des Poëtes, le culte fondé sur ces fables ne prouvent point l'existence des héros ; mais de notre aveu, ces fables allégoriques ne la détruisent pas non plus. Ils peuvent avoir vécu, quoique dans la suite on ait composé leur histoire sur la topographie de la Gréce. Donc de même quand on réussiroit à tourner toutes les fables des Dieux en allégories, cela ne démontreroit point que les Dieux n'ont pas été des hommes vivans.

Je conviens qu'à envisager uniquement la nature des fables, elles ne démontrent ni la réalité ni la fausseté des personnages qui en sont l'objet ; elles suffisent seulement pour nous en faire douter ; mais il ne faut pas séparer cette considération d'avec les autres preuves qui montrent ce que c'étoit que les Dieux du Paganisme. 1°. Les mêmes témoignages qui peuvent nous persuader que les héros étoient des hommes, nous enseignent clairement que les Dieux n'en étoient pas, puisqu'ils les ont expressément distingués. 2°. Il n'est pas étonnant que les Grecs, après avoir déifié tous les êtres naturels, en soient venus jusqu'à rendre les honneurs di-

vins à des hommes ; on a montré la connexion de ces deux erreurs ; mais il est inconcevable que le Polythéisme ait commencé par la derniere. 3°. Les circonstances des fables nous obligent de faire la même distinction. Que deux héros tels que Bacchus & Hercule (*a*), aient vécu l'un à Thebes, l'autre à Tirynthe, il n'y a rien là que de naturel ; mais si les Dieux sont des hommes, comment s'est-on avisé de placer Jupiter & Junon dans les airs, Neptune dans la mer, Pluton dans les enfers ? Il n'est pas nécessaire de répéter les autres raisons que l'on a données pour prouver que les Dieux n'ont jamais été des hommes. 4°. Quand, à toutes ces raisons, l'on ajoute l'examen des fables, & que l'on montre qu'elles son évidemment une peinture grossiere de la nature ; cette conséquence tirée d'un fait déja prouvé & vérifié dans le détail, devient une nouvelle preuve pour tout lecteur non prévenu.

(*a*) *Nota.* Je parle ici selon l'opinion vulgaire ; car il me paroît démontré que ces deux personnages étoient deux Dieux, & non deux héros.



CHAPITRE XIV.

Quatriéme conséquence : les Fables Grecques ne-sont point venues d'Egypte ni de Phénicie, ou elles ont été altérées par les Grecs.

LES partisans du sens historique des fables soutiennent qu'il est survenu un changement dans la Religion des Grecs, lorsqu'ils commencerent à se réunir en corps de société; nous le supposons de même: nous avons vu qu'Hésiode l'enseigne en termes assez clairs: & cette révolution par laquelle a commencé le culte de Jupiter & des autres Dieux, est, selon nous, la troisiéme époque de la Religion Grecque. Reste à examiner quelle part les étrangers ont pu y avoir. La nouvelle forme que l'on donna au culte public, les fables que l'on y mêla, furent-elles empruntées des colonies arrivées d'Egypte, comme M. l'Abbé Banier le prétend sur l'autorité d'Hérodote, ou des négocians Phéniciens, comme Bochart & le Clerc l'ont pensé? Jamais question ne fournit une plus ample matiere de doutes & de disputes. §. 1.

Il faut convenir d'abord que la date du changement dont nous parlons, qui est la §.

fondation des premieres villes & des plus anciens états de la Gréce, est une circonstance favorable au sentiment de ces auteurs. Dans le même temps, ou à peu près, Sicyone fut fondée par Ægialée, Inachus donna naissance à la ville & au royaume d'Argos, Cécrops, à celui d'Athènes; ce sont, à ce que l'on dit, trois Egyptiens. Cadmus avec une colonie de Phéniciens, vint bâtir Thèbes dans la Béotie, c'est l'opinion commune. Par conséquent le commencement de l'idolâtrie grecque se rencontre juste avec l'arrivée de ces étrangers.

Mais il s'en faut beaucoup que l'on puisse fixer certainement la date de l'arrivée de Cadmus, d'Inachus & des autres, ni indiquer le lieu de leur origine. Selon Bochart, Cadmus est un de Chananéens chassés de la Palestine par Josué; or au temps des guerres de Josué, il y avoit déja plus de 500 ans que les premieres villes grecques étoient bâties. Si nous en croyons les anciens auteurs orientaux, cités par Hérodote dans le préambule de son Histoire, & qu'il ne contredit point, les Phéniciens sont venus pour la premiere fois dans la Gréce, peu après la fondation d'Argos, & ils y commirent des hostilités, puisqu'ils enleverent Io, fille d'Inachus, Roi & fondateur d'Argos. Ces auteurs ajoutent que jusqu'à la guerre de Troye, les Grecs

n'avoient eu aucune relation avec les Asiatiques, que par des rapines & des brigandages mutuels : est-il probable que dans ces temps-là même une colonie de Phéniciens soit venue s'établir dans la Béotie, que les Grecs aient reçu leur Religion & leurs Loix, d'une Nation qu'ils devoient regarder comme ennemie ?

Sicyone, dit-on, doit son origine à Ægialée ; ce nom signifie hauteur près de la mer, 5.
c'est la situation de Sicyone, & il désignoit autrefois toute la contrée nommée dans la suite *Achaïa*. Argos fut bâtie par Inachus, & Inachus est la riviere qui baignoit les murs d'Argos. Thèbes fut édifiée par Cadmus, & la montagne sur laquelle la citadelle de Thèbes étoit assise, s'appelloit Cadmus ou Cadmé (*a*). Cécrops signifie la *Croupe*, la hauteur où la ville d'Athènes fut placée d'abord. Voilà des fondateurs bien suspects.

Si l'on s'en rapporte à l'ancienne tradition de ces villes, que Pausanias nous a conservée, elles devoient leur naissance à des hommes du pays même, à des Pélasges, non à des étrangers ; & cette tradition est beaucoup plus probable que la précédente.

(*a*) Voyez les remarques sur le ℣. 490 de la Théogonie.

Qu'eſt-ce que les Phéniciens ou les Egyptiens ſeroient venus faire dans un pays encore déſert, chez des peuples ſauvages qui n'avoient ni villes, ni ſociétés, ni commerce ?

Le ſavant auteur qui a recherché *l'origine des Loix, des Arts & des Sciences*, a prouvé par pluſieurs témoignages (*a*) que les anciens Egyptiens avoient la mer en horreur, & regardoient les navigateurs comme des impies ; qu'ils manquoient de matériaux pour conſtruire des vaiſſeaux ; que contens des productions de leurs pays qui fourniſſoit abondamment à tous leurs beſoins, ils ne s'occupoient point de commerce, qu'ils avoient pour maxime de ne point ſortir de leur pays. Ils perſiſterent dans cet uſage juſqu'au regne de Séſoſtris, c'eſt-à-dire, plus de 400 ans après la fondation des premieres villes grecques. Comment avec ces principes a-t-on pû croire que les Grecs devoient la fondation de leurs villes aux Egyptiens ?

§. 5. La ſituation ſeule de ces villes dépoſe contre l'origine qu'on leur attribue. Des Egyptiens accoutumés à cultiver les campagnes arroſées par le Nil, auroient choiſi

(*a*) Tome 2, l. 4, art. 2, pag. 233 ; tome 4, l. 4, chap. 1.

plaines ſur le bord des rivieres; les Phé-
ens livrés au commerce, auroient occu-
es ports & le rivage de la mer; point
out: les premieres villes grecques, Athè-
, Argos, Thèbes, Sicyone furent placées
ord ſur des montagnes & ſur des ro-
rs, comme les vieux châteaux bâtis lorſ-
l'Europe étoit ravagée par des troupes
brigands.

Auſſi Diodore de Sicile, moins crédule
Hérodote, a-t-il révoqué en doute ces
ſmigrations d'Egyptiens dans la Gréce
t ces peuples ſe vantoient; « Nous ne
s voyons ſoutenues, dit-il, d'aucune
reuve aſſez ſenſible, ni atteſtées par au-
un monument aſſez certain (a) ».

uppoſons néanmoins l'opinion commu- §. 6.
mieux établie. Eſt-ce aſſez pour prouver
ces colons étrangers ſont les auteurs de
Religion Grecque? Il faudroit prouver en-
e qu'à l'arrivée de ces colonies dans la
èce, les Egyptiens & les Phéniciens
ient déja idolâtres; & cela n'eſt pas aiſé.
ſieurs chronologiſtes placent les com-
ncemens de Sicyone à l'an 1915 du
nde, plus de 150 ans avant le voyage
braham en Egypte. A la date même
ce voyage, l'Ecriture ne nous montre

(a) Diod. tome 1, pag. 60.

encore aucun vestige d'idolâtrie chez les Egyptiens ni chez les Chananéens ; elle nous insinue au contraire, que les uns & les autres connoissoient & adoroient le vrai Dieu.

A la vérité, la plupart des chronologistes modernes rapprochent de plusieurs siecles la fondation des villes grecques, & supposent Cécrops contemporain de Moyse. Nous n'en sommes pas plus avancés. Selon Pausanias (*a*), Cécrops est le premier qui ait fait adorer Jupiter comme Dieu suprême ; mais Jupiter n'étoit point le Dieu suprême des Egyptiens, c'étoit Osiris, & ces deux Dieux n'ont rien de commun. La Religion Grecque n'est donc point celle des Egyptiens ; & il s'en faut beaucoup que le systême que nous examinons, soit fondé sur des faits positifs.

7. Comme rien n'est si incertain ni si fabuleux que l'histoire des premiers temps de la Gréce, cherchons d'autres fondemens pour appuyer nos conjectures. Une question se présente d'abord. Si les Grecs ont reçu l'idolâtrie des Egyptiens ou des Phéniciens, de qui ceux-ci la tiennent-ils eux-mêmes ? de personne, ils en sont les auteurs. Mais si les peuples de l'Egypte & de la Phénicie ont

(*a*) Tome 3, l. 8, c. 2, page 210.

ı ſe former une fauſſe Religion ſans aucun
cours étranger, on ne voit pas pourquoi
ɜux de la Gréce n'ont pas pu en faire au-
ınt. Si les premiers, policés plutôt, ont été
ſſez aveugles pour avoir des idées abſurdes
e la Divinité, ce n'eſt pas une merveille,
ue les ſeconds, placés dans les mêmes cir-
onſtances, aient eu le même malheur. Nous
vons montré que l'on a paſſé de la vérité à
'erreur par une progreſſion facile, & en ſui-
'ant le fil des idées qui viennent naturelle-
nent à l'eſprit des peuples groſſiers. Il eſt
lonc à préſumer que les Grecs ont ſuivi pour
'égarer, la même route dans laquelle d'au-
res s'étoient déja écartés avant eux, & que
'on doit aſſigner la même origine aux rêve-
ies des uns & des autres. Nous avons fait
oir que les idées des ſauvages de l'Améri-
que ſont conformes à celles des Egyptiens;
les ont-ils puiſées en Egypte? ſi les Dieux
nouveaux des Grecs ont été formés ſelon la
même méthode que les Dieux Titans ou les
Dieux anciens des Pélaſges, comme on eſ-
pére de le montrer, ceux-ci étant originaires
de la Gréce, il n'y a pas lieu de croire que
leurs ſucceſſeurs ſoient des Dieux étran-
gers.

Nous trouvons, il eſt vrai, en Egypte, en Phénicie auſſi-bien qu'en Gréce, un Jupiter, un Saturne, une Vénus, ou du moins des 5.

personnages qui leur ressemblent; qu'en doit-on conclure? que ces Dieux prétendus n'ont vécu nulle part, que ce sont des noms allégoriques, des emblêmes, pour désigner les mêmes idées & les mêmes objets, pour exprimer des notions familieres à tous les peuples.

§. 9. De ce qu'un culte paroît semblable, & cependant plus ancien dans l'Egypte ou dans la Phénicie que dans la Gréce, ce n'est pas une preuve suffisante pour juger qu'il a passé d'un peuple à l'autre; c'est néanmoins le seul argument d'Hérodote & de ceux qui l'ont suivi. Pour en sentir le foible, il suffit de réfléchir à l'abus que l'on en a fait sur un point très-important. Parce que l'on a cru appercevoir dans la loi de Moyse, quelques cérémonies approchantes de celles que l'on fait avoir été pratiquées en Egypte, quelques Savans ont affecté d'en conclure que ce saint législateur n'avoit fait que copier les rites Egyptiens & appliquer au culte du vrai Dieu, ce que l'on faisoit ailleurs pour honorer les Idoles. L'Auteur de l'Histoire du ciel a réfuté solidement cette assertion téméraire; il a fait voir que les pratiques principales ordonnées aux Juifs, avoient été en usage chez tous les peuples, avant même la naissance de l'idolâtrie, que c'étoit des restes de la Religion primitive sortis de la famille de Noé,

des rites obſervés par nos premiers parens : que les idolâtres en les copiant en avoient perverti l'intention : que Moyſe au contraire les avoit rappellés à leur ancienne deſtination & à leur premier objet. Il eſt fâcheux que ce judicieux Ecrivain ait oublié ſes propres principes. Parce qu'il a trouvé chez les Grecs des idées & des uſages ſemblables à ceux d'Egypte, il a conclu que l'idolâtrie grecque étoit empruntée des Egyptiens. Il devoit ſentir mieux qu'un autre le défaut de ce raiſonnement. Les idées des Grecs, quoique fauſſes, ont été communes à tous les peuples ignorans, même aux ſauvages ; ce ſont ou des erreurs populaires dont quelques-unes ſubſiſtent encore, ou des vérités triviales groſſiérement exprimées & entendues : & nous avons montré que l'on ne pouvoit manquer de tomber dans ces égaremens, dès que l'on a eu perdu de vue cette premiere vérité : qu'il n'y a qu'un ſeul Dieu, créateur, conſervateur, & ſouverain maître de l'univers.

La prétendue conformité des perſonnages n'eſt ſouvent qu'apparente, & quand elle ſeroit plus parfaite, elle ne prouveroit rien. Nous ne connoiſſons la croyance & les uſages des autres nations que par le canal des Ecrivains grecs ; or, tout eſt grec entre les mains de ceux-ci. Lorſqu'ils nous par- §. 1

lent des Divinités étrangeres, ils les rapprochent tant qu'ils peuvent de leurs propres Dieux. Orus étoit peint en Egypte sous la figure d'un enfant ; Hérodote se persuade que c'est Apollon, parce que les Grecs représentoient celui-ci comme un jeune homme. Isis avoit un grand nombre de mammelles ; c'est donc la même que Cérès, dont dont le nom signifie nourrice ou nourriture. Osiris avoit quelques symboles semblables à ceux de Bacchus, c'est donc le même personnage. Telle est la méthode des Grecs. Avec cette prévention, leur autorité est-elle d'un grand poids pour nous instruire de ce qui regarde les Dieux des autres Nations ?

11. Il paroît qu'Osiris est le soleil ; Σείριος chez les Grecs, désigne ce même astre & la canicule. Isis est la terre ; c'est l'hébreu *Issis*, le bas, le fondement. Servius, sur le 8e livre de l'Enéïde, nous apprend qu'il signifioit la même chose en égyptien. Orus, leur fils, est la fécondité ou le travail qui la produit. Son nom peut signifier ou le labourage ou les fruits de la terre ; & il a du rapport avec Ὥρα en grec, la fleur de jeunesse & la beauté des fruits. Les Egyptiens vouloient exprimer par ces trois figures, que le soleil est le principe de la fécondité de la terre & des succès du labourage ; ce n'est pas un grand

myſtere. De même, ſelon les Grecs, Cérès, l'agriculture ou la fertilité, eſt fille de Rhéa, la terre & de Saturne, le ciel ou le temps; mêmes idées chez les deux peuples. Mais il n'eſt pas ſurprenant qu'avec quelque variété dans les ſymboles, ils ſe ſoient rencontrés dans une choſe auſſi ſimple & auſſi triviale.

Les Egyptiens repréſentoient ſouvent leur Orus dans un van ou un panier, avec une figure de ſerpent, ſymbole de la vie. De même, les Athéniens plaçoient leurs enfans nouvellement nés dans un van, & ils les y étendoient ſur des ſerpens d'or. C'étoit, diſoient-ils, en mémoire de ce que Minerve avoit fait pour Erichton: donc ils avoient tiré cet uſage de l'Egypte. Tâchons de démêler le ſens de la fable, nous verrons qu'il n'a pas été beſoin de l'aller chercher hors de la Gréce. Minerve ou l'induſtrie, pour faire vivre Erichton, c'eſt-à-dire, pour faire renaître le grain, (Erichton ſignifie tiré de la terre ou fruit de la terre), inventa l'inſtrument pour le vanner & le ſéparer d'avec la paille. On ajoute qu'elle confia le van, le panier, le crible ou le coffre qui renfermoit Erichton, à Aglaure, le vent; à Herſé, la roſée, & à Pandroſe, la pluie. Cela ſe conçoit: c'eſt une hiſtoire des ſemailles groſſiérement entendue, d'où les Athéniens prirent occaſion d'imagi- §. 12.

ner que, pour aſſurer la vie à leurs enfans, il falloit les mettre dans un van (*a*) avec des figures de ſerpent. Ce n'eſt pas ſeulement parce que le mot hébreu ou égyptien qui ſignifie la vie, déſigne auſſi un ſerpent; que celui-ci a été pris par-tout pour le ſymbole de la ſanté; c'eſt encore parce qu'il eſt le plus vivace de tous les animaux; tellement qu'étant coupé en pluſieurs morceaux, il continue de remuer pendant long-temps. Delà le ſerpent d'Epidaure, l'hiſtoire de ſon tranſport à Rome, &c. cette fable a donc pû naître en Gréce ſans avoir aucun rapport avec l'Egypte. Il en eſt de même de toutes les autres.

13. Pour raiſonner conſéquemment & par analogie; de même que les fables égyptiennes ont pu venir de l'abus des hiéroglyphes qui peignoient aux yeux des peuples les opérations de la nature ou les uſages de la ſo-

(*a*) Il ne faut pas ſe perſuader que les anciens miſſent leurs enfans dans des berceaux faits comme les nôtres: ils les plaçoient dans des eſpéces de corbeilles ou de paniers creux; d'où eſt venu le latin *Cunæ*, *Cunabula*. Les Laboureurs qui avoient de ces paniers pour mettre leur grain ou pour le vanner, s'en ſervoient auſſi pour coucher leurs enfans. Cet uſage fort ſimple dans ſon origine, fut regardé comme myſtérieux, lorſque les fables eurent tourné la tête aux Grecs. On a vu de pauvres gens placer leurs enfans dans un morceau d'écorce de chêne deſſéchée, peut-être eſt-ce là l'origine de la fable qui a dit que les premiers hommes étoient nés des chênes.

ciété, de même la Mythologie grecque est née des équivoques du langage qui peignoit les mêmes objets aux oreilles, & il n'a pas été nécessaire que ces deux peuples empruntassent rien l'un de l'autre. De même encore que les Egyptiens se figurerent dans les siecles postérieurs, que leurs Dieux, Osiris, Orus, &c. qui n'étoient que des personnages allégoriques, avoient été des Rois qui avoient gouverné autrefois l'Egypte; de même aussi les Grecs après eux imaginerent que Cœlus, Saturne, Jupiter qui n'étoient que des emblêmes, avoient été des Princes qui avoient regné dans la Thessalie. Même prévention, même erreur, même vanité partout.

Une nouvelle preuve que les Divinités Grecques, Egyptiennes, Phéniciennes, ne sont point les mêmes, c'est que les noms sont forts différens. Si l'une ou l'autre de ces Nations avoit introduit chez les Grecs & les Romains, ses propres Dieux, elle les eût fait connoître sans doute sous le même nom sous lequel elle les adoroit, ou sous des noms équivalens. Lorsque les Grecs dans les siecles postérieurs ont adopté quelqu'une des Divinités de l'Egypte, ils en ont scrupuleusement conservé le nom & les attributs. Dans les temples que les Athéniens, les Corinthiens, les Lacédémoniens avoient erigés §. 14.

à Isis, à Sérapis, ces Dieux étoient représentés & honorés comme en Egypte, nous le voyons dans Pausanias. Il est donc à présumer que si les Grecs plus anciens en avoient reçu quelques autres, ils en auroient de même gardé les noms & les caractères. Point du tout. Ces noms que l'on suppose tous tirés des langues orientales, n'ont aucun rapport & signifient des objets totalement différens. Vénus, par exemple, étoit nommée chez les Phéniciens *Astarté*, & ce nom vient, dit-on, d'*Ascherah*, *lucus*, bois sacré. D'autres l'appelloient *Urania*, & c'est la même que Baaltis, la Reine des cieux. Aphrodité en grec, est dérivé selon le Clerc, d'*Aphradatah*, *separata à viro*, selon l'histoire du ciel, d'*Am-Pheroudoth*, *mater fructuum*. Le latin *Vénus*, est une corruption de *Succoth-vénoth*, *tentoria puellarum*. Quelle relation y a-t-il entre ces noms divers? pas un seul qui exprime le caractère que l'on donnoit à Vénus. Par quel hasard ont-ils désigné le même personnage?

Apollon étoit Orus chez les Egyptiens, le travail ou le labourage. Son nom grec φοῖβός est le même que *Phé-oub*, bouche du fleuve ou du débordement, parce que le soleil en fondant les neiges des montagnes d'Ethiopie, fait déborder le Nil. Selon le Clerc, il vient de *Phé bo Hapollon*, *os in eo mirum*.

irum. Selon d'autres, *Apollon* vient de πολλύμι; il signifie *disperdens* ou *destruens*. semble que tous ces noms ayent été don-:s en rêvant.

Isis, la terre, en Egypte est, dit-on en-›re, la même que Cérès ou Δημήτηρ. Celle-, selon le Clerc, est Dio, Reine de Sicile, ii apprit aux Grecs l'agriculture. Selon ıistoire du ciel, Δημήτηρ est formé de *Dè latar*, abondance de pluie. *Cérès*, nom tin, vient de *Kerets*, *confractio*, il signifie bouleversement du monde par le déluge; ı, comme veut le Clerc, de *Ghérés*, blé ıoulu. Cette méthode arbitraire d'expli-uer les noms & de confondre les person-ages, est moins propre à éclaircir la My-ıologie qu'à la rendre plus obscure: ce n'est as sans raison que plusieurs Savans l'ont ésaprouvée. Pour que l'on puisse juger u'une Divinité est la même chez différens euples, il faut que tous ses noms expriment ı même chose. Dès qu'on ne se tient pas à ette regle, on ne fait plus que deviner au ıazard.

La ressemblance même des noms n'est as toujours une preuve concluante, lors-ue le sens n'est pas le même, & souvent lle a donné lieu à de grossieres erreurs. En oici un exemple remarquable. Le nom *Isis*, ui signifie le bas, la terre, désigne aussi la §. 15.

profondeur & les eaux : *Isis* est une riviere de la Colchide, & il y en a une autre de même nom en Angleterre. Conséquemment ce terme désignoit un vaisseau chez les anciens Germains. Il y a lieu de présumer qu'il signifioit la même chose chez les Egyptiens par ces paroles de Lactance : *Isidis navigium Ægyptus colit* (*a*). Comme les Germains rendoient une espéce de culte à ce symbole de la navigation sous le nom d'Isis, le judicieux Tacite en a conclu que les Germains adoroient l'Isis Egyptienne, & l'on a disserté savamment pour découvrir par quelle voie ce culte avoit pu pénétrer d'Egypte en Germanie. Parce que les Saxons appelloient *Irminsul*, le Dieu ou le simbole qu'ils adoroient ; en rapprochant ce terme du grec *Hermès*, on a conclu qu'ils adoroient Mercure.

Il en est de même de la ressemblance des personnages. L'idolâtrie moderne des Indes, de la Perse, des pays du nord, de l'Amérique, est la même que l'ancienne idolâtrie égyptienne ; M. l'Abbé Banier en est convenu (*b*), & nous l'avons montré en détail. Croirons-nous pour cela que tous ces peuples ont reçu leurs Dieux de l'Egypte ? Selon

(*a*) Divin. Instit. l. 1, c. 2.
(*b*) Tome 1, l. 5, c. 7, pag. 444.

les Grecs, Io, fille d'Inachus, Roi d'Argos, est la même qu'Isis chez les Egyptiens; la source de l'erreur est palpable. Io ou Ino, car il paroît qu'on a confondu ces deux noms, étoit une fontaine d'Argos; c'est le même nom que Ἶνος, marais de Laconie, dans Pausanias (*a*), Inn, riviere d'Allemagne, Isne, riviere de Suabe, &c. On a dit qu'elle étoit fille d'Inachus & d'Ismene, parce qu'elle se déchargeoit dans l'une ou l'autre de ces deux rivieres; tout comme l'océan est appellé le pere des fleuves qui y conduisent leurs eaux. Comme elle avoit deux sources ou deux branches appellées en grec Κέρατα, des cornes; voilà Io changée en vache. On a fait la même fable du Nil & de l'Acheloüs changés en taureaux. Or, l'Isis Egyptienne étoit souvent représentée avec une tête de vache; c'est donc la même chose qu'Io; le reste du parallèle est de même goût. Il se pourroit très-bien faire que la fontaine Ino eût été aussi appellée Isis, puisque c'est un nom de riviere, la méprise dans ce cas étoit encore plus aisée.

Le peu que nous savons des traditions & des rites de l'Egypte, est très-différent de ceux de la Gréce. Le culte des animaux & des productions de la terre, les hiéro- § 17.

(*a*) L. 3, c. 23.

glyphes ou figures symboliques, étoient des usages universels chez les Egyptiens, & faisoient une partie essentielle de leur Religion; nous n'en voyons aucun vestige chez les Grecs. Il eût été à propos que les partisans d'Hérodote nous donnassent quelque raison de cette différence.

§. 18. Embrasserons-nous le sentiment de Diodore de Sicile, qui accuse Hérodote d'avoir inventé des fictions incroyables, en parlant des Egyptiens, pour attirer ainsi l'attention de ses lecteurs (a)? non assurément. Il est plus convenable de croire que cet historien a été dupe de la vanité des Prêtres d'Egypte. Il fut frappé de quelques rapports qu'il apperçut entre les Dieux Egyptiens & ceux de la Gréce: il en demanda la raison aux Prêtres, & ceux-ci ne manquerent pas d'assurer que toutes les Divinités grecques avoient pris naissance chez eux & y avoient été connues de tout temps; ils appuyerent cette assertion sur des généalogies & des dates qu'ils forgeoient à plaisir; Hérodote les crut sur leur parole.

§. 19. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'Hérodote & tous ceux qui l'ont suivi, en assurant que les Grecs ont tiré leurs Dieux de

(a) Diod. tome 1, pag. 149.

l'Égypte, se sont retranché à eux-mêmes la seule preuve qui pouvoit nous convaincre du fait. Les Grecs, disent-ils, après avoir fait cet emprunt, ont changé exprès les noms, les attributs, les fonctions, la figure, la généalogie des Dieux, pour faire croire qu'ils étoient nés chez eux. Dans cette supposition, que nous reste-t-il pour vérifier ce prétendu transport des Dieux Egyptiens dans la Gréce? Si l'on disoit: les Divinités grecques ont même nom, mêmes attributs, même figure que les Dieux Egyptiens; donc ils ont été apportés de l'Egypte: la conséquence seroit du moins vraisemblable. Mais pour nous prouver l'identité des personnages, on commence par avouer qu'ils n'ont plus rien de commun.

§. 10. Ceux qui ont soutenu que les fables grecques viennent de la Phénicie, ont-ils mieux rencontré, & nous donnent-ils de meilleures preuves de leur systême? Nous n'avons d'autre monument pour nous instruire de la Religion des Phéniciens, que le fragment de Sanchoniathon conservé par Eusébe, & ce fragment n'est pas une tradition fort certaine. Il faudroit avoir vu l'original, pour juger si c'est l'auteur ou le traducteur qui a cherché à se rapprocher de la Mythologie grecque; car on ne peut pas y méconnoître cette affectation. Ce que les livres saints

nous disent des Dieux des Syriens & des Chananéens, est fort obscur; ceux qui en ont tenté l'explication, se sont toujours dirigés sur les fables grecques. Après avoir lu le livre de Selden, *de Diis Syris*, on est à peu près aussi instruit qu'auparavant.

§. 21. C'est une foible raison pour croire qu'une fable est Phénicienne, que des étymologies tirées bien ou mal de l'hébreu: l'envie de tout rapporter à cette source, semble souvent avoir fasciné les yeux des Mythologues. Rien de plus connu des anciens que deux petits lacs de Sicile, appellés παλικοὶ, *Palici*, c'est-à-dire, deux creux d'eau: Αλ, signifie de l'eau dans les noms Υ'λικα, Ε'λικών, Α'λικος, &c. qui sont des noms de lacs ou des rivieres. On nommoit encore *Delli*, ceux de Sicile; c'est le même nom que *Deulle*, riviere des Pays-bas, & *Andéle*, riviere de Normandie. Enfin on les appelle aujourd'hui *Nephti*; c'est le même sens. Comme l'eau en est minérale & sulphureuse, on crut que deux Génies en étoient les auteurs: on les nomma *les Freres Palices*, enfans d'Adranus, riviere voisine; on leur attribua la vertu de faire connoître les parjures & on leur rendit un culte pompeux. Diodore de Sicile en fait une description merveilleuse dans son histoire (*a*). « De ces deux lacs, dit-il,

(*a*) Diod. l. 11, c. 36, tome 3, pag. 165.

» s'élevent des étincelles qui paroissent sor-
» tir d'une grande profondeur : on diroit
» que ce sont des chaudrons posés sur un
» grand feu, & que l'eau qui en déborde, est
» elle-même enflammée. On n'oseroit ap-
» procher de cet embrasement, pour en
» découvrir la cause ; & la terreur que cet
» objet imprime dans l'ame, y fait recon-
» noître quelque chose de surnaturel & de
» divin ». L'origine de leur Divinité est fort simple comme on voit ; mais les Mythologues ont mieux aimé aller chercher ces deux personnages imaginaires en Phénicie, dériver leurs noms de l'hébreu *Palichin*, vénérables, leur donner pour pere Adramelech ; l'un des Rois ou des Dieux des Chananéens (*a*). C'est de l'érudition dépensée à pure perte & par engagement de systême.

Soutiendrons-nous donc opiniâtrement que les Grecs n'ont reçu aucun de leurs Dieux des Egyptiens ni des Phéniciens ? Non. Il y auroit de la témérité à prendre ce parti extrême dans une question si obscure, & cela n'est point nécessaire pour maintenir la vérité de notre systême. Que tous les Dieux honorés avec Jupiter, soient éclos du cerveau des Grecs, ou que quelques-uns §. 22.

(*a*) Mythol. de Banier, tome 1, pag. 619.

aient été apportés d'ailleurs, cela eſt fort indifférent pour décider de leur nature & du vrai ſens de leurs fables: puiſque partout on les a forgés à peu près de même.

5. Eſſayons néanmoins s'il n'y a pas un moyen de diſtinguer les Dieux anciens des Grecs d'avec ceux qui ont pu venir des étrangers, Héſiode nous ſervira de guide. Il diſtingue des Dieux de deux eſpéces: les premiers ſont les différentes parties de la nature, le ciel, la terre, la mer, les fleuves, le ſoleil, la lune, &c. ce ſont les Dieux anciens ou les Dieux Titans. On y doit ajouter encore les paſſions de l'humanité perſonnifiées; comme Vénus, Néméſis, le Sommeil, la Diſcorde, les Furies, les Parques, la Mort, &c. auſſi Héſiode les fait naître tous ſous le regne de Cœlus ou de Saturne.

Les ſeconds ſont ceux que l'on ſuppoſoit auteurs des Sciences & des Arts; ainſi Bacchus & Cérès n'ont préſidé à l'agriculture; Vulcain, à la méchanique; Mercure, au commerce; Mars, à la guerre; Minerve, aux ſciences; les Muſes, à la poëſie; Apollon & Eſculape, à la médecine; les Graces au maintien extérieur, que quand on a commencé à cultiver ces talens divers. On a rendu un culte à Veſta & aux Dieux Larès, lorſqu'on a été réunis dans un foyer

commun. Certains Dieux ſont auſſi devenus nouveaux par la nouvelle maniere de les enviſager. Ainſi on n'a cru que Jupiter étoit le Roi des Cieux ou le Roi des Dieux; Pluton, le Roi des enfers; Neptune, le Roi des mers, que quand on a vu des Rois exercer l'autorité dans les villes de la Gréce. Voilà pourquoi Héſiode place la naiſſance de tous ces Dieux nouveaux ſous le regne de Jupiter, & comme leur culte fut beaucoup plus pompeux que celui des Dieux anciens, & les fit preſque oublier, on a dit que Jupiter à la tête des nouveaux Dieux, avoit vaincu les anciens ou les Titans, & les avoit précipités dans le fond du Tartare.

Mais cette révolution ne prouve pas encore que ces Dieux nouveaux ſoient venus des pays étrangers. Les Grecs paroiſſent avoir reçu pluſieurs arts des Egyptiens & des Phéniciens; il eſt à préſumer qu'ils en ont reçu en même temps la Divinité à laquelle on attribuoit chacun de ces arts, à ſuppoſer qu'elle fût déja honorée en Egypte ou en Phénicie. La difficulté eſt de déterminer en détail ce que les Grecs ont inventé & ce qu'ils ont appris des autres Nations, & quelles Divinités ont été adorées ailleurs avant de l'être dans la Gréce. Dans cette incertitude, ſoutenir que les Grecs ont em-

prunté des autres peuples le fond de leu Religion & toute leur Mythologie, c'est un systême dénué non-seulement de preuves, mais encore de vraisemblance.

On peut cependant faire une objection. N'est-il pas probable que l'idolâtrie s'est glissée chez les Grecs adorateurs d'un seul Dieu comme elle s'est introduite plus d'une foi chez les Hébreux? c'est toujours par la com munication avec leurs voisins que ceux-c ont adopté un culte étranger & oublié leu propre Religion. Mais il faut faire attentio que le cas est fort différent. Que les Israë lites, réduits en servitude en Egypte, aien copié les mœurs de leurs maîtres : qu'il aient souvent imité les Chananéens dont il étoient environnés, dont l'exemple servoi à les séduire, dont les fêtes pouvoient le attirer; on le conçoit aisément. Mais qu la Nation entière des Grecs ait reçu les cou tumes & les idées de quelques Egyptiens fu gitifs ou de quelques négocians Phéniciens cela ne se comprend plus : & indépendam ment des autres preuves que nous avons don nées du contraire, cela est absolument san exemple.

Supposons néanmoins le fait, tout in croyable qu'il est. On convient que le Grecs ont changé les noms, les attributs les fonctions, la figure, la généalogie de

Dieux qu'ils ont reçus des Phéniciens & des Egyptiens; donc c'eſt dans le ſol, le langage, & le génie de la Gréce qu'il faut principalement chercher le ſens des fables grecques : on ne doit le puiſer dans la Mythologie Egyptienne ou Phénicienne que quand les perſonnages & les idées paroiſſent abſolument ſemblables, & lorſque le grec ne fournit aucun moyen d'explication. Telle eſt la méthode qui nous eſt preſcrite par la nature même du ſujet que nous traitons, & dont nous tâcherons de ne pas nous écarter. Nous nous propoſons uniquement d'expliquer les fables telles qu'Héſiode les raconte, & telles qu'elles étoient communément reçues dans la Gréce.

CHAPITRE XV.

Cinquiéme conſéquence ; utilité de la comparaiſon des Langues pour expliquer les fables ; défauts que l'on y doit éviter.

QUAND il feroit encore plus évidemment démontré que les Phéniciens ni les Egyptiens ne ſont point les auteurs de la Religion Grecque, il ne s'enſuit pas qu'il ſoit inutile de chercher l'étymologie des noms des Dieux dans les langues orientales, com- §. 1.

me M. de la Barre le prétend. Si l'on peut blâmer les Savans qui ont suivi cette méthode, c'est parce qu'ils l'ont fait sur une supposition qui n'étoit pas prouvée d'ailleurs, & sans être assujettis à aucune regle certaine. Il seroit encore à souhaiter qu'ils n'y eussent pas eu recours sans nécessité, qu'ils n'eussent point affecté de puiser dans le Phénicien des étymologies forcées, peu naturelles & arbitraires, tandis que la langue grecque pouvoit en fournir de plus vraisemblables. Les Poëtes n'entendoient plus le vieux langage de leurs peres; au temps d'Hésiode, les fables avoient déja plus de mille ans. La plupart des noms propres étoient des termes surannés, comme ils le sont parmi nous. Il faut donc quelquefois en chercher le sens ailleurs que dans le grec; & où le trouver, sinon dans les langues plus anciennes ou dans celles qui sont émanées de la même source? Le phénicien, l'hébreu & le grec ayant été formés des mêmes élémens, le grec ancien devoit approcher davantage des langues orientales que le grec des siecles suivans. Les Latins ayant emprunté un grand nombre de termes du grec encore barbare, on peut en retrouver plusieurs dans leur langage.

2. Si nous avions à faire l'histoire des premiers temps de notre Monarchie, & qu'il

nous fallut expliquer les noms propres des perſonnages, Merovée, Childeric, Dagobert, Hermengarde, Brunechilde, &c. ſeroit-ce dans la connoiſſance du françois moderne & dans nos dictionnaires, que nous trouverions beaucoup de ſecours? Il nous faudroit des Gloſſaires de l'ancien Teuton ou des langues du nord qui en approchent. Telle eſt la néceſſité où nous ſommes à l'égard des noms propres des Dieux & des Héros; c'eſt du vieux grec : on ne le parloit plus au ſiecle de Platon & de Démoſthéne. Les Dictionnaires formés ſur les écrits de ces derniers ſont inſuffiſans, il faut y ſuppléer par des Gloſſaires tels que celui d'Héſychius & par les langues des peuples voiſins de la Gréce.

On continuera donc à ſuivre la méthode de Bochart & de le Clerc, en confrontant les langues, mais on le fera avec plus de réſerve, & en tâchant d'éviter les défauts dans leſquels ils ſont tombés. 1°. L'on aura recours aux langues de l'orient pour expliquer les noms des Dieux orientaux, Egyptiens ou Phéniciens; il eſt évident que le grec ſeul n'eſt pas propre à nous en découvrir le ſens. 2°. L'on s'en ſervira pour montrer la ſignification d'un mot grec, lorſqu'il eſt unique en cette langue; quand on ne peut pas y trouver des termes aux- §. 33

quels on puiſſe le comparer, alors oı forcé de recourir aux autres langues. 3°.] ce même cas on employera le latin expliquer le grec, ſur-tout lorſqu'on qu'un terme eſt évidemment le même les deux langues. 4°. L'on ne ſera n point de difficulté de rapprocher les o qui ſont certainement communs à tou peuples. Quand un nom de montagne exemple, ou un nom de riviere, ſe ı ve en Egypte, en Syrie, dans l'Ioni dans la Gréce, en Italie & dans les les, en Afrique, en Eſpagne, en Aı terre, en Allemagne, on peut croire héſiter, que ce nom a la même én chez tous les peuples de l'univers, q même il y auroit une légere variété la prononciation. Quand on trouve I'o viere ou lac de Theſſalie; I'ov, riviere lide dans le Péloponnèſe; Yon, riviei Poitou; Yon, riviere de Lorraine; Yı riviére de la Chine; Yonne, riviere de I gogne; Vionne, riviere du Vexin; Y riviere de Picardie; Vienne, riviere de raine; ces différentes inflexions de la me ſyllable peuvent-elles empêcher d rer qu'elle a ſignifié de l'eau dans t les langues? Lorſque les Géographes citent huit ou dix montagnes nom *Olympe* en différens pays, pouvons-

douter que ce terme n'ait ſignifié hauteur ou élévation (*a*)? 5°. Lorſque le grec ſeul fournira un nombre ſuffiſant de termes de comparaiſon pour vérifier le ſens d'un mot, l'on s'abſtiendra de citer les autres langues; ce ſeroit alors un étalage d'érudition déplacé & inutile. Un Mythologue qui cherche le vrai, a dû les conſulter toutes, autant qu'il eſt poſſible, pour s'aſſurer de ſes conjectures, mais il doit épargner cette rebutante diſcuſſion au lecteur.

Enfin l'on ne perdra jamais de vûe ces deux principes : que le nom d'une Divinité doit exprimer ſon caractere & ſes fonctions : que lorſqu'elle eſt différemment nommée dans les diverſes langues, tous ces noms doivent avoir la même énergie, être ſynonymes ou équivalens; autrement ce n'eſt plus le même perſonnage.

(*a*) Ceux qui n'ont jamais examiné de près les anciennes langues, ſeront ſûrement révoltés de la multitude des ſynonymes que l'on y ſuppoſe. Eſt-il vraiſemblable qu'il y ait eu quatre-vingts ou cent mots pour déſigner les eaux? voici ma réponſe. Par un recueil que j'ai été obligé de faire pour mon uſage de tous les noms connus de rivieres & de montagnes, je ſuis en état de montrer, 1°. que d'environ 150 racines que l'on peut former par la combinaiſon des lettres de l'alphabet, il n'en eſt aucune qui n'ait été le nom de quelque montagne & de pluſieurs rivieres. 2°. Qu'il n'eſt aucun nom grec de riviere qui ne ſe retrouve dans quelqu'autre partie du monde. Je ne ſais ſi ces deux faits paroîtront vraiſemblables; quant à moi ils me ſont démontrés. Je laiſſe aux Savans le ſoin d'en tirer les conſéquences.

§. 4. Avec toutes ces précautions l'on ne laisse pas de sentir combien l'explication de la Mythologie doit paroître insipide au commun des lecteurs, à ceux qui ne cherchent à s'instruire qu'en s'amusant. Rapprocher, comparer, décomposer des mots, disserter sur des minuties de Grammaire, relever les fautes des Commentateurs & des Dictionnaires, on laisse cette occupation aux Glossateurs, personne ne leur envie la satisfaction qu'ils peuvent y trouver; en vain l'on présente au public le résultat de tant de veilles, si l'on veut qu'il en partage l'ennui.

§. 5. Mais, en relevant avec beaucoup de liberté ce qui a paru défectueux dans les autres Mythologues, on ne prétend point diminuer l'estime qui est dûe à leurs savans ouvrages. Il y auroit de l'ingratitude à les décrier après en avoir profité. En nous apprenant à comparer les langues, ils ont répandu un grand jour sur une infinité d'objets, & nous ont mis en état de pousser les découvertes plus loin. S'ils se sont trompés en plusieurs choses, c'est qu'il n'est pas donné aux yeux mêmes les plus clairvoyans de tout appercevoir d'abord. Peut-être que dans les remarques où l'on réfute leurs conjectures, on a pris quelquefois un ton qui semblera trop affirmatif, sur-tout dans une matiere

matiere où l'on ne peut avoir que des probabilités. Mais on prie le lecteur de se souvenir que la répétition continuelle des correctifs deviendroit à la fin ennuyeuse. Dès qu'un auteur a déclaré une fois qu'il propose ses explications, non comme évidentes, mais comme plus vraisemblables que les autres; personne ne doit plus être choqué de la liberté de ses expressions.

On jugeroit donc mal de cet ouvrage & des intentions de l'auteur, si on se persuadoit qu'il l'a entrepris en vûe de diminuer la réputation dont jouit à juste titre celui de M. l'Abbé Banier. Ceux mêmes qui n'approuvent point son systême, lui auront toujours obligation. C'est un recueil très-ample, très-complet & très-judicieux de Mythologie, où l'on peut puiser les raisons & les preuves des différentes opinions. On ne donne celui-ci que comme un foible supplément; ou, si l'on veut, que comme une légere correction à faire, à celui de ce savant Académicien.

Malgré la vraisemblance que l'on a cru appercevoir dans les explications que l'on a données des fables principales, on ne se flatte point encore d'avoir dissipé tous les doutes ni éclairci toutes les difficultés; mais on croit avoir indiqué la vraie route qu'il faut suivre pour parcourir le labyrinthe de §. 6

la Mythologie. Avec ce secours, il est à présumer que des Ecrivains plus intelligen découvriront dans la suite des explication encore plus satisfaisantes & plus probable que celles qui sont proposées dans ce recueil

i. 7. Si l'on osoit présumer qu'il doit être favorablement accueilli, c'est qu'il réunit en quelque façon tous les systêmes, & que l'on y suit en quelque chose toutes les différentes méthodes, dont on a fait usage jusqu'ici pour expliquer les fables : celle de Bochart & de M. Fourmont, en ce que l'on cherche quelquefois comme eux le sens des noms dans les langues orientales : celle de le Clerc & de M. l'Abbé Banier, parce que l'on croit avec eux qu'il y a quelques fables historiques, mais non pas dans le sens qu'ils le prétendent : celle de M. Pluche, parce qu'on suppose que les fables sont souvent allusion aux usages communs de la vie & sur-tout de la vie champêtre : celle de M. de la Barre, puisque l'on pense après lui que les Dieux sont des personnages feints, & que le Poëme d'Hésiode est l'Histoire de la Religion Grecque : enfin celle des Allégoristes, en ce que l'on découvre dans les fables, non une physique sublime & des mysteres profonds, comme ils ont fait, mais une physique grossiere & populaire, & les vérités les plus simples.

Peut-être cette apparence même de conciliation est ce que l'on goûtera le moins; on ne la trouvera pas suffisante. Il auroit fallu, dira-t-on, garder un sage milieu entre les deux opinions; tout systême exclusif est ordinairement défectueux, les Historiens & les Allégoristes ont également tort. Ce n'est qu'en se rapprochant les uns des autres qu'ils pourront enfin avoir raison. Il est vraisemblable que dans les fables il y a tout-à-la-fois de l'histoire & de l'allégorie; pour en donner une explication satisfaisante, il faut faire un choix prudent des faits qui paroissent les mieux prouvés ou les plus vraisemblables, & des allégories les plus naturelles; ce n'est qu'en faisant usage à propos de ces deux clefs que l'on pourra pénétrer dans le sens de toutes les fables, contenter tous les esprits, réunir enfin tous les suffrages. Voilà, si je ne me trompe, la plus forte objection que l'on m'ait opposée. §. 8.

S'il se trouve jamais un génie conciliateur assez habile pour allier ensemble deux choses aussi incompatibles que l'histoire & l'allégorie, ou autrement l'Histoire naturelle avec l'Histoire civile, je rendrai volontiers hommage à ses talens. Pour moi je renonce à la gloire d'un si beau projet; je l'ai tenté souvent, & toujours sans succès; ce n'est

pas ſans raiſon que je le crois impoſſible.

1°. Les fables ſont une eſpéce de ſyſtême ſuivi, les Dieux deſcendent les uns des autres; la généalogie qu'en donne Héſiode, ne paroît point être de ſon invention, elle s'accorde à peu près avec Homere, les divers Mythologues ne varient que ſur quelques circonſtances. Si dans la liſte des Dieux vous placez un homme, la chaîne eſt rompue, comment expliquera-t-on ſa naiſſance & ſa poſtérité? Qu'il y ait eu un Roi nommé Zéus ou Jupiter, ce fait iſolé & dégagé de toutes ſes circonſtances eſt vraiſemblable ſans doute : examinez ſeulement le temps où il faut placer ſon regne, la vraiſemblance diſparoît. Dans des ſiecles de diſperſion, où l'on peut à peine ſuppoſer quatre familles raſſemblées, il n'y avoit pas de Rois. Pour concevoir tout ce que l'on raconte de Jupiter, il faut ſuppoſer qu'il a regné au moins cinq cens ans. Rapprochez les lieux où il a vécu, l'embarras augmente; cinq ou ſix peuples différens revendiquent ſa naiſſance : les Egyptiens, les Phéniciens, les Crétois, les Atlantes montrent chez eux ſon berceau; à laquelle de ces traditions donnerons-nous la préférence? Le ferons-nous voyager de l'un des bouts de l'univers à l'autre, & paſſer les mers dans un temps où la navigation n'étoit pas connue? Que

sera-ce, lorsqu'il faudra concilier sa généalogie, ses exploits, ses alliances, sa postérité, ses crimes; contradictions, rêveries, ridiculités de toutes parts : où restera la vraisemblance ?

2°. Pour faire un choix parmi des faits appuyés sur les mêmes traditions, sur les mêmes monumens, sur les mêmes témoignages, quelle est la regle qu'il faudra consulter ? pas un seul de ces titres qui remonte à l'origine ou au temps des événemens. Les fables sont nées plusieurs siecles avant que d'avoir été écrites, ou plutôt elles se sont augmentées de siecle en siecle : entre les divers auteurs qui les ont racontées, aucun ne mérite plus de croyance que les autres. Aucun n'a pu avoir de certitude des choses qu'il rapporte, puisqu'elles ont dû se passer chez des peuples encore sauvages qui ne savoient rien transmettre à la postérité.

3°. Pourquoi employer sans raison plusieurs méthodes, lorsqu'une seule peut suffire ? dès qu'une fois le penchant des peuples sauvages à diviniser toutes les parties de la nature est prouvé, doit-on abandonner ce principe certain & démontré pour courir après un autre que rien ne peut nous garantir ? Supposer dans une même fable, selon le besoin, des circonstances qui sont historiques, & d'autres qui ne le sont pas, c'est

retomber dans le goût arbitraire que l'on a reproché à tous les systêmes. Avant que d'y avoir recours, il convient d'essayer si notre méthode ne peut pas rendre raison de toutes les fables.

4°. En un mot, voici un raisonnement simple auquel il ne paroît pas possible de répondre. La Mythologie des Idolâtres modernes ne renferme rien d'historique, donc il en est de même de celle des Grecs & des Romains. Il seroit donc ridicule de chercher un milieu où il n'y en a point, & où il ne peut point y en avoir.

CHAPITRE XVI.

Examen de deux autres systêmes, & réponse à quelques objections.

§. 1. UN savant moderne qui a développé briévement, mais avec beaucoup d'éloquence, *l'Origine, les Progrès & la décadence de l'Idolâtrie* (a), prétend qu'elle a commencé avant le déluge, qu'elle est née de l'abus des hiéroglyphes ou de l'écriture symbolique, qui a été en usage non-seulement chez les Egyptiens, mais dès le premier âge

(a) Imprimé à Paris en 1757.

monde & chez les descendans d'Adam. lon lui, la coutume de peindre le soleil la lune, pour former une espéce de calen- er, d'adorer Dieu au lever du soleil & de ssembler aux nouvelles lunes, fit d'abord ifier ces deux astres. L'invention du Zo- ıque, dont les Egyptiens ne sont point auteurs & qui est plus ancien qu'eux, in- duisit ensuite le culte des animaux. Les emiers qui firent réflexion au mal physi- e & moral qu'ils appercevoient dans l'u- vers, ne purent concevoir qu'un Dieu in- iment bon en fût l'auteur; ils imagine- ıt deux principes, l'un bon, l'autre mau- is: bientôt on crut que deux ne suffisoient s, qu'il en falloit plusieurs; cette idée ıpla l'univers d'Intelligences du second lre auxquelles on rendit un culte. Le res- t pour les morts, le souvenir de leurs tus & de leurs bienfaits engagerent les ıples à rendre de grands honneurs aux os, & on ne tarda pas de passer jusqu'à loration; ainsi Jupiter, Pluton, Neptu- furent mis au rang des Dieux. On leur digua les mêmes titres que l'on donnoit paravant aux astres, il n'en fallut pas da- itage pour les confondre. Leurs statues ıcées en public & chargées d'affiches ou symboles, furent la source de nouvelles eurs. La premiere colonie qui peupla

l'Egypte, y porta ce goût pour l'écriture symbolique plus ancien qu'elle; mais il lui fallut de nouveaux caracteres pour désigner un ordre particulier de travaux qu'exigeoit le sol de l'Egypte fort différent des autres climats; les signes anciens ne servirent donc plus que pour le culte religieux. Dès-lors l'intelligence en fut réservée aux seuls Prêtres, & on la perdit entiérement lorsque l'écriture alphabétique plus commode eut fait négliger l'ancienne. Delà sont nées les fables, les métamorphoses, l'adoration des animaux en Egypte & les autres folies du Paganisme. Les Grecs avides de merveilleux, & grands admirateurs des Egyptiens, approprierent les représentations symboliques de ceux-ci aux Dieux que les navigateurs Phéniciens avoient apportés dans la Gréce, & créerent une foule d'autres personnages sur le même modéle. Enfin Rome les adopta pour la plus grande partie; elle y joignit non-seulement ses propres Dieux, mais encore ceux des Nations qu'elle avoit soumises à son empire.

Ce systême, comme l'on voit, est à peu près le même que celui de l'histoire du ciel, excepté qu'il remonte plus haut; il est sujet à la plupart des objections que l'on a faites contre cette opinion qui a toujours paru plus ingénieuse que solide.

On

On ne répétera point ce qui a été dit ci-devant contre cette prétendue adoption faite par les Grecs des Dieux d'Egypte & de Phénicie; on n'examinera point s'il y a une liaison bien réelle entre les divers progrès que l'on fait faire à l'erreur dans l'esprit des anciens peuples, & si ces progrès sont conformes à ce que nous apprend l'histoire. On se contentera d'observer que l'adoration des astres des animaux, & des autres parties de la nature, se trouve chez plusieurs Nations qui n'ont jamais fait usage du Calendrier, du Zodiaque, ni de l'Ecriture symbolique, & qui ne paroissent pas en avoir jamais eu aucune connoissance: nous l'avons montré en détail dans le Chapitre cinquiéme. L'idolâtrie a donc une autre origine que l'abus de ces différentes institutions. §. 2.

C'est ce qu'a montré avec toute la sagacité possible, le savant Magistrat qui a traité *du culte des Dieux fétiches* (*a*): il a fait voir qu'aucun des systêmes proposés jusqu'ici sur l'origine de l'idolâtrie, ne peut rendre raison du culte insensé que tous les peuples de l'univers, sans en excepter les Grecs ni les Romains, ont rendu aux brutes & aux créatures inanimées; que l'adoration des animaux n'avoit aucune relation avec les astres §. 3.

(*a*) En 1740.

ni avec les héros déifiés; que ce culte étoit direct, absolu, & non point symbolique ni relatif; & il seroit difficile de rien opposer de solide aux raisons qu'il en apporte. Mais, malgré les lumieres supérieures de cet habile Ecrivain, il y a dans son ouvrage plusieurs suppositions qui paroissent non-seulement dénuées de preuves, mais inconcevables, d'autres qui semblent se contredire.'

4. D'abord il donne la préférence à la méthode d'expliquer les fables par l'ancienne histoire; il en prouve la justesse par le nom même de *Mythologie*, qui signifie, selon lui, *le récit des actions des morts*. Par-là, il insinue que les Dieux principaux des Grecs ont été *des morts* ou des hommes divinisés après leur trépas. Voyons si cette hypothèse peut s'accorder avec ce qu'il nous enseigne ailleurs.

5. 1°. Il convient que cette méthode ne peut rendre raison de toutes les espéces d'idolâtrie, du culte rendu aux astres, aux animaux, aux êtres même inanimés; qu'elle ne peut expliquer ce qu'on appelle le sabéisme & le fétichisme (*a*). Voilà déja un grand défaut. Si donc on peut trouver un systême qui rende raison de toutes ces pratiques, il mérite sans doute d'être préféré. Or tel

---

(*a*) Page 10.

est celui que l'on a tâché de prouver jusqu'ici.

2°. Il soutient que l'adoration des astres & des êtres naturels est plus ancienne que l'idolâtrie proprement dite, ou le culte des héros & de leurs images (*a*); que c'a été la premiere Religion des Grecs aussi-bien que celle des Egyptiens & des Phéniciens (*b*); que le fétichisme & le sabéisme étoient dans les premiers temps les deux seules Religions reçues en Egypte; que l'érection des statues de figure humaine y étoit rarement d'usage, ou même n'avoit pas lieu, non plus que l'idolâtrie des hommes déifiés, à laquelle l'Egypte n'a presque pas été sujette (*c*); que, selon le fragment de Sanchoniathon, les anciens Phéniciens ont adoré de même les germes de la terre, le soleil, les vents, le feu (*d*). Cela supposé, comment peut-on avancer avec Hérodote que les Grecs ont emprunté leurs nouveaux Dieux ou héros divinisés de l'Egypte ou de la Phénicie? Les Grecs ont-ils reçu le culte des héros de deux Nations qui n'adoroient pas les héros? §. 6.

3°. *La Gréce*, dit-il après Hérodote, §. 8.

(*a*) Page 12 & 61.
(*b*) Page 150.
(*c*) Page 104 & 252.
(*d*) Page 114 & suiv.

donna dans la suite à ses vieux Bétyles, les noms des Dieux étrangers (*a*). Cela se conçoit-il? les Grecs avoient sans doute dans leur langue des noms pour exprimer leurs Divinités. *Mais ces noms propres sont tous orientaux :* c'est-à-dire, ils ont une signification dans les langues orientales; mais ils en ont aussi une en vieux grec & en latin, & même une plus naturelle que celle qu'on veut leur donner en les défigurant; au besoin, on leur en trouveroit une en Chinois. Leur étymologie tirée au hasard du Phénicien est la plus foible de toutes les preuves.

§. 8. 4°. Notre savant Auteur a très-bien développé les diverses causes qui ont conduit géneralement tous les peuples à l'adoration des êtres naturels (*b*). Le penchant de l'homme à concevoir tous les êtres semblables à lui-même, à supposer de la bonté ou de la malice aux choses inanimées qui lui plaisent ou qui lui nuisent, à personnifier les êtres physiques & les êtres moraux; voilà ce qui a fait croire dans tous les pays l'existence des Génies, des Fées, des Lutins, des Satyres, des Spectres, &c. voilà ce qui a peuplé l'univers d'Intelligences, de Nymphes, de Divinités de toute

(*a*) Page 158.
(*b*) Page 215 & suiv.

espéce. Il est donc inutile de chercher une autre origine à l'idolâtrie de tous les peuples Grecs, Romains, Phéniciens, Sauvages anciens & modernes, au culte que les Egyptiens ont rendu aux animaux, enfin au fétichisme des Negres. Dans cette supposition, quelle relation les anciennes fables de la Gréce peuvent-elles avoir avec l'Histoire?

Mais ce penchant, dira-t-on, peut-il conduire les hommes au point d'adorer un arbre ou un caillou? voilà le doute que laisse toujours dans l'esprit le savant ouvrage que nous examinons; & la principale difficulté demeure indécise. 5. 9.

Pour la résoudre, il faut se rappeller une observation que notre Auteur a faite (*a*) & que nous avons déja rapportée d'après les Voyageurs (*b*), que les objets du culte des Negres ne sont pas toujours des Dieux proprement dits, mais des choses que l'on suppose douées d'une vertu divine, des oracles, des amulettes, des talismans préservatifs; que ces fétiches ne sont pas tous les objets, matériels en eux-mêmes, mais ceux qu'il a plu aux Negres de choisir & de faire consacrer par leurs Prêtres. Il faut se souvenir encore de ce que ces mêmes Voyageurs rap-

(*a*) Page 11.
(*b*) Chap. 5, §. 9.

portent de la confiance excessive que les Negres ont en leurs Prêtres : ils croient que ces fourbes conversent familiérement avec les Esprits ou Génies qui sont leurs véritables Dieux, qu'ils sont dépositaires de toute leur puissance. Il n'est pas surprenant qu'ils soient persuadés en conséquence que leurs Prêtres ont le pouvoir d'attacher la vertu & la protection des Génies à certains talismans ou fétiches, qu'en vertu de la consécration faite par ces Prêtres, un caillou peut servir de gage de la présence & du secours des Génies dont on ambitionne les faveurs & dont on redoute la colere; que dans cette opinion ils réverent à l'excès ces fétiches ou amulettes, comme autant de marques de l'assistance & de la protection de leurs Dieux, qu'ils les croient même animés, tout comme les Grecs ont cru autrefois qu'en vertu de la consécration des Statues, des Idoles ou des Bétyles, les Dieux y habitoient réellement & y recevoient les hommages de leurs adorateurs. Il est clair que toutes les pratiques des Negres supposent nécessairement la croyance des Esprits ou Génies répandus dans tout l'univers, telle que les Voyageurs la leur attribuent; que cette croyance est la vraie origine du culte des fétiches, de l'idolâtrie grecque, de la magie, & de toutes les autres folies du Paganisme. Dès que l'on perd de vue ce dogme

ondamental, on ne conçoit plus rien.

Il reste une autre objection à résoudre. §. 10.
Selon le sentiment du même Auteur, nous supposons faussement que les Grecs ont eu d'abord la connoissance d'un seul Dieu, & qu'ils sont tombés ensuite dans le Polythéisme & l'Idolâtrie. Tous les peuples sauvages & ignorans, tels qu'ont été les Grecs, sont incapables des notions intellectuelles & de l'idée de Dieu telle que nous l'avons. L'on n'arrive à cette connoissance que par degrés, par un examen attentif de la nature, par des réflexions qui passent la portée des peuples sauvages : leurs idées bornées & grossieres les conduisent assez naturellement au Polythéisme (*a*); ce qui a fait conclure aux plus habiles Métaphysiciens, que depuis la dispersion du genre humain, le Polythéisme a toujours été la premiere Religion des hommes.

Nous avons déja observé (*b*) que ce fait §. 11.
est absolument étranger à l'objet principal de nos recherches, à la question de savoir si les Dieux des Grecs ont été des hommes ou des êtres physiques personnifiés. Quand la premiere Religion des Pélasges ou des anciens Grecs auroit été le Polythéisme,

(*a*) Page 191 & suiv.
(*b*) Chap. 2, §. 11.

comme Hérodote l'assure, il s'ensuivroit seulement qu'Hésiode a été dans une erreur de fait, en nous donnant Cœlus, ensuite Saturne pour l'unique objet du culte de ces peuples : ou tout au plus, il s'ensuivroit que nous prenons mal le sens de son Poëme sur ce point particulier. Dans ce cas-là même, il y auroit peu de chose à changer dans le progrès que nous avons fait faire aux erreurs de l'esprit humain : il faudroit seulement supprimer la premiere époque où nous avons envisagé la Religion Grecque : au lieu d'avancer que les Grecs ont connu d'abord un seul Dieu, comme nous croyons l'avoir prouvé, il faudroit supposer qu'ils ont commencé par croire toute la nature animée par des Génies auxquels ils ont rendu leur culte. Le fond de notre systême sur la nature des Dieux & sur le sens des fables, n'en recevroit aucune atteinte.

En second lieu, c'est mal-à-propos qu'on nous accuse de supposer les anciens Grecs parvenus par voie de raisonnement à la connoissance d'un seul Dieu : c'est par tradition que cette idée s'est conservée chez les premiers chefs de colonie, sortis de la famille de Noë. Une croyance si essentielle a pu sans doute être transmise des peres aux enfans pendant plusieurs générations & pendant plusieurs siecles, même chez les

hommes devenus ſauvages, tout comme nous voyons les peuples des forêts de l'Amérique communiquer à leurs deſcendans les notions groſſieres & imparfaites qu'ils ont de la Divinité, avec les erreurs qu'ils y ont ajoutées. Il n'a donc pas été néceſſaire que les Grecs arrivaſſent à cette connoiſſance par degrés & par un examen attentif de la nature. Ces Métaphyſiciens dont on nous vante l'habileté, commencent par ſuppoſer ou que la connoiſſance d'un ſeul Dieu n'a pas été donnée par révélation & par tradition aux premiers hommes, ou que cette tradition a été d'abord anéantie après la diſperſion des peuples; ces deux faits ſont également faux, contraires au texte des livres ſaints, aux monumens de l'hiſtoire, à la croyance actuelle des nations idolâtres.

Enfin, il s'en faut beaucoup que le ſentiment des Métaphyſiciens qu'on nous oppoſe, ſoit infaillible ou démontré: des Ecrivains qui paſſent parmi nous pour de grands Philoſophes, après avoir peſé les raiſons, ſe ſont décidés pour l'opinion contraire. §. [illegible]

Il eſt naturel, diſent-ils, qu'une famille ou une bourgade effrayée du tonnerre, affligée de la perte de ſes moiſſons, maltraitée par la bourgade voiſine, éprouvant tous les jours ſa foibleſſe, ſentant par-tout un

pouvoir invisible, ait bientôt dit : il y a quelqu'être au-dessus de nous qui nous fait du bien ou du mal; il y a un pouvoir supérieur, qui tantôt nous favorise & tantôt nous maltraite. Il n'est pas vraisemblable qu'elle ait dit d'abord : *il y a deux pouvoirs*; car pourquoi plusieurs ? on commence en tout genre par le simple, ensuite vient le composé, & souvent enfin on revient au simple par des lumieres supérieures. Telle est la marche de l'esprit humain.

Quel est cet être que l'on aura d'abord invoqué? sera-ce le soleil, sera-ce la lune? il n'y a pas d'apparence. Les enfans ne font point attention à la beauté, à l'utilité, au cours régulier des astres, ils y sont accoutumés; mais que le tonnerre gronde, ils tremblent, ils vont se cacher. Les premiers hommes ont sans doute agi de même. Ce sont des espéces de Philosophes qui ont remarqué les premiers le cours des astres.

Un village se sera donc borné à dire : il y a une puissance qui tonne, qui grêle sur nous, qui fait mourir nos enfans, appaisons-la par de petits présens, comme on calme les gens irrités. Il faut bien aussi lui donner un nom : le premier qui s'offre, est celui de chef, de maître, de seigneur. *Kneph* chez les Egyptiens, *Adoni* chez les Syriens,

Baal, *Bel*, *Moloch* chez leurs voiſins, *Pavée* chez les Scythes, ſignifient ſeigneur & maître. *Ouranos* ou *Cælus*, premier Dieu des Grecs, a déſigné la même choſe.

Ce n'eſt point par une raiſon ſupérieure & cultivée que tous les peuples ont ainſi commencé à reconnoître une ſeule Divinité; s'ils avoient été Philoſophes, ils auroient adoré le Dieu de toute la nature, & non pas le Dieu d'un village; ils auroient examiné ces rapports infinis de tous les êtres qui prouvent un être créateur & conſervateur; mais ils n'examinerent rien, ils ſentirent. Chaque bourgade imaginoit un être tutélaire & terrible, réſidant dans la forêt voiſine, ou ſur la montage, ou dans une nuée; elle n'en imaginoit qu'un ſeul, parce qu'elle n'avoit qu'un ſeul chef à la guerre.

Il eſt bien naturel que l'imagination des hommes s'étant échauffée, & leur eſprit ayant acquis des connoiſſances confuſes, ils aient bientôt multiplié leurs Dieux & aſſigné des Génies moteurs aux élémens, aux mers, aux forêts, aux fontaines, aux aſtres. Plus ils auront examiné ces globes lumineux, plus ils auront été frappés d'admiration. Le moyen de ne pas adorer le ſoleil, quand on adore la Divinité d'un ruiſſeau? Dès que le premier pas eſt fait, la terre eſt bientôt

couverte de Dieux, & on descend enfin des astres aux chats & aux oignons.

Cependant il faut bien que la raison se perfectionne; le temps forme enfin des Philosophes qui voient que ni les oignons, ni les chats, ni même les astres, n'ont arrangé l'ordre de la nature. Tous ces Philosophes, Babyloniens, Perses, Egyptiens, Scythes, Grecs & Romains, admettent un Dieu suprême, rémunérateur & vengeur.

On n'ose d'abord le dire au peuple; mais on le dit secretement & dans les mysteres. Toutes les autres Divinités ne sont que des Etres intermédiaires. On place des héros, des empereurs au nombre des Dieux, c'est-à-dire, des bienheureux. Mais il est sûr que Claude, Octave, Tibere & Caligula, ne sont pas regardés comme les créateurs du ciel & de la terre.

En un mot, il paroît prouvé que du temps d'Auguste, tous ceux qui avoient une Religion, reconnoissoient un Dieu supérieur, éternel, & plusieurs ordres de Dieux secondaires, dont le culte fut appellé depuis idolâtrie (*a*).

§. 13. Assurément nous ne pensons pas que ces réflexions soient une preuve démonstrative, plusieurs sont très-sujettes à contestation;

(*a*) Diction. Philos. art. *Religion*, deuxiéme question.

mais enfin jusqu'à ce qu'on ait prouvé que la chose s'est faite autrement, nous sommes en droit d'affirmer, en vertu des preuves que nous en avons données, que les Grecs, comme les autres peuples, ont admis d'abord un seul Dieu sous la notion confuse d'*Etre supérieur*, avant que d'en venir à cette multitude de Génies ou de Puissances intermédiaires qu'ils ont adorés dans la suite.

Mais quelque systême que l'on suive sur la maniere dont ce culte s'est introduit, il demeure pour certain que les principaux & les plus anciens Dieux du Paganisme, ont été les Génies moteurs de la nature, que le culte des héros a été inconnu à tous les peuples barbares, qu'il n'a commencé par conséquent que fort tard chez les Grecs & lorsqu'ils ont été policés, qu'il n'a rien changé au culte des Dieux plus anciens. L'explication de la Théogonie achevera de mettre cette vérité dans la derniere évidence, ou du moins la portera au souverain degré de la probabilité.

5. Il reste cependant toujours une objection dont tous les esprits sont d'abord frappés. Est-il vraisemblable que dans un objet aussi important que la Religion & le culte divin, les anciens peuples aient pris des êtres imaginaires pour des personnages réels, des

allégories pour des narrations férieufes, que les feules équivoques du langage aient pu opérer un aveuglement fi inconcevable ?

On pourroit répondre que le fyftême des Mythologues hiftoriens fuppofe des faits infiniment plus incroyables que celui-ci. Eft-il vraifemblable qu'il y ait eu un puiffant Empire chez des peuples fauvages, qui s'eft formé on ne fait comment, & qui a difparu de même; que les Grecs aient commencé par adorer des fcélérats; qu'après avoir rendu un culte aux êtres naturels, ils l'aient quitté pour honoret des étrangers; que pouvant multiplier à difcrétion ces héros vrais ou fabuleux, ils y aient encore ajouté des perfonnages chimériques, la nuit, la difcorde, le fommeil, la mort, &c. qu'ils aient fait ainfi dans leur Religion le mêlange le plus bizarre? On ne répéteta point les autres objections que l'on a faites contre ce fyftême.

Mais il faut réfoudre directement la difficulté. Je foutiens que la fuppofition dont les efprits prévenus révoquent en doute la poffibilité, devient très-vraifemblable quand on veut réfléchir fur la marche de l'efprit humain, telle qu'on l'a tracée, Chapitre 2, §. 8, & Chap. 6, fur les fables, fur les erreurs, fur les pratiques populaires qui fubfiftent encore ajourd'hui, & qui paroif-

avoir la même origine que chez les
s.

. Il y a chez nous comme chez eux,
espéces de fables, les unes physiques,
ıtres historiques, telles que les romans.
doit mettre au rang des premieres tout
ue l'on raconte sur les feux nocturnes,
e cochemar, sur les follets qui pansent
hevaux, sur les différentes espéces de
s: erreurs dont les unes sont nées des
ations des somnambules, les autres de
ıalice de quelques fourbes. Parmi les
ıns anciens, il en est quelques-uns dont
rincipaux personnages ont existé, com-
ceux de Richard sans Peur, de Robert
Diable, de Pierre de Provence, &c.
tres où tout est fabuleux, Gargantua,
ıiégle qui est un recueil de tours &
ilouteries, &c. N'est-il pas à présumer
en étoit de même chez les Grecs?

°. Les principales erreurs des anciens se
ouvent encore parmi les peuples grof-
des campagnes, malgré l'attention que
a de les instruire; ils croient encore
influences de la lune, aux songes, aux
ages, aux jours heureux & malheureux,
talismans, aux sorciers, au sabat, &c.
doit-on pas juger que les mêmes pré-
tions venoient autrefois de la même sour-
de l'ignorance des causes naturelles,

de la croyance d'un pouvoir ſupérieur agiſſant dans tout l'univers, & des Génies répandus dans ſes différentes parties?

3°. Dans notre Religion même, malgré les lumieres qu'elle donne aux plus ſimples, malgré le zele & la vigilance des paſteurs, il s'eſt introduit ſouvent parmi le peuple, des erreurs & des pratiques, les unes innocentes, les autres ſuperſtitieuſes, qui n'étoient fondées que ſur l'ignorance & l'abus du langage : l'inſcription *vera Icon*, placée ſous une image de la face du Sauveur, a fait naître une *Sainte Véronique;* d'autres noms anciens mal-entendus ont fait honorer des Saints imaginaires & des Reliques apocryphes, dont les critiques ont prouvé la fauſſeté, & dont les Evêques les plus ſages ont ſouvent eu bien de la peine de déraciner le culte. Il y a eu des dévotions particulieres fondées ſur la ſimple alluſion des noms : l'on a invoqué S. *Fort*, pour fortifier les membres, S. *Genou*, pour le mal des genoux, &c. ce culte n'avoit rien de mauvais, puiſque l'interceſſion des Saints peut être utile contre toutes ſortes de maux; mais l'idée particuliere que s'en formoit le peuple, venoit uniquement du langage. Il s'eſt gliſſé parmi les ignorans, des pratiques ſuperſtitieuſes établies ſur le même fondement, comme la coutume de

plier les pièces de monnoie que l'on donnoit pour offrande, la confiance à l'eau de quelques fontaines auxquelles on avoit donné le nom d'un Saint, & plusieurs autres usages dont il seroit inutile, peut-être même dangereux de rappeller le souvenir. N'est-il donc pas vraisemblable que les erreurs, les fables, les superstitions anciennes, ont eu la même origine?

CHAPITRE XVII.

Pourquoi l'on suit Hésiode; idée de la Version françoise de ses Poësies & des Remarques qui l'accompagnent.

POUR dévélopper le systême de l'idolâtrie, on ne pouvoit choisir un meilleur guide qu'Hésiode. M. l'Abbé Banier observe, que pour bien expliquer les fables, il faut les prendre dans les Poëtes les plus anciens: Hésiode est l'un des premiers & il s'accorde assez avec Homere. La Théogonie est l'histoire des Dieux la plus complette & la plus suivie; ceux qui l'ont continuée, n'ont fait qu'ajouter quelques fables plus récentes. Dès que l'on peut réussir à expliquer celles de notre Poëte, il est aisé de découvrir l'origine & le sens de toutes les autres; §. 1.

elles ont été bâties sur le même fond & selon la même méthode.

2. On ne s'arrêtera point à faire remarquer la beauté du génie d'Hésiode, les graces naïves de son style, le sublime même auquel il s'éleve quelquefois. La description du combat des Titans, celle de la naissance de Typhon, celle du bouclier d'Hercule, peuvent être mises en paralléle avec les plus beaux endroits d'Homere. Si on ne trouve pas le même feu, la même vivacité dans le reste de ses ouvrages, c'est que la matiere ne le comportoit pas. On ne peut disconvenir qu'il n'y ait répandu tous les agrémens dont elle étoit susceptible : aussi Quintilien lui donne-t-il le premier rang parmi les Poëtes qui ont écrit dans le style médiocre.

3. Quand on dit que sous les regnes allégoriques de Cœlus, de Saturne, de Jupiter, Hésiode a voulu nous indiquer les divers états de la Religion Grecque, on ne prétend pas assurer que c'ait été son dessein exprès, ni qu'il l'ait ainsi conçu distinctement lui-même. Peut-être a-t-il eu seulement en vûe de nous apprendre ce que l'on publioit communément par tradition sur les Dieux anciens & nouveaux. Mais on soutient que cette tradition telle qu'Hésiode la rapporte, nous indique en termes obscurs les

révolutions arrivées successivement dans la croyance des Grecs. Il est cependant probable que le Poëte en a soupçonné quelque chose, qu'il a parlé en termes énigmatiques, pour ne pas blesser l'opinion reçue, & pour n'avoir pas à craindre le même sort que Socrate subit dans la suite.

Quoi qu'il en soit, nous regardons Hésiode, non pas comme auteur ou inventeur, mais comme simple historien des fables, quoiqu'Hérodote ait pensé le contraire (a).

Quant à la version françoise, on conçoit qu'il étoit impossible de la rendre exactement littérale; un Poëte ne doit point être servilement traduit. Notre langue ne souffre point les épithetes entassées qui ne servent que pour l'harmonie du vers, ni les répétitions si familieres aux anciens. Plusieurs expressions qui n'étoient peut-être pas indécentes chez les Grecs, feroient un très-mauvais sens en françois. La traduction que nous donnons, ne doit point être lûe sans les remarques.

Le lecteur s'appercevra aisément que nous nous sommes servis de l'excellente édition d'Hésiode donnée par le Clerc : on n'y peut rien ajouter pour la correction du texte ni

(a) Hérodote, l. 2, n. 69.

pour l'exactitude de la version latine. Que pouvoit-on faire de mieux que de la suivre constamment? C'est-là qu'il faut avoir recours, s'il survient des doutes sur la fidélité de la traduction françoise.

§. 5. Les remarques, outre leur objet principal, qui est de dévélopper le vrai sens d'Hésiode, & le systême de la Théogonie, sont encore destinées souvent à montrer que celles de le Clerc ne sont pas toujours aussi bien fondées qu'elles le paroissent, que le plus grand nombre de ses étymologies tirées des langues orientales, comme celles de Bochart, sont forcées & arbitraires, que l'opinion de ces deux Auteurs, tant sur l'origine de la mythologie, que sur la multitude des Colonies Phéniciennes, n'est rien moins que solide. L'on n'a cependant fait aucune difficulté de copier quelques-unes des notes du premier, lorsqu'elles ont paru justes & nécessaires pour l'intelligence du texte.

§. 6. On a partagé le Poëme de la Théogonie en cinq parties: la premiere, qui sert comme de Préface, est une Invocation des Muses; les quatres suivantes sont relatives aux quatre époques de la Religion Grecque que l'on a distinguées ci-devant, & dont ce Poëme est l'histoire.

§. 7. En nous appliquant à ce travail, nous

ne l'avons point envisagé comme un objet de pure curiosité; il a semblé propre à établir deux vérités importantes. La premiere, que tous les anciens peuples ont connu d'abord un seul Dieu, que c'est du moins l'opinion la plus probable, & que l'idolâtrie n'est point de la plus haute antiquité. La seconde, qu'aucune Nation livrée à elle-même n'a conservé long-temps de saines idées sur la Divinité; qu'il falloit par conséquent une révélation surnaturelle, éclatante & revêtue des caractères les plus frappans pour établir & conserver la vraie Religion sur la terre. C'est ici en même tems une application du principe que nous avons tâché de développer ailleurs, que l'étude des élémens primitifs des langues & leur comparaison peuvent servir à dissiper peu à peu les ténébres répandus sur l'Histoire des anciens peuples, & nous faire distinguer avec plus de certitude les événemens réels d'avec les imaginations fabuleuses.

Mais quand ce principe seroit encore plus évidemment démontré dans cet ouvrage, il sera toujours fort aisé de le tourner en ridicule, en suivant la méthode employée par quelques Savans pour décrier ce genre d'érudition. L'on affectera de choisir quelques-unes des étymologies qui paroîtront les moins plausibles au premier coup d'œil, §. 24

en les détachant de ce qui peut les appuyer & les rendre probables. On présentera ces lambeaux décousus & déplacés, comme un échantillon par lequel on peut juger du reste : on conclura que toutes ces observations grammaticales sont absolument destituées de la plus légere vraisemblance. On pourra étayer encore cette décision par des réflexions générales sur les abus de la science étymologique, sur l'incertitude de ses applications, sur le danger de s'y livrer. Le lecteur ainsi prévenu par le compte infidéle qu'on lui rend d'un systême dont on ne combat que l'accessoire, ne se donnera pas la peine de consulter le livre même, d'en examiner les principes, d'en suivre les conséquences, de voir si l'Auteur raisonne de suite, ou s'il s'écarte de propos délibéré comme on l'en accuse.

Par ce procédé peu équitable & qui est assez à la mode, l'on parviendra très-sûrement au point auquel nous touchons déja de fort près, à faire mépriser souverainement l'étude des anciennes langues, à décréditer toute espéce d'érudition, à ne plus estimer d'autre talent que celui d'écrire avec légéreté & avec grace; & il n'est pas nécessaire de montrer jusqu'où cette façon de penser peut nous conduire.

§. 9. Qu'on me permette de le répéter & de

finir par où j'ai commencé. Pour porter un jugement sensé & réfléchi de cet ouvrage, il y a deux choses à faire : la premiere, d'examiner la question principale, si les Dieux du Paganisme ont été des êtres réels ou imaginaires, si la mythologie est fondée sur l'Histoire ou si elle est allégorique ; & de peser les preuves que nous avons rassemblées. La seconde, de suivre, du moins sommairement, l'application de la méthode que nous proposons pour l'explication des fables : nous avons déja fait observer qu'elle ne porte que sur des conjectures, & qu'il est impossible qu'elles soient toujours également heureuses. Mais quand il y en auroit encore un plus grand nombre de hasardées, ces défauts de détail sont-ils un motif suffisant de rejetter un systême, quand il est prouvé d'ailleurs ? Avec cette prévention, quel livre, quel genre d'étude peut être l'abri de la critique & du mépris des Censeurs les plus ignorans ? Tant que l'on n'a pas montré le foible ou la fausseté des preuves directes dont un Auteur s'appuie, il est ridicule de le chicaner sur les conséquences.

Nous ne nous flattons pas néanmoins de persuader ceux qui ont déja pris parti sur cette matiere. Un Ecrivain obscur doit-il assez compter sur la force du vrai pour espérer

de renverser par un premier effort une
nion qui a pour elle les plus grands
& les suffrages les plus respectables:
beaucoup, si l'on daigne seulement
un coup d'œil sur ses raisons & sur sa
thode. Mais il se trouve toujours un
tain nombre de lecteurs équitables &
prévenus, qui ont égard aux preuves
qu'à l'autorité, qui cherchent de b
foi dans chaque question ce qu'il y
vrai ou de plus vraisemblable; c'est
eux principalement que l'on a compos
ouvrage.



POËMES
D'HÉSIODE,
TRADUITS
EN FRANÇOIS.



HÉOGONIE.

EMIERE PARTIE.

Invocation des Muses.

IMENÇONS nos chants par invo- s Divinités qui président à la musi- qui habitent sur le mont Hélicon, ses de ma patrie qui s'exercent à autour de la belle fontaine & de de Jupiter. Après s'être baignées dans x sacrées du Permesse, de l'Hippo- c de l'Olmius, elles continuent leurs es jeux sur le sommet de l'Hélicon. eloppées d'un nuage léger, elles paf- nuits à célébrer dans leurs concerts erain des Dieux, la Reine d'Argos à la brillante chaussure, la fille de Minerve aux yeux pers, Apollon s, Diane la chasseuse, Neptune qui & environne la terre de ses flots, ectable Thémis, Vénus aux yeux le douceur, Hébé couronnée d'or, la)ioné, l'Aurore, le Soleil, la Lune, , Japetus, le rusé Saturne, la Ter-

re, le vaſte Océan, la Nuit ténébreuſe & toute la Cour céleſte des immortels.

Ce ſont ces Nymphes divines qui inſpirerent autrefois Héſiode, lorſqu'il gardoit ſes moutons au pied de leur montagne ſacrée, tel eſt le diſcours que lui adreſſerent les Muſes de l'Olympe, les filles du ſouverain Jupiter : Bergers, oiſifs habitans des campagnes, gens inutiles qui ne penſez qu'à manger, écoutez nos leçons. C'eſt nous qui enſeignons l'art de compoſer d'ingénieuſes fictions & de dire agréablement la vérité.

En prononçant ces paroles ; elles me mirent à la main une branche de laurier ſymbole de leur pouvoir ; je me ſentis animé d'un eſprit divin, l'avenir & le paſſé ſe dévoilerent à mes yeux : elles m'ordonnerent de célébrer la naiſſance des heureux immortels & de ne jamais les oublier elles-mêmes dans mes Vers. Mais où me conduira ce propos ?

Que les Muſes ſoient donc mon premier objet : ce ſont-elles, qui par leurs concerts, réjouiſſent Jupiter dans l'Olympe. Elles préſentent à ſes yeux l'ordre des deſtinées, le préſent, le paſſé, l'avenir : leur voix ne s'affoiblit jamais & leur douce harmonie répand la joie dans le ſéjour du tonnerre ; le ſommet de l'Olympe en retentit, & toute la

cour céleste y est attentive. Elles chantent dans leurs éternels concerts, les Dieux qui dès le commencement sont nés du ciel & de la terre, les Intelligences bienfaisantes qui leur ont succédé & qui regnent sur toute la nature. Le pere des Dieux & des hommes, le souverain Jupiter est le principal sujet de leurs louanges; elles exaltent son regne & sa puissance; elles récréent leur pere en lui racontant les actions des hommes & les exploits des héros.

C'est de Jupiter même que les Muses ont reçu la naissance, c'est dans la Piérie qu'il leur donna le jour, pour faire oublier aux malheureux mortels les chagrins qui les dévorent. Mnémosyne, fille de Jupiter qui regne sur les hauteurs d'Eleuthere, eut avec lui un commerce secret: après l'année révolue, le temps de son enfantement étant arrivé, elle mit au monde neuf filles d'une ressemblance parfaite, dont l'esprit toujours tranquille n'est occupé que de chant & de poësie. Le sommet glacé de l'Olympe est le séjour ordinaire où se rassemble leur cour; les graces, la volupté, les plaisirs de la table ne les abandonnent jamais; elles chantent les loix, les mœurs, les exploits des immortels.

La premiere fois qu'elles allerent sur l'Olympe faire la cour à leur pere, le son

agréable de leur voix, le bruit de leurs danſes firent retentir les échos. Il regne dans le ciel d'où il lance la foudre & fait gronder ſon tonnerre: après avoir vaincu ſon pere Saturne, il a réglé les rangs parmi les immortels & leur a diſtribué leurs emplois.

Voilà ce que chantent les neuf filles de Jupiter dans le céleſte palais: Clio, Euterpe, Thalie, Melpoméne, Terpſichore, Erato, Polymnie, Uranie, Calliope; celle-ci eſt la plus puiſſante de toutes; elle doit toujours accompagner les Rois.

Lorſque les Muſes jettent un regard favorable ſur un Prince que Jupiter a placé ſur le trône, elles répandent une douce roſée ſur ſa langue, les paroles coulent de ſa bouche comme un torrent de miel, il fixe les regards du peuple, lorſqu'il monte ſur ſon tribunal pour rendre la juſtice. Un ſeul diſcours prononcé avec dignité, ſuffit pour appaiſer les plus vives conteſtations. C'eſt pour cela que le ciel a donné aux Rois la prudence, afin qu'ils faſſent regner l'équité, qu'ils ſachent prévenir ou réparer les crimes par les graces inſinuantes de leurs diſcours. Dès qu'un Roi digne de la couronne ſe montre à ſes peuples, il voit la foule ſe proſterner à ſes pieds, lui rendre les mêmes hommages qu'à la Divinité, il tient dans une attention

respectueuse la plus nombreuse assemblée. Tels sont les dons précieux que les Muses accordent à leurs Eleves. Ce sont les Muses & Apollon, Dieu redoutable par ses traits, qui forment les Musiciens & les Poëtes; mais c'est Jupiter qui place les Rois sur le trône.

Heureux le favori des Muses! Les graces & la persuasion naissent de sa bouche. Qu'un malheureux soit plongé dans la plus amere tristesse; dès qu'un Poëte inspiré par les Muses commence à chanter les exploits des héros, les louanges des habitans de l'Olympe, l'homme affligé oublie ses peines, la sérénité renaît dans son ame; il céde au pouvoir enchanteur des Déesses qui l'entraîne.

Venez, filles de Jupiter, mettez dans ma bouche des chants dignes des immortels que je vais célébrer. Dites-nous quels Dieux sont nés de la terre, du ciel, de la nuit, ou de l'humide élément: racontez-nous comment la terre, les fleuves, la mer orageuse, le ciel, les astres ont été les premiers Dieux; comment leur ont succédé les Intelligences bienfaisantes qui répandent les richesses de la nature, qui président à ses différentes fonctions; comment ils ont partagé entr'eux les emplois; comment ils ont commencé à demeurer sur les hauteurs de l'Olympe. Di-

vines Muses, qui habitez le ciel depuis naissance du monde, apprenez-nous cet in portant secret, & quel a été le premier d tous.

SECONDE PARTIE.

Regne de Cœlus, génération des Etres.

LE Chaos fut avant toutes choses, ensuit la terre, séjour tranquille des immortels qu habitent les sommets glacés de l'Olympe le ténébreux Tartare dans les profondes en trailles de la terre; & l'Amour le plus bea des Dieux, qui charme les soucis des Dieu & des hommes, qui triomphe du courag & de la prudence.

Du Chaos sont nés l'Erebe & la Nu obscure, de la Nuit jointe à l'Erebe sor sortis le Jour & la Lumiere.

La Terre produisit d'abord le Ciel aus étendu qu'elle, parsemé d'étoiles, pour qu' lui servît de couverture & de séjour au Dieux. Elle enfanta encore les hautes mor tagnes où habitent les Nymphes qui se pla sent à errer sur les hauteurs & dans les fo rêts; elle engendra même la Mer profond & orageuse sans le secours de l'Amour.

Bientôt unie au Ciel, elle mit au mond

l'Océan & ses gouffres profonds; Céus, Créus, Hypérion, Japétus, Théa, Rhéa, Thémis, Mnémosyne, Phœbé avec sa couronne d'or, & l'aimable Téthys. Le rusé Saturne est le dernier & le plus violent de ses enfans, il fut ennemi de son pere dès sa naissance

La Terre enfanta de nouveau les redoutables Cyclopes, Bronté, Stérops & le vaillant Argé, qui ont donné le tonnerre à Jupiter & lui ont forgé la foudre. Ils étoient en tout semblables aux Dieux, mais ils n'avoient qu'un œil rond au milieu du front; c'est delà qu'on leur a donné le nom de Cyclopes: leur force & leur adresse éclatoient dans les ouvrages qui sortoient de leurs mains.

Il nâquit encore du Ciel & de la Terre trois enfans d'une taille monstrueuse & d'une force extraordinaire, dont on ne parle qu'en tremblant, Cottus, Briarée, & Gygès, race terrible, qui avoient chacun cinquante têtes & cent bras, & les autres membres à proportion.

Tous ceux qu'ont enfanté le Ciel & la Terre, ont été d'une grandeur & d'une force plus qu'humaine; mais ils étoient odieux au Ciel leur pere: à mesure qu'ils naissoient, il les cachoit dans les entrailles de leur mere, ne leur laissoit point voir le jour; & se

faisoit un jeu de cette brutale violence. La Terre en gémissoit & en séchoit de douleur; le ressentiment lui suggéra un trait de vengeance également adroit & cruel. Lorsqu'elle eut tiré de son sein le fer & les métaux, elle en fit une faux tranchante, & s'ouvrit à ses enfans de son dessein. « Vous » voyez, leur dit-elle, la conduite cruelle » de votre pere, si vous voulez me croire, » nous vengerons les outrages qu'il vous fait » & la maniere indigne dont il vous traite ». La crainte dont ils étoient saisis ne leur permit pas de répondre; mais le rusé Saturne plus hardi que les autres lui repliqua: « Ma » mere, je me charge de l'exécution: le » crime dont notre pere se rend coupable, » me dispense d'avoir pour lui les sentimens » d'un fils ». La Terre satisfaite le plaça dans un lieu secret où il ne pouvoit être apperçu, lui mit à la main la faux tranchante qu'elle avoit préparée, & lui dit l'usage qu'il en devoit faire. Sur le soir, le Ciel répandit sur la terre les ténébres de la nuit, & lorsqu'il s'étendoit pour s'approcher de son épouse, Saturne d'une main hardie mutila son pere, & jetta bien loin derriere lui ce qu'il lui avoit coupé.

Mais le sang du ciel ne pouvoit cesser d'être fécond; autant il en tomba de gouttes sur la terre, autant il en sortit de nou-

veaux Etres. Delà sont nées les terribles Furies, les Géans armés & exercés à la guerre, & les Nymphes qui errent sur la terre sous le nom de Mélies. 185.

TROISIÉME PARTIE.

Regne de Saturne & des Titans : seconde époque de la Religion Grecque.

SATURNE jetta incontinent au milieu ỳ. 188
des flots agités de la mer ce qu'il avoit ôté à son pere ; cette portion d'un corps immortel flotta long-temps sur les eaux. De 190.
l'écume qui s'en forma, nâquit une nouvelle Divinité qui aborda à l'isle de Cythere & bientôt après en Cypre ; par-tout où se montroit la charmante Déesse, les fleurs croissoient sous ses pas : on l'appelle Aphro- 195.
dité ou Vénus, Reine de Cythere, elle est toujours couronnée de fleurs. Ce nom que lui ont donné les Dieux & les hommes, fait allusion à l'écume de la mer dont elle est née. On la nomme encore Cytherée, à cause de l'isle où elle aborda, Cypris, 200.
parce que c'est auprès de Cypre qu'elle a reçu le jour ; & ses inclinations ne démentent point son origine. L'Amour & le beau Cupidon sont toujours à sa suite, & ils l'ac-

compagnent dans l'assemblée des Dieux. Les ris, les jeux de la jeunesse, les entretiens galans, les supercheries de l'amour, les plaisirs, les caresses, la volupté lui sont échus en partage. Tel est le sort que lui ont assigné les Dieux & les hommes.

Le Ciel irrité contre son propre sang donna alors à ses enfans le nom odieux de Titans, les menaçant du châtiment qu'ils recevroient de leur révolte & de leur crime, dont la vengeance devoit retomber sur toutes les races futures.

La Nuit enfanta la Parque cruelle, le Destin odieux & la Mort, le Sommeil & la troupe des Songes sans le secours d'aucune autre Divinité. Elle accoucha de Momus, du Chagrin dévorant, des Hespérides qui gardent au-delà de l'océan les pommes d'or que portent les arbres de leurs jardins. Les Déesses fatales, les Parques impitoyables, Clotho, Lachésis, Atropos, sont encore filles de la Nuit; ce sont elles qui distribuent le bonheur & le malheur aux hommes à leur naissance, qui punissent les crimes des mortels & des Dieux, qui ne cessent de poursuivre les malfaiteurs jusqu'à ce qu'elles en aient tiré vengeance. Enfin l'odieuse Nuit mit au monde Némésis, Divinité si pernicieuse aux hommes, la Fraude, les Amours criminels, la Vieillesse infirme, la Discorde.

Celle-ci à ſon tour enfanta le travail & les ſoucis, l'oubli, la faim, les douleurs cuiſantes qui nous arrachent des larmes, les combats, les meurtres, la guerre, le carnage, les querelles, le menſonge ; les procès, le mépris des loix, le crime, tous freres étroitement unis, le ſerment qui cauſe de ſi grands maux quand on oſe le violer.

La Mer au contraire eut pour fils aîné le bon Nérée qui ne mentit jamais ; on l'appelle le vieux Nérée, parce qu'il eſt ſincere & bienfaiſant, ami de l'équité, rendant juſtice à tout le monde.

De l'union de la Mer avec la Terre ſont nés Thaumas, le vaillant Phorcys, la belle Céto & l'impitoyable Eurybie.

Nérée & Doris ſon épouſe, fille de l'Océan, ont produit la nombreuſe famille des Nymphes marines ou des Divinités aimables qui vivent dans les eaux : Proto, Eucraté, Sao, Amphitrite, Eudora, Thétis, Galené, Glaucé, Cymothoé, Spio, Thoë, la belle Thalie, la gracieuſe Mélite, Eulimené, Agavé, Paſithée, Erato, Eunicé aux doigts de roſes, Doto, Proto, Pheruſa, Dynamené, Neſée, Actée, Protomedie, Doris, Panope, & la belle Galathée, l'agréable Hipporhoë, & Hipponoë aux mains blanches, Cymodocé & Cymatologé qui

appaisent les vents orageux & les flots de la mer; Amphitrite aux pieds délicats, Cymo, Eioné, Halimède avec sa belle couronne, la gaye Glauconomé, Pontoporie, Liagoré, Euagoré, Laomédie, Polynomé, Autonoë, Lysianasse, Euarné dont le caractère est aussi beau que son visage, l'élégante Psamathé, la divine Menippe, Néso, Eupompé, Thémisto, Pronoë, Nemertès qui a le génie divin de son pere. Telle est la postérité du bon Nérée, cinquante jeunes Nymphes d'une conduite irréprochable.

Thaumas eut pour épouse Electra, autre fille du profond Océan; celle-ci enfanta Iris; les Harpyes avec leur longue criniere, Aello, Ocypeté, qui égalent de leurs aîles rapides la vitesse des vents & des oiseaux, & qui s'élevent au plus haut des airs.

Céto eut de Phorcys les Grées, blanches dès leur naissance, que les Dieux & les hommes ont nommées pour ce sujet les vieilles, Pephrédo & Enyo, toujours couvertes d'un superbe voile. Elle fut encore mere des Gorgones qui habitent au-delà de l'océan du côté de la nuit où sont les Hespérides, Stheno, Euryale, & l'infortunée Méduse : celle-ci étoit mortelle, les deux autres immortelles & incapables de veillir. Neptune eut commerce avec elle

ı tendre verdure, & Persée lui ayant é la tête, il en sortit le grand Chry- & Pégase. Celui-ci fut ainsi nommé : qu'il étoit né auprès des sources de ın, l'autre parce qu'il portoit à la main épée d'or : il s'est envolé de dessus la au séjour des immortels, où il habite lais de Jupiter & il porte le tonnerre foudre.

hrysaor devenu époux de Callirhoë, le l'océan, fut pere de Géryon mons- trois têtes; celui-ci fut dépouillé de rmes par Hercule qui lui enleva ses s dans l'isle Erythie, & qui en con- : le troupeau à Tirynthe, après avoir hi le vaste océan, tué le chien Or-, & le Bouvier Erythion dans la ca- : obscure où il se retiroit.

ıllirhoë enfanta encore dans un antre ınd un autre monstre qui n'eut jamais de semblable parmi les Dieux & les nes, la redoutable Echidna, moitié ɔhe à visage agréable, aux yeux noirs, ɔitié serpent dont la vûe fait horreur, ıst taché de diverses couleurs, qui se :it de carnage dans le sein de la ter- . se tient dans une caverne profonde un rocher loin des Dieux & des hom- Telle est la demeure que les Dieux ıssignée à la cruelle Echidna, nym-



phe immortelle qui ne veillit point; el y eſt renfermée dans les montagnes. On d que Typhon, vent orageux & violent eu commerce avec cette belle aux yeu noirs, que delà ſont venus Orthos, chie de Géryon, enſuite Cerbere, chien d Pluton, monſtre à cinquante têtes, d'un taille & d'une force extraordinaire, d'un voix terrible & d'une cruauté égale. Il e eſt venu encore l'hydre de Lerne qui fi tant de ravages: Junon l'avoit nourrie pa haine contre Hercule; mais le fils de Jupiter, aidé du courageux Iolaüs & des conſeils de Minerve, tua ce monſtre à coups d'épée.

Echidna enfanta encore la Chimere, animal cruel, monſtrueux, d'une viteſſe extrême: il avoit trois têtes, l'une de lion, l'autre de chévre, la troiſiéme d'un dragon, & reſſembloit à ces trois animaux, au lion par le devant du corps, à la chévre par le milieu, à un ſerpent par derriere, & vomiſſoit des torrens de flammes. Le vaillant Bellerophon, à l'aide de Pégaſe, s'en rendit le maître.

La Chimere unie au chien Orthos mit au monde le Sphinx qui fit tant de maux à la poſtérité de Cadmus, & le lion de Nemée. Junon épouſe de Jupiter l'avoit élevé elle-même & l'avoit lâché dans les forêts d'où

il ravageoit les environs de Nemée & ont Apesas. Il fut encore tué par Her-

fin Céto & Phorcys engendrerent le ın terrible qui garde les pommes d'or les vastes campagnes des Hespérides: est en détail leur postérité.

: Tethys & de l'Océan sont sortis les :s les plus fameux, le Nil, l'Alphée, & ses gouffres profonds, le Strymon, :andre, le majestueux Danube, le Pha- : Rhésus, le clair Acheloüs, le Nes- le Rhodius, l'Haliacmon, l'Heptapo- e Granique, l'Œsapus, le divin Simoïs, née, l'Hermus, le Caïcus, remarqua- ar la beauté de ses eaux, le Sangar, ıdon, le Parthenius, l'Evenus, l'Ar- s, & le divin Scamandre.

:thys est encore la mere des Nymphes abitent les fontaines auxquelles les jeu- ;ens consacrent leur chevelure, aussi- qu'au grand Apollon & aux fleuves. est le sort qu'ont reçu de Jupiter Pi- Admete, Ianthé, Electre, Doris, ıno, Uranie, Hippo, Clymène, Rho- Callirhoë, Zeuxo, Clythie, Idyie, ıoë, Plexaure, Galaxaure, l'aimable é, Melobosis, Thoë, la belle Poly- Cereeïs, Pluto, Perseïs, Janire, Acas- Xanthé, Petrée, Menestho, Europe,

Métis, Eurynomé, Telestho, Crisié, Asia l'aimable Calypso, Eudoré, Tyché, Amphiro, Ocyroë, & la Styx qui est la plus respectable de toutes.

Telle est la postérité de l'Océan & de Tethys, telles sont leurs filles aînées; mais il en est un plus grand nombre dispersées par toute la terre & qui demeurent au fond des eaux. Il est de même une infinité d'autres fleuves nés de Tethys & de l'Océan, qu'il n'est pas possible à un mortel de nommer, mais qui sont connus des peuples qui en habitent les bords.

Thia épouse d'Hypérion enfanta le Soleil, la Lune & l'Aurore qui éclaire les mortels sur la terre & les Dieux immortels dans le ciel.

Eurybie, femme de Crius, fut mere d'Astræus, de Pallas, de Persés plus habile que ses freres. Astræus, marié à l'Aurore, fit naître les vents impétueux, Argestès & Zephyre, le rapide Borée, l'humide Notus. L'Aurore accoucha encore de l'étoile du matin & des astres brillans dont le ciel est semé.

Pallas & Styx fille de l'océan, produisirent l'ardeur bouillante & la victoire, la force & la valeur, illustres enfans qui habitent le palais de Jupiter & accompagnent par-tout le maître du tonnerre : ainsi l'ob-

tint Styx leur mere, dans ce jour mémo-
rable où le Dieu qui fait gronder la foudre
sur l'Olympe, fit venir devant lui tous les
immortels. Il promit à tous ceux qui com-
battroient pour lui contre les Titans, de
ne point leur ôter les priviléges dont ils
jouissoient pour lors, mais de les leur con-
firmer à jamais. Il ajouta même que tous
ceux qui avoient été laissés dans l'oubli sous 395.
le regne de Saturne, seroient élevés aux hon-
neurs sous le sien, chacun suivant ses mé-
rites. L'immortelle Styx, conduite par les
avis de l'Océan son pere, arriva la premiere
sur l'Olympe avec toute sa famille. C'est
en récompense de son zéle que Jupiter lui
a accordé les plus flatteuses distinctions; il
a voulu qu'elle fût le lien redoutable du 400.
serment des Dieux, & a pris pour com-
mensaux tous ses enfans. Il a tenu de même
aux autres tout ce qu'il leur avoit promis,
parce qu'en qualité de maître souverain il
avoit le pouvoir de le faire.

Cœus associa Phœbé à son lit, & la 405.
rendit mere de Latone, fille charmante
aux yeux des Dieux & des hommes &
qui fait dans l'Olympe l'ornement de la
cour immortelle. Phœbé mit encore au
monde la brillante Astérie, dont Persés fit 410.
son épouse dans la suite & qui fut mere
d'Hécaté.

Jupiter a fait à celle-ci les plus insignes faveurs & lui a donné les plus grands priviléges ; il lui laisse exercer son pouvoir sur terre & sur mer. Déja sous le regne du lumineux Cœlus, elle avoit les mêmes honneurs & les Dieux immortels la respectoient infiniment. De même aujourd'hui, si quelqu'un offre des sacrifices ou fait des expiations suivant le rite prescrit, il ne manque jamais d'invoquer Hécaté, & son respect ne demeure point sans récompense ; la Déesse écoute favorablement ses vœux : elle répand sur lui les richesses & l'abondance, parce qu'elles sont en son pouvoir. De tous les enfans du Ciel & de la Terre, aucun n'a eu d'aussi grandes prérogatives ; Jupiter ne lui a retranché aucune de celles dont elle jouissoit déja sous le regne des Titans ou des anciens Dieux : elle a conservé sa dignité, telle qu'elle lui est échue dès le commencement. Quoique Déesse unique, elle n'en est pas moins révérée ; son pouvoir s'étend comme auparavant sur toute la terre, dans le ciel & sur mer : il est même augmenté, parce que Jupiter lui accorde ses bonnes graces. La Déesse protége & fait prospérer qui elle juge à propos ; elle le rend respectable dans l'assemblée du peuple. Lorsque les guerriers prennent leurs armes pour marcher au combat, il dépend d'elle de

leur accorder la victoire & de faire triompher leur valeur. Elle eſt aſſiſe à côté des Rois, lorſqu'ils prononcent des arrêts : elle ſe trouve au milieu des combattans ſur l'aréne, pour animer l'ardeur de celui qu'elle veut favoriſer ; bientôt victorieux par ſon ſecours il ſe couvre d'une gloire immortelle, & qui réjaillit ſur toute ſa famille. Fidelle à ſuivre les cavaliers dans leurs courſes & les navigateurs dans leurs voyages ; elle les exauce, lorſqu'ils adreſſent leurs vœux à Hécaté & au bruyant Neptune. Souvent la Déeſſe accorde une proie abondante à celui qui l'invoque, ſouvent elle l'arrache à celui qui croyoit déja la tenir. Elle eſt occupée avec Mercure à multiplier les troupeaux dans les étables, les bœufs, les chévres, les moutons : elle les fait croître ou diminuer comme il lui plaît. Quoiqu'elle ſoit le ſeul enfant de ſa mere, elle exerce ce pouvoir immenſe parmi les Dieux. Jupiter l'a chargée encore de conſerver le jour aux enfans qui viennent de naître & de les faire grandir. Tels ſont ſes priviléges.

Rhéa, épouſe de Saturne, eut d'illuſtres enfans : Veſta, Cérès, Junon à la chauſſure dorée, le terrible Pluton qui exerce dans les lieux ſouterrains un cruel empire, Neptune qui fait entendre au loin le bruit de ſes flots, le ſage Jupiter pere des Dieux &

des hommes dont la foudre fait trembler le ciel & la terre.

Saturne les avaloit à mesure que leur mere les mettoit au monde, parce qu'il ne vouloit pas qu'aucun autre des enfans du Ciel lui disputât l'empire sur les immortels. Il avoit appris de la Terre & du Ciel ses parens que par l'ordre des Destins, malgré toute sa force, il seroit un jour vaincu par son propre fils & par les desseins de Jupiter. Il ne s'arrêta point à de vains projets; mais attentif à épier le moment, il dévoroit ses enfans à leur naissance.

Rhéa désolée en gémissoit; mais lorsqu'elle se sentit prête d'enfanter Jupiter pere des Dieux & des hommes, elle supplia la Terre & le Ciel ses parens de l'aider de leurs conseils, de lui suggérer le moyen de mettre à couvert le fils qu'elle alloit mettre au monde, & de le dérober à la fureur de Saturne son pere qui ne manqueroit pas de le dévorer comme les autres. Touchés des prieres de leur fille, ils lui découvrirent tout ce que les Destins avoient réglé sur le sort de Saturne & de son fils. Ils l'envoyerent en secret à Lyctus dans l'isle de Crète, lorsqu'elle étoit sur le point d'accoucher. La Terre elle-même reçut dans ses bras Jupiter naissant, le nourrit & l'éleva dans l'isle de Crète. D'abord sa mere le

porta à Lyctus au milieu des ténébres de la nuit, & le cacha de ses propres mains dans une caverne profonde au pied du mont Egée. Ensuite Rhéa prit une grosse pierre, & l'ayant enveloppée de langes, elle la présenta au fils du Ciel, à Saturne ancien souverain des Dieux. Le malheureux prit la pierre & l'avala sur le champ, sans prévoir qu'un jour son fils reparoîtroit sain & sauf, lui arracheroit le trône par violence & regneroit à sa place.

La force & les membres du jeune Prince croissoient avec une promptitude merveilleuse; après l'année révolue, par le secours des conseils artificieux de la Terre, le grand Saturne tout rusé qu'il étoit, fut obligé de laisser reparoître son fils, & succomba bientôt sous sa violence & ses intrigues. D'abord il vomit la pierre qu'il avoit avalée récemment; Jupiter la planta & l'affermit dans la terre auprès de Pytho, dans un des enfoncemens du Parnasse, pour servir de monument & de spectacle aux hommes. Il tira de prison les fils du Ciel ses oncles que son pere avoit chargés de chaînes par une aveugle jalousie. En récompense de ce bienfait ils lui mirent entre les mains le tonnerre, la foudre, les éclairs que la Terre avoit cachés dans son sein; & c'est

avec ces armes redoutables qu'il commande aux Dieux & aux hommes.

Japetus prit en mariage Clymène, fille de l'Océan, qui fut mere du vaillant Atlas. Elle enfanta encore le fameux Menœtius, l'industrieux & rusé Promethée, & l'insensé Epimethée qui causa bientôt un grand préjudice aux hommes. C'est lui qui épousa la premiere femme que Jupiter s'avisa de former.

Le Roi des Dieux irrité des crimes de Menœtius, le frappa de la foudre & le précipita dans l'Erebe pour punir son audace & sa férocité. Atlas, asservi à une loi rigoureuse, se tient debout aux extrêmités de la terre près des Hespérides, & porte le ciel sur sa tête & sur ses bras sans se lasser jamais; tel est le poids énorme dont Jupiter l'a chargé. Il a étroitement enchaîné Promethée & l'a attaché par des liens indissolubles à une colonne, où un aigle éployé lui ronge éternellement les entrailles. Autant l'oiseau cruel en mange pendant le jour, autant il en croît pendant la nuit.

Le vaillant Hercule, fils d'Alcméne, a délivré le fils de Japetus de ce supplice & a tué l'oiseau qui le dévoroit. Jupiter l'a permis du haut de l'Olympe où il regne, afin d'augmenter la gloire de l'Hercule Thébain

main & de le rendre fameux par toute la terre : tel est l'honneur qu'il a voulu faire à son fils. Quoique violemment irrité, il a oublié son ressentiment & l'audace de Promethée qui osa disputer d'habileté avec le souverain des Dieux.

QUATRIÉME PARTIE.

Régne de Jupiter & des autres Dieux ; établissement des Sacrifices : troisiéme époque de la Religion Grecque.

LORSQUE les Dieux étoient en dispute v. 535
avec les hommes à Méconé, Promethée partagea exprès un bœuf en deux parts pour tromper Jupiter. D'un côté il enveloppa dans la peau les chairs, les entrailles & la graisse, les cachant avec le ventre du bœuf : 540
de l'autre il rangea adroitement tous les os & les couvrit de graisse. Alors Jupiter, pere des Dieux & des hommes, lui adressant la parole : fils de Japet, lui-dit-il, le plus puissant des Rois, tu as bien mal fait les parts. 545

Jupiter, à la connoissance duquel rien ne peut échapper, lui parloit ainsi pour lui reprocher sa mauvaise foi. Promethée toujours dans les mêmes dispositions, lui répondit

en fouriant : glorieux Jupiter, fouverain des Dieux éternels, c'eft à vous de choifir celle que vous jugerez à propos. Cette réponfe n'étoit qu'un artifice, mais Jupiter éclairé d'une lumiere éternelle n'ignoroit aucune de fes penfées. Il forma fur le champ contre les hommes un funefte projet, qu'il ne tarda pas d'accomplir. Après avoir détourné la graiffe qui cachoit les os du bœuf, il conçut un dépit fecret dont il donna bientôt des marques ; c'eft dès ce moment que les hommes ont fuivi la coutume de brûler les os des victimes fur les autels des Dieux. Fils de Japet, continua Jupiter indigné, tu as trop d'efprit & tu en fais mauvais ufage.

Dès-lors Jupiter irrité & ne pouvant oublier cet outrage, n'accordoit plus l'ufage du feu aux malheureux mortels. Mais le fils de Japet trouva encore le moyen de le tromper ; il déroba le feu qu'il cacha dans une tige de férule, & le ralluma ainfi fur la terre.

Jupiter appercevant du haut des cieux la lueur du feu parmi les hommes, en conçut un nouveau reffentiment & réfolut de les punir de ce vol. Il donna ordre à Vulcain de former avec de la terre la figure d'une fille également belle & modefte ; Minerve prit le foin de la parer & la revêtit

'une robe blanche, lui mit ſur la tête une ɔëffure artiſtement rangée, une guirlande es plus belles fleurs, une couronne d'or 'un travail exquis, où Vulcain avoit dé- loyé toute ſon induſtrie pour plaire au ſou- ıin Jupiter. Il y avoit gravé la figure de la lupart des animaux qui vivent ſur la terre u dans les mers, avec tant d'art qu'ils pa- ɔiſſoient vivans & qu'on ne ſe laſſoit point e les admirer. Après avoir ainſi formé avec n ſoin infini cette dangereuſe merveille, la fit paroître dans l'aſſemblée des Dieux : des hommes avec toutes les graces dont ʼlinerve s'étoit plûe à l'embellir. Les uns : les autres virent avec une admiration éga- :, le don ſéduiſant mais funeſte que l'on lloit faire aux hommes. Delà eſt venue ette race foible & délicate de femmes, que :s mortels gardent parmi eux pour leur mal- eur. Jamais amies de la pauvreté ni de l'é- argne, elles n'ont de goût que pour le luxe : la dépenſe; ſemblables aux frelons qui : nourriſſent du travail des abeilles auquel s n'ont point eu de part, qui tandis que es diligentes ouvrieres ſont occupées du ıatin juſqu'au ſoir à faire leur miel, ſe tien- ent oiſifs dans la ruche, ne penſant qu'à évorer le fruit des peines d'autrui. C'eſt ainſi ue Jupiter a fait aux hommes le funeſte

présent des femmes pour partager leurs travaux & leurs fatigues.

Il ne les a pas moins affligés d'une autre maniere : quiconque craignant les ennuis du mariage & l'embarras d'une femme, demeure dans le célibat, s'il vient à vieillir, il est privé des secours les plus nécessaires à la vieillesse : s'il est riche, une troupe de parens éloignés partageront ses biens après sa mort. Celui qui a été assez heureux en se mariant pour rencontrer une femme sage & fidéle, trouve dans ses maux mêmes une ressource puissante : mais si par malheur on l'a prise d'un mauvais caractère, c'est un chagrin qui ronge éternellement le cœur & auquel il n'y a point de reméde. Ainsi l'on ne peut échapper à la vengeance de Jupiter ni tromper ses desseins ; le fils de Japet, Promethée avec toute son adresse, & malgré son innocence, n'a pu se soustraire à sa colere ni au funeste lien dont il est garotté.

Jupiter non moins irrité contre Briarée, Cottus & Gygès, les enchaîna de même, quoiqu'il ne pût s'empêcher d'admirer leur force & leur taille énorme. Il les fit descendre dans les entrailles profondes de la terre & aux extrêmités de l'univers, où ils souffrent sans relâche & déplorent vainement leur triste sort.

Mais Jupiter & les autres Dieux enfans de Saturne & de Rhéa, les ont rendus de nouveau à la lumiere, comme la Terre le leur avoit conseillé. Elle leur fit comprendre que ces géans devoient partager avec eux les hasards du combat & la gloire de la victoire. Car il y a eu une longue guerre & de sanglantes batailles entre les Dieux Titans & les enfans de Saturne. D'un côté les Titans campés sur l'Othrys, de l'autre les Dieux bienfaisans, enfans de Rhéa & de Saturne retranchés sur l'Olympe, se battirent avec acharnement pendans dix années entieres, sans que l'on pût savoir comment finiroit la guerre, ni de quel côté seroit l'avantage.

Enfin le pere des Dieux & des hommes, Jupiter, les ayant un jour rassasiés de nectar & d'ambroisie & régalés splendidement de tous les mets dont les Dieux se nourrissent, voyant que leur courage s'enflammoit sur la fin du festin, il leur tint ce discours : Illustres enfans du ciel & de la terre, soyez attentifs à mes paroles ; voilà déja longtemps que nous combattons contre les Titans pour leur enlever la victoire & l'empire ; redoublez aujourd'hui votre valeur & vos efforts contre ces ennemis redoutables ; rappellez-vous les bienfaits dont je vous ai comblés, les ténébres profondes & les liens

cruels dont j'ai ſu vous délivrer. Alors le vaillant Cottus prit la parole : Nous ſavons, Seigneur, repliqua-t-il, la vérité de ce que vous dites ; nous connoiſſons par expérience toute l'étendue de vos lumieres & de votre ſageſſe. C'eſt par elle que vous avez ſu venger l'opprobre des immortels ; c'eſt elle qui nous a tirés des chaînes & de la demeure obſcure où nous gémiſſions. Comptez, fils de Saturne, que nous n'omettrons rien pour vous aſſurer l'empire & que nous combattrons les Titans avec plus d'ardeur que jamais.

Toute l'aſſemblée des Dieux applaudit à ce diſcours & ſe ſentit animée d'un nouveau courage. Tous, Dieux & Déeſſes, anciens Titans ou enfans de Saturne, combattirent dès-lors avec plus de fureur. Jupiter mit en face de l'ennemi les géans qu'il avoit fait ſortir du ſein de l'Erebe, monſtres redoutables par leur force & leur figure ; ils avoient chacun cent bras & cinquante têtes, & les membres d'une groſſeur énorme. Ils lançoient d'un ſeul bras des rochers entiers. De l'autre côté les Titans étoient rangés avec un air fier & menaçant, & déchargeoient les plus terribles coups. Les flots de la mer en fureur mêloient leur bruit confus à celui des combattans, la terre en retentiſſoit & en pouſſoit de triſtes gémiſſemens.

Le vaſte Olympe étoit ébranlé par les efforts 680.
des Dieux ; leur marche impétueuſe, le tumulte de leurs mouvemens, la violence de leurs coups ſe faiſoient ſentir juſqu'au fond du noir Tartare. Ils s'accabloient mutuellement d'une grêle de traits, les cris de fureur qu'ils pouſſoient pour s'exciter, péné- 685.
troient juſqu'aux cieux. Jupiter donna l'eſſor à ſon courage & fit les plus grands efforts de valeur : ſon bras puiſſant lançoit du haut du ciel & de l'Olympe le foudre avec un fracas de tonnerre & des éclairs continuels. La terre en mugiſſoit prête à être embra- 690.
ſée, & les forêts entieres étoient en proie aux flammes. Une chaleur brulante ſe fai- 695.
ſoit ſentir ſur toute la face du globe & faiſoit bouillir les flots de la mer ; les Titans mêmes ne purent en éviter les ardeurs, des tourbillons de flammes s'élevoient juſqu'aux nues : l'œil ne pouvoit ſoutenir l'éclat du 700.
foudre qui embraſoit juſqu'à l'Erebe. On croyoit voir & entendre le ciel s'approcher comme autrefois de la terre, & celle-ci prête à être réduite en poudre par le poids de ſa chûte : tel étoit le fracas que faiſoient 705.
les Dieux acharnés au combat. Les vents déchaînés élevoient des tourbillons de pouſſiere & mêloient leurs ſifflemens aigus au bruit du tonnerre & des foudres que lançoit Jupiter. Le tumulte alloit toujours croiſ-

ſant, & le combat s'échauffoit par la violence du carnage. Enfin cette fureur martiale commença à ſe ralentir. Les deux armées d'abord rangées de front avoient fondu avec impétuoſité l'une ſur l'autre; mais Cottus, Briarée, & le fougueux Gygès avoient porté les plus terribles coups; ils avoient lancé de leurs mains vigoureuſes juſqu'à trois cens rochers. Ils accablerent enfin les Titans ſous la multitude de leurs traits; ils les précipiterent dans les entrailles de la terre, & les y enchaînerent avec tout leur orgueil.

Autant le ciel eſt élevé au-deſſus de la terre, autant il y a d'eſpace entre la terre & le fond du Tartare. Une enclume tombée du ciel demeureroit neuf jours & autant de nuits avant que de toucher à la terre, & il lui faudroit un temps égal pour tomber depuis la terre juſqu'au fond du Tartare. Un mur de fer l'environne de toutes parts, & des ténébres trois fois plus épaiſſes que la nuit en ferment l'entrée. Au-deſſus ſont les fondemens de la terre & de la mer. C'eſt-là que les Titans ſont plongés dans une obſcurité profonde par ordre de Jupiter; triſte demeure, éloignée du ſéjour des mortels & dont ils ne peuvent ſortir: Neptune les y a renfermés avec des portes de fer & un mur impénétrable: c'eſt-là encore qu'habitent les fidéles Satellites de Ju-

', Gygès, Cottus, & Briarée. C'eſt-là ı que commencent & finiſſent tour-à- la terre obſcure, le Tartare ténébreux, puiſable mer, & le ciel lumineux : lieu ux que les Dieux mêmes ont en hor- , chaos immenſe, dont un mortel ne roit atteindre le fond dans une année : ine auroit-il paſſé l'entrée, qu'il ſeroit orté de côté & d'autre par un mouve- t impétueux & des ſecouſſes violentes : ır abhorré des Dieux mêmes, qui n'eſt ıté que par la nuit & ſes épaiſſes ténè- . Le fils de Japetus, Atlas, debout à rée ſoutient le ciel ſur ſa tête & ſur bras, ſans ſe laſſer jamais. C'eſt-là que ur & la nuit ſe ſuivent alternativement ans interruption & paſſent tour-à-tour une porte de fer. A meſure que l'un e, l'autre ſort, ſans que jamais ils ſe ıvent enſemble au même lieu. Dès que eſt parti pour parcourir la terre, l'au- attend paiſiblement qu'il ſoit de retour r recommencer la même courſe. L'un te la lumiere aux habitans de la terre, tre leur conduit le ſommeil frere de la t. C'eſt donc là que ſe tient la nuit té- reuſe avec ſes enfans le ſommeil & la t, Divinités odieuſes que jamais le ſo- n'éclaire de ſes rayons, ſoit lorſqu'il ıte au plus haut des cieux, ſoit lorſqu'il

deſcend ſur la fin du jour. Le premier parcourt tranquillement toute l'étendue de la terre & le vaſte eſpace des mers pour donner le repos aux hommes ; l'autre avec un cœur de fer & des entrailles d'airain, attaque impitoyablement le premier qu'elle rencontre, & ſe fait haïr des Dieux mêmes ſur leſquels elle n'a aucun pouvoir. Là eſt le triſte palais des Dieux infernaux, du redoutable Pluton & de Proſerpine : l'entrée en eſt gardée par un chien hideux & cruel exercé à un manége artificieux ; il careſſe & fait accueil à ceux qui entrent, mais il ne leur permet plus de ſortir, & dévore inhumainement ceux qui veulent s'échapper de ce ſombre ſéjour.

Là ſe trouve encore la fontaine Styx, fille aînée de l'Océan, l'horreur des Dieux immortels. Elle eſt dans un antre écarté, ſous un vaſte rocher, ſoutenu par des colomnes auſſi brillantes que l'argent, & qui s'élevent juſqu'aux cieux. La fille de Thaumas, la prompte meſſagere Iris eſt quelquefois obligée de franchir les mers, lorſqu'il s'éleve des diſſentions parmi les Dieux. Si quelqu'un des habitans des cieux ſe rend coupable de menſonge, Jupiter envoie Iris chercher dans un vaſe d'or l'eau glacée de Styx, qui eſt le lien du ferment des Dieux. Elle tombe goutte à goutte du ſommet d'un

rocher, & forme sous terre un ruisseau toujours couvert d'une sombre nuit, & qui se jette dans l'océan. De dix parties de cette eau, il y en a neuf qui coulent autour de la terre & forment un clair ruisseau qui se décharge dans la mer : la dixiéme partie qui tombe du rocher, est destinée à la punition des Dieux. Quiconque des immortels habitans de l'Olympe se parjure sur cette eau, demeure pendant un an sans parole, sans respiration & sans vie, privé de l'ambroisie & du nectar, étendu sur un lit dans une léthargie profonde. Au bout de l'année, quoique guéri de cette maladie, il n'est pas à la fin de ses peines. Il est séparé pour neuf ans de la compagnie des Dieux immortels, il n'est point admis pendant tout ce temps à leurs assemblées ni à leurs festins; enfin à la dixiéme année il rentre dans tous ses priviléges. Telle est la peine que les Dieux ont attachée au parjure commis sur l'eau de Styx, fontaine révérée de tout temps & qui coule dans des précipices.

C'est-là que commencent & finissent tour-à-tour la terre obscure, le Tartare ténébreux, l'inépuisable mer, le ciel brillant d'étoiles; lieu hideux, affreux, que les Dieux ont en horreur. Là des portes d'airain sont suspendues à des poteaux immobiles, & dont rien ne peut ébranler la solidité. C'est

là que demeurent les Titans, loin des Dieux, dans le fond du chaos ténébreux. Les fidéles Satellites de Jupiter, Cottus & Gygès ſont placés aux ſources de l'océan. Neptune a fait Briarée ſon gendre par eſtime pour ſon courage, & lui a donné ſa fille Cymopolie en mariage.

Lorſque Jupiter eut chaſſé du ciel les Titans, la Terre unie au Tartare eut pour dernier fils Typhon, dont les pieds & les mains avoient une force plus qu'humaine, mais dont les cent têtes ſemblables à celles d'un ſerpent ou d'un dragon horrible, laiſſoient échapper de leur gueule une langue noire, jettoient le feu par les yeux & vomiſſoient des flammes. Toutes enſemble faiſoient des cris affreux ſemblables à ceux de différens animaux & qui étoient entendus juſqu'aux cieux; tantôt elles pouſſoient des mugiſſemens comme un taureau en fureur, tantôt des rugiſſemens auſſi terribles que ceux d'un lion, tantôt des hurlemens comme un chien. Souvent il faiſoit un bruit dont les montagnes retentiſſoient au loin. Il ſeroit ſans doute arrivé une révolution funeſte à ſa naiſſance, il ſe ſeroit rendu maître des Dieux & des hommes, ſi Jupiter le pere commun n'y avoit pourvû. Il fit gronder ſon tonnerre à coups redoublés; le bruit en retentit nonſeulement juſqu'aux extrêmités de la terre

nais jusqu'au plus haut des cieux & au fond les abymes de l'océan. L'Olympe trembla ous les pas du Roi des immortels, & la terre n poussa des gémissemens. Le feu de la foudre clatoit de toutes parts, & faisoit rouler des ourbillons de flamme; le ciel, la terre, la ner en ressentirent également les ardeurs. es vagues en fureur se brisoient avec vioence contre les rivages; l'émotion des Dieux causoit dans tout l'univers un bouleersement affreux. Pluton en fut effrayé lans l'empire des morts, les Titans précipiés avec Saturne au fond du Tartare, en ouïrent le bruit & en ressentirent la secousse. Jupiter en courroux redoubla les coups de onnerre, fit briller les éclairs, & du haut le l'Olympe frappa le monstre en lançant contre lui la foudre. Il réduisit en cendres es horribles têtes, le fit tomber sous ses coups redoublés, & la terre retentit du bruit le sa chûte. La flamme gagna les forêts & es montagnes; elle embrasoit la terre & la aisoit couler comme les métaux fondus s'échappent de la fournaise, & comme Vulcain ait sortir du sein des montagnes des torrens de fer devenu liquide par la violence du feu. Ainsi la terre tomboit en dissolution par les ardeurs de ce terrible élément. Jupiter indigné précipita le monstre au fond du Tartare.

C'est Typhon qui produit les vents orageux, excepté Notus, Borée, Argestes & Zéphyre, que les Dieux ont fait naître pour l'utilité des hommes. Pour les autres, ils ne servent qu'à soulever les flots de la mer, à exciter des tempêtes, à causer des naufrages. Tantôt ils tourmentent les vaisseaux & font périr les matelots; malheur à ceux qui en sont assaillis sur mer, leur perte est inévitable; tantôt ils soufflent sur la vaste étendue de la terre, brisent les tendres fleurs dont elle est couverte, renversent les travaux des hommes, remplissent tout de poussiere.

Les Dieux délivrés enfin de leurs travaux & de la guerre qu'ils avoient eue à soutenir contre les Titans, déférerent par les conseils de la terre l'empire des immortels à Jupiter, maître de l'Olympe, & pour récompense, il leur a distribué à tous des emplois. Jupiter, Roi des Dieux, prit pour sa premiére épouse Métis, la plus savante des Dieux & des hommes. Mais lorsqu'elle fut sur le point d'accoucher de la Déesse Minerve, Jupiter gagné par les conseils artificieux & les discours séduisans du Ciel & de la Terre, la renferma dans son propre sein. Leur dessein étoit d'empêcher qu'aucun des Dieux immortels ne s'emparât de l'autorité de Jupiter: parce qu'il étoit réglé par les destins que Métis mettroit au monde des

enfans d'un génie ſupérieur. D'abord elle devoit enfanter la Déeſſe aux yeux bleus, qui ſortit peu après du cerveau de Jupiter, qui égale ſon pere en force & en prudence, enſuite un fils qui par ſon courage ſeroit devenu maître des Dieux & des hommes. Jupiter prévint ce malheur en cachant Métis dans ſes propres entrailles, afin qu'elle lui fît connoître le bien & le mal.

Jupiter épouſa enſuite la belle Thémis. Celle-ci enfanta les heures, les bonnes loix, l'équité, la paix, qui apprennent aux hommes à tout faire avec ordre, & les Parques auxquelles le ſouverain des Dieux a donné de grands priviléges : ce ſont Clotho, Lachéſis, Atropos, qui diſtribuent aux hommes le bonheur & le malheur.

L'aimable Eurynomé, fille de l'Océan, eut de Jupiter les trois Graces, Aglaé, Euphroſyne & Thalie, filles auſſi charmantes que leur mere, dont les regards gracieux inſpirent une reſpectueuſe tendreſſe.

Jupiter prit enſuite pour épouſe Cérès, nourrice du genre humain, qui fut mere de Proſerpine : Pluton l'enleva par violence à ſa mere, mais le ſouverain des Dieux lui permit de la garder.

Il aima encore Mnémoſyne qui donna naiſſance aux neuf muſes dont les plaiſirs ordinaires ſont les feſtins & les concerts. La-

tone eut de lui Apollon & la chasseuse Diane, les deux plus aimables enfans de tous les immortels.

La derniere épouse de Jupiter, Roi des Dieux & des hommes, fut la belle Junon qui devint mere d'Hébé, de Mars & de Lucine. Jupiter fit sortir de son cerveau la respectable Pallas, Déesse vive & courageuse qui anime les guerriers, qui se plaît aux combats & au tumulte des armes.

Junon, sans le secours de son mari & pour disputer de pouvoir avec lui, mit au monde le fameux Vulcain, le plus industrieux de tous les immortels.

D'Amphitrite & du bruyant Neptune est né Triton, Dieu puissant, qui domine sur les abymes de la mer, & qui habite le superbe palais du Roi & de la Reine des eaux, dont il a reçu le jour.

Vénus, épouse de Mars, Dieu de la guerre, enfanta la Crainte & la Terreur, Divinités redoutables, qui mettent le trouble & la confusion dans les armées, se mêlent aux horreurs de la guerre & aux calamités que Mars traîne toujours à sa suite. Vénus mit encore au monde Harmonia, qui devint épouse de Cadmus.

Maïa, fille d'Atlas, aimée de Jupiter, donna le jour à l'illustre Mercure, ambassadeur & héraut des Dieux.

CINQUIÉME

CINQUIÉME PARTIE.

Hommes placés au nombre des Dieux : quatriéme époque de la Religion Grecque.

SÉMÉLÉ, fille de Cadmus, eut de Jupiter le joyeux Bacchus, Dieu immortel, quoique né d'une mere mortelle, mais tous deux jouissent à présent des honneurs de la Divinité.

Enfin du commerce d'Alcméne avec Jupiter est né le vaillant Hercule.

Vulcain, Dieu fameux, mais mal bâti & boiteux des deux côtés, épousa Aglaé la plus jeune des trois Graces.

Bacchus aux cheveux blonds prit pour épouse la belle Ariadne, fille de Minos, à laquelle Jupiter a daigné accorder l'immortalité & une jeunesse éternelle.

Le vaillant Hercule, fils d'Alcméne heureusement sorti des hasards auxquels il a été exposé par son courage, a épousé dans l'Olympe la belle & sage Hébé; heureux mortel qui a mérité par ses exploits d'habiter éternellement parmi les Dieux sans vieillir jamais.

Perseïs, fille de l'Océan, épouse du soleil, l'a rendu pere de Circé & du Roi

Aëtès. Celui-ci par l'avis des Dieux immortels a épousé Idyia, fille du grand fleuve Océan; de leur mariage est née la belle Médée.

Recevez nos hommages, Dieux immortels, qui habitez le ciel, la mer, les isles & le continent. Que les Muses, filles de Jupiter, célébrent dans mes vers la postérité des Déesses immortelles qui, unies à des hommes, ont donné naissance à des enfans semblables aux Dieux & assurés comme leurs meres de l'immortalité.

Cérès, la plus estimable des Divinités, devenue épouse de Jasius dans l'isle fertile de Crète, & occupée avec lui à cultiver la terre, enfanta Plutus, Dieu bienfaisant qui parcourt la terre & les mers, enrichit & comble de prospérités celui qui est assez heureux pour le rencontrer.

L'épouse de Cadmus, Harmonia, fille de Vénus, fut mere d'Ino, de Sémélé, de la belle Agavé & d'Autonoë, qui fut femme d'Aristée. Elle enfanta encore Polydore dans l'illustre ville de Thebes.

Calliroë, fille de l'Océan, épouse & amante de Chrysaor, mit au monde le plus robuste des mortels, Géryon qui fût tué par Hercule; ce Dieu lui enleva ses bœufs dans l'isle Erythie.

L'aurore, épouse de Titon, accoucha de

Memnon, Roi des Ethiopiens & d'Emathion, autre Roi célèbre. La même, unie à Céphale, eut un illustre fils, le vaillant Phaëton, héros semblable aux Dieux. Ce beau Prince étant encore dans la premiere fleur de jeunesse & occupé des plaisirs de son âge, fut enlevé par la galante Vénus & transporté dans son temple dont elle lui confia la garde pendant la nuit; pour récompense, la Déesse lui accorda les honneurs divins.

Jason, fils d'Œson, après s'être heureusement tiré des périls auxquels l'injuste & superbe Roi Pélias l'avoit forcé de s'exposer, enleva Médée, fille du Roi Aëtès, par l'ordre des Dieux; & après bien des peines, il ramena sur son vaisseau cette jeune beauté, & l'épousa à Iolcos dont il étoit Roi. Bientôt cette charmante épouse mit au monde un fils auquel elle donna son nom de Médée, & qui fut élevé dans les montagnes par Chiron, fils de Phillyre: ainsi se sont accomplis les desseins du grand Jupiter.

Psamathé, fille du vieux Nérée, Dieu marin, & l'une des Nymphes les plus accomplies, ayant eu commerce avec Œacus, devint mere de Phocus.

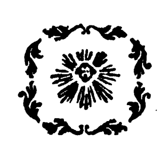
Téthys, Déesse d'une blancheur éblouissante, choisit Pélée pour son mari, & mit au monde le vaillant Achille, ce héros fa-

meux qui verſa le ſang de tant d'ennemis.

La galante Vénus Reine de Cythere, accorda ſes faveurs au vaillant Anchiſe dans les forêts du mont Ida, & fut mere d'Enée.

Circé, fille du Soleil & petite fille d'Hypérion, unie au malheureux Ulyſſe, en eut Agrius & Latinus, Rois d'une équité & d'un courage ſans reproche. Ils tenoient ſous leurs loix, les peuples fameux nommés Tyrrhéniens qui habitent les iſles les plus éloignées. Calypſo, autre Déeſſe, eut du même Ulyſſe Nauſithoüs & Nauſinoüs, pendant le ſéjour qu'il fit chez elle.

Voilà les Divinités immortelles, qui mariées à des hommes, ont eu des enfans immortels & ſemblables aux Dieux. A préſent, Muſes charmante, filles du ſouverain Jupiter, qui habitez l'Olympe avec lui, chantez dans vos concerts la race des femmes dignes de l'immortalité.





LE BOUCLIER D'HERCULE.

TELLE étoit Alcméne, fille du puissant Electryon, lorsqu'elle quitta sa patrie & sa famille, pour suivre à Thébes son mari Amphitryon : elle surpassoit par sa beauté & par la régularité de sa taille, toutes les femmes de son siecle ; aucune ne lui étoit comparable pour la prudence & les dons de l'esprit. Elle auroit pû le disputer à Vénus même par les graces touchantes de sa physionomie & le tendre feu de ses regards. Elle joignoit à ces rares qualités un attachement inviolable à son époux ; quoiqu'elle eût vû son propre pere tomber sous les coups de cet époux redoutable, mais justement irrité de la perte de ses troupeaux.

Forcé de s'éloigner de sa patrie, Amphitryon vient à Thébes, & supplia les descendans de Cadmus de le recevoir dans leur ville avec son épouse. Mais il ne lui étoit pas permis alors d'habiter avec elle. Il s'étoit engagé à venger auparavant le meurtre de ses freres, à porter le fer & le feu chez les fiers Téléboïens qui habitoient l'isle de Taphos. Telle étoit la loi qu'il s'étoit imposée, & dont il avoit pris les Dieux à

témoin. La crainte d'encourir leur diſgrace lui faiſoit hâter une expédition que le ciel ſembloit approuver. Il avoit ſous ſes ordres d'excellens cavaliers Béotiens, dont l'ardeur égaloit la ſienne, qui, couverts de leurs boucliers, ne reſpiroient que le carnage: des Locriens exercés à combattre de près, & des Phocéens qui ne leur cédoient point en valeur. Le fils d'Alcée, à la tête de cette troupe invincible, ſe croyoit égal aux plus grands héros.

Jupiter, pere des Dieux & des hommes, formoit alors un projet différent, il vouloit donner le jour à un héros digne par ſon courage d'être le défenſeur des Dieux & des hommes. Il quitta l'Olympe tout occupé du deſſein de ſurprendre pendant la nuit la charmante épouſe d'Amphitryon. Il deſcendit ſur le mont Typhaon, d'où il paſſa ſur le ſommet du mont Phicius, & il s'arrêta un moment à rêver à ſon projet. L'exécution n'en fut point différée, il paſſa la nuit ſuivante avec la fille d'Electryon. Pendant cette nuit même, ſon époux vainqueur & couvert de gloire, arriva chez lui; & ſans parler à aucun de ſes domeſtiques, courut d'abord à l'appartement de ſon épouſe. Semblable à un homme échappé d'un danger preſſant, d'une maladie douloureuſe, ou d'une étroite priſon, notre héros ſorti heureu-

ent d'une expédition périlleuse, s'emsa de regagner sa maison, & combla es caresses une épouse qu'il chérissoit. néne ayant successivement passé dans bras d'un Dieu & dans ceux d'un hom- mit au monde deux enfans bien difs de caractère, quoique formés dans ıême sein. Le premier nommé Iphiclés, t rien qui le distinguât des autres hom- : le second, nommé Hercule, fut le grand & le plus vaillant des héros. ui-ci avoit pour pere Jupiter, tandis que frere étoit né d'Amphitryon : origine différente ! L'un devoit le jour à un me mortel, l'autre au fils même de Sae, au souverain des Dieux.

'est lui qui fit tomber sous ses coups le le Mars, le vaillant Cygnus ; il les renra l'un & l'autre dans un bois consacré pollon : Mars environné des horreurs a guerre, montoit un même char avec ils ; l'œil ne pouvoit soutenir le vif éclat eurs armes ; deux coursiers fougueux, leur marche précipitée, faisoient voler ourbillons de poussiere ; le char, traîné rapidité, faisoit un bruit épouvantable. ıus plein d'audace se flattoit de renr à ses pieds le fils de Jupiter & son ucteur, & de se faire un trophée de armes ; mais Apollon ne prêta point

l'oreille à ſes vœux, il anima au contraire le courage de ſon ennemi. Le bois ſacré & l'autel d'Apollon brilloient de l'éclat des armes du Dieu de la guerre & du feu qui ſortoit de ſes yeux étincelans : quel mortel eut oſé lui tenir tête, ſi ce n'eſt Hercule & Iolaüs ? La force de leur corps étoit égale à la grandeur de leur courage, leur bras puiſſant portoit des coups auxquels rien ne pouvoit réſiſter.

Tel eſt le diſcours qu'adreſſa pour lors Hercule au compagnon de ſes travaux. Brave Iolaüs, le plus cher de mes amis ; Amphitryon avoit ſans doute irrité les Dieux, lorſqu'il quitta l'agréable ſéjour de Tirynthe pour aller demeurer à Thébes. Le meurtre d'Electryon ſur lequel il vengea la perte de ſes troupeaux, l'obligea de ſe refugier auprès de Créon & d'Hénioché ſon épouſe : il en fut reçu avec bonté, ils eurent pour lui tous les égards que l'on doit à un ſuppliant fugitif, ils l'honorerent même de leur amitié. C'eſt dans ce temps-là même qu'il prit Alcméne pour épouſe, & qu'elle nous donna la naiſſance a votre pere & à moi. Mais nous nous ſommes trouvés bien différens de corps & de caractère : il faut que Jupiter lui ait ôté la prudence, puiſqu'il a quitté ſa patrie & ſa famille pour devenir le lâche courtiſan de l'impie Euryſthée.

ryſthée. Le malheureux n'a eu que trop ſujet de déplorer ſa faute, mais elle eſt irréparable, pour moi je ſuis condamné par les ordres du ciel à des travaux rudes & périlleux. Mais, mon ami, tenez ferme les rênes à nos vigoureux courſiers, ranimez votre courage, conduiſez droit devant vous les chevaux & le char; ne vous laiſſez point effrayer par le bruit que fait Mars en fureur & par les vaines clameurs dont il fait retentir le bois ſacré d'Apollon : quoiqu'exercé à la guerre & au carnage, il aura beſoin à ce moment de toute ſa valeur.

Iolaüs ne tarda point à lui répondre : O mon maître, de quelle gloire vous allez être couvert! Le pere des Dieux & des hommes, le puiſſant Neptune protecteur de Thébes, préſentent eux-mêmes à vos coups ce fier mortel, pour relever par ſa défaite l'éclat de votre courage. Allons, revêtez-vous de vos armes redoutables, oppoſons à ce char dont Mars fait parade, le nôtre qui ne lui céde en rien; montrons-lui que l'intrépide fils de Jupiter & celui d'Iphiclés ne le redoutent point; forcé à fuir devant nous, qu'il apprenne que les deſcendans d'Alcée ſavent combattre auſſi vaillamment que lui, & ne connoiſſent d'autre plaiſir que celui de la victoire.

Hercule, charmé d'une réponſe ſi cou-

rageuſe, & le regardant d'un air ſatisfait: Brave Iolaüs, dit-il, éleve de Jupiter, le combat ne tardera point; rappellez votre ancienne valeur, maniez avec adreſſe le noir Arion, le meilleur des chevaux de bataille, & ſecondez-moi de toutes vos forces.

En finiſſant ces paroles, il mit ſes bottes d'airain dont Vulcain même lui avoit fait préſent; il garnit ſa poitrine d'une cuiraſſe couverte d'or, dont le travail exquis rehauſſoit encore l'éclat, que la fille de Jupiter, la Déeſſe Pallas lui avoit donnée lorſqu'il combattit pour la premiere fois: il ceignit l'épée tranchante qui lui avoit déja procuré tant de victoires, il rejetta derriere lui ſon carquois plein de ces fleches meurtrieres qui font voler la mort & portent au loin le dueil & les larmes: elles étoient d'une longueur exceſſive, d'un poli parfait, garnies à l'extrêmité du plumage d'un aigle. Tenant d'une main ſa lance armée d'airain, il couvrit ſa tête altiere d'un caſque d'acier richement orné: tel étoit l'équipage du grand Hercule, du favori des Dieux.

Mais il munit ſon bras gauche d'un bouclier merveilleux, qu'aucune force humaine n'eût pû rompre ni percer; il étoit garni de toutes parts d'or, de vermeil, d'étain, d'ivoire, de lames d'acier d'un brillant éclat. L'on voyoit au milieu un dragon terrible,

lont les yeux étincelans lançoient des éclairs, à gueule hérissée de dents faisoit frémir : l portoit sur sa tête la cruelle Discorde qui sembloit voltiger, animoit les guerriers u combat, & portoit la terreur dans les cœurs assez hardis pour se mesurer avec le ils de Jupiter : bientôt l'ame de ces témé-aires descendoit dans le sombre Tartare, & leur corps devenu la proie des vers, pour-issoit sur la terre. On y voyoit le choc les guerriers acharnés au combat, leurs nouvemens réciproques, le tumulte confus le leurs coups, le bruit de la mêlée, la ureur, la terreur, la mort. La parque cruel-e entraînoit au milieu du carnage un hom-ne encore frais & vigoureux, un autre léja languissant de ses blessures, un troi-iéme expirant & étendu : sa robe étoit teinte le sang, ses regards terribles, ses cris af-reux. Douze serpens d'une figure hideuse pouvantoient par leurs sifflemens les enne-nis du héros ; & quand il agitoit ses armes, n entendoit le grincement horrible de leurs lents. On y distinguoit toutes ces figures, àns aucune confusion, l'on appercevoit jus-qu'aux taches de la peau de ces furieux dra-gons & la noirceur de leurs mâchoires.

On y voyoit des troupeaux de sangliers & des lions irrités, au regard farouche, prêts à se dévorer, qui s'avançoient fiérement

l'un contre l'autre, dont les crins hérissés annonçoient la fureur. Déja un lion d'une grandeur énorme & deux sangliers étoient étendus morts couverts de sang, ceux-ci, la hure renversée sous la griffe cruelle des lions. Ce spectacle sembloit animer davantage les deux troupes de ces terribles animaux.

Le combat des Lapithes y étoit représenté. D'un côté le Roi Cæneus, Dryas, Pirithoüs, Hopléus, Exadius, Phalerus, Prolochus, Mopsus d'Ampycide, Titaresius descendant de Mars, Thesée, fils d'Egeus, tous guerriers d'une valeur plusqu'humaine, couverts d'armes également riches & brillantes : de l'autre les Centaures en ordre de bataille, le grand Petræus, l'augure Asbolus, Arctus, Hurius, Mimas aux cheveux noirs, les deux Peucides, Perimedes, Dryalus, avec des massues garnies d'or : ils sembloient s'élancer sur leurs ennemis comme s'ils eussent été vivans ; ils combattoient de près avec la lance & la massue. Le terrible Mars, auteur de tant de maux, paroissoit au milieu monté sur son char attelé de chevaux couverts d'or ; l'épée à la main il animoit les combattans, tout couvert de sang & de poussiere, prêt à enlever les dépouilles des vaincus. Il étoit environné de la Pâleur & de la Crainte, monstres altérés de carnage. La fille de Ju-

piter, la fiere Pallas se montroit aussi animée que lui & aussi ardente au combat. Elle tenoit sa lance à la main, avoit un casque d'or sur sa tête & l'égide sur son épaule; ainsi elle sonnoit la charge.

Sur le même bouclier étoit représentée l'assemblée des Dieux. Le fils de Jupiter & de Latone, placé au milieu, jouoit de sa lyre dorée; l'Olympe retentissoit d'une douce harmonie. Tout autour étoit rassemblée la troupe infinie des immortels; les Muses joignoient à l'envi le concert de leur voix au son de la lyre d'Apollon.

On y remarquoit encore la forme d'un port sur le bord d'une mer immense, le bassin formé de métail représentoit l'inégalité des ondes : des dauphins se jouoient au milieu, prêts à se jetter sur d'autres poissons, & sembloient animés : deux dauphins d'argent sortant leur tête hors des eaux, dévoroient leur proie ; & tandis que la crainte rendoit les autres poissons immobiles, un pêcheur placé sur le bord, attentif à les observer, tenoit un filet qu'il se préparoit à jetter.

L'objet le plus remarquable étoit le fameux cavalier Persée, fils de Danaé, qui sortoit tout entier hors du bouclier, & sembloit n'y pas tenir, tant le savant ouvrier Vulcain avoit su l'en faire paroître détaché;

il étoit couvert d'or, avoit des aîles aux pieds & une épée d'airain suspendue au côté par un baudrier : il sembloit voler avec autant de rapidité que la pensée. Il portoit derriere lui la tête monstrueuse de la Gorgone, enveloppée dans un drap d'argent garni de crépines d'or. Le héros avoit sur sa tête le casque de Pluton environné des ténèbres de la nuit; il fuyoit de toutes ses forces transporté de frayeur; les cruelles & horribles Gorgones le poursuivoient & s'efforçoient de l'atteindre : leur bouclier d'acier bruni sembloit résonner par l'impétuosité de leur course. Elles avoient à leur ceinture deux serpens qui baissoient la tête, lançoient leur langue, grinçoient les dents, & jettoient des regards furieux.

Au-dessus de ces horribles monstres étoit peint le plus terrible spectacle; des hommes armés & obstinés au combat, les uns pour défendre leur patrie & leur famille, les autres pour y porter le fer & le feu. Plusieurs étoient déja étendus par terre, d'autres continuoient à se charger de coups. Des troupes de femmes rassemblées sur les murs & sur les tours d'une ville, perçoient le ciel de leurs cris & se déchiroient le visage; tous ces objets sembloient respirer & montroient l'adresse de Vulcain. Des troupes de vieillards, blanchis par les années,

sortoient de la ville, les bras étendus vers le ciel, imploroient le secours des Dieux pour leurs enfans, tandis que ceux-ci continuoient à combattre. Derriere eux, les Parques au visage noir, à la dent meurtriere, au regard farouche, avides de carnage se disputoient les corps des mourans : toutes vouloient se rassassier de sang ; dès qu'un malheureux étoit blessé, elles le saisissoient de leurs griffes redoutables, & faisoient descendre son ame dans les froides ténèbres du Tartare. Après avoir assouvi leur faim cruelle, elles le jettoient brutalement par derriere & couroient de nouveau à la mêlée & au carnage. Clotho, Lachésis & Atropos Déesse de plus petite stature que ses sœurs, mais la plus âgée & la plus redoutable, combattoient autour de chacun des guerriers, en se jettant des regards furieux, & se déchirant de leurs ongles cruels. Auprès d'elles étoit la Tristesse pâle & affligée, décharnée & languissante, consumée par la faim, qui se soutenoit à peine sur ses genoux ; ses mains armées de griffes aigues, son visage sale, ses joues couvertes de sang, ses dents serrées, épouvantoient le spectateur : elle avoit les épaules couvertes de poussiere, & pleuroit amérement.

A quelque distance on voyoit une ville supermentect bâtie, avec sept portes dorées,

où les habitans étoient livrés à la joie & au plaisir. Les uns conduisoient une nouvelle épouse dans un char magnifique & célébroient le Dieu de l'hymenée à la lueur des flambeaux que portoit une troupe d'esclaves. Des femmes superbement parées étoient à la tête du cortége, d'autres les suivoient en dansant : un chœur de Musiciens les accompagnoit, faisoit retentir les échos du son des instrumens, & animoit les danseuses par une vive harmonie ; d'autre côté des jeunes gens étoient rassemblés à un festin & se réjouissoient au son de la flûte ; le jeu, le chant, la danse, la gaieté regnoient de toutes parts : toute la ville étoit plongée dans la joie. Hors des murs, plusieurs s'exerçoient à la course des chevaux ; des laboureurs habillés à la légere, conduisoient la charrue ; une vaste campagne étoit couverte de riches moissons : déja des ouvriers armés de faulx faisoient tomber les épis dorés, & recueilloient les dons de Cérès ; d'autres les lioient en javelles & les conduisoient dans la grange. D'autres étoient occupés à la vendange, & la serpe à la main dépouilloient la vigne de ses fruits : les uns remplissoient de raisins les paniers couronnés de feuilles & de pampre, d'autres les portoient sous le pressoir. Les seps de vigne rangés avec art, étoient éga-

lement remarquables par l'éclat de l'or dont ils étoient formés, & par l'art avec lequel Vulcain avoit représenté les feuilles qui sembloient voltiger autour des échalas, & les
raisins avec leurs couleurs naturelles. Le son 300
de la flûte animoit au travail ceux qui fouloient le raisin dans les cuves & ceux qui puisoient le divin jus de Bacchus. On voyoit des jeunes gens qui s'exerçoient au combat du ceste & de la lutte, des chasseurs occupés à poursuivre le gibier, deux chiens, qui la gueule béante sembloient prêts à atteindre leur proie, des lievres qui par la rapidité de leur course s'efforçoient d'échapper au danger.

Plus loin des guerriers combattoient à 305
cheval & sur des chars pour le prix de la course; les écuyers placés sur le devant, lâchoient les rênes & animoient les coursiers : ceux-ci sembloient voler, l'on croyoit entendre le bruit des chars & le mouvement
des roues : l'ardeur pour la victoire & la 310
crainte pour le succès du combat étoient peintes sur le visage des combattans. Au bout de la lice paroissoit un grand trépied d'or fabriqué par Vulcain, qui devoit être le prix de la victoire.

Sur le bord du bouclier & tout autour 315
étoit réprésenté l'océan dont les ondes sembloient flotter : des cignes voloient au-def-

ſus des vagues & ſe rappelloient par leurs cris ; d'autres nageoient dans les flots au milieu d'une troupe de poiſſons qui s'égayoient autour d'eux. Jupiter lui-même auroit admiré le travail exquis de ce bouclier divin que Vulcain avoit fabriqué par ſes ordres. Malgré ſa grandeur & ſon poids, le vaillant fils de Jupiter le portoit ſans effort, & le manioit avec adreſſe.

A la légéreté avec laquelle il ſauta ſur ſon char, on l'auroit pris pour Jupiter même armé du foudre. Iolaüs, digne écuyer d'un tel héros, gouvernoit d'une main hardie & ſavante, les deux courſiers qui le traînoient.

La Déeſſe aux yeux bleus, la blonde Minerve leur apparut alors, & leur adreſſa ces paroles : Courage, généreux deſcendans de Lyngéus, le ſouverain des immortels ; Jupiter lui-même vous protége ; il vous accorde l'avantage de tuer Cygnus de votre main & de le dépouiller de ſes armes : mais n'oubliez pas, jeune héros, l'avis que je viens vous donner ; après avoir ôté la vie à votre ennemi, laiſſez-le étendu ſur la place avec ſes armes : attachez-vous à obſerver le cruel Mars prêt à fondre ſur vous ; & lorſque vous le verrez découvert de ſon bouclier, plongez-lui votre épée dans le ſein ; retirez-vous enſuite, parce qu'il ne

vous eſt pas permis de vous emparer de
ſes chevaux ni de ſes armes.

A ces mots, la Déeſſe monta ſur le char,
tenant dans ſes mains immortelles la vic-
toire & la gloire. Iolaïs d'une voix terri- 340
ble excitoit l'ardeur des courſiers; ceux-ci
animés par les cris de leur maître, faiſoient
voler le char & couvroient la terre de pouſ-
ſiere. Minerve, par le mouvement de ſon
égide, leur avoit inſpiré une nouvelle vi-
gueur; la terre ſembloit mugir ſous leurs pas.

D'autre côté le fameux cavalier Cygnus 345
& Mars, Dieu de la guerre, s'avançoient
avec autant de rapidité que le feu & la
tempête. Les chevaux des deux chars prêts
à s'entrechoquer, poufferent un cri aigu
& firent retentir les échos d'alentour. Her-
cule prit la parole le premier: Lâche Cy- 350
gnus, comment oſes-tu haſarder un com-
bat contre des hommes endurcis aux tra-
vaux & aux périls de la guerre? crois-moi,
détournes ton char, & cherches à t'éloi-
gner. Je vais à Trachine, chez le Roi Ceyx:
tu connois ſa puiſſance & le reſpect qui
lui eſt dû: tu ne ſaurois l'ignorer, puiſqu'il 355
t'a donné ſa fille Themiſtonoë: un lâche
comme toi ne méritoit pas cet honneur;
mais ſi tu oſes te meſurer avec moi, Mars
lui-même ne te ſauvera pas de la mort. Ce
n'eſt pas la premiere fois qu'il a éprou-

vé la force de mon bras ; lorsqu'il voulut me disputer la possession de Pyles, trois fois je le portai par terre d'un coup de lance avec son bouclier percé : du quatriéme coup je la lui passai de toutes mes forces au travers de la cuisse après avoir percé son bouclier : on le vit renversé ignominieusement sur la poussiere par la force du coup. Les Dieux mêmes insulterent à sa foiblesse, & lui reprocherent les dépouilles sanglantes qu'il m'avoit laissées entre les mains.

Ces audacieuses paroles ne firent point reculer le vaillant Cygnus ; le fils de Jupiter & celui de Mars mirent promptement pied à terre, tandis que leurs écuyers rangerent leurs chevaux de côté. La violence de leur choc fit retentir la terre sous leurs pieds. Tels que les rochers se précipitent du sommet des montagnes, roulant les uns sur les autres, brisent en tombant, les chênes, les pins, les peupliers, malgré la profondeur de leurs racines ; ainsi les deux guerriers se jettoient l'un sur l'autre & faisoient retentir de leurs cris les villes voisines ; Phtie, Iolcos, Arné, Hélice, la fertile Antée, entendirent leur voix & le bruit de leurs armes.

Jupiter fit partir un coup de tonnerre & pleuvoir du sang, heureux présage pour son fils, qui lui enfla encore le courage.

Tel qu'un affreux sanglier poursuivi dans

les gorges des montagnes, grince les dents, se rue sur les chasseurs, aiguise sa dent meurtriere, blanchit sa gueule d'écume, lance des regards étincelans, fait dresser les soies sur son dos & sur sa hure ; tel le fils de Jupiter parut en s'élançant de son char.

C'étoit le temps auquel la bruyante Cigale, cachée sous la verdure, annonce aux hommes l'été par ses chants, recueille pour se nourrir la rosée sur les plantes, & fait entendre son ramage depuis le lever de l'aurore jusqu'à la fin du jour ; temps des chaleurs brûlantes de la canicule, lorsque le millet semé au commencement de l'été se forme en épis, lorsque le raisin encore verd commence à changer de couleur, & fait espérer aux hommes les doux présens de Bacchus. C'est ce temps-là même que nos guerriers prirent pour mesurer leurs forces & pour se livrer le plus cruel combat.

Comme deux lions irrités se battent pour s'arracher le corps sanglant d'un cerf qu'ils viennent d'égorger, poussent des rugissemens horribles & grincent les dents de fureur ; comme deux vautours au sommet d'un rocher se déchirent à coups de bec & d'ongles, & font entendre au loin leurs cris aigus, lorsqu'ils ont apperçu une chevre sauvage ou une biche qu'un jeune chasseur a percée de ses fleches : si le jeune homme,

incertain du lieu où est tombée sa proie, vient à s'écarter, les cruels oiseaux fondent sur elle, & se battent pour la dévorer; tels nos deux guerriers s'obstinoient au combat, & faisoient retentir l'air de leurs clameurs.

Cygnus croyant percer le fils de Jupiter, poussa sa lance contre le bouclier de son ennemi, mais il ne put pénétrer au travers de cette armure divine; Hercule au contraire lui plongea la sienne entre le casque & l'écu, l'atteignit sous le menton, où il étoit sans défense, & lui coupa les deux nerfs du cou. Terrible plaie qui le fit tomber sans force & sans vie; tel qu'un chêne ou un rocher escarpé frappé du foudre de Jupiter, ainsi fut renversé le malheureux Cygnus, & il fit retentir la terre du bruit de ses armes.

Le fils de Jupiter le laissa étendu pour recevoir le redoutable Mars qui s'élançoit sur lui. Comme un lion au regard terrible se jette sur sa proie, la déchire de ses griffes meurtrieres, lui arrache en un moment la vie, se rassasie de sang & de carnage: le feu dans les yeux, il se bat les flancs & le dos de sa queue, gratte la terre de ses pieds, jette l'épouvante autour de lui; tel le fils d'Amphitrion, échauffé au combat, osa tenir tête à Mars lui-même & disputer de courage avec le Dieu de la guerre,

Ce Dieu redoutable s'avançoit avec le désespoir dans le cœur : ils jetterent tous deux un grand cri, & commencerent à se charger.

De même qu'un rocher tombé du haut d'une montagne roule au loin en bondissant, fait un fracas épouvantable, remonte contre la colline qui se trouve sur son passage & qui lui fait obstacle ; ainsi le cruel Mars poussant son char avec impétuosité & jettant un cri affreux, se précipita sur Hercule. Celui-ci immobile, soutint l'effort sans s'ébranler : alors la fille du souverain Jupiter, la Déesse Minerve, couverte de sa noire égide, se présente devant Mars & le regardant d'un air indigné lui cria : Arrête, Dieu sanguinaire, arrête la fougue de ton courage & les vains efforts de ton bras ; il ne t'est point donné par les Destins de dépouiller le fils de Jupiter & d'ôter la vie au grand Hercule. Quittes la partie & ne t'exposes point à combattre contre moi.

Mars ne daigna pas l'écouter ; agitant ses armes aussi brillantes que l'éclair, il déchargea sur Hercule un coup qu'il croyoit mortel : désespéré du meurtre de son fils, il plongea sa lance de toutes ses forces contre le bouclier dont Hercule étoit couvert ; mais Minerve d'une main habile détourna le coup & le rendit inutile. Mars furieux, tira son épée & voulut en percer Hercule :

celui-ci non moins animé lui passa sa lance au travers du bouclier, lui fit une profonde blessure à la cuisse & le renversa par terre.

Le trouble & l'effroi, écuyers du Dieu de la guerre, le replacerent à l'instant sur son char, & poussant à toute bride, ses vaillans coursiers, le ramenerent sur l'Olympe. Le fils d'Alcméne & son fidéle Iolaüs couverts de gloire, dépouillerent Cygnus de ses armes, & reprirent la route de Trachine où ils ne tarderent pas d'arriver. La blonde Minerve de son côté regagna l'Olympe & le Palais de son pere.

Le Roi Ceyx accompagné de tout son peuple, des habitans d'Antée, de Phtie, d'Iolcos, d'Arné & d'Hélice, accourut pour rendre à Cygnus les honneurs de la sépulture. Ces peuples prirent part à la juste douleur d'un Roi respecté des hommes & qui n'étoit pas moins chéri des Dieux. Mais les eaux du fleuve Anaurus dans une inondation violente ont entiérement couvert le tombeau de Cygnus & l'ont rendu inaccessible. Ainsi l'a voulu le fils de Latone, le divin Apollon, pour se venger de ce Prince qui avoit l'audace de dépouiller & d'outrager ceux qui conduisoient à Delphes des victimes pour les sacrifices.



LES TRAVAUX
ET
LES JOURS.

MUSES Piérides qui accordez l'immor- ẏ. 1.
talité aux vers des Poëtes, j'implore votre
ſecours : inſpirez-moi des chants dignes de
votre pere. C'eſt le ſouverain Jupiter qui du
haut du ciel où il fait gronder ſon tonner-
re, décide à ſon gré du ſort des mortels,
qui couvre l'un de gloire & retient l'autre
dans l'obſcurité, qui tantôt nous éleve au
faîte des grandeurs & tantôt nous en fait
deſcendre, qui nous rend comme il lui 5.
plaît, le deſtin ennemi ou favorable, qui
punit les méchans & humilie les ſuperbes.
Jettez ſur moi, ô Roi des Dieux, un re-
gard de bienveillance, & prêtez l'oreille à
ma voix : inſpirez l'équité à ceux qui ren-
dent la juſtice, pour moi je me charge 10.
d'enſeigner la vérité à Perſés.

Il y a parmi les hommes deux ſortes de rivalité : l'une digne de louange, l'autre de blâme, mais toutes deux ſource de diviſion. L'une entretient la diſcorde & la guerre

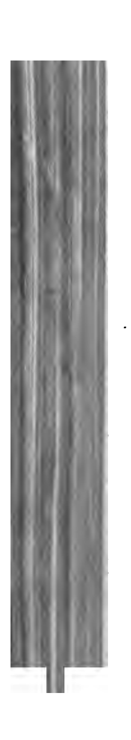
pour le malheur des mortels ; tous la déteſtent, & tous par une fatalité inévitable, ont entr'eux des différends & des procès. Celle-là eſt fille de la Nuit ; le Roi du ciel, le ſouverain Jupiter, plaça l'autre ſur la terre pour le bien des humains : elle anime le plus indolent au travail. Un homme oiſif vient-il à jetter les yeux ſur celui qui s'eſt enrichi, cet exemple lui inſpire le goût de l'agriculture & de l'économie. Cette émulation eſt avantageuſe ; le voiſin eſt jaloux du gain de ſon voiſin, l'artiſan de tous ceux qui exercent ſon métier, le pauvre de celui qui mendie comme lui, le Poëte de quiconque fait des vers.

Perſés, mon ami, ſouviens-toi de mes leçons. Qu'une maligne jalouſie ne te faſſe point quitter le travail pour aller être ſpectateur des diſputes & des clameurs du Barreau. Quiconque n'a pas été fidéle à cultiver les dons de Cérès, à recueillir pendant l'été de quoi vivre toute l'année, ne doit point s'occuper de procès ; il faut être ſûr de ſa propre ſubſiſtance, avant de diſputer aux autres leurs poſſeſſions. Tu n'auras plus lieu déſormais de commettre cette imprudence ; finiſſons pour toujours nos démêlés par un arrangement équitable : c'eſt la plus grande faveur que Jupiter puiſſe nous accorder. Lorſque nous fîmes autrefois nos

partages, tu sus t'emparer de ce qui te convenoit; tu comptois sur les présens que tu faisois à des Juges avides, & qui prétendent décider nos contestations à leur gré. Insensés! ils ne savent pas que la moitié vaut souvent mieux que le tout, & quel avantage on trouve à vivre de plantes & de légumes.

Les Dieux ont caché aux mortels la vraie maniere de vivre; sans cela tu saurois gagner dans un seul jour de quoi subsister pendant toute une année sans rien faire: tu pourrois suspendre à ton foyer le gouvernail de ton vaisseau, faire reposer tes bœufs & tes mulets qui succombent sous la fatigue. Mais Jupiter irrité nous a dérobé ce secret pour se venger des tromperies de Prométhée, & nous a condamnés à des peines continuelles.

Il avoit ôté le feu aux hommes; le fils de Japet le leur rendit en le cachant dans une tige de férule, à l'insu de Jupiter, & sans redouter sa foudre: le Dieu du ciel indigné lui adressa ces funestes paroles: Fils de Japet, fourbe trop habile, tu triomphes de m'avoir trompé & d'avoir rendu à la Terre un élément dont je l'avois privée; mais tu payeras cher ce vol, toi & ta postérité. Je vais faire aux hommes un don qui sera la source de leurs plaisirs & de



role & toute la vigueur d'un hom. faire une fille charmante, égale e aux Déesses immortelles. Minerve gée de lui apprendre à travailler, savamment l'aiguille & le fuseau, d'orner sa tête de toutes les grace inspirer de violens desirs & un goi pour la parure; Mercure, de lu un esprit fourbe, un caractère Tels furent les ordes du souvera Saturne, & ils furent ponctuellen cutés. On vit sortir des mains de Vulcain une figure de jeune fille; aux yeux bleus, la savante Minerve de la parer & de la coëffer; les la persuasion releverent sa beauté & les pierreries; les saisons lui fi couronne des brillantes fleurs du pr l'industrieuse Pallas n'oublia rien faire une personne accomplie; Me

comblée de leurs dons, pour la rendre plus pernicieuſe aux hommes.

Après avoir ainſi achevé cette dangereuſe merveille, Jupiter envoya le prompt meſſager des Dieux, Mercure, en faire préſent à Epiméthée. Celui-ci ne ſe ſouvint plus des avis que lui avoit donnés Prométhée, de ne rien recevoir de Jupiter, mais de tout refuſer, de peur qu'il n'en arrivât quelque malheur aux mortels. Après avoir reçu le préſent fatal, il ſentit bientôt de quel fardeau il s'étoit chargé.

Avant ce temps, les hommes vivoient ſur la terre ſans peine & ſans travail, exempts de maladies & des incommodités de la vieilleſſe; dès-lors ils paſſent leurs années dans la douleur & le chagrin. Pandore ayant ouvert la boîte qu'elle avoit entre les mains, en laiſſa ſortir tous les maux qu'elle renfermoit : l'eſpérance ſeule demeura au fond, lorſque Pandore referma le couvercle. Telle fut l'artificieuſe vengeance de Jupiter. Dès-lors les maux de toute eſpéce ſont répandus parmi les hommes; ils couvrent toute l'étendue de la terre & la ſurface de la mer. Les maladies parcourent l'univers jour & nuit & nous ſurprennent ſans parler; Jupiter les a rendues muettes; & il n'eſt pas poſſible de ſe ſouſtraire aux décrets du maître des Dieux.

Si tu veux, je te ferai encore une autre leçon non moins utile, ſois exact à la retenir.

Lorſque les Dieux furent nés auſſi-bien que les hommes, ces immortels citoyens du ciel créerent d'abord le ſiecle d'or pour les habitans de la terre. Ce fut ſous Saturne, & lorſqu'il regnoit dans le ciel. Les hommes vivoient auſſi heureux que les Dieux, dans une entiere ſécurité, ſans ſoins, ſans travail, ſans vieillir jamais, toujours avec un corps également jeune & vigoureux: exempts de chagrin, ils ne penſoient qu'à jouir des plaiſirs de la table & de l'abondance que les Dieux leur accordoient. Leur mort étoit ſemblable au ſommeil: ils ne manquoient de rien, la terre féconde portoit d'elle-même & ſans culture des fruits en abondance; heureux & tranquilles, ils jouiſſoient en paix des dons de la nature. Après que cette premiere race d'hommes fut enterrée, ils devinrent, par l'ordre du ſouverain Jupiter, des Démons ou bons Génies qui errent ſur la terre enveloppés d'un air léger, pour prendre ſoin des hommes; ils examinent leurs bonnes ou leurs mauvaiſes actions & leur diſtribuent les richeſſes de la nature. Telle eſt la dignité ſuprême à laquelle ils ont été élevés.

Les Dieux créerent enſuite le ſiecle d'ar-

gent beaucoup moins heureux que le premier, où les mortels n'avoient plus la même force ni le même caractère. Leur en- 130.
fance duroit cent ans, pendant lesquels ils vivoient sous la conduite de leur mere, & demeuroient renfermés sans autres occupations que celles du bas âge. Parvenus enfin à la puberté, ils vivoient peu de temps, & le défaut de sagesse rendoit encore leur vie malheureuse : ils ne pouvoient s'abste- 135.
nir de l'injustice; ils ne vouloient point honorer les Dieux ni offrir des sacrifices sur leurs autels comme il est établi par l'usage. Jupiter irrité les fit bientôt disparoître, parce qu'ils ne rendoient aucun culte aux Dieux bienheureux qui habitent l'Olympe.

Après que cette seconde race eut été en- 140.
sevelie dans les entrailles de la terre, on les nomma les mortels bienheureux; ils ne tiennent que le second rang, ils sont cependant honorés.

Le souverain Jupiter créa en troisiéme lieu le siecle d'airain, pire encore que le siecle d'argent; alors vivoit une race d'hommes sauvages, robustes & violens, qui n'a- 145.
voit de goût que pour la guerre & les combats; ils ne prenoient aucune nourriture apprêtée; ils étoient d'un caractère dur & indomptable. Ils avoient le corps & les membres d'une grandeur & d'une force prodi-

gieuſe ; rien ne réſiſtoit aux efforts de leurs bras. Ils étoient couverts d'armes d'airain & habitoient des maiſons de même métal ; on n'en connoiſſoit point d'autre alors, le fer n'étoit pas encore en uſage. Ils ſe détruiſirent les uns les autres, & deſcendirent couverts de crimes dans la ſombre demeure de Pluton : leur force terrible ne les ſauva point des coups de la mort, ni des ténèbres où elle enveloppe les mortels.

Lorſque cette odieuſe eſpéce d'hommes fut exterminée, Jupiter en fit naître une quatriéme plus ſage & plus vertueuſe. C'eſt la race divine des héros que l'on nomme autrement demi-Dieux, qui nous ont précédés ſur la terre. Tous ont péri dans les haſards de la guerre & au milieu des combats ; les uns dans la terre de Cadmus, au ſiege de Thèbes entrepris pour la ſucceſſion d'Œdipe, les autres au-delà des mers au ſiege de Troye. La funeſte beauté d'Hélene en fut la cauſe, & ils en ont été les victimes. Le fils de Saturne, le ſouverain Jupiter les a placés aux extrêmités du monde dans une demeure également éloignée des Dieux & des hommes, où ils ſont gouvernés par Saturne : ce ſont les iſles fortunées ſituées au milieu de l'océan, où ces héros menent une vie tranquille & heureu-

ſe

ſe, où la terre féconde porte des fleurs & des fruits trois fois l'année.

Que n'a-t-il plû au ciel de m'exempter de vivre parmi la cinquiéme race des hommes, de me faire mourir plutôt ou naître plus tard! C'eſt le ſiecle de fer, où les travaux & la miſere ſont ſans interruption, auquel les Dieux n'accorderont jamais de repos, où tout au plus les maux ſont entremêlés de quelques biens. Jupiter ne tardera pas de faire périr encore cette nouvelle eſpéce d'hommes; à peine ſont-ils nés, qu'ils blanchiſſent de vieilleſſe. L'union ne regne ni entre le pere & les enfans, ni entre les voiſins, ni entre les amis; la diſcorde arme les freres contre les freres, & pendant une ſi courte vie, ils ſont l'opprobre de leur famille. Les uns ſont des impies qui ſans craindre la vengeance des Dieux, calomnient & outragent les innocens; les autres des cœurs dénaturés qui ne témoignent à leurs parens, vieux & caſſés, aucune reconnoiſſance pour leur éducation: celui-ci porte la guerre chez ſes voiſins, & met leurs biens au pillage; on ne fait grace ni à la juſtice, ni à l'innocence, ni à la vertu; l'on a plutôt des égards pour les ſcélérats & les méchans. Il n'y a plus ni juſtice ni pudeur. Un homme couvert de crimes outrage impunément l'hom-

me de bien, & se parjure sans scrupule. L'Envie au teint livide, qui ne se repaît que des maux d'autrui, poursuit tous les hommes & les noircit par de fausses accusations. Enfin la Pudeur & la Correction habillées de blanc, ont quitté la terre pour retourner au ciel; elles ont abandonné les hommes pour rejoindre les Dieux: elles les ont laissés en proie à leurs miseres sans aucune espérance de les voir jamais finir.

J'adresse maintenant une parabole aux Rois qui croient être sages; voici le discours que tint l'épervier à un rossignol qu'il avoit enlevé au plus haut des airs, qu'il tenoit dans ses serres, & à qui la douleur faisoit pousser des cris lugubres: Malheureux oiseau, à quoi servent tes plaintes? tu es au pouvoir d'un plus fort que toi; malgré l'harmonie de tes chants, il faut que tu me suives, il dépend de moi de te dévorer ou de te mettre en liberté. C'est une imprudence de résister à celui qui est plus puissant que nous, loin d'y trouver aucun avantage, on n'en est que plus maltraité. Ainsi raisonnoit l'épervier, sûr de la force de ses aîles.

Mon cher Persés, sois ami de l'équité; ne te rends ni coupable ni fauteur de l'injustice; elle cause infailliblement la ruine

des petits : les grands la ſouffrent impatiemment & ſe vengent du dommage qu'elle leur cauſe. Le plus ſûr moyen de parvenir eſt la juſtice, elle l'emporte tôt ou tard ſur ſon ennemie ; l'inſenſé en fait l'expérience à ſes dépens. Le Dieu redoutable des ſermens pourſuit ſans relâche la vengeance des jugemens iniques : la juſtice outragée par les juges corrompus, & forcée de ſuccomber ſous leurs arrêts tyranniques, éleve ſes cris vers le ciel ; enveloppée d'un air léger elle voltige autour des villes & des nations qui la méconnoiſſent, & fait pleuvoir les fléaux ſur ceux qui l'ont bannie de leurs aſſemblées. Ceux au contraire qui rendent également juſtice aux étrangers & à leurs Concitoyens, qui ne s'écartent jamais des regles de l'équité, rendent leur patrie & leur nation floriſſante ; ils y font regner une paix profonde ; Jupiter attentif à leur conduite, écarte loin d'eux les malheurs de la guerre, les horreurs de la famine & toute eſpéce de déſordres. Rien ne trouble la joie de leurs feſtins ; la terre s'empreſſe de leur prodiguer ſes dons ; ils trouvent même, ſur les chênes, du gland pour ſe nourrir, & du miel pour l'aſſaiſonner. Leurs brebis portent de riches toiſons, leurs femmes mettent au monde des enfans ſemblables à leurs peres ; ils ſont dans

l'abondance de toutes choſes. Ils n'ont beſoin ni de navigation ni de commerce; ils trouvent dans la culture de leurs campagnes, de quoi pourvoir à tous leurs beſoins.

Pour ceux qui ſe livrent à l'injuſtice & au crime, Jupiter ne tarde pas de les punir. Souvent toute une ville eſt la victime des déſordres & des projets pernicieux d'un ſeul Citoyen : Jupiter y envoie la diſette & la contagion; les peuples périſſent, la ſtérilité afflige les femmes, les familles tombent & s'anéantiſſent; ce Dieu vengeur fait périr leurs armées, ouvre leurs murs à l'ennemi, enſevelit leurs vaiſſeaux ſous les flots.

Rois, qui jugez les Nations, réflechiſſez ſur ces malheurs : les Dieux ont les yeux ouverts ſur la conduite des mortels, ils regardent de près ceux qui font pencher la balance du côté de l'injuſtice, & qui bravent la vengeance divine. Ils ſont répandus par milliers ſur la face de la terre; Jupiter les y a placés pour veiller ſur les hommes, pour examiner leur conduite & leurs crimes : enveloppés d'un air léger ils parcourent l'univers.

La juſtice eſt une vierge pure qui doit ſa naiſſance à Jupiter; les Dieux même qui habitent le ciel, ont du reſpect & de la

vénération pour elle. Si quelqu'un la bleſſe & l'outrage, ſur le champ elle porte ſes plaintes à Jupiter contre les hommes; elle l'engage à venger ſur les peuples les crimes des Rois, qui foulent aux pieds les loix & abuſent de leur autorité. Juges corrompus par les préſens, redoutez ſa vengeance, réformez vos jugemens, renoncez pour jamais à l'injuſtice.

Celui qui penſe nuire à autrui, ſe fait tort à lui-même; un mauvais conſeil eſt toujours pernicieux à celui qui le donne. L'œil perçant de Jupiter à qui rien n'eſt caché, tient un compte exact de tout; il n'ignore point de quelle maniere un peuple rend la juſtice. Voudrois-je être juſte, & le conſeillerois-je à mes enfans, s'il étoit déſavantageux de l'être, & ſi le parti le moins équitable éprouvoit toujours le meilleur ſort? Jamais le Dieu qui lance le tonnerre, ne permettra que l'ordre ſoit ainſi perverti.

Souviens-toi, mon cher Perſés, des conſeils que je te donne. Sois fidele à ſuivre les regles de l'équité, renonces à toute injuſtice; telle eſt la loi que Jupiter impoſe à tous les hommes. Il peut être permis aux bêtes féroces, aux poiſſons, aux oiſeaux de dévorer leurs ſemblables; la juſtice n'eſt pas faite pour eux, mais elle convient aux hom-

mes, & fait leur bonheur. Si quelqu'un dit en public la vérité telle qu'il la connoît, Jupiter le comble de bienfaits; si au contraire il se parjure & blesse la justice par un faux témoignage, il se prépare un malheur sans reméde : sa postérité tombera dans le mépris, au lieu que les descendans du juste seront plus honorés de siecle en siecle.

C'est pour ton bien que je te parle, imprudent Persés; il est aisé de pousser la méchanceté à son comble, la voie en est toujours ouverte & les occasions sont fréquentes. Pour arriver à la vertu, les Dieux veulent qu'il en coûte, le chemin en paroît d'abord long, pénible, escarpé; dès que l'on y est entré, il s'applanit, & les difficultés s'évanouissent.

C'est la perfection de la vertu sans doute, de prendre toujours le bon parti par ses propres lumieres, & de considérer en toutes choses la fin où elles doivent aboutir; mais c'est aussi un mérite de suivre les bons conseils. Celui qui n'a ni sagesse ni docilité, n'est bon à rien.

Fidèle à mes avis, appliques-toi au travail, mon cher Persés; rends-toi digne des Dieux dont tu es descendu; tu seras à l'abri de l'indigence, Cérès te comblera de ses dons, & remplira ta maison de biens.

La faim marche à la ſuite de la pareſſe : un homme oiſif eſt déteſté des Dieux & des hommes ; il reſſemble aux avides frêlons qui dévorent dans leur oiſiveté le fruit du travail des abeilles. Prens du goût pour les travaux les plus avantageux, afin d'avoir toujours chez toi de quoi pourvoir à tes beſoins. Le travail eſt la ſource de l'opulence ; il te rendra cher aux Dieux & aux hommes : un fainéant leur eſt en horreur.

Ce n'eſt point un déshonneur de travailler, c'en eſt un de ne rien faire ; dès que tu ſauras t'occuper, bientôt l'aiſance dont tu jouiras, excitera l'envie des pareſſeux mêmes : l'opulence ainſi acquiſe, a pour compagnes la gloire & la vertu : tu deviendras ſemblable aux Dieux. Travailler eſt donc le ſort du ſage. Ne jettes plus un œil avide ſur le bien d'autrui, penſes à te rendre utile, & pourvois à ta ſubſiſtance ; c'eſt l'avis que je te donne.

Le partage de l'indigence eſt la honte, & la mauvaiſe honte ; car il y en a une qui eſt utile ; la premiere ne conduit qu'à la pauvreté, le courage fait parvenir aux richeſſes. Ce n'eſt point par le vol ou par la violence qu'il faut s'en procurer ; celles que les Dieux nous donnent, ſont infiniment préférables. Si quelqu'un s'enrichit par la

rapine, par la fourbe, par le menſonge; (& l'on n'en voit que trop en qui l'avidité a perverti la raiſon, chez qui l'effronterie a banni toute pudeur;) les Dieux ne tarderont pas de renverſer ſa fortune & d'anéantir ſa famille; il n'eſt pas riche pour long-temps.

C'eſt ſe rendre coupable de maltraiter un étranger, un ſuppliant, de ſouiller le lit de ſon frere, de lui débaucher ſon épouſe par un adultere honteux, de faire tort à de foibles orphelins, d'outrager de paroles un pere blanchi par les années, & courbé ſous le poids de la vieilleſſe. C'eſt exciter la colere de Jupiter qui punit tôt ou tard le crime, & rend le mal pour le mal.

Sois aſſez ſage pour éviter de ſemblables forfaits. Honores les Dieux immortels ſelon tes facultés, par des offrandes pures & innocentes : offres-leur des holocauſtes; ais ſoin de les appaiſer par des libations & des victimes, le ſoir avant que de prendre ton repos, le matin à ton réveil, afin qu'ils te chériſſent & te protégent; qu'ils te mettent en état d'acheter les terres d'autrui, & non pas de vendre les tiennes.

Invites ton ami à ta table, n'y appelles jamais ton ennemi; ais ſoin ſur-tout de régaler ton voiſin. S'il te ſurvient un travail ou un embarras imprévu, les voiſins

accourent sans ceinture, les parens prennent le temps de se retrousser. Un mauvais voisin est un malheur, un bon voisin est un bien inestimable, heureux qui en rencontre de tels : si le Laboureur voit périr son bétail, c'est qu'il a de mauvais voisins.

Empruntes de ton voisin dans une juste mesure, rends-lui de même ; & si tu peux, rends-lui davantage, afin qu'il te prête une autre fois ce dont tu auras besoin. Ne cherches point de profits injustes, ce sont de vrais dommages. Rends amitié pour amitié, visite pour visite, présent pour présent, & rien à celui dont tu n'as rien reçu : on rend volontiers à celui qui donne ; quiconque ne donne rien, ne reçoit rien. La libéralité est toujours utile, le vol dangereux & pernicieux. Un homme libéral répand ses dons avec joie, c'est le plaisir le plus pur pour une belle ame. Celui qui est porté au larcin & qui le commet sans scrupule, pour peu qu'il dérobe, se prépare de cruels remords. En amassant peu & fréquemment, on amasse enfin beaucoup ; pour éviter les horreurs de l'indigence, il faut accumuler sans cesse. Ce que tu as chez toi, ne te donne point d'inquiétude, il est en sûreté ; ce qui est dehors, est toujours en danger. Il est agréable d'user de ce qu'on a, il est

triste d'avoir besoin de ce qu'on n'a pas : fais-y réflexion. Bois à longs traits du tonneau que tu viens de percer : épargnes-le quand il est au milieu ; il est trop tard pour l'épargner quand il est au bas.

Récompenses justement les services, même d'un ami : quand tu jouerois avec ton frere, prends des témoins. La confiance & la défiance poussées à l'excès perdent également les hommes. Ne te laisses point séduire par les ajustemens, par les discours, par les caresses d'une femme ; se livrer à elle, c'est se fier aux voleurs.

Un seul enfant suffit pour conserver la maison paternelle : dans ta vieillesse il te sera consolant d'en voir croître un second avant de mourir ; tes richesses augmenteront avec tes enfans, plus ils seront en grand nombre, plus Jupiter les comblera de biens. Plusieurs donnent plus de soins, mais ils font plus de profit. Si tu veux devenir riche, observes cette maxime : que tes travaux se succédent sans interruption.

Commences ta moisson au lever des Pleyades, & ton labour à leur coucher. Elles demeurent cachées pendant quarante jours, mais elles reparoissent sur la fin de l'année, quand on commence à aiguiser la faulx. Telle est la regle des laboureurs, tant pour ceux qui habitent les rivages de la

mer, que pour ceux qui cultivent de fertiles vallées loin de cet élément.

Laboures, semes, & moissonnes sans habits. Il faut achever de bonne heure tous les travaux de Cérès, si tu veux avoir ses fruits dans leur maturité; autrement tu cours risque de mendier ton pain & de voir ta peine perdue. Tu m'es venu exposer tes besoins; mais une seconde fois n'attends de moi ni dons ni emprunts : travailles, insensé, c'est la loi que les Dieux ont imposée aux hommes, si tu ne veux pas mendier avec ta femme & tes enfans, & souffrir les rebuts de tes voisins. On te donnera une ou deux fois, à la troisiéme tu seras importun. Tu auras beau te plaindre & faire de longs discours, on ne t'écoutera pas, & tu n'avanceras rien. Je te donne pour avis de penser à payer tes dettes, & à prévenir la faim.

Commences à te procurer une maison, du bétail pour le labourage, une bergere pour le conduire, des outils en bon état afin que tu ne sois pas obligé de les emprunter; & si on te les refuse, de laisser passer le temps propre au travail. Ne remets aucun ouvrage au lendemain; le laboureur indolent ne remplira jamais ses greniers: l'activité double l'ouvrage. Un négligent est toujours aux prises avec les accidens.

En automne, lorsque les ardeurs du leil & les sueurs commencent à dimin que Jupiter rafraîchit l'air par des p fréquentes, le corps humain est plus a alors le soleil ne darde point ses rayon rectement sur nos têtes, & il prolonge absence pendant la nuit. Lorsque le de charpente est moins sujet à la cari à la pourriture, que les feuilles tom & que la seve ne monte plus; souvien qu'il est temps de couper les bois néc res. Coupes un tronc de trois pieds pou mortier, un pilon de trois coudées, une p che de sept pieds; c'est la juste mesur tu la fais de huit pieds, tu pourras en trancher de quoi faire un maillet. Do trois palmes aux jantes des roues, & palmes à un charriot. Amasses plusieurs courbes; lorsque marchant dans la pl ou sur les montagnes tu trouveras un ne verd propre pour un manche de c rue, ne manques pas de le porter chez c'est le bois le plus dur pour servir au bour. Qu'un éleve de Pallas ait soin d ficher dans le dental & de le clouer au mon.

Fais deux charrues en travaillant dan maison; l'une d'une seule piéce, l'autre semblage; c'est le meilleur parti: si l' vient à se rompre, tu te serviras de l

:. Le laurier & l'orme sont les meilleurs ɔis pour faire le timon de la charrue, le ıêne pour le dental, le chêne verd pour manche. Ais soin d'acheter deux bœufs : neuf ans, c'est à cet âge qu'ils sont les us forts, lorsqu'ils cessent de croître, ils nt plus propres au labour. Qu'ils ne soient ıs sujets à se battre, à rompre la charrue à laisser ainsi l'ouvrage imparfait; qu'ils ient conduits par un homme robuste de ıarante ans, muni d'un bon quartier de ıin, qui soit attentif à l'ouvrage & à tra-:r des sillons droits, qui ne s'amuse point à garder ses camarades, mais qui soit atta-ıé à son travail. Un plus jeune ne seroit ıs aussi capable de semer, comme il con-ent, pour éviter de semer deux fois; il roit trop aisément distrait par ses compa-ıons.

Observes attentivement chaque année le ıssage de la grue; les cris qu'elle pousse ans les airs, annoncent le temps du la-our & l'approche des pluies de l'hiver: cheuse circonstance pour celui qui man-ue de bœufs pour labourer; ais donc alors es bœufs à toi dans tes pâturages. Il est ısé de dire: prêtez-moi des bœufs & un harriot; il est aussi facile de répondre à emprunteur: mes bœufs sont occupés. Alors n homme riche en idée, forme le projet

de faire un charriot : l'insensé ne pense pas qu'il faut cent piéces pour le faire ; il auroit dû y faire attention plutôt, & se les procurer.

Dès que le temps du labour est arrivé, commences des premiers ; & du matin, toi & tes domestiques, laboures la terre seche ou humide dans la saison pour rendre tes champs fertiles. Au printemps donnes le premier coup de charrue, n'oublies pas de donner le second en été ; & semes en automne la terre devenue plus légere par ce second labour. La terre ainsi préparée met à couvert de la disette & du désespoir qui l'accompagne, & te procure de quoi appaiser les cris de tes enfans.

Fais des vœux à Jupiter terrestre, à la chaste Cérès, pour qu'elle fasse parvenir ses dons à leur maturité. Lorsque tu commences ton labour, que tu prends d'une main le manche de la charrue & de l'autre l'aiguillon pour faire avancer les bœufs attachés au timon, qu'un jeune valet armé d'un hoyau recouvre la semence & écarte les oiseaux. L'ordre est pour les mortels la source de tous les biens, la confusion n'engendre que des maux ; tu verras des épis bien nourris pencher vers la terre, & avec le secours du ciel ils viendront à maturité. Tu penseras alors à nettoyer tes greniers ; &

tu pourras te réjouir à ton aise, quand ils seront pleins. Riche en provisions tu attendras paisiblement le printemps ; tu n'auras rien à demander à personne, & les autres auront besoin de toi.

Si tu attends le solstice d'hiver pour se- 480.
mer, tu moissonneras à ton aise, à peine trouveras-tu de quoi emplir ta main, tu ne lieras que des javelles inégales en te traînant dans la poussiere ; confus & désolé tu les emporteras à la corbeille, & tu ne recevras les félicitations de personne. Jupiter accorde à la vérité des succès, tantôt bons & tantôt mauvais, & personne ne peut en
répondre ; si tu laboures tard, voici toute 485.
la ressource que tu peux attendre.

Lorsque le coucou commence à chanter sur les chênes, & qu'il annonce aux mortels l'heureux retour du printemps, si Jupiter fait pleuvoir pendant trois jours sans inter-
ruption, tellement que l'eau monte aussi 490.
haut que l'ongle des bœufs & pas d'avantage, alors le blé semé tard pourra égaler le premier semé.

Observes exactement les saisons, ne te négliges point au retour du printemps & lorsqu'il pleut à propos.

Pendant l'hiver, lorsqu'un froid violent tient tout le monde renfermé, ne fréquentes
ni les boutiques des artisans, ni les assem- 495.

blées des homme oiſifs ; un pere de famille laborieux ſait augmenter ſon bien dans ce temps-là même : crains de te voir accablé tout-à-la-fois par la rigueur de la ſaiſon, par l'indigence & les horreurs de la faim. Un homme qui craint le travail, qui dans ſa pauvreté ſe repaît de vaines eſpérances, eſt ſouvent occupé de deſſeins criminels : aſſis tout le jour dans les lieux d'aſſemblée, dans la diſette de toutes choſes, il ſe livre aiſément à de noirs projets.

Dis à tes valets pendant la belle ſaiſon : l'été ne durera pas toujours, réparons notre demeure. Evitez le mois Lenæon & les jours dangereux où la température de l'air eſt pernicieuſe au bétail : préſervez-vous des froids glaçans que nous envoie Borée, dont le ſouffle met en fureur la mer de Thrace, couvre de glaces la terre & les arbres, déracine ſur les montagnes les chênes & les ſapins, les précipite dans les vallons, fait un bruit épouvantable dans les campagnes & les forêts. Les bêtes féroces ſont ſaiſies de crainte & demeurent immobiles ; le poil dont elles ſont revêtues, ne les met point à couvert des rigueurs de la froidure : elle ſe fait ſentir au bœuf, malgré l'épaiſſeur de ſon cuir, & à la chevre, malgré la longueur de ſon poil ; les troupeaux de moutons y ſont moins ſenſibles à cauſe de l'é-

paiſſeur

paisseur de leur laine. Le vieillard transi courbe ses épaules : la jeune fille qu'une pudeur délicate retient sédentaire auprès de sa mere, n'y est pas exposée ; le bain & l'huile dont elle fait usage, le soin qu'elle a de se couvrir exactement pendant la nuit, la défendent contre la rigueur de l'hiver. Alors le Polype se ronge les membres dans sa froide & sombre retraite ; le soleil ne lui montre plus d'autre nourriture dont il puisse se rassasier. Cet astre est retiré vers les climats des noirs Ethiopiens, & ne luit que fort tard sur la Gréce.

Dans cette triste saison, l'on voit les différens animaux qui peuplent les forêts, fuir en grinçant les dents, au travers des broussailles ; ils cherchent à se mettre à couvert dans les plus épais taillis ou dans les cavernes des rochers : semblables à un vieillard courbé sur son bâton, dont les membres sont sans vigueur & la tête penchée vers la terre ; ils rodent de tous côtés pour éviter la neige & les frimats.

Alors ais soin de te revêtir d'étoffe de laine & d'une longue robe ; enveloppes-toi d'un drap épais & bien fourni, si tu ne veux trembler sans cesse & frissonner de froid. Couvres tes pieds de bons souliers de cuir de bœuf garnis de fourrures en-dedans. Lorsque la froidure sera plus violente, fais-toi un

manteau de peau de chevreau cousue avec des nerfs de bœuf pour te défendre de la pluie ; & mets sur ta tête un chapeau capable de préserver tes oreilles de l'humidité. Le froid redouble au point du jour, lorsque la bise va cesser ; l'air frais du matin se répand sur la terre pour donner la fécondité aux travaux du riche Laboureur. L'humide vapeur qui s'éleve des rivieres, portée au plus haut des airs par la force du vent, tantôt retombe en pluie, & tantôt est agitée avec violence, lorsque Borée nous amene de la Thrace de sombres nuages.

Préviens-le pour finir ton ouvrage & rentrer à la maison ; ne demeures point exposé à l'humidité d'un brouillard épais qui pénétre les habits & le corps, évites-le soigneusement, la saison de l'hiver est dangereuse à tous, aux animaux comme aux hommes. Il faut donner alors aux bœufs la moitié de leur ordinaire, & un peu plus à l'homme ; la longueur des nuits diminue leurs besoins. Sur cette observation ais soin pendant l'été de proportionner la nourriture à la longueur du travail journalier & à celle du repos de la nuit, jusqu'à ce que la terre ait fourni de nouvelles provisions à ses habitans.

Soixante jours après le solstice, l'étoile Arcturus sortant de l'Océan, paroîtra la premiere sur le soir. Ensuite l'hirondelle de

Pandion vient annoncer aux mortels par ses chants lugubres du matin le retour du printemps. Préviens son arrivée pour tailler la vigne, c'est le temps le plus propre. Lorsque l'escargot paroissant hors de sa coquille, commence à se traîner sur les plantes au lever des Pleyades, il est trop tard pour fouir la vigne. Aiguises alors ta faulx, & conduis tes gens au travail. Ce n'est plus le temps de reposer à l'ombre ni de dormir le matin, lorsque la moisson vient & que le soleil affoiblit nos forces : il faut se hâter, mettre promptement ses grains à couvert, se lever au point du jour pour avoir assez de temps. L'aurore seule emporte le tiers du travail journalier ; c'est le moment le plus précieux pour mettre en train les ouvriers & pour avancer la besogne : c'est l'aurore qui met les hommes en mouvement & fait attacher les bœufs au joug.

Lorsque le chardon fleurit, que la bruyante Cigale fait entendre son ramage sur la verdure, & tient ses aîles dans un mouvement continuel, les chaleurs se font sentir avec violence : alors les chevres sont plus grasses, le vin plus agréable au goût, les femmes plus portées au plaisir, les hommes moins vigoureux ; desséchés par les brûlantes ardeurs du soleil, à peine se soutiennent-ils sur leurs genoux. Alors il est agréa-

ble de prendre le frais ſous un ombrage épais avec du vin de Biblos, de grandes coupes de lait de chevre dont les petits ſont ſevrés, de la chair de chevreau & de géniſſe qui n'ait pas encore porté. Dans cette ſaiſon tu peux boire à longs traits, étendu à l'ombre, & te régaler à ton aiſe, en reſpirant la douce haleine des zéphirs & la fraîcheur d'une fontaine vive & pure : mêles trois parties d'eau avec un quart de vin.

Au premier lever d'Orion, commandes à tes gens de fouler les dons précieux de Cérês dans une aire bien battue & expoſée au grand air ; après avoir meſuré ton grain, ſerres-le promptement dans le grenier. Lorſque tu auras raſſemblé toutes tes proviſions, je te conſeille de chercher un valet qui n'ait point de domicile, & une ſervante qui n'ait point d'enfans : une ſervante avec des enfans eſt un embarras. Entretiens un chien alerte & vigoureux, & ne lui épargnes point la nourriture, de peur qu'un voleur attentif à dormir de jour & à veiller de nuit ne t'enleve ce qui t'appartient. Amaſſes du foin & de la paille pour nourrir tes bœufs & tes mulets ; mais accordes de temps en temps du repos à tes domeſtiques & ôtes le joug à tes bœufs.

Lorſqu'Orion & Sirius ſeront parvenus

au plus haut du ciel, & qu'Arcturus paroîtra avec l'aurore, alors, mon cher Perſés, il faut vendanger & recueillir le raiſin. Expoſes-le au ſoleil pendant dix jours & dix nuits; tiens-le à l'ombre pendant cinq jours, & le ſixiéme verſes dans des vaſes le précieux jus de Bacchus. Enfin lorſque les Hyades, les Pleïades & l'étoile d'Orion auront diſparu, ais ſoin de labourer à temps : ainſi toute l'année ſera ſucceſſivement occupée par les travaux champêtres.

Si tu veux t'expoſer aux périls de la navigation, lorſque les Pleïades fuyant le nébuleux Orion ſe ſeront cachées ſous les eaux de la mer, différens vents commencent à ſouffler avec impétuoſité, il ne faut plus expoſer un vaiſſeau ſur les flots : c'eſt le temps de s'occuper à l'agriculture, comme je te l'ai enſeigné. Mets ton vaiſſeau à ſec, & le ſoutiens de toutes parts avec des pierres, pour qu'il ne ſoit pas battu par les vents; vuides la ſentine, de peur que les eaux ne le pourriſſent : tiens à couvert tous les agrès, plies proprement les voiles, ſuſpends le gouvernail à la fumée, attends paiſiblement le retour du temps propre à remettre en mer. Alors remets ton vaiſſeau à flot, fournis-le d'une riche cargaiſon pour en tirer un profit conſidérable.

C'eſt ainſi, ô imprudent Perſés, que mon

pere & le tien montoit des vaisseaux pour gagner de quoi vivre : c'est ainsi qu'il sortit de Cumes en Eolide pour venir ici par mer; il ne quittoit ni biens ni héritages, il fuyoit la pauvreté que Jupiter envoie à qui il lui plaît. Il s'établit au pied de l'Hélicon dans le chétif village d'Ascra, séjour incommode en hiver, désagréable en été, & qui n'est bon en aucune saison.

Ais soin de faire à temps toutes sortes d'ouvrages, mais sur-tout les voyages par mer. Approuves les petits vaisseaux, mais sers-toi d'un grand, une charge plus considérable rapportera plus de profit, si tu n'es pas contrarié par les vents. Si tu veux t'appliquer au commerce pour rétablir tes affaires & sortir de l'indigence, je t'enseignerai les regles de la navigation, quoique je ne les aie jamais apprises par expérience: je n'ai jamais monté un vaisseau que pour aller en Eubée depuis Aulide, où autrefois nos peres rassemblerent toutes les forces de la Gréce & attendirent un vent favorable pour voguer à Troye. J'allai à Chalcis paroître au concours de Poësie publié par les ordres d'Amphidamas, où l'on avoit proposé des prix considérables. J'y remportai pour prix de ma victoire un trépied magnifique, que je consacrai aux Muses de l'Hélicon, pour les remercier de l'avantage qu'el-

les m'avoient accordé. C'est la seule fois que j'ai été porté sur un vaisseau.

Je t'enseignerai néanmoins ce que Jupiter veut que tu fasses; les Muses elles-mêmes me l'ont appris.

Cinquante jours après le solstice, lorsque les travaux de l'été sont finis, c'est le meilleur temps pour la navigation; les naufrages sont alors moins à craindre; tu ne courras aucun risque, à moins que le terrible Neptune ou le souverain Jupiter ne veuillent te perdre de propos délibéré; car il dépend d'eux de nous envoyer des biens ou des maux. Dans cette saison les vents sont plus doux, la mer plus calme & plus tranquille, tu peux leur confier ton vaisseau, mais prends soin de le charger à propos & de ne pas trop différer ton retour. N'attends pas que le vin nouveau soit tiré, que les pluies d'automne soient venues, & l'hiver commencé: le souffle impétueux des vents du midi met alors la mer en fureur, fait tomber des pluies abondantes & rend la navigation périlleuse.

On peut encore naviger au printemps, lorsque le figuier commence à pousser à l'extrêmité de ses branches des feuilles semblables au pied d'une corneille. La mer est encore accessible, mais ces voyages de la premiere saison ne sont ni sûrs ni agréables;

il faut en épier l'occaſion; c'eſt un hazard ſi on les fait ſans danger. La folie des hommes les leur fait entreprendre, les richeſſes leur tiennent plus au cœur que leur vie; & quelle mort que de périr au milieu des flots? Mais c'eſt à toi de faire des réflexions ſérieuſes ſur les avis que je te donne.

N'expoſes pas tout ton bien ſur un vaiſſeau, n'en hazardes que la moindre partie; il eſt triſte de tout perdre ſur mer; il ne l'eſt pas moins de briſer un char pour l'avoir trop chargé, & de gâter ſes marchandiſes. Gardes le milieu en toutes choſes; le grand ſecret eſt de ſavoir prendre ſon temps.

Prends-le ſur-tout pour choiſir une épouſe, peu devant ou peu après trente ans; c'eſt l'âge le plus convenable. Qu'une fille ſoit nubile à quatorze ans & qu'elle ſe marie à quinze; prens une fille de bonnes mœurs & à qui tu puiſſes apprendre à les conſerver. Choiſis-la dans ton voiſinage, après l'avoir ſoigneuſement examinée; ne t'expoſes point à être la riſée du public. Une femme vertueuſe eſt pour ſon époux le plus précieux de tous les biens; mais c'eſt le plus terrible de tous les fléaux qu'une femme de mauvaiſe conduite qui fait ſécher ſon époux de douleur & vieillir avant les années.

Obſerves

Observes le respect & la piété envers les Dieux. N'ais jamais pour un ami la même confiance que pour un frere, sinon gardes-toi de lui manquer le premier. N'uses jamais avec lui de mensonge ni de détour; mais s'il vient à te blesser par ses paroles ou par sa conduite, punis-le doublement.
S'il cherche à regagner ton amitié & à te 710.
faire satisfaction, reçois-le: un malheureux est exposé à changer souvent d'amis. Que jamais l'air de ton visage ne trahisse les secrets de ton ame, il ne faut pas être l'hôte
de tout le monde, ni l'hôte de personne, 715.
partisan des méchans, ni calomniateur des bons. N'ais jamais la dureté de reprocher à un homme sa pauvreté, souvent elle vient des Dieux.

La langue qui sait se taire, est un trésor, 720.
celle qui parle à propos, est encore plus louable; si tu fais un reproche, peut-être t'en fera-t-on un plus grand. Ne chicanes pas sur le prix d'un régal que l'on se donne entre amis; l'on y goûte beaucoup de plaisir pour peu de dépense.

Ne fais jamais à Jupiter ni aux autres 725.
Dieux, des libations de vin sans avoir lavé tes mains; ils n'écouteroient ni tes vœux ni tes prieres. Ne te tournes point contre le soleil pour épancher de l'eau, ne le fais pas même après le soleil couché & pen-

dant la nuit d'une maniere peu modeste. Les Dieux veillent même pendant les ténèbres. Un homme modeste se retire à l'écart ou derriere un mûr pour satisfaire aux nécessités de la nature. Ne te découvres jamais d'une maniere indécente devant ton foyer. N'habites point avec ton épouse au retour d'un repas funèbre, mais après un sacrifice offert aux Dieux. Ne traverses jamais à pied les eaux pures d'une riviere sans en avoir salué le Génie & lavé tes mains dans ses eaux : traverser un fleuve sans s'être purifié les mains, est une action odieuse aux Dieux, & ils la punissent par quelqu'accident.

Ne coupes point tes ongles pendant le festin d'un sacrifice; ne poses point le vase où l'on verse du vin, sur la coupe des convives; cette action est un présage de malheur. Ne laisses point imparfait l'édifice que tu auras commencé, de peur qu'une corneille de mauvais augure n'aille croasser sur les murs; n'y manges point & n'y prends point le bain, avant que d'en avoir fait la dédicace, c'est une espéce de crime. Ne fais point asseoir sur une pierre un enfant de douze ans ou de douze mois, cela pourroit l'énerver : qu'un homme ne se lave point dans les bains d'une femme, cette indécence entraîne des malheurs à sa suite. Si tu

arrives à un ſacrifice commencé, n'en tournes point les myſteres en ridicule, le Dieu en ſeroit offenſé. Ne lâches jamais aucune ordure dans le lit des fleuves qui ſe jettent dans la mer, ni dans les fontaines, évites même avec ſoin cette malpropreté. Redoutes la cenſure publique, & la mauvaiſe réputation. La renommée eſt à craindre, elle eſt aiſée à exciter, fâcheuſe à ſupporter, difficile à étouffer : un bruit qui paſſe par la bouche de tout un peuple, ne ſe diſſipe jamais entiérement ; c'eſt la voix de la renommée qui eſt une Divinité.

Jours remarquables.

Obſerves la diſtinction des jours ſelon l'ordre de Jupiter, & apprends à tes gens à faire de même ; le trentiéme du mois eſt heureux pour viſiter les travaux & diſtribuer les proviſions ; ce jour-là tout le monde eſt occupé à ſes affaires. Ceux-ci ont encore été déſignés par Jupiter. La nouvelle lune, le quatriéme & le ſeptiéme : celui-ci eſt ſacré, parce que c'eſt le jour auquel Latone mit au monde Apollon avec ſa chevelure dorée. Le huitiéme & le neuviéme ſont favorables pour vaquer à ſes affaires, l'onziéme & le douziéme ſont encore bons ; le premier pour tondre les brebis, le ſecond pour faire les moiſſons ; le douziéme cependant eſt préférable.

C'eſt à celui-ci que l'araignée ſuſpendue en l'air à la chaleur du jour, file ſa toile, & que la ſage fourmi augmente ſon monceau : une femme le doit choiſir pour ourdir ſa toile & commencer ſon travail.

Ne commences jamais à ſemer le treize du mois, mais il eſt bon pour planter : le ſeize eſt dangereux pour les plantes, mais il eſt favorable à la naiſſance des garçons, non pas à celle des filles ni à leur mariage ; il en eſt de même du ſixiéme ; il eſt propre à châtrer les chevreaux & les beliers, à fermer d'une haie l'étable des troupeaux : il eſt encore favorable à la naiſſance des garçons ; il donne de l'inclination pour les injures & le menſonge, pour les diſcours ſéduiſans & les entretiens ſecrets.

Il faut châtrer les chevreaux & les veaux le huit, les mulets le douze. Le vingt, auquel la lune eſt pleine, eſt heureux pour mettre au monde un fils ſage & de bon caractere ; il en eſt de même du dix, le quatorze eſt pour les filles. C'eſt à celui-ci qu'il faut apprivoiſer les moutons, les bœufs, les chiens, les mulets en les touchant de la main. Souviens-toi le quatre, le quatorze & le vingt-quatre, d'éviter toute eſpéce de chagrin ; ce ſont des jours ſacrés. Le quatre eſt heureux pour prendre une épouſe, après avoir conſulté le vol des oiſeaux ; les augures ſont

néceſſaires dans une occaſion ſi importante. Evites les cinquiémes, ils ſont pernicieux ; alors, dit-on, les furies ſe promenent pour venger les droits du Dieu Orcus, que la Diſcorde a enfanté pour punir les parjures.

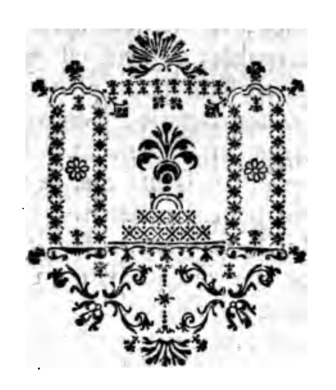
Le dix-ſept, viſites le blé dont Cérès t'a fait préſent, & vannes-le dans ta grange ; fais couper les bois de charpente & propres à faire des vaiſſeaux ; commences le quatre à les aſſembler, le dix-neuf après-midi eſt le plus favorable ; le neuf eſt encore ſans danger, il eſt bon pour planter & pour augmenter une famille, jamais il n'a été marqué par aucun événement fâcheux. Mais peu de perſonnes ſavent que le vingt-neuf eſt excellent pour goudronner les tonneaux, pour atteler les bœufs, les mulets, les chevaux, pour mettre un navire en mer : pluſieurs n'oſent pas s'y fier.

Le quatre, perces ton tonneau ; le quatorze eſt le plus ſacré de tous ; quelques-uns croient que c'eſt le vingt-quatre au matin, l'après-midi eſt moins favorable.

Voilà les jours les plus heureux pour tout le monde ; les autres ſont indifférens, ne préſagent & ne cauſent ni bien ni mal : l'un préfere celui-ci, l'autre celui-là ; mais peu de perſonnes ſont en état d'en dire les raiſons. Souvent un jour eſt malheureux, d'au-

825. tres fois il est meilleur. Heureux celui qui sait les distinguer pour régler son travail ! Il évite d'offenser les Dieux, de contredire les augures, de se rendre coupable.

Fin des Poëmes d'Hésiode.





REMARQUES SUR LA THÉOGONIE.

PREMIERE PARTIE.

Invocation des Muſes.

CETTE premiere Partie ſert de préface & d'introduction au reſte du Poëme. On y verra cependant déja des traits qui peuvent faire juger du deſſein qu'Héſiode s'eſt propoſé dans ſon ouvrage, ou du moins de la maniere dont nous devons l'entendre. Quelques Critiques ont penſé que les 115 premiers vers qu'elle renferme, n'étoient pas d'Héſiode, qu'ils avoient été ajoutés par un écrivain poſtérieur: mais le ſtyle en eſt ſi ſemblable à la ſuite de l'ouvrage, & la coutume d'invoquer les Muſes eſt ſi familiere aux Poëtes, qu'il n'y a aucun fondement à ce ſoupçon. Il convenoit ſans doute qu'en commençant un Poëme tel que celui-ci, l'Auteur eût recours à ces divinités; non-

feulement parce qu'elles préfidoient fpécialement à la poëfie, mais encore à caufe du fujet: pour découvrir la naiffance des Dieux, il falloit fans doute une efpéce de révélation, une infpiration fpéciale. Voyez ℣. 104 & fuiv.

℣. 1. *Les divinités qui préfident à la mufique.* On fera peut-être furpris de voir traduire ainfi *Mufæ Heliconiades :* c'eft qu'il y a déja ici une équivoque. Ἑλίκων a fignifié en grec du fil, des cordes, un inftrument à cordes, une lyre ou une guitare; *Heliconiades*, en ce fens, défigne les Mufes qui jouent de la lyre, qui préfident aux inftrumens & à la mufique. Mais les Grecs ayant confondu ce nom avec celui du mont Hélicon dans la Béotie, il n'en fallut pas davantage pour fuppofer que les Mufes habitoient fur cette montagne & dans les lieux voifins, & pour engager les Béotiens à leur bâtir des temples chez eux. Telle eft l'origine de la plupart des fables & des ufages religieux de la Gréce.

℣. 2. *Et qui habitent fur le mont Hélicon.* Si *Heliconiades* dans le premier vers faifoit allufion à la demeure des Mufes, Héfiode feroit ici un pléonafme & une répétition ridicule.

Le Clerc dérive le nom Μῦσα du Phénicien *moutfa*, *inventrix*. Il paroît plus con-

venable de le tirer du grec Μυέω, enseigner, instruire, comme a fait Diodore, tome 2, p. 17. Aussi, selon la remarque de Priscien, les Béotiens prononçoient *muha* pour *musa*. On dit populairement d'un homme qui rêve, *il muse*; & ce terme en Anglois signifie méditer. Μουσεῖον, *musivum opus*, est un ouvrage fait en compartimens, avec beaucoup d'application, une mosaïque. Μοῦσα exprime donc application de l'esprit, par conséquent science, instruction. La poësie ayant été un des premiers talens de l'esprit que l'on a cultivés chez les Grecs, comme chez tous les autres peuples, il n'est pas surprenant que l'on ait d'abord destiné les Muses à la poësie. On leur attribua néanmoins dans la suite presque tous les genres d'érudition, & l'on appelloit Ἄμουσος celui qui n'avoit pas l'esprit cultivé, qui n'avoit aucune teinture des sciences. Hésychius observe que les Athéniens appelloient musique, toute espéce d'art.

Le même Auteur, après Bochart, fait venir avec plus de raison le nom *Hélicon*, montagne, de l'hébreu *halik*, hauteur; il n'est cependant pas nécessaire d'en conclure que ce sont les Phéniciens qui l'ont ainsi nommée. La racine *lik* a la même force en grec que dans les Langues Orientales;

Ἡλικία, ſtature ou hauteur, Ἐνήλικος, jeune homme déja grand, Πεντελίκος, montagne de l'Attique, qui avoit cinq ſommets, c'eſt ce que ſon nom ſignifie.

Dans un ouvrage de la nature de celui-ci, il n'eſt pas inutile de relever les étymologies qui ſemblent peu juſtes, quoique données par des Savans diſtingués. Cela ſert à montrer que n'ayant pas enviſagé le grec dans ſes premiers élémens, ils ont manqué l'unique méthode par laquelle on peut découvrir la ſource des fables.

Les Muſes de ma patrie. Héſiode étoit d'Aſcra, village de Béotie au pied du mont Hélicon; il en fait le ſéjour des Muſes, ſelon le privilége commun à tous les Poëtes.

℣. 3. *Elles s'exercent à danſer.* On ſuppoſe que les Muſes ſont des nymphes ou des déeſſes, parce que *muſa* eſt du féminin; conſéquemment, on leur attribue les amuſemens ordinaires des jeunes filles, le chant, la danſe, les converſations enjouées, les veillées nocturnes, le plaiſir de prendre le bain.

La belle fontaine. Héſiode l'appelle Ἰοειδέα que l'on traduit *ferruginoſum.* Cette épithéte, dit-on, ſignifie noirâtre, telle qu'eſt ordinairement l'eau dans les lieux profonds : elle ſignifieroit plutôt rouſſâtre, couleur de rouille, ſelon la force du ter-

me. Ne peut-on pas l'entendre autrement? ἴο vient de ἵημι, *emitto*, comme dans ἰοϐολος, qui lance des flêches : εἶδος, est de l'eau ; on le verra ℣. 456. ἰοειδέα peut donc exprimer *scaturientem*, source vive, qui jaillit avec force.

℣. 4. *L'Autel de Jupiter*. Il pouvoit y avoir un temple ou un autel de Jupiter sur le mont Hélicon, ou dans le voisinage. Nous avons observé ailleurs que la coutume de placer les autels de ce Dieu sur les montagnes, faisoit allusion à son nom : c'étoit le Dieu du Ciel. Voyez le Discours, chap. 12, §. 14.

℣. 5. *Le Permesse*. Bochart dérive ce nom de l'hébreu *Béer-metso* : fontaine qui s'écoule ; le Clerc, de l'arabe *Béer-mets*, source pure. Il est plus naturel de le tirer de *per* augmentatif, & de *mass*, *mess*, eau ou liqueur. Messeïs est une fontaine de Thessalie, dans Pline, liv. 4, ch. 8 ; Masseïs, fontaine de Laconie, selon Pausanias, l. 3, c. 20. *Massa*, riviere de Libye, selon Ptolomée ; *Masse*, riviere de Touraine ; *Meiss*, riviere de Saxe.

Hippocrène, dit le même Bochart, vient de l'arabe *happigran*, fontaine qui jaillit ; cette étymologie conviendroit mieux à la fontaine *Epigranea*, que Pline place aussi dans la Béotie. Il est certain qu'on l'ex-

pliqueroit mal, ſi on le tiroit de Κρήνη Ἵππου, la fontaine du cheval : mais il faut ſe ſouvenir que *hippos* déſigne en grec autre choſe qu'un cheval, puiſque *hippos* eſt une montagne de Bithynie. *Hippocrène* peut donc être très-bien rendu par fontaine de la montage, parce qu'elle coule au pied du mont Hélicon. Ἵππος peut être mis encore pour Ἶπος, liqueur, boiſſon, par une prononciation plus ferme; delà eſt venu *hippos*, riviere de Colchide. Alors *Hippocrène* ſignifieroit ſeulement ſource d'eau, comme *Aganippe* qui eſt une autre fontaine. Il y avoit encore une Hippocrène chez les Troëzéniens, ſelon Pauſanias, l. 2, c. 31; par conſéquent, les noms propres des montagnes, des rivieres, des fontaines ont été originairement des noms appellatifs.

On a dit que le cheval Pégaſe avoit fait naître la fontaine Hippocrène d'un coup de pied; cette fable eſt fondée ſur deux ou trois équivoques. *Hippos*, comme on vient de le remarquer, déſigne un cheval, une montagne & de l'eau. Πηγὰς d'où eſt formé πηγασὸς, ſignifie de la glace & un rocher : Πάγος, de même eſt un lieu élevé & de la glace; par conſéquent, πηγασὸς Ἵππος, que l'on a traduit mal-à-propos *cheval Pégaſe*, exprime à la lettre eau froide, eau glacée, ou eau d'un rocher. Πηγασὶς Κρήνη,

fontaine froide, ou fontaine du rocher, & non pas *fons caballinus*, comme les Latins l'ont traduit. Au lieu de dire que l'Hippocrène sortoit du pied de la montagne, ou du pied du rocher, on a dit qu'elle sortoit du pied de Pégase, que l'on prenoit pour un cheval. Voyez ℣. 281.

Ces discussions grammaticales ne sont certainement pas amusantes; mais il faut absolument en dévorer l'ennui, si l'on veut remonter à la source des fables. On verra par deux mille exemples qu'elles sont toutes nées de pareilles équivoques. Il en est peu qui ayent été plus fécondes que celle que nous venons de développer, en montrant le double sens du mot *hippos*. Delà ont été formées les nymphes ou fontaines *Hippia*, *Hippe*, *Euhippe*, *Alcippe*, *Glaucippe*, *Ménalippe*, &c. qui ont été pour la plupart métamorphosées en cavales par la toute-puissance des Poëtes: le nom *Hippius* donné à Neptune, en vertu duquel il est devenu le pere des chevaux: les noms *Hippodamas*, *Hippodamie*, *Hippolyte*, *Hipponoë*, *Hippocentaures*, &c. où l'on a cru voir une allusion aux chevaux: l'épithéte *Euhippia* donnée à plusieurs villes, parce qu'elles étoient sur des rivieres: les deux villes d'Afrique nommées *Hippo*, parce qu'elles étoient baignées par les eaux, dont

On peut remarquer en passant la fausseté de l'étymologie que les Grammairiens Latins donnent du mot *capra ;* il vient, disent-ils, de *carpo*, parce que c'est un animal qui broute ; il vient plutôt de *cap*, hauteur, ce qui s'éleve, ce qui monte. Voyez Macrobe Saturn. l. 1, c. 17. Ils ont fait encore la même équivoque que les Grecs, sur l'isle de Caprée auprès de Naples, ainsi nommée à cause de ses rochers, & non pas à cause qu'on y nourrissoit des chevres.

Nous examinerons en détail la signification des noms donnés aux Dieux à mesure que le Poëte fera leur généalogie.

℣. 11. *La Reine d'Argos Junon.* On verra par plusieurs exemples que les Poëtes ont donné aux différentes divinités le surnom des lieux où elles étoient honorées, où elles avoient des temples célèbres, & dont elles étoient tutélaires ; qu'ils ont même pris occasion de ce culte de supposer que ces Dieux étoient nés dans les lieux où on les invoquoit, & les peuples le publioient ainsi par vanité.

Mais ces fables étoient ordinairement fondées sur des équivoques ou sur de fausses allusions. Lorsqu'il y avoit quelque rapport entre la situation ou le nom d'une ville & celui d'un Dieu, on ne manquoit pas de

le

le choisir pour divinité tutélaire. La ville d'Argos avoit été ainsi nommée, à cause de sa situation élevée; Ἀ'ργαῖος est une montagne de Cappadoce dans Pline : & comme Junon, déesse fiere & hautaine, étoit surnommée Ἀ'ργας & Ἀ'ργείη, les Argiens mirent leur ville sous sa protection. Voyez le Discours préliminaire, chap. 12, §. 15.

℣. 12. *Minerve aux yeux bleus*, ou aux yeux pers; Γλαυκῶπιν : Γλαυκός, *cæruleus*, signifie le vert de mer, le vert bleuâtre, & souvent il est employé pour signifier le bleu clair. Pour distinguer les différentes divinités, les Poëtes leur donnoient différens attributs, & les Peintres les représentoient de diverses manieres, Junon avec de grands yeux, Minerve avec des yeux bleus, parce qu'ils la supposoient blonde, *flava Minerva*. Voyez ℣. 895 & suiv. la fable de Minerve.

On conçoit que cette différence venoit originairement de la fantaisie des Sculpteurs ou des Peintres, & des divers modéles qu'ils se proposoient. Praxitèle, pour faire la Vénus de Gnide, lui donna la figure de Cratine, courtisanne dont il étoit épris : du temps de Phryné, fameuse courtisanne de Thespies, tous les Peintres la prenoient pour modèle des tableaux de Vénus : les Athéniens peignoient ordinairement

Mercure ſous la figure d'Alcibiade. S. Clem. d'Alex. Exhort. aux Gentils, page 35; Athenée, liv. 13, chap. 22; Pline, l. 35, c. 10.

℣. 15. *Neptune qui environne la terre de ſes flots.* Voyez ℣. 456, la fable de Neptune.

℣. 16. *Vénus aux yeux doux :* Ἑλικοβλέφαρον. Guiet traduit *arcuatis ſuperciliis :* le Clerc *volubilibus palpebris* ; c'eſt, dit-il, la même choſe que *Pæta*, ſurnom que les Latins donnoient à Vénus, parce que c'eſt une marque de coquetterie de cligner fréquemment les yeux. Tout cela n'eſt pas juſte ; 1°. βλέφαρον ne ſignifie point le ſourcil ; les Grecs l'appelloient Ὀφρυς ou ἐπισκύνιον ; ainſi la traduction de Guiet eſt fauſſe ; 2°. Ἕλικος ſignifie à la vérité *volubilis*, mais dans le même ſens que *verſatilis*, qui tourne ou qui ſe détourne, & cela ne peut convenir aux paupieres ; 3°. *Pætus* ſignifie louche, qui regarde de travers ; ce n'eſt point en ce ſens que les Latins le diſoient de Vénus : mais il exprime auſſi qui regarde du coin de l'œil, & c'eſt le regard affecté d'une coquette. La paupiere eſt donc priſe ici pour l'œil ; ἑλικοβλέφαρος eſt le même que ἑλικῶπις ; il déſigne Vénus au regard affecté, Vénus aux yeux doux.

℣. 21. *Toute la cour céleſte des immortels.* On voit par l'énumération que fait Hé-

ſiode, de quoi cette cour étoit compoſée, & quels en étoient les perſonnages : il y place indifféremment Jupiter, Apollon, Neptune, que l'on dit avoir été des hommes, avec l'Aurore, le Soleil, la Lune, la Terre, l'Océan, la Nuit, qui n'en ſont certainement pas. Auroit-il fait ce mêlange, s'il avoit cru que les premiers fuſſent des êtres plus réels que les ſeconds ?

℣. 26. *Bergers, habitans des campagnes.* Comme les bergers ont coutume de s'exercer à jouer de quelqu'inſtrument, on a feint qu'ils étoient inſtruits par les Muſes, & qu'elles converſoient avec eux.

Gens inutiles. Le grec porte à la lettre *méchans vauriens ;* le Clerc obſerve que ce ſtyle inſultant eſt une marque de familiarité dont Héſiode ſe félicite, & un trait de l'ancienne ſimplicité. Il pouvoit ajouter que c'eſt le langage qui regne encore dans les campagnes ; lorſque les jeunes gens veulent s'agacer, ils ſe crient de loin des injures.

℣. 30. *Une branche de laurier, ſymbole de leur pouvoir.* Le Clerc prouve très-bien que les anciens étoient perſuadés que le laurier avoit la vertu de rendre inſpirés ceux qui en avoient mâché les feuilles ; voilà pourquoi l'on en couronnoit les Poëtes, & on leur en mettoit une branche à la

main, parce que l'on ſuppoſoit que leur enthouſiaſme avoit quelque choſe de divin. Il n'eſt pas douteux que l'odeur du laurier ne ſoit capable d'entêter ceux qui l'auroient reſpirée pendant quelque temps, & de leur cauſer une eſpéce d'ivreſſe; telle eſt ſans doute l'origine de cette ancienne opinion : auſſi en faiſoit-on mâcher à la Pythye, avant que de l'aſſeoir ſur le trépied ſacré.

ỳ. 45. *Les Dieux qui dès le commencement ſont nés du Ciel & de la Terre.* Héſiode, ſelon l'obſervation de le Clerc, diſtingue trois eſpéces d'êtres; 1°. le Ciel & la Terre auxquels il ne donne point le nom de Dieux, mais qu'il ſuppoſe plus anciens que les Dieux adorés de ſon tems, puiſque ceux-ci en étoient les enfans; 2°. ces enfans du Ciel & de la Terre dont on verra ci-après l'énumération; 3°. les enfans de Saturne ou les hommes mis au nombre des Dieux après leur mort. Ainſi, dit-il, les Grecs n'ont connu, outre ces deux eſpéces de Divinités, que le Ciel, la Terre & le Chaos d'où ceux-ci étoient ſortis, & ils ne remontoient point à une premiere cauſe, à un Dieu, créateur unique de toutes choſes.

Mais il auroit dû remarquer en même temps que ſon ſyſtême s'accorde mal avec

éſiode. 1°. S'il ne donne point ici le nom
: Dieux au Ciel & à la Terre, il a déja
›mpté la Terre parmi les Dieux, ỷ. 20;
eſt certain d'ailleurs que la Terre a été
lorée chez les Grecs & chez les Romains.
'. Les enfans de Saturne, Jupiter, Junon,
les autres ne ſauroient être des hommes,
moins que Saturne leur pere, le Ciel &
Terre leurs ayeux, ne ſoient auſſi des hom-
es; & Héſiode ne dit rien qui puiſſe les
.re regarder comme tels. Tous ces per-
nnages doivent être de même eſpéce; le
›ëte ne met entr'eux d'autre diſtinction
ıe celle du temps. 3°. Cependant, ſelon
Clerc, Héſiode diſtingue deux eſpéces de
vinités; ſavoir, les enfans du Ciel & de la
erre, & les enfans de Saturne: ſi les uns &
: autres ne ſont que des hommes adorés
rès leur mort, où ſera la différence?
Il y a donc une conſéquence plus juſte
:irer de ce paſſage; c'eſt que l'ancienne
›lâtrie a eu trois eſpéces d'êtres pour ob-
s de ſon culte; 1°. les différentes parties
la nature perſonnifiées, ou plutôt les In-
ligences particulieres que l'on a ſuppoſé
imer chaque partie de la nature; 2°. les
telligences qui ont préſidé aux arts & aux
ences, comme Minerve, les Muſes, Cé-
, Eſculape, &c. Ces Dieux ſont appel-
enfans des premiers, parce qu'ils ont

été connus plus tard, quoiqu'ils ne ſoient pas plus réels; 3°. les héros divinisés; mais il n'en eſt pas ici queſtion; Héſiode n'en parle que ſur la fin de ſon poëme.

Les Muſes. ℣. 52. *C'eſt de Jupiter que les Muſes ont reçu la naiſſance.* Il eſt évident que les Muſes ſont des perſonnages feints & allégoriques; 1°. par leur généalogie; le Poëte les fait naître de la Mémoire & de Jupiter ſon pere. Cette opinion, peu juſte ſelon la Philoſophie, eſt très-conforme aux idées du peuple; il ne connoît d'autre faculté dans les ſciences que la mémoire; & pour exprimer un homme qui ſait beaucoup, il dit que cet homme a une belle mémoire. Il n'y a aucun fondement de ſuppoſer que les Muſes ont été effectivement neuf filles ſavantes ou muſiciennes élevées à la Cour de Jupiter, Roi de Theſſalie; ce Jupiter n'a pas plus exiſté que ſon cortége. La tradition rapportée par Diodore de Sicile, qui fait naître les Muſes en Egypte, eſt un témoignage de plus contre leur exiſtence. 2°. A cauſe de leur nombre de neuf relatif aux talens auxquels on les faiſoit préſider, & de leur nom qui y correſpond. Voyez ci-après ℣. 77. Auſſi quelques-uns n'en admettoient que trois, d'autres ſept, d'autres deux ſeulement; tout cela eſt arbitraire. 3°. A cauſe du lieu où notre Poëte

les place; *le sommet glacé de l'Olympe* ne seroit pas un séjour fort agréable pour des musiciennes. 4°. Quand on a dit que Jupiter est le pere des Muses, ce n'est pas, comme le prétend le Clerc, dans le même sens que l'on a dit de Jubal : *ipse fuit pater canentium cytharâ & organo* : il s'agit ici d'une paternité naturelle; puisqu'Hésiode ajoute : *quas peperit patri mista Mnemosyne.*

Cette généalogie scandaleuse signifie, 1°. que les talens de l'esprit sont un don du Ciel; 2°. que les Muses n'ont commencé à être connues & honorées que sous le regne de Jupiter; nous verrons que tous les Dieux nouveaux sont appellés fils de Jupiter dans le même sens. Bientôt notre Poëte donnera un autre pere à Mnémosyne. Voyez ℣. 135.

L'admiration que l'on a conçue d'abord pour les talens de l'esprit, & sur-tout pour la poësie, a fait supposer que les Poëtes & les Musiciens étoient inspirés par des Intelligences supérieures à l'humanité, par un feu divin, & ils n'ont eu garde de s'opposer à un préjugé qui les rendoit respectables, qui leur imprimoit un caractere sacré. Un Ecrivain saisi tout-à-coup de l'enthousiasme poëtique, maîtrisé par la chaleur de son imagination, ne voit plus les objets comme les autres hommes : il est comme

enivré d'une vapeur divine; ce n'eſt plus lui qui parle, c'eſt le Dieu dont il eſt plein. Comme rien n'eſt ſi capricieux que cet enthouſiaſme, & qu'il ne dépend pas d'un Auteur de l'avoir quand il lui plaît, on a pu croire aiſément qu'il lui venoit d'un pouvoir étranger, d'un génie qui veut être invoqué. Delà le nom *vates* que les Latins ont donné aux Poëtes, & qui ſignifie devin ou prophéte; delà l'épithéte de *ſacrés* qu'ils donnent à leurs ouvrages : *ad ſacra vatum carmen affero noſtrum.* Perſe, Prologue.

℣. 53. *Dans la Piérie.* Telle eſt la patrie des Muſes, ſelon Héſiode; mais on les faiſoit ſouvent voyager aux environs, & quelquefois aſſez loin. On les plaçoit, non-ſeulement ſur le mont Piérius & dans la contrée voiſine, appellée Piéria, mais ſur le mont Olympe, ſur le Pinde, ſur l'Hélicon, ſur le Parnaſſe, comme il plaiſoit aux Poëtes; & il n'y a pas d'apparence qu'elles ayent eu des temples ſur toutes ces montagnes. On met leur berceau dans la Piérie, à cauſe du voiſinage du mont Olympe, où l'on ſuppoſoit la cour des Dieux, & parce qu'il y avoit dans cette contrée une riviere *Hélicon*, à laquelle on a cru que l'épithéte *Heliconiades* donnée aux Muſes faiſoit alluſion : enfin, parce que Μυσὸς, ſelon Héſychius, eſt le même que Ὀλυμπὸς·

Pieria,

Pieria, ſelon le Clerc, vient du phénicien *pieri*, qui ſignifie des puits ou un lieu fertile. Il eſt plus vraiſemblable que c'eſt la montagne qui avoit donné ſon nom à la contrée, & qu'il ſignifie en général, élévation ou éminence, puiſqu'il y avoit un mont Pierius en Syrie. On connoît encore une fontaine *piera* près d'Olympie, dont Pauſanias fait mention; ce nom exprime ſans doute fontaine du rocher : auſſi, dans Apollodore, liv. 1, Pierus eſt fils de Magnés, la pierre d'aimant. Croira t-on, avec les Grecs, que ce Pierus étoit un Macédonien qui a donné le nom à une montagne de ſon pays, & dont les neuf filles ont été priſes pour les Muſes? Pauſanias, l. 9, c. 29.

℣. 54. *Les hauteurs d'Eleuthere*. Le Clerc a raiſon de rejetter l'étymologie de ce terme, que les Grecs tiroient de la fable; il le dérive ſelon ſa coutume de l'hébreu *halèthir*, *alta ſpecula*, ou *mons altus*; & la ville bâtie ſur le penchant de la montagne en emprunta ſon nom : mais il ne faut pas croire qu'il ſoit étranger à la langue grecque. Ἔλευ, en dialecte dorien, ſignifie *tolle*, il déſigne donc l'élevation, & τηρεὶν eſt une montagne de la Troade dans Homere. Ainſi l'étymologie eſt la même que dans les langues orientales.

On voit combien l'on doit faire de fond

ſur les contes des Grecs. Mnémoſyne ou la Mémoire, perſonnage feint, étoit de Béotie ſelon Héſiode, parce qu'il en étoit lui-même. Il y avoit probablement ſur les hauteurs d'Eleuthere un lieu nommé Μνῆμα ou Μνημεῖον, tombeau, monument; delà on prit occaſion de conſacrer ce lieu à Mnémoſyne. Ainſi les Grecs, après avoir créé les Dieux à leur fantaiſie, leur donnent une patrie & une famille avec autant d'aſſurance que ſi cela étoit prouvé par des monumens. On ne doit donc pas être ſurpris ſi les Poëtes ne s'accordent pas ſur la patrie de leurs Dieux & de leurs héros; c'eſt que chacun par vanité vouloit qu'ils fuſſent nés dans ſon pays.

℣. 58. *Le temps de ſon enfantement.* Ce que dit le Clerc ſur la ſignification du mot Ὥρα, eſt fort juſte; mais il n'eſt pas convenable de le faire venir de l'hébreu *our*, la lumiere. Il viendroit bien plutôt de *ahar*, tarder, différer, durer; puiſqu'il ſignifie en général le temps ou la durée, un certain temps, une durée déterminée. *Heure* conſerve encore ce ſens dans notre langue: *arriver de bonne heure*, c'eſt arriver au temps fixé ou avant ce temps.

℣. 62. *L'Olympe eſt leur ſéjour.* Cela ne prouve pas que les Muſes ayent eu un temple ſur le mont Olympe. Héſiode ne les y place

que parce qu'il suppose que c'étoit la demeure de Jupiter & des autres Dieux.

℣. 68. *Il regne dans le Ciel.* Selon le Clerc, les Poëtes ont confondu Jupiter le Dieu suprême, avec Jupiter, Roi de Thessalie, qui habitoit sur le mont Olympe; delà ils ont encore pris cette montagne pour le Ciel, parce qu'elle porte le même nom. Nous avons vu dans le Discours préliminaire, que rien n'est moins prouvé que l'existence de ce prétendu Roi & sa demeure sur le mont Olympe; on n'a imaginé l'une & l'autre que par un abus grossier des termes. Quand on pourroit comprendre comment les Grecs sont parvenus à confondre un Roi nommé Jupiter avec le Dieu souverain, nous n'en serions pas plus avancés; il faudroit concevoir encore comment ils ont pu confondre Saturne son pere avec le Temps, & Cœlus son ayeul avec le Ciel, & cela n'est pas aisé. En supposant que tous ces Dieux ne sont autre chose que la nature personnifiée, tout se conçoit. C'est une opinion aussi ancienne que le monde, que Dieu habite dans l'Olympe, c'est-à-dire, dans le Ciel; quand l'on eut dégradé l'idée de la divinité, & que Dieu fut regardé comme un personnage particulier, il ne fut pas difficile de se persuader qu'il pouvoit avoir demeuré sur le mont Olympe,

& cette croyance fut encore mieux affermie quand on lui eut bâti un temple sur cette montagne ou au voisinage. Ce qu'ajoute le Clerc, que cette confusion de Jupiter Dieu, avec Jupiter, Roi de Thessalie, est une clef nécessaire pour l'intelligence des Poëtes, n'est vrai que dans son systême : mais nous verrons que sans cette clef, on peut très-bien trouver le vrai sens d'Hésiode, & qu'elle ne sert qu'à y répandre une nouvelle obscurité.

Ce qui est dit ici de la victoire sur Saturne, & de la distribution des emplois parmi les Dieux, reviendra dans la suite, & on fera voir qu'il n'est pas intelligible dans le sentiment des Mythologues historiens.

Les ...ses. ℣. 75. *Les neuf filles de Jupiter, Clio, Euterpe*, &c. Ces divers noms de Muses sont relatifs aux sciences ou au genre particulier d'érudition que l'on attribue à chacune d'elles. Clio préside à l'histoire, son nom vient de Κλείω, *celebro* : l'Ode, poëme destiné à célébrer les Dieux & les grands hommes, est de son ressort. Euterpe dirige la musique instrumentale; son nom fait allusion à τέρπω, *delecto*. Thalie est la Muse de la Comédie; Θαλεία signifie fête, festin, réjouissance : la Comédie, dans son origine, n'est autre chose que la poësie gaie dont on accompagnoit les festins. Melpo-

méne regne ſur la Tragédie, à cauſe de Μέλπω, *canto*: on ſait qu'anciennement les chœurs faiſoient une partie eſſentielle de la Tragédie, & qu'elle a commencé par-là. On peut remarquer en paſſant la fauſſeté de l'étymologie que les Grammairiens donnent du nom de la Comédie & de la Tragédie. Le premier, diſent-ils, vient de Κωμὴ, village ou bourgade, parce que les Comédiens chantoient dans les villages; & le ſecond de τραγὸς, un bouc, parce qu'on le donnoit pour récompenſe aux Acteurs de la Tragédie. Ce ſont-là des alluſions, ſelon la méthode ordinaire des Grecs. Κωμὸς ſignifie fête, feſtin, réjouiſſance, partie de plaiſir, & Κωμῳδία, chant joyeux, poëſie gaie. Τραγὸς, qui eſt le nom d'un bouc, ſignifie auſſi rude, âpre, par conſéquent triſte & fâcheux: τραγάω ſe dit des jeunes gens dont la voix mue, devient rude & déſagréable; τραγῳδία eſt donc un poëme où l'on chante des événemens triſtes & funeſtes. Terpſichore préſide à la danſe; elle tire ſon nom de τέρπω, *delecto*, & χορὸς, *ſaltatio*. Erato a pour ſon partage, les poëſies galantes, & tire ſon nom de ἐράω, *amo*. Polymnie, la Rhétorique, de πολὺ ὑμνέω, *valdè celebro*, ou de πολὺ μνεία, grande mémoire. Uranie eſt, dit-on, l'Aſtronomie, & vient de Οὐρανὸς, le Ciel. S'il étoit per-

mis de contredire l'opinion universelle, on pourroit le dériver de [illegible], qui signifie les eaux ou la pluie, & conséquemment les pleurs : Uranie peut donc être la Muse des pleurs ou de l'Elegie. Enfin Calliope est la Reine de l'Eloquence & de la Poësie héroïque ; [illegible] exprime belle bouche, beau discours. Il est clair que cette division n'est pas fort juste, qu'il est aisez inutile de distinguer l'Eloquence de la Rhétorique ; que l'on pouvoit assigner une dixième Muse pour le Poëme didactique, une onzième pour la Peinture, une douzieme pour la Géométrie, &c.

℣. 79. *Calliope est la plus puissante de toutes.* On ne doit pas être surpris que la Muse de l'Eloquence soit regardée comme supérieure à toutes les autres ; la poësie n'est qu'un art d'amusement, l'éloquence est un talent necessaire à ceux qui gouvernent & qui sont chargés des affaires publiques. Point d'empire plus doux ni plus flatteur que celui de la persuasion.

Ceux qui n'admettoient que trois Muses, les nommoient Meleté, Mnemé & Aœdé, c'est-à-dire, la Méditation, la Mémoire & le Chant. L'on supposoit celles-ci filles du Ciel & les plus anciennes ; au lieu que celles dont nous avons parlé, étoient filles de Jupiter.

℣. 82. *Un Prince que Jupiter a placé ſur le trône.* Nous voyons par ce portrait ce qu'étoient les Rois à la naiſſance des premieres Monarchies, les Juges, les Conſeillers, les Pacificateurs des peuples. Comme toutes les affaires ſe traitoient en public, un homme aſſez éloquent pour ſe faire écouter & pour perſuader, devenoit en quelque façon le Roi de l'aſſemblée, telle eſt encore aujourd'hui l'autorité des Chefs ou des Caciques chez les Sauvages.

℣. 95. *Apollon, Dieu redoutable par ſes traits.* On verra dans la ſuite pourquoi l'on a revêtu Apollon de deux emplois auſſi incompatibles que de préſider aux ſciences & aux armes.

℣. 96. *C'eſt Jupiter qui place les Rois ſur le trone.* Le Poëte repréſente par-tout les Rois, comme ſinguliérement protégés par Jupiter; il les nomme ſes nourriſſons & ſes éleves, parce qu'ils exercent parmi les hommes la même autorité que l'on attribuoit à Jupiter parmi les Dieux.

℣. 103. *Il céde au pouvoir enchanteur des Déeſſes* Nous ne devons pas juger des effets que la poëſie fit autrefois ſur les peuples, par le peu de pouvoir qu'elle a aujourd'hui ſur nous. Mais nous pouvons encore les comprendre par l'attention qu'une populace raſſemblée a coutume de prêter

a un mauvais chantre, qui lui vend au son du violon, quelques chansons ou cantiques pitoyables. Pour prendre le sens des fables, il faut toujours se rappeller les anciennes mœurs, & se mettre à la place des Grecs encore très-grossiers.

ỳ. 105. *Quels Dieux sont nés de la Terre*, &c. Selon la remarque de le Clerc, Hésiode distingue trois ordres de divinités; 1°. celles qui sont nées du Ciel & de la Terre, c'est-à-dire, les Dieux célestes & les Dieux terrestres; 2°. ceux qui sont nés de la Nuit; ce sont les Dieux infernaux, Pluton, Proserpine, le Styx, les Furies, &c. 3°. les Dieux de la mer : mais il faut se souvenir que cette distribution n'est pas toujours fidélement observée. Les Hespérides, par exemple, quoique filles de la Nuit, ne sont point des divinités infernales; Proserpine au contraire est de ce nombre, quoiqu'elle n'ait pas la Nuit pour mere : Venus, quoique née de la Mer, n'appartient point à cet élément, &c.

Ce qu'il importe bien plus d'observer, c'est la distinction que fait le Poëte, ỳ. 108 & 111, des Dieux anciens & des Dieux modernes adorés de son temps. Les premiers Dieux étoient, selon lui, la terre, les rivieres, la mer, les astres, le ciel; ce sont les Dieux Titans : les Dieux nés de ceux;

là, c'est-à-dire, qui leur ont succédé, sont les Intelligences particulieres que l'on a supposé présider aux arts & aux talens, qui ont appris aux hommes à jouir des bienfaits de la nature; Cérès, Bacchus, Minerve, Vulcain, &c. *Dii datores bonorum, utque opes diviserint* : voilà la distribution nouvelle des Dieux en divers départemens, qui s'est faite sous le regne de Jupiter, c'est-à-dire, lorsque Jupiter a été regardé comme Dieu souverain.

Suivant ce systême, dira-t-on, les Dieux anciens & les Dieux nouveaux sont à peu près la même chose. Cela est vrai à l'égard de plusieurs; ce sont les mêmes objets dans le fond; ils ne sont différens que par la maniere de les envisager. Coelus & Saturne, Dieux Titans, sont le même que Jupiter, ou la divinité principale, que l'on suppose présider au Ciel: Océan, Nerée, Pontus, Doris, &c. ne sont pas différens de Neptune, Dieu de la mer : le Soleil est le même qu'Apollon, &c. On honora d'abord le Ciel, la Terre, la Mer, les Astres, ou plutôt les intelligences dont on les croyoit animés, sous des noms que l'on concevoit très-bien, & l'on ne pouvoit se méprendre alors sur les véritables objets du culte. Dans la suite, ces noms étant devenus surannés, on en perdit de vûe le vé-

ritable ſens ; on ſe figura qu'ils déſignoient autant de perſonnages différens, autant d'êtres d'une nature ſupérieure qui avoient autrefois vécu : l'on finit par les croire des hommes, & leur aſſocier d'autres hommes ; voilà les progrès de l'idolâtrie.

Si l'on m'accuſoit de prêter à Héſiode mes idées particulieres, je prierois le lecteur de confronter la traduction françoiſe avec la verſion latine & avec le grec ; on verroit qu'elle eſt parfaitement conforme au texte. Quiconque l'examinera de bonne foi, conviendra qu'Héſiode a déſigné clairement un changement ſurvenu dans la Religion des Grecs, & qu'il donne ici le plan géneral de ſon ouvrage.

On objectera ſans doute que, ſelon la traduction même, le Ciel & la Terre ont été les premiers Dieux, que l'idolâtrie a donc déja regné avant Jupiter & avant la prétendue demeure des Dieux ſur l'Olympe. Cette difficulté a été réſolue dans le Diſcours préliminaire, chap. 1, §. 1 ; il ſeroit inutile de répéter.

Déſormais, Héſiode entre dans le corps de ſon ouvrage, & commence la généalogie des Dieux ; ici finit la premiere partie du Poëme.

Fin du Tome premier.

APPROBATION.

J'AI lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un imprimé ayant pour titre : *l'Origine des Dieux du Paganisme*, avec des additions manuscrites ; je pense qu'une nouvelle édition de cet Ouvrage fera plaisir au Public. A Paris, ce 15 Avril 1773.

Signé, ADHENET.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amé le Sieur DENIS HUMBLOT, Libraire, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public : *les Ouvrages de M.* BERGIER ; s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes : Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui,

& de tous dépens, dommages & intérêts, à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du présent Privilége; qu'avant de l'exposer en vente le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Lo[illegible], & un dans celle dudit Sieur DE MAUPEOU; le to[illegible]e de nullité des Présentes: Du contenu desquelles [illegible]s mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses Ayans-c[illegible], pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement; Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Compiégne, le Mercredi deuxiéme jour du mois d'Août, l'an de grace mil sept cent soixante-neuf, & de notre Régne le cinquante-quatriéme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 619, fol. 219, conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 29 Août 1769.

Signé, BRIASSON, *Syndic.*

Achevé d'imprimer, pour la seconde fois, le 14 Mai 177[illegible].

De l'Imprimerie de CHARDON, rue Galande. 1774.





